

Electronic Thesis and Dissertation Repository

12-17-2014 12:00 AM

Thématiques dans les récits des enfants cachés dans l'univers catholique en France

Carmen P. McCarron, *The University of Western Ontario*

Supervisor: Alain Goldschläger, *The University of Western Ontario*

A thesis submitted in partial fulfillment of the requirements for the Doctor of Philosophy degree in French

© Carmen P. McCarron 2014

Follow this and additional works at: <https://ir.lib.uwo.ca/etd>



Part of the [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

McCarron, Carmen P., "Thématiques dans les récits des enfants cachés dans l'univers catholique en France" (2014). *Electronic Thesis and Dissertation Repository*. 2595.
<https://ir.lib.uwo.ca/etd/2595>

This Dissertation/Thesis is brought to you for free and open access by Scholarship@Western. It has been accepted for inclusion in Electronic Thesis and Dissertation Repository by an authorized administrator of Scholarship@Western. For more information, please contact wlsadmin@uwo.ca.

**THÉMATIQUES DANS LES RÉCITS DES ENFANTS CACHÉS
DANS L'UNIVERS CATHOLIQUE EN FRANCE**

(Thesis format : Monograph)

by

Carmen McCarron

Graduate Program in French Studies

A thesis submitted in partial fulfillment
of the requirements for the degree of
Doctor of Philosophy

The School of Graduate and Postdoctoral Studies
The University of Western Ontario
London, Ontario, Canada

© Carmen McCarron, 2014

Résumé

Cette thèse examine des thématiques communes à une vingtaine de récits publiés en français par des enfants de la Shoah qui ont été cachés dans des familles et des institutions catholiques, surtout en France. La bibliographie étendue de l'Institut de recherche sur la littérature de l'Holocauste nous a donné la possibilité de rassembler et d'étudier ces textes en un corpus cohérent, pour la première fois. Nous lisons les récits dans une perspective pluridisciplinaire, tout en les situant selon l'histoire sociale, afin de relever les préoccupations centrales des enfants juifs lorsqu'ils prennent la décision délicate de partager leur histoire avec le public. Les thèmes en question incluent : l'hypothèse erronée d'une appartenance qui se devrait d'être protectrice à la communauté française, la violence de la séparation nécessitée par le sauvetage, les motivations ambivalentes des protecteurs, les mauvais traitements physiques, psychologiques, voire les abus sexuels, notamment au sein des lieux d'accueil de l'Église, le prosélytisme et les conversions, la crise identitaire, et la mort de la famille. Nos recherches confirment qu'en dépit des intentions honnêtes d'un certain nombre de Catholiques généreux, dans le cas des enfants cachés, le sauvetage entrepris au sein de l'Église a représenté un moindre mal. Collectivement, les récits des enfants expriment des traumatismes qu'ils réussissent à surmonter au point de pouvoir rédiger leurs témoignages, sans pourtant y trouver une guérison.

Mots clés

Shoah, Holocauste, juif, enfant caché, France, Belgique, récit, témoignage, thématique, Église catholique, sauvetage, baptême, conversion, identité, mémoire

Remerciements

Je suis éternellement redevable à mon directeur, Dr Alain Goldschläger, de m'avoir ouvert en grand les portes de l'Institut de recherche sur la littérature de l'Holocauste, et de m'avoir partagé ses connaissances et son expertise. Ce projet de recherche et de préservation n'aurait pas pu s'accomplir sans son inspiration, ses conseils toujours avisés et son soutien inébranlable.

Je tiens également à remercier professeur Patrick Imbert de l'Université d'Ottawa, d'avoir accepté d'être l'examineur externe, les membres du jury, Dr John Hatch et Dr Henri Boyi pour leurs questions intéressantes et leurs commentaires encourageants concernant l'avenir de ces recherches, et particulièrement Dr Karin Schwerdtner pour sa relecture minutieuse et enrichissante de mon manuscrit. Les suggestions constructives du comité m'ont énormément aidé à faire avancer mes réflexions et présider mes propos.

L'aide inestimable de ma collègue et amie Valérie Prat a rendu ce texte infiniment plus lisible, et son encouragement et son enthousiasme m'ont redonné du souffle à chaque étape. Merci, Valérie.

J'adresse aussi mes remerciements à ma famille et mes amis d'avoir souvent posé des questions pertinentes qui ont élargi ma perspective. L'encouragement et la compréhension de mes parents, en particulier, sont grandement appréciés.

Je voudrais remercier tout particulièrement mon cher époux, Andrew, et nos deux fils, Greyson et John, qui m'ont donné la motivation, le temps et le courage de savoir mener ce projet à terme. Je les remercie du fond de mon cœur.

Préface et dédicace

En 2006, j'ai eu le grand honneur d'assister à la cérémonie de remise d'une médaille de Justes parmi les nations à l'ambassade d'Israël à Ottawa, méritée à titre posthume par les grands-parents de mon époux. À partir de la fin de 1942, Jon Mes et Margaret Mes-van Dinther, jeune couple catholique, ont caché les familles De Wit et Blomhof – douze Juifs entre dix et soixante-cinq ans – sous leur toit à Eindhoven. Jon a activement participé à la résistance en Hollande.

Dans ses mémoires, Margaret décrit la situation précaire que sa famille a endurée pendant presque deux ans : les propriétaires de la maison où habitait ce grand groupe, menaçaient sans cesse son époux et elle-même de dénonciation, tout en les forçant par chantage à payer un loyer exorbitant, et en contrôlant de façon inique les cartes de rationnement.¹ Tous ont survécu au plan nazi d'exterminer les Juifs et de punir ceux qui les protégeaient. En lisant les mémoires de Margaret, certaines questions me revenaient à l'esprit. D'abord, si les enfants Rice de Wit et sa sœur Ienke de Wit, cachés à l'âge impressionnable de douze ans et de dix ans, respectivement, avaient rédigé un témoignage, comment auraient-ils représenté, de leur perspective, les événements décrits par Margaret ? Surtout, auraient-ils été affectés ou préoccupés par le fait particulier d'être cachés par des Catholiques - aspect de la situation que Margaret n'aborde pas ? Ces questions qui resteront malheureusement en suspens ont inspiré la présente enquête, entreprise dans le domaine de la littérature française.

Cette thèse est humblement dédiée à la mémoire de Margaret et Jon.

¹ Margaret Mes-van Dinther. *Glimpses of my Life*. Publié à compte d'auteur S.d. 1995.

Introduction

What happens when a child has everything, absolutely everything, taken away – food and nurturance, parents and grand-parents, shelter and safety? And what happens if by chance that child survives? Some say all that is left is a child and a story.
- Robert Krell²

La publication des récits des enfants cachés et l'intérêt qu'on y porte, ont pris de l'ampleur suite à la première réunion internationale des enfants cachés, qui a eu lieu à New York en mai 1991. Aujourd'hui, tandis que la vague de publications de la première génération tire à sa fin, le nombre de témoignages des enfants cachés s'élève à plus de trois cent cinquante. Parmi ces titres, se trouve une sous-catégorie significative de récits rédigés par des enfants cachés dans les microcosmes des familles et des institutions catholiques, lieux où les croyances religieuses imposées aux jeunes juifs s'opposaient fondamentalement à celles de leurs familles et de leurs communautés d'origine. Cependant, on n'a guère posé la question de savoir comment ces enfants ont représenté leur vécu à l'intérieur d'un monde religieux étranger. L'on ne saurait ignorer le traumatisme fondamental de tous les enfants cachés ; qu'ils se trouvent cachés dans le contexte catholique, protestant, juif, ou dans un autre contexte religieux, leur détresse provient avant tout des pertes et des blessures associées à la séparation et à la disparition des familles vouées à la déportation. Cependant, le fait de vivre parmi des Catholiques – pratiquants ou non – ajoute une dimension particulière à la souffrance des jeunes Juifs vulnérables, car le prosélytisme inscrit dans la doctrine de l'Église représente une forte menace spirituelle et identitaire. Malgré cette particularité importante, qui s'exprime

² Robert Krell. Therapeutic Value of Documenting Child Survivors, in *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*. Baltimore, Volume 24, No. 4, July 1985, pp. 376-412, p. 398.

invariablement au niveau thématique, nous n'avons trouvé aucune bibliographie spécifiquement consacrée aux témoignages écrits par des enfants d'origine juive cachés dans l'univers catholique. Il existe cependant au moins deux ouvrages consacrés au vécu des enfants juifs plongés dans la confusion religieuse qu'a engendrée l'effort de sauvetage sincère et courageux entrepris par des Catholiques en France et en Belgique : l'étude historique *N'oublie pas le petit Jésus ! L'Église catholique et les enfants juifs (1940-1945)*, publiée en 1994, pour laquelle Maurice Rajsfus, un enfant caché lui-même, a interviewé treize enfants cachés convertis, et l'étude sociologique de Suzanne Vromen, *Hidden Children of the Holocaust : Belgian Nuns and Their Daring Rescue of Young Jews from the Nazis*, publiée en 2008.

Nos recherches ont pu s'accomplir grâce à l'Institut de recherche sur la littérature de l'Holocauste, dont la collection comprend près de quatre mille témoignages de la Shoah, y compris les plus de trois cent cinquante écrits dans des langues variées par des enfants cachés. La collection du professeur Alain Goldschläger nous a donné la possibilité de rassembler et d'étudier un corpus limité de récits d'enfants juifs cachés dans l'univers catholique européen, en France en particulier.³ Parmi ce nombre d'écrits, nous avons donc retenu vingt œuvres non romanesques de langue française publiées principalement entre 1995 et 2012.⁴ Ces témoignages racontent la vie des enfants cachés insistant sur la

³ Étant donné que les structures de l'Église catholique en France ont permis un effort de sauvetage étendu, nous nous sommes concentrés sur les témoignages des enfants cachés en France, mais nous avons également inclus toute autre publication de langue française, y compris celles des enfants cachés en Belgique, par exemple.

⁴ Les témoignages essentiels de Saul Friedländer et Sarah Kofman constituent des exceptions marquantes puisque publiés bien plus tôt en 1978 et 1987. Frida Scheps Weinstein a publié son témoignage auto-fictionnel en 1983 (nous incluons ce texte, publié pour la première fois sous forme de roman, parce que l'auteur a été caché dans un

période de la Shoah, et se qualifient comme des textes auto-référentiels, si l'on se permet d'étendre un peu la définition proposée par Jean-François Chiantaretto, c'est-à-dire, « tout texte à l'intérieur duquel l'écriture de soi par une personne réelle présente un contrat de lecture garantissant l'*authenticité* (au sens juridique du terme). »⁵ Étant donné que l'authenticité juridique implique une *certification* de l'origine, de la réalité et de l'auteur, nous nous inclinons vers un deuxième sens du terme 'authenticité' selon lequel la sincérité incontestable de l'auteur suffirait en soi, même si la totalité de la réalité racontée n'a pas forcément été certifiée au sens juridique. Car la documentation et la corroboration concernant les lieux, les dates, et les personnages s'avèrent particulièrement difficiles à obtenir dans le cas des enfants cachés : la documentation a souvent été intentionnellement falsifiée ou détruite, tandis que les sauveteurs sont souvent restés anonymes. Parmi les neuf garçons et les onze jeunes filles en question, le plus jeune survivant, Alain-André Bernstein, a vu le jour le 8 mars 1940⁶, tandis que le plus âgé, Herman Nowak, est né en 1928.⁷

Le rassemblement de notre corpus spécifique résulte – par nécessité – d'un long projet de recherche plus important. Afin de pouvoir identifier les textes des enfants cachés dans l'univers catholique, il a été nécessaire de regrouper globalement les textes des enfants de la Shoah, en établissant certains paramètres. Nous avons limité la bibliographie aux récits autobiographiques et autofictionnels. Puis, à l'instar de Sue Vice dans *Children Writing*

couvent français entre 1942 et 1945 et que le texte a aussi été publié et étudié plus tard en tant que mémoire).

⁵ Jean-François Chiantaretto, *De l'Acte autobiographique : Le psychanalyste et l'écriture autobiographique*. Seyssel, Éditions Champ Vaillon, 1995, p. 33.

⁶ Son témoignage est surtout basé sur la correspondance entre sa mère et la femme qui l'a caché.

⁷ Voir la bibliographie, I – Corpus primaire.

the Holocaust, nous avons appelé « enfant » une personne âgée de moins de dix-huit ans à la fin de la guerre.⁸ En ce qui concerne notre corpus limité, seul Herman Nowak avait atteint dix-sept ans à la fin de la guerre. En effet, parmi les enfants de notre groupe, trois seulement étaient âgés de plus de sept ans lorsque la guerre s'est déclenchée.

Notre approche a d'abord consisté à mener des recherches électroniques à partir d'une série de mots-clés (enfant, enfance, adolescent-e jeune, petit-e, fille, garçon, caché-e, etc.). Cependant, bon nombre de titres – *La Guêpe* de Charlotte Goldberg, par exemple – ne donnent aucun indice de leur appartenance à la catégorie que nous avons identifiée. Qui plus est, un titre qui contient le mot « enfant » n'indique pas forcément un texte rédigé par un enfant-survivant. Pour cette raison, nous avons littéralement mis la main sur près de quatre mille livres dans l'IRLH, à la recherche d'images iconiques de l'enfance et de mots-clés au niveau du paratexte. Ayant découvert des centaines de titres selon cette méthodologie nécessairement interactive, nous avons renvoyé notre bibliographie à trois autres collections importantes en ligne, celle de la Bibliothèque du Congrès à Washington D.C., celle de Yad Vashem et celle de l'Université hébraïque à Jérusalem, ce qui nous a permis d'y ajouter encore une trentaine de titres. Nous ne saurions prétendre à une bibliographie exhaustive de témoignages d'enfants de la Shoah ; néanmoins, nos recherches n'ont révélé aucune liste publiée comparable à celle que nous avons établie en suivant la méthodologie élaborée. La bibliographie incluse en Appendice A à la fin de

⁸ Sue Vice, *Children Writing the Holocaust*. New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 1. Robert Krell met l'âge de l'enfant survivant à 16 ans à la fin de la guerre, notant que « l'âge de la rupture pour tous ceux qui avaient seize ans en 1945 dépend donc du pays d'origine et de la citoyenneté [de l'enfant], et de la date de l'occupation nazie. » Robert Krell. *Therapeutic Value of Documenting Child Survivors...*, pp. 376-412, p. 398 (notre traduction).

cette thèse représente peut-être la liste la plus complète disponible aujourd'hui des récits autobiographiques d'enfants cachés publiés sous forme de livre.

Selon Suzanne Vromen, le concept de « l'enfant caché », prévalent depuis les années 1990, prend un sens non moins large que celui de « l'enfant survivant », car il « décrit les enfants cachés des Nazis de diverses manières afin d'échapper à l'anéantissement », c'est-à-dire ceux qui se trouvaient parmi les quelques cent mille enfants ayant survécu à « l'attaque raciste incessante qui a duré de 1939 jusqu'en 1945, l'Holocauste nazi [qui] a exterminé 1,5 million d'enfants juifs innocents à travers l'Europe. »⁹ Même des enfants des ghettos perçoivent qu'ils ont été cachés par leurs parents ou leurs voisins. Dans *Les Enfants cachés en France*, Nathalie Zajde définit le terme « enfant caché » plus précisément, selon des observations conformes à ce que nous avons trouvé dans l'ensemble des textes d'enfants cachés dans l'univers catholique :

On appelle « enfant caché » un survivant qui a, enfant, dû se cacher et dissimuler son identité afin d'échapper à l'arrestation, la déportation et l'extermination pendant la Shoah. Durant cette période, cet enfant a généralement été séparé de ses parents et du judaïsme. Au lendemain de la guerre, il a le plus souvent appris qu'une bonne partie de sa famille avait été assassinée – beaucoup sont restés orphelins d'au moins un parent. La plupart sont redevenus juifs après la guerre.¹⁰

Il faut admettre que beaucoup d'enfants ont été cachés en famille ou avec un parent. Cependant, si les critères établis par Zajde ne s'appliquent qu'à une partie des enfants cachés, sa définition se rapporte à notre corpus. À l'exception de Sarah Kofman, qui a été cachée avec sa mère, et de Roland Gaillon, qui a été caché chez ses grands-parents, tous

⁹ Suzanne Vromen, *Hidden Children of the Holocaust : Belgian Nuns and Their Daring Rescue of Young Jews from the Nazis*. Oxford, Oxford University Press, 2008, pp. 1, 153 (notre traduction).

¹⁰ Nathalie Zajde, *Les Enfants cachés en France*. Paris, Odile Jacob, 2012, p. 9.

les enfants de notre sélection ont été séparés de leurs parents et du judaïsme, même si dans les cas de Marguerite Elias Quddus, Arié Renous et Annette Muller, les auteurs ont partagé l'expérience de l'isolement avec une sœur ou un frère. Après la guerre, sept des vingt enfants avaient perdu leur mère ou leur père, tandis que sept autres se sont retrouvés orphelins de leurs deux parents. Aucun n'a retrouvé sa famille étendue intacte. Dans l'après-guerre, tous ont mené une quête pour rétablir leur identité juive.

Si nous envisageons cette sous-catégorie de récits comme un lieu d'échange entre les auteurs et les lecteurs, un pacte de lecture particulier émerge. Pour leur part, les auteurs témoignent de la valeur de leurs expériences dans l'univers catholique de crainte que ces histoires ne disparaissent à jamais. Du point de vue de l'intention, ces textes ont ce que Renaud Dulong appelle « la dimension monumentaire des témoignages historiques », car les auteurs cherchent « à affronter l'ignorance du public concernant la réalité des expériences relatées » tout en essayant de convoquer une réflexion éthique et de « convaincre ses lecteurs de perpétuer la mémoire de ce qui était inimaginable et qui est pourtant arrivé. »¹¹ Cependant, plus qu'un exercice d'interprétation ou une lecture esthétique, ils exigent en premier lieu un effort de compréhension, de compassion et de souvenir. Contrairement aux textes proprement dits « monumentaires », créés par des auteurs conscients des problèmes esthétiques, ces textes brillent non par la forme – l'écriture ne donne pas lieu à une abondance de formes ou de figures de style révélatrices – mais par le fond détaillé. À très peu d'exceptions près, les témoins de notre corpus ne sont pas des écrivains professionnels, une « lacune » qui s'avère paradoxalement favorable, car le style naïf qui domine leurs récits transmet de façon efficace les pensées

¹¹ Renaud Dulong. *La Dimension monumentaire du témoignage historique*. Dans *Sociétés & Représentations*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2002. Vol. 1, n^o. 13, p. 180.

et les émotions d'un enfant.¹² En même temps, le manque d'ornementation stylistique donne l'impression d'une sincérité totale. Malheureusement, l'ignorance des techniques narratives risque également de circonscrire l'écriture. Vers la fin de son témoignage intitulé *L'Étoile et la croix : de l'enfant juif traqué à l'adulte chrétien militant*, Roland Gaillon rend transparente la raison pour laquelle il a hésité à rédiger son expérience pendant presque soixante ans, bien qu'il en parlait en faisant des interventions dans des collèges et des lycées :

Invariablement revient la question, qu'elle soit posée par des élèves ou par leurs professeurs : « Avez-vous écrit un livre ou allez-vous le faire ? » Ma réponse a toujours été négative, jusqu'à ce que je dise à titre de boutade : « J'attends qu'un professeur de Français (*sic*) m'aide à le faire, car j'ai une formation scientifique et je ne suis pas capable d'écrire un livre ». Il a fallu que je fasse cette réponse dans la classe d'une amie d'Agnès Dibot pour que, le lendemain, je reçoive dans mon courrier électronique, le message suivant, « Alors, quand est-ce qu'on commence ? »¹³

Qu'ils sollicitent de l'aide des écrivains professionnels ou non, les enfants cachés n'utilisent guère une écriture qui correspond à la « langue monumentaire » décrite par Dulong comme étant « intentionnellement affirmée et donc analysable. »¹⁴ Leur style s'avère clair et érudit (ceux qui partagent des informations sur leur vie d'adulte disent avoir un bon niveau d'éducation), mais intentionnellement ou non, la majorité des enfants ne se servent pas de techniques rhétoriques qui inviteraient un questionnement de

¹² Dans *Children Writing the Holocaust* (New York, Palgrave Macmillan, 2004), Sue Vice examine de façon intéressante la forme d'un échantillon de textes rédigés en anglais (ou traduits vers l'anglais), en se concentrant sur la voix narrative. Ses exemples sont surtout tirés d'ouvrages littéraires et romanesques, pas nécessairement rédigés par des survivants, mais elle inclut dans son analyse le texte majeur de Saul Friedländer, *Quand vient le souvenir...*, qui se trouve également dans notre corpus.

¹³ Roland Gaillon. *L'étoile et la croix : De l'enfant juif traqué à l'adulte chrétien militant*. Paris, l'Harmattan, 2010, p. 186. Charlotte Goldberg a également rédigé son récit avec l'aide d'une écrivaine.

¹⁴ Renaud Dulong. *La Dimension monumentaire du témoignage historique...*, p. 191.

l'expression. Autrement dit, ils évitent les abstractions afin de se poser comme une voix et un visage, une présence solide qui sait guider le lecteur à travers leur passé, de manière fiable. Leur écriture tend donc vers une fonction littérale du langage, plutôt que vers une fonction littéraire : « Le passage de l'une à l'autre de ces deux fonctions se repère d'abord au plan philologique par des formes de l'expression traduisant un effort pour structurer la pensée, tendance à enrichir et à préciser le vocabulaire, à contrôler les tropes, etc. L'intention peut aussi se manifester à l'aide d'autres indices comme le graphisme de l'écriture ou la recherche de formules versifiées. »¹⁵ Sur ce plan, les enfants ne se distinguent guère de la plupart des témoins adultes, pour qui « la fidélité à la réalité vécue est essentielle [et pour qui] le jeu avec les mots et les formes, le recours à la création sont interdits. »¹⁶ Si certains enfants ajoutent un poème à la fin de leur livre, ou qu'ils posent, par exemple, l'image d'une poupée écrasée ou d'un animal comme symbole de l'enfant blessé, leur ton reste, dans son ensemble, aussi direct et littéral que sombre.

Malgré les efforts des auteurs pour décrire l'inintelligible selon leurs souvenirs et leurs interprétations, il serait impossible de comprendre jusqu'au point de « maîtriser » l'expérience de l'enfant caché. Renaud Dulong observe qu'« on a parfois comparé [les témoignages de la Shoah] à des bouteilles jetées à la mer. »¹⁷ Pour lui, « l'image a au moins le mérite de signifier combien ces écrits stipulent une absence. Elle rappelle de plus au lecteur l'intensité de l'attente des victimes, que l'accomplissement de sa lecture

¹⁵ *Ibid.*, p. 182.

¹⁶ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*. Yod (en ligne) 19, Aharon Appelfeld, *cinquante ans d'écriture*, mis en ligne le 16 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965>, p. 2.

¹⁷ *Ibid.*, p. 195.

vient remplir. »¹⁸ Nous reconnaissons que « tout témoignage s’accomplit sur la base d’une absence ; celui des survivants ne peut décrire que de l’extérieur la disparition de ceux qui ne sont pas là pour raconter. »¹⁹ D’ailleurs, tout récit de la Shoah représente en soi une sorte de compromis. Dans les mots de Léon, un survivant interviewé par le psychologue Henry Greenspan : « Ce n’est pas un récit. On doit en faire un récit. Afin de le communiquer. Avec toute la frustration que cela implique. Parce que, au mieux, on fait des compromis. On fait des compromis. »²⁰ L’effort de recueillir ces textes comme autant de bouteilles rejetées sur le rivage afin de lire les messages à l’intérieur se justifie en partie, par le fait que les dimensions de la souffrance des enfants cachés ne peuvent pas s’exprimer pleinement selon une seule voix.²¹ Nous ne suggérons nullement que chaque enfant caché a enduré chaque épreuve ou traumatisme raconté, mais plutôt que leurs récits forment un tout qui vient quelque peu combler le vide laissé par les silences et par la situation de compromis soulignée par Greenspan. Quant à l’exhaustivité ou la complétude des impressions formées lors de cet effort de rassemblement et de lecture, nous ne nous faisons pas d’illusions... Après tout, comme Lawrence Langer l’admet, « Les détails affreux de l’Holocauste sont un rappel constant de l’abîme qui sépare

¹⁸ *Ibidem.*

¹⁹ Nous adoptons ici l’attitude de Henry Greenspan, selon laquelle « aucune prétention concernant les bénéfices ou conséquences de raconter et d’écouter n’est nécessaire [...] la raison suffisante d’écouter les survivants est d’écouter les survivants. » Le psychologue rejette ainsi la nécessité de l’enseignement de la tolérance, des tentatives de s’assurer que cette tragédie ne se produise « plus jamais », de contrecarrer les négationnistes, et d’instruire les enfants. Henry Greenspan. *On Listening to Holocaust Survivors: Beyond Testimony*. St. Paul, Paragon House, 2010, p. 211 (notre traduction).

²⁰ *Ibid.*, p. 3 (notre traduction).

²¹ Aharon Appelfeld exprime aussi cette idée dans *Beyond Despair*, trans. Jeffrey M. Green, New York, Fromm, 1994, p. 33.

l'expérience vécue de ceux qui l'ont endurée de la langue qui cherche à la décrire. »²²

Comme la mort même, d'innombrables traumatismes tombent dans le vide du non-dit, de l'indicible.

Nous sommes très conscients du fait que la vaste majorité des enfants cachés n'ont jamais partagé leur expérience, y compris avec leurs propres enfants, sans parler du public, en partie parce que la langue ne suffit pas pour l'exprimer. L'anticipation d'une réception négative ou d'un rejet total bloque également l'expression, car pendant longtemps,

les enfants n'étaient pas comptabilisés parmi les survivants et leur mémoire n'était pas considérée comme telle, bien qu'un million et demi d'enfants soient morts dans la Shoah, soit 90% des enfants juifs d'Europe. Pour les survivants adultes l'enfant ne se souvient pas et 'celui qui ne se souvient pas, c'est comme s'il n'avait jamais été là-bas' [...] Difficile, par conséquent, pour l'enfant témoin de marquer sa présence là-bas en l'exprimant ici et maintenant, son propos étant d'emblée condamné à n'être pas légitime.²³

Aussi, bon nombre d'enfants ont complètement perdu ou supprimé toute trace de leurs souvenirs, surtout de la jeune enfance. Pour les plus jeunes, l'amnésie est parfois totale : ils ne savent même pas identifier leur nom, leur ville, ou leur langue d'origine. Bien sûr, d'autres enfants ont été cachés pendant une certaine période, mais n'ont pas survécu pour raconter leur expérience.

Malgré les absences inévitables, en lisant les récits publiés qui suivent des thématiques partagées, le lecteur voit émerger une image relativement claire de la manière dont un petit groupe d'enfants a perçu son vécu pendant la Shoah, dans l'environnement particulier des familles et des institutions catholiques. Malgré la singularité de chaque

²² Lawrence L. Langer, *Using and Abusing the Holocaust*. Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. xi (notre traduction).

²³ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants...*, p. 2.

épreuve racontée, les préoccupations fondamentales des enfants cachés dans l'univers catholique se répètent et s'entrecroisent. Si nombre de leurs expériences ressemblent à celles des enfants de la Shoah qui se sont trouvés dans d'autres circonstances – car ils ont tous été privés et terrorisés - les enfants cachés par les Catholiques attribuent grandement leur souffrance à une privation particulière : la dépossession délibérée de leur sens d'identité juive. Ceci même qu'ils furent recueillis par des gens généralement bien intentionnés (quoique parfois paradoxalement antisémites) qui répondaient à leur devoir de sauver des âmes tout en sauvant des vies.

Au cours de chaque chapitre, nous situons les textes dans le contexte socio-historique de la Shoah, principalement en France, afin de mieux comprendre la valeur des thématiques en jeu. Cette étude est nourrie par des recherches non seulement en littérature et en théories du témoignage, mais aussi en histoire de la Shoah et en psychologie.²⁴ En empruntant des approches du domaine des sciences sociales, nous ne prétendons cependant pas tirer des conclusions empiriques sur les textes de notre corpus.²⁵ En faisant référence à l'ouvrage de Dori Laub, Stevan Weine prétend que « l'auditoire [d'un témoignage oral] doit être fermement convaincu de la valeur de la subjectivité

²⁴ Les théories du témoignage ne s'appliquent que partiellement aux textes en question, parce que dirigées vers le témoignage oral, ou vers le témoignage proprement « monumental ». Les témoignages écrits partagent certaines caractéristiques avec les témoignages oraux, et sont parfois même le produit d'un processus d'expression orale. Cependant, nous n'incluons pas les témoignages oraux dans notre étude, parce qu'ils s'avèrent trop nombreux ; les contraintes de ce projet ne nous ont pas permis de considérer des milliers de témoignages oraux relativement brefs et vagues.

²⁵ Ceci pour la raison exprimée par le Dr Melvin Lewis en parlant des études psychiatriques des témoignages oraux : « Les textes de cette section spéciale ne peuvent être jugés par des critères scientifiques ordinaires. Il n'y a pas de contrôles, et aucune reproduction, espérons-le, n'aura lieu. » Melvin Lewis (ed.), in *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*. Baltimore, Volume 24, No. 4, July 1985, p. 377 (notre traduction).

individuelle par rapport à la précision empirique ; de l'expérience vécue par rapport à la réalité institutionnellement négociée. »²⁶ Notre intention première découle de cette observation, car une telle réception de ces textes s'avère aussi utile en études littéraires qu'en psychanalyse. En adoptant la perspective pluridisciplinaire favorisée par Laub et d'autres, qui citent notamment l'impossibilité de ranger les témoignages selon telle ou telle discipline, nous en venons donc à poser la question centrale, à savoir ce que les enfants avaient à dire collectivement à propos de leur histoire vécue dans l'univers catholique, en lisant leurs textes autobiographiques comme « des documents essentiels pour restituer ce que Pierre Laborie appelle le 'mental émotionnel des contemporains des événements'. »²⁷ Par quoi étaient-ils préoccupés, et quels faits voulaient-ils présenter pour qu'ils ne tombent pas dans l'oubli ? En exploitant les ressources de l'ILRH pour répondre à cette question, nous espérons contribuer à l'objectif identifié par Stevan Weine de « répondre à ce que l'intuition nous dit à propos du témoignage en tant qu'une considérable source d'énergie chargée d'histoire. L'intuition nous dit que les témoignages ne sont pas une pratique professionnelle-technique raréfiée et évacuée de la vie, mais qu'ils appartiennent plutôt à une compréhension plus étendue du sens et de la communication humaine, gravée dans la vie même, et engagée avec l'histoire, la culture, et la souffrance. »²⁸

Les enfants qui ont enfin pris le risque émotif de rédiger leurs mémoires prétendent à la vérité historique concernant les événements et ont fait, dans la mesure du possible, un

²⁶ Stevan Weine. *Testimony After Catastrophe: Narrating the Traumas of Political Violence*. Evanston, Northwestern University Press, 2006, p. 35 (notre traduction).

²⁷ Philippe Artières et al. *Témoignage et récit historique*. Sociétés & Représentations, Paris, Publications la Sorbonne, 2002, p. 201.

²⁸ Stevan Weine. *Testimony After Catastrophe...*, p. xviii (notre traduction).

effort de reconstruction détaillée des faits. Par exemple, ils ont ajouté en annexe des photos et des copies de documents pour corroborer leur expérience. En réalité, cinquante ans se sont écoulés entre la fin de la guerre et le moment où les enfants cachés ont décidé de partager leur histoire. Perçus comme « chanceux » par rapport aux survivants des camps et autres, les enfants se sont tus, à très peu d'exceptions près, jusqu'en 1991, lorsque la conférence à New York déjà mentionnée, *the International Hidden Child Gathering*, leur offre l'occasion de valider leurs expériences ainsi que leurs sentiments dans un milieu favorable à l'expression publique. Pour notre part, il ne s'agit pas de remettre en question la véracité de leurs souvenirs, étant donné que « l'intérêt n'est pas de savoir si le vrai est vrai, mais de comprendre pourquoi ce « vrai »-là, qui est parfois faux, est ressenti comme vrai par celui qui veut le faire passer comme tel. »²⁹ Il s'agit plutôt de découvrir des tendances thématiques présentées comme des vérités personnelles, qui ajoutent avant tout une dimension subjective, intime et humaine à notre compréhension historique des conséquences prolongées de la Shoah. Car les témoignages des enfants restent avant tout « l'expression de la souffrance individuelle d'une enfance meurtrie. »³⁰ Tout en admettant eux-mêmes que la mémoire des jeunes enfants peut être fragmentaire et faillible, les auteurs insistent – directement et indirectement – sur la clarté et la précision de certains souvenirs associés aux circonstances les plus traumatisantes. Les thèmes, qui forment le noyau de notre étude, comprennent : l'hypothèse erronée d'une appartenance à une France protectrice, la violence de la séparation d'avec les parents, nécessité par le sauvetage, les motivations ambivalentes y compris des attitudes anti-

²⁹ Philippe Artières *et al.* *Témoignage et récit historique...*, p. 204.

³⁰ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants...*, p. 3.

juives de certains protecteurs, les mauvais traitements physiques, psychologiques, voire les abus sexuels, l'endoctrinement et la pression à la conversion, la crise identitaire, et la mort de la famille. Les auteurs réfléchissent sur ces problèmes d'un point de vue adulte, tout en traitant les anecdotes révélatrices comme des souvenirs cicatrisés ou enkystés, donc figés dans le temps plutôt qu'ayant évolué au cours du temps. Dans son article *Voices from the Killing Ground*, Sara Horowitz cite Primo Lévi, qui décrit la mémoire comme étant « d'un côté, 'pas sculptée dans la pierre' et, de l'autre côté, 'figée dans un stéréotype... cristallisée, perfectionnée' par une évocation soit peu fréquente soit trop fréquente. »³¹ Il est impossible de distinguer les souvenirs cristallisés à travers une évocation fréquente – soit racontés par les adultes qui entouraient les enfants après la Libération, soit répétés par les auteurs mêmes – de ceux qui se sont véritablement enkystés à l'intérieur de l'enfant taciturne et qui ont été mis au jour pour la première fois lors de l'écriture. Les auteurs eux-mêmes ne savent peut-être pas les distinguer ; au niveau de la narration, ils confondent les sentiments vifs attribués aux jeunes héros avec les réactions et les sentiments plus complexes de l'adulte qui décrit les événements après une vie entière de réflexion et de discussion. Dans son article *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*, Frosa Pejoska-Bouchereau ne contredit pas les paroles personnelles et expérimentées d'Aharon Appelfeld, selon lesquelles « les années de la guerre puis de vagabondage en Europe furent des années aveugles pour les enfants » ; elle insiste plutôt sur le fait que « ces enfants ne font qu'observer, contempler, mais d'un regard nu, apathique. Un regard qui a tout enregistré comme l'objectif d'une caméra dont

³¹ Sarah Horowitz. *Voices from the Killing Ground*, dans Geoffrey H. Hartman, et. *Holocaust Remembrance : The Shapes of Memory*. Cambridge, Blackwell, 1994, pp. 42-48, p. 52 (notre traduction).

ils se repasseront le film, inlassablement, pour y trouver un sens, une fois adulte, une fois doués de la maturité réflexive. »³² Pour cette raison, leurs interprétations des motivations des sauveteurs, par exemple, semblent provenir d'enfants exceptionnellement perspicaces. Quelle que soit la nature de la mémoire et de son expression ultime, les thèmes en question sont présentés avec une clarté brutale qui confirme et précise, quoique tardivement par rapport aux témoignages adultes, l'ampleur de la catastrophe.

Il faut admettre qu'en rassemblant ces récits pour la première fois, l'on est tenté – bien que brièvement – de se raccrocher à l'idée que l'héroïsme généreux des Catholiques aurait systématiquement atténué ou annulé (miraculeusement) la souffrance des enfants juifs qu'ils ont cachés. Dans son article *Child Survivors of the Holocaust : 40 Years Later*, Robert Krell cite Gideon Hausner, Procureur Général d'Israël et Procureur en chef du Procès Eichmann en 1961. Ce dernier met la souffrance des enfants cachés sur le même plan que la mort : « L'on ne peut dire non plus qui a souffert le pire sort : ceux qui sont morts, ou ceux qui se sont réfugiés dans toute cachette et fissure concevable, qui ont vécu dans la terreur perpétuelle d'être expulsés, qui ont survécu grâce aux voisins chrétiens ayant accepté de les cacher. »³³ En effet, un seul texte de notre corpus, *Gardez mon fils près de vous* d'Alain-André Bernstein, qui a été caché comme nouveau-né, se distingue comme éloge sans équivoque du comportement admirable d'une famille catholique ayant réussi à réduire la souffrance de l'enfant. Dans la grande majorité des textes de notre corpus, toute illusion de l'héroïsme catholique désintéressé est rapidement

³² Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants...*, p. 2.

³³ Robert Krell. *Child Survivors of the Holocaust: 40 years later*, in *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*. Vol. 24. No. 4, July 1985, pp. 376-412. p. 378 (notre traduction).

et brutalement mise à mal par l'accumulation de détails affreux enchaînés. En dépit du fait que certains enfants cachés rendent hommage à leurs protecteurs, le lecteur se trouve donc vite confronté à l'absurdité de toute hypothèse naïve selon laquelle un groupe d'enfants impitoyablement chassés par les Nazis – dont plus de deux tiers ont perdu au moins un parent – puissent présenter leur passé d'une perspective essentiellement optimiste, malgré les meilleures intentions de leurs protecteurs.³⁴ Pour les enfants de notre corpus, le fait d'être cachés dans un milieu catholique ajoute une dimension particulière à leur perception de la souffrance : elle est représentée comme étant indissociable de l'incapacité ou l'indisposition des Catholiques à contester l'antisémitisme foncièrement inscrit dans leur doctrine. Mise à part la séparation du judaïsme – puisque certains enfants n'avaient eu aucun contact avec leur religion ancestrale avant d'être cachés – l'angoisse de l'endoctrinement catholique se trouve effectivement à la base des expressions les plus aiguës et les plus permanentes de la douleur.

Les témoignages des enfants cachés servent paradoxalement d'accusations autant que de remerciements, car les enfants s'avèrent souvent ambivalents dans leur évaluation des actions des protecteurs. Même les enfants qui ont subi les pires maltraitances hésitent entre une colère justifiée et une reconnaissance inévitable du fait que les sauveteurs risquaient leur propre vie en ouvrant leurs portes aux jeunes Juifs. Il s'agit d'une tentative de réconcilier la douleur enracinée pendant l'enfance avec la reconnaissance

³⁴ Rédigés d'un point de vue rétrospectif par des survivants qui ont, sans exception, perdu une partie importante de leur famille et de leur communauté, ces textes ne se caractérisent nullement par l'« absence de douleur [ou] assourdissement d'angoisse » du *Journal* d'Anne Frank, oeuvre canonique parmi les témoignages des enfants cachés ou du célèbre film *Au Revoir les enfants*. Bien sûr, Anne Frank a été cachée par ses parents plutôt que d'être placée dans une famille ou une institution catholique.

chez l'auteur adulte du dilemme devant lequel les croyants se trouvaient au moment de prendre la décision d'héberger un enfant d'origine juive. Nous verrons au cours du texte que ce paradoxe crée pour le lecteur une tension irréconciliable. Il est vrai que les religieux ont souvent fait souffrir les enfants juifs de façon impardonnable ; ainsi, en élaborant leurs thèmes directement reliés à l'Église catholique, les auteurs ne prennent pas de gants. Mais il y a toujours des exceptions à la règle : la narration des actes de générosité, de compréhension et de respect humain envers les enfants juifs et leurs familles sert à atténuer quelque peu la tragédie globale qui prévaut dans ces récits. Leurs textes illustrent donc les meilleures actions charitables des Justes entre les Nations décernés par Yad Vashem. Néanmoins, toutes les émotions négatives des enfants – crainte, angoisse, confusion, déception, colère, désespoir, deuil – s'accumulent dans leurs textes de façon palpable, de sorte que les sauveteurs catholiques et l'Église même endossent la responsabilité de cette souffrance. Dès lors, les sauveteurs catholiques deviennent à leur tour, eux aussi, un bouc émissaire des Nazis.

Il va sans dire que l'acte de confronter les sources du traumatisme afin d'écrire de tels récits demande un vrai courage, et les auteurs dévoilent de diverses manières, l'angoisse associée à leur décision de prendre la plume et au processus créatif qui en résulte. Dans la première partie de son récit *Je t'aime ma fille je t'abandonne*, Ariela Palacz, journaliste qui fait l'exception en ce qui concerne son emploi habile des techniques narratives, alterne entre le récit du passé et la description au temps présent du traumatisme lié à l'acte d'écrire, ainsi que les stratégies qu'elle emploie afin de trouver le courage pour continuer :

Une douce chaleur m'envahit. Mon petit chien Bigonia vient chercher une caresse et se couche à mes pieds. Bigonia est un bâtard. Il réagit aux

humains, aux émotions de la famille. Je lui parle. En réalité, je cherche à gagner un peu de temps, repousser encore le moment où il va falloir retourner au passé. Mais il est maintenant trop tard pour reculer. [...] J'ai besoin de poser ma plume. Je ne peux plus écrire. [...] C'est très dur de revivre ce moment. J'ai la bouche sèche. [...] À chaque fois que je dois affronter certaines images traumatisantes, ma plume donne des signes de confusion. Un peu de jogging autour du stade, entre ciel et montagne, calmera mes battements de cœur désordonnés. L'air pur et froid de Jérusalem, en ce mois de mars, a rosi mes joues, glacé mes oreilles, oxygéné mes poumons et mon cerveau. Sublime Jérusalem, je t'aime ! Je retourne à ma table de travail.³⁵

La lecture demande également un certain courage, car le lecteur accepte à son tour de devenir « un spectateur des témoignages des autres [et] un témoin du processus du témoignage lui-même. »³⁶ Dans le lieu d'échange formé par ces différents niveaux du témoignage, il n'y a aucune place pour l'innocence. Lawrence Langer résume l'échange ainsi, en parlant du témoignage oral :

Quand le narrateur de Semprun conclut que 'la mémoire innocente n'existe pas. Plus maintenant pour moi,' il nous offre involontairement les mots que nous cherchions pour définir l'expérience du souvenir qui émerge de bon nombre des témoignages enregistrés : la mémoire contaminée. En tant qu'auditoire à ces témoignages, nous restons dans la présence de la mémoire contaminée tandis qu'elle déterre l'angoisse de la perte en faisant bonne figure.³⁷

En écrivant leurs témoignages, les enfants cachés au sein de l'Église tracent précisément la perte de leur innocence, à partir de 1942, au moment où les lois raciales de Vichy viennent toucher leurs familles. Au lieu de contribuer à sa préservation, leur vécu dans

³⁵ Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille je t'abandonne*. Jérusalem, Éditions Elkana, 2009, pp. 22-39.

³⁶ Dori Laub. *An Event Without a Witness: Truth, Testimony and Survival*, dans *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis and History*. Shoshana Felman and Dori Laub. New York, Routledge, 1992, p. 75 (notre traduction).

³⁷ Lawrence L. Langer. *Remembering Survival*, dans Geoffrey H. Hartman, *et. al.* *Holocaust Remembrance : The Shapes of Memory*. Cambridge, Blackwell, 1994, pp. 70-80. p. 77 (notre traduction).

des institutions et des familles catholiques a mené à la destruction de l'innocence, même si la plupart des individus impliqués dans le sauvetage avaient de bonnes intentions et contribuaient à cette destruction de façon inconsciente ou involontaire.³⁸ Au cours de leurs récits, à travers toutes les thématiques élaborées, leur sens de l'identité juive s'érode peu à peu, et l'espoir donne lieu à une profonde déception et à une crise identitaire dont ils ne se remettent jamais complètement.

Bien que l'on ait perçu et traité les enfants cachés comme des « chanceux » par rapport aux rescapés des camps, personne ne douterait aujourd'hui de la profonde souffrance d'un enfant menacé par la mort, séparé de sa famille, doté d'une nouvelle identité, et voué au silence dans un environnement étranger. Quelle est donc la valeur de ces témoignages détaillés, à quoi sert une étude de leurs thématiques spécifiques ? La réponse, pour nous, se trouve dans une réflexion faite par Claude Lanzmann concernant son célèbre film, *Shoah* :

Il m'arrive parfois, prenant un peu de recul, de me demander : à quoi ça sert ? Tout est su, le résultat final est connu : six millions ont été tués. Alors, pourquoi ces détails ? [...] Qu'apportent-ils de plus ? En fait je crois que c'est capital. C'est ça qui réactive les choses, qui les donne à

³⁸ Il est possible que des sauveteurs, ayant fait de leur mieux pour assurer le bien-être des enfants, s'étonneraient de découvrir les réactions négatives des jeunes juifs. Les impressions des adultes qui se sont impliqués au sauvetage restent cependant difficiles à cerner, car la plupart d'entre eux se sont tus, probablement par effet de leur nature modeste. Le témoignage du Dr Gaston Lévy, médecin d'enfants à l'Œuvre de secours aux enfants, qui s'est employé à cacher et sauver les enfants juifs menacés, focalise les stratégies, les opérations, les défis, et les relations entre les adultes impliqués, plutôt que les expériences ou les réactions des enfants cachés. En conséquence de l'âge avancé des sauveteurs de sa génération, la plupart n'ont jamais vu la récente vague de publications des récits des enfants cachés. Lévy, Gaston. *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée et en Suisse, 1940-1945*. Paris, Le Manuscrit, 2008.

voir, à éprouver, et tout le film, pour moi, c'est précisément le passage de l'abstrait au concret.³⁹

Le passage de l'abstrait au concret dans les récits des enfants cachés, rassemblés et étudiés dans leur ensemble, nous offre une vision riche et réelle des conséquences désastreuses de la Shoah pour un petit groupe particulièrement vulnérable.

³⁹ Claude Lanzmann. *Les non-lieux de la mémoire*. Dans *Au Sujet de Shoah : le film de Claude Lanzmann*. Paris, Bélin, 1990, p. 389.

Chapitre 1

Le Silence de l'Église : histoire et représentation

Le témoignage des enfants cachés évite généralement la discussion explicite de l'intervention du Vatican dans la politique nazie qui les condamnait à une vie clandestine, séparés de leur famille. La voix narrative de l'enfant-personnage est celle du souvenir, une voix dont l'expression est limitée par les informations que l'enfant avait à sa disposition à l'époque où l'action se déroule, et par sa compréhension enfantine de ces informations. L'univers politique reste hors de la portée de l'enfant-narrateur en tant que témoin oculaire, car le monde des cachettes formait un microcosme profondément marqué par le silence et la dissimulation. Les enfants étaient privés d'informations, soit faute d'accès ou de volonté chez les adultes, soit délibérément pour leur protection. Toute réponse à leurs questions concernant les événements politiques, la réalité à laquelle leurs parents étaient confrontés, et les décisions liées à leur sort, se révélait incertaine ou abstraite :

Les enfants démunis devant une réalité qui les oublie et les nie ne savent pas vers qui se tourner pour avoir une réponse à leurs interrogations. Leurs questions, auxquelles ne peuvent répondre les adultes, suscitent la colère de ces derniers, aussi les enfants ne peuvent-ils questionner. Ce questionnement se retrouvera dans leur écriture, car ils sont toujours en attente de la réponse qu'ils n'ont jamais obtenue.⁴⁰

Dans le passage suivant, Arié Renous, qui a passé près de deux ans séparé de ses parents, caché dans une série d'institutions catholiques et laïques en Belgique, intervient dans la

⁴⁰ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*. Yod (en ligne) 19, Aharon Appelfeld, *cinquante ans d'écriture*, mis en ligne 16 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965>, p. 4.

narration en tant qu'auteur-narrateur pour évoquer un désir insatisfait chez le « nous » collectif des enfants cachés, un désir d'éclaircissement et d'assurance quant à leur sort.

Les jours, passés à [la colonie de] Bouillon [à Godefroi], se sont écoulés sans la moindre référence à l'actualité du moment. Bien sûr, c'était encore et toujours la présence de l'occupant allemand qui était la raison et la justification de notre vie là, mais la direction n'y faisait jamais allusion, pour autant que je me souviene. Et Dieu sait pourtant, si nous étions impatients que cette guerre se termine, combien la marche des évènements aurait dû nous intéresser. [...] Mais nous n'eûmes pas de radio et la télévision n'existait pas encore.⁴¹

Le désir d'être informé est un refrain souvent répété par les enfants, qui expriment ce désir d'un point de vue rétrospectif. Ils reconnaissent en même temps la volonté de leurs parents de les protéger sur le plan psychologique, au lieu de leur permettre de satisfaire leur curiosité naturelle, un trait souvent poussé à sa limite par les circonstances de l'avant-guerre. Une fois que les enfants étaient cachés, la protection assurée par l'ignorance s'avérait très importante, étant donné qu'ils risquaient de trahir leur véritable identité en s'intéressant trop aux questions liées à la situation des Juifs, donc de déclencher des conséquences aussi catastrophiques pour eux-mêmes que pour leurs bienfaiteurs. À l'intérieur des familles et des institutions, tout ce qu'ils apprenaient leur venait par un intermédiaire chrétien, une sorte de censure *de facto*. Contrairement aux enfants dans les ghettos et les camps de concentration, par exemple, les enfants cachés dans l'univers catholique ne profitaient pas de la rumeur juive.

Étant donné que tous les enfants cachés dans l'univers catholique fréquentaient régulièrement la messe et le catéchisme, ils auraient pu pourtant entendre une quelconque déclaration de soutien ou de protestation contre le traitement des Juifs adressée aux

⁴¹ Arié Renous. *Deux saisons en enfer : l'enfant caché*. Ittre, Édition à compte d'auteur, 2004, p. 86.

catholiques par le Saint-Siège. Nous verrons, au cours de la discussion historique qui suit, que de telles déclarations brillent par leur absence. Même si Arié Renous avait bénéficié de plus d'accès aux informations lors de son séjour à Bouillon, ou plus tard dans le milieu religieux de l'école des Frères de Salzinnes, ce personnage historique n'aurait pas entendu de message de soutien ou de protestation de la part de l'Église, car « aucun évêque belge ne s'est élevé contre la déportation des Juifs »⁴² Relativement peu de survivants traitent ouvertement la question du silence de l'Église dans leurs récits. Leurs contemplations de la participation de l'Église s'expriment plus souvent à travers les paroles et les actions des nonnes et des prêtres qui ont répondu à leur devoir chrétien et à leur conscience, indépendamment des directives ou d'encouragement de la part du haut clergé. C'est l'effet de la contemplation décrite par Aharon Appelfeld :

Contraints au silence, [les enfants] vont s'adonner à la contemplation qui est une forme d'absence. La contemplation place l'individu en dehors de soi et des autres. Contempler, c'est se tenir à distance, 'à l'extérieur, légèrement surélevé et éloigné' ; c'est sortir de soi, de son malheur et donc 'diminuer la douleur', dira Appelfeld. C'est aussi se faire oublier, se mettre à l'abri, se cacher. Par la contemplation, l'individu est le spectateur des événements qui, bien qu'il les vive, lui paraissent étrangers. [...] La contemplation remplit Appelfeld de 'couleurs, sons, rythmes', elle devient un réservoir de sensations dans lequel il puisera lorsqu'il commencera à écrire.⁴³

Nous verrons dans le troisième chapitre que les enfants forment des impressions de l'Église lors d'une telle contemplation, aussi leurs perceptions s'expriment le plus souvent à travers des sensations et des sentiments qui imprègnent leur corps et leur mémoire. Néanmoins, Frida Scheps Weinstein tapisse une critique ironique du pape dans

⁴² Michael Phayer. *The Catholic Church and the Holocaust, 1930-1965*. Bloomington, Indiana University Press, 2000, p. 93 (notre traduction).

⁴³ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants...*, p. 4.

son roman auto-fictionnel intitulé *J'habitais rue des Jardins Saint-Paul*, tandis que Simon Grunwald rédige un apologue avec moralité dans sa *Trilogie de la persécution* pour démontrer les conséquences du silence de l'Église, et qu'Ariela Palacz développe la question thématique du silence de façon plus subtile dans son ouvrage, *Je t'aime ma fille, je t'abandonne*. Simon Grunwald en particulier s'engage à ce que Jean-François Chiantaretto appelle « l'auto-théorisation », terme qui désigne dans les textes auto-référentiels « une visée particulière de l'écriture, consistant chez l'auteur en personne à prendre tel aspect personnel de sa vie ou de sa personnalité pour support d'une élaboration théorique. »⁴⁴ Mais afin de lire en contexte ces représentations subjectives du problème, considérons d'abord la façon dont les historiens ont traité la question.

En 1951, préfaçant *le Bréviaire de la haine* de Léon Poliakov, François Mauriac, Prix Nobel, a écrit :

Nous n'avons pas eu la consolation d'entendre le successeur du Galiléen, Simon-Pierre, condamner clairement, nettement et non par des allusions diplomatiques, la mise en croix de ces innombrables « frères du Seigneur ». Au vénérable cardinal Suhard, qui a d'ailleurs tant fait dans l'ombre pour eux, je demandai un jour, pendant l'Occupation : « Éminence, ordonnez-vous de prier pour les Juifs... », il leva les bras au ciel : nul doute que l'occupant n'ait eu des moyens de pression irrésistibles et que le silence du pape et de la hiérarchie n'ait été un affreux devoir ; il s'agissait d'éviter de pires malheurs. Il reste qu'un crime de cette envergure retombe pour une part non médiocre sur tous les témoins qui n'ont pas crié et quelles qu'aient été les raisons de leur silence.⁴⁵

Neuf ans plus tard, la préface rédigée par cet écrivain catholique fut reprise en introduction à la célèbre pièce de Rolf Hochhuth, *Le Député*, dans laquelle le Pape Pie

⁴⁴ Jean-François Chiantaretto. *De l'Acte autobiographique: Le psychanalyste et l'écriture autobiographique*. Seyssel, Éditions Champ Vaillon, 1995, p. 33.

⁴⁵ Léon Poliakov. *Bréviaire de la haine (Le IIIe Reich et les Juifs)*. Paris, Calmann-Lévy, 1951, p. x.

XII⁴⁶ est critiqué avec acharnement pour avoir refusé d'aider les Juifs. Les responsabilités et les réponses du Vatican au cours de la Shoah ont fait couler beaucoup d'encre, surtout en ce qui concerne l'action et l'inaction du Pape Pie XII, mais la discussion n'a pris son essor que plus d'une décennie après la fin de la Seconde Guerre mondiale:

Les nimbes qui entouraient les relations [du Pape Pie XII] à l'Holocauste ne se sont effondrés que peu après sa mort en 1958. Immédiatement après la guerre, le secrétaire général du Congrès mondial juif, le directeur du Comité conjoint de distribution juif américain et le Grand Rabbin de Palestine [lui] rendirent tous visite afin de le remercier pour l'assistance rendue par le Saint-Siège pour le secours des Juifs pendant la guerre. La bonne réputation de Pie XII commença à être éclipsée en 1960, non pas avec la célèbre pièce de Rolf Hochhuth, *Le Député*, mais avec des déclarations d'évêques catholiques lors du procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem qui a fait sensation à la veille du Concile Vatican II. Julius Döpfner, le cardinal de Munich, parla des décisions regrettables prises par les dirigeants de l'Église pendant l'ère nazie, et les évêques allemands demandèrent pardon collectivement pour 'l'extermination inhumaine du peuple juif'.⁴⁷

Dès lors, les critiques et les défenseurs de Pie XII ne sont jamais arrivés à un consensus clair quant aux intentions et conséquences de son silence face au massacre des Juifs par les Nazis. En 1999, l'historien catholique John Cornwell l'a dépeint comme étant non seulement germanophile, mais également antisémite, et donc « le Pape idéal pour le plan innommable d'Hitler »⁴⁸. Pourtant, au sein de l'Église même, il est officiellement vénéré : le Pape Benoît XVI a reconnu l'héroïsme du Pape Pie XII le 19 décembre 2009, ouvrant la voie à la béatification.⁴⁹ Plus d'un demi-siècle après la Seconde Guerre

⁴⁶ Eugenio Pacelli, né à Rome en 1876. Pape entre le 2 mars 1939 et son décès en 1958.

⁴⁷ Michael Phayer. *The Catholic Church and the Holocaust, 1930-1965*. Bloomington, Indiana University Press, 2000, p. 160 (notre traduction).

⁴⁸ John Cornwell. *Hitler's Pope : The Secret History of Pius XII*. New York, Penguin Books, 2000, p. 296 (notre traduction).

⁴⁹ Paul O'Shea. *A Cross too Heavy : Pope Pius XII and the Jews of Europe*. New York : Palgrave Macmillan, 2011, p. 1 (notre traduction).

mondiale, le débat sur le rôle de ce pape controversé - ce que Michael Marrus appelle «une affaire à régler» dans la réconciliation et l'amélioration des relations entre les Juifs et les Catholiques⁵⁰ - fait encore rage :

Au début du XXI^e siècle, l'intensité est à une nouvelle apogée. Le débat sur Pie XII à l'intérieur de l'Église catholique a également atteint son plus haut niveau, et semble entrer dans une phase plus érudite en dépit de quelques exercices en polémique et en apologétique chez des individus et des groupes catholiques et, chose curieuse, des Juifs néo-conservateurs.⁵¹

En dépit des études historiques érudites qui se répandent, aucune résolution claire n'est prévisible car, faute de documentation complète, toute réponse définitive et vérifiable aux questions qui entourent Pacelli s'avère impossible. Tandis que les Alliés « saisirent les archives de la plupart des services civils et militaires du Reich qui n'avaient pas été détruites par les Allemands eux-mêmes ou au cours des bombardements ou du combat », les documents préservés par les Anglais et les Américains ne peuvent inclure « qu'une infime partie du matériel existant. »⁵² Suivant la publication entre 1965 et 1981 *des Actes et Documents du Saint-Siège relatifs à la Seconde Guerre mondiale*, un ouvrage en onze volumes de divers documents tirés des archives secrètes du Vatican, les historiens ont pu élucider quelque peu la question. Cependant, l'examen scientifique du rôle de Pie XII restera en suspens, du moins jusqu'à ce que la totalité des documents relatifs à la Seconde Guerre mondiale soient publiés par le Vatican. Bien que notre étude ne soit pas axée autour du débat historique sur le silence du Pape, il convient de résumer brièvement quelques questions liées à sa réaction envers la persécution des enfants d'origine juive,

⁵⁰ *Ibid.*, p. 43.

⁵¹ *Ibid.*, p. 8.

⁵² Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 10.

afin de mieux situer en contexte les récits des enfants que les Catholiques ordinaires ont choisi de sauver :

1. Le Saint-Siège, était-il informé des atrocités commises contre les enfants juifs à partir de janvier 1942 ?

Aujourd'hui, les historiens sont généralement d'accord sur le fait que les nonces⁵³ de diverses régions, ainsi que d'autres agents diplomatiques et des représentants de la communauté juive tenaient le Saint-Siège au courant de la démarche de la Solution finale à travers l'Europe.⁵⁴ Qui plus est, les documents rassemblés par Saul Friedländer dans *Pie XII et le IIIe Reich : Documents* suggèrent que le pape savait que les *enfants* juifs n'étaient épargnés ni des privations, ni des déportations, ni de l'extermination. Friedländer a publié cet ouvrage en 1963 en tant qu'historien⁵⁵, mais il est important de noter qu'il s'était lui-même trouvé parmi les enfants juifs chassés par les Nazis et cachés par les catholiques en France. Dans son témoignage bien connu, *Quand vient le souvenir*, l'auteur fait référence à la période où il rédigeait son ouvrage historique : « À travers le

⁵³ Agent diplomatique du Saint-Siège, archevêque titulaire accrédité comme ambassadeur permanent du Vatican auprès d'un gouvernement étranger. (Le nouveau Petit Robert).

⁵⁴ Comme tout le monde en Europe, Pie XII savait que les Nazis persécutaient les juifs, et qu'ils le faisaient depuis l'ascension au pouvoir de Hitler en 1933. Il avait aidé le Pape Pie XI à éditer sa protestation contre le racisme allemand, *Mit Brennender Sorge* en 1937. Après son accession à la papauté et le début de la guerre, la persécution s'est intensifiée quand les Allemands ont occupé la Pologne avec sa grande population juive. Pie XII a reçu des informations sur cette persécution continue [...] En janvier 1942, les Allemands ont décidé à la Conférence de Wannsee de régulariser les massacres sporadiques et de les rendre plus efficaces en construisant des camps d'extermination. Une fois cette méthode mise en place, au cours de 1942, les juifs des pays occupés de l'Europe de l'Ouest étaient transportés aux camps d'extermination. Le Pape a été mis au courant de ce fait en mars 1942 lorsque les nonces en Slovaquie et en Suisse ont informé le Saint-Siège des massacres. José M. Sánchez. *Pius XII and the Holocaust : Understanding the Controversy*. Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 2002, pp. 42-43 (notre traduction).

⁵⁵ Aujourd'hui Professeur émérite distingué à l'Université de Californie à Los Angeles.

prisme changeant des témoignages, des récits, des documents d'archives, j'essayai de ressaisir le sens d'une époque et de rétablir la cohérence d'un passé, le mien. »⁵⁶ À l'époque de la guerre, le sort qui lui était réservé n'était pas un secret, et la correspondance examinée par Friedländer démontre que le pape avait un accès privilégié à cette information. Dans un aide-mémoire envoyé le 17 mars 1942 à Mgr Bernardini, le nonce à Berne, suite à un entretien avec ce dernier, des représentants de l'Agence juive, du Congrès juif mondial et de la Communauté israélite suisse mentionnent les enfants d'origine juive pas moins de trois fois en décrivant la terreur nazie. Ils protestent notamment :

L'établissement de camps de concentration en *France non-occupée*, par exemple à Gurs, à Récébédou, à Noé, au Vernet, à Rivesaltes, etc. où plusieurs dizaines de milliers de Juifs de toutes nationalités, qui habitaient déjà la France ou sont réfugiés en France par suite de l'avance des armées allemandes en Belgique, ont été parqués, les femmes et les enfants séparés de leurs maris et pères, dans des baraques sordides entourées de fil et de fer barbelé, où ils végètent depuis plus de deux ans dans une misère inimaginable.⁵⁷

Or, même si Friedländer postule sans preuve définitive que « Ce document [fut] transmis sans aucun doute par Mgr Bernardini au Vatican », d'autres historiens ont confirmé plus récemment que Bernardini faisait parvenir au Saint-Siège l'information qu'il détenait concernant la déportation et l'extermination des Juifs.⁵⁸

Les enfants sont également mentionnés dans la condamnation officielle de l'extermination des Juifs déclarée par toutes les nations alliées le 17 décembre 1942 :

⁵⁶ Saul Friedländer, *Quand vient le souvenir...*, Paris, Seuil, 1978, p. 134.

⁵⁷ *Ibid.*, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 10.

⁵⁸ Michael Phayer. *The Catholic Church and the Holocaust, 1930-1965*. Bloomington, Indiana University Press, 2000, p. 48 (notre traduction).

Ces gouvernements (les gouvernements alliés) ont, à partir de nombreux rapports reçus d'Europe, tiré la conclusion que les autorités allemandes, non contentes de refuser les droits de l'homme les plus élémentaires aux personnes de race juive dans tous les territoires soumis à leur règle barbare, mettent en application l'intention, souvent répétée par Hitler, d'exterminer la population juive d'Europe. [...] On admet que le nombre des victimes de ces cruautés sanglantes s'élève à plusieurs centaines de milliers d'hommes, de femmes, *d'enfants totalement innocents*. »⁵⁹

Il faut noter que le document cité vient des nations alliées au beau milieu de la Seconde Guerre mondiale, l'âge d'or de la propagande. Les défenseurs du Pape Pie XII avancent l'argument selon lequel il avait de la difficulté à croire ce qu'il entendait, étant donné que toute communication officielle portait des implications politiques, que l'information lui venait de sources qui n'étaient pas sous le contrôle des puissances de l'Axe, c'est-à-dire par la BBC et ses propagandistes anglais, que les nonces n'étaient pas bien informés, et que les rumeurs venaient bon train au Vatican.⁶⁰ Quoiqu'il en soit, même s'il croyait une infime partie de ce qu'il entendait, le pape savait que les enfants juifs devenaient orphelins de parents exterminés, qu'ils étaient déportés vers des camps d'extermination où la mort était assurée, et qu'ils avaient besoin de la protection des Européens, dont une énorme proportion étaient des membres de l'Église catholique romaine qui auraient sans doute répondu à ses directives.⁶¹ On pourrait conclure qu'« en tout cas, il semble que le

⁵⁹ Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, 122. (nos italiques).

⁶⁰ José M. Sánchez. *Pius XII and the Holocaust : Understanding the Controversy*. Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 2002, p. 44 (notre traduction).

⁶¹ « [Diego von] Bergen, [l'ambassadeur d'Allemagne auprès du Saint-Siège de 1920 à 1940] rappelle une conversation qu'il a eue avec le cardinal Pacelli en 1937, au cours de laquelle celui-ci, tout en manifestant un désir d'entente, avait déclaré que si un combat s'engageait entre l'Église et le Reich, le Reich serait perdant [...] : 'Pie XII est aussi peu accessible aux menaces que nous le sommes nous-mêmes. En cas de combat imposé à l'Église, il compte avec la possibilité d'une défection de nombreux catholiques, mais il

Pape était au courant des massacres avant la fin de 1942, car il les mentionna, à travers le maquis de la rhétorique papale, dans son message de Noël 1942, et il continua à faire des références obliques dans ses déclarations en 1943. »⁶² Si le pape savait que les Nazis chassaient les mères, les bébés, les enfants et les adolescents d'origine juive dans l'intention d'anéantir une population entière, la question suivante est de savoir s'il s'est élevé pour prévenir ou réduire ce crime contre l'humanité.

2. Le Pape Pie XII, dénonça-t-il formellement ces atrocités, en chargeant les Catholiques de protéger les enfants d'origine juive contre la Solution finale ?

Le document le plus souvent cité pour démontrer que Pie XII s'est indigné des horreurs de l'Holocauste devant les membres de l'Église catholique romaine est le message de Noël 1942, dans lequel il exprima un vœu sans équivoque concernant le sort des personnes qui,

sans aucune faute de leur part, par le seul fait de leur nation ou de leur race, ont été vouées à la mort ou à une progressive extinction. [...] ces milliers et milliers de non combattants, femmes, enfants, infirmes, vieillards auxquels la guerre aérienne – dont Nous avons déjà depuis le début dénoncé maintes fois les horreurs – a, sans distinction enlevé la vie, les biens, la santé, les maisons, les asiles de la charité et de la prière.⁶³

Pour les critiques du Pape, le fait d'exprimer en termes vagues « le vœu solennel de ne se donner aucun repos jusqu'à ce que, dans tous les peuples et toutes les nations de la terre,

est intimement convaincu que la majorité qui restera...tiendra fidèlement à sa foi et que le clergé...sera prêt aux plus extrêmes sacrifices.' » (Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 160)

⁶² José M. Sánchez. *Pius XII and the Holocaust : Understanding the Controversy*. Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 2002, p. 46 (notre traduction).

⁶³ Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 127

devienne légion la troupe de ceux qui, décidés à ramener la société à l'inébranlable centre de gravitation de la loi divine, aspirent à se dévouer au service de la personne humaine et de la communauté anoblie en Dieu » n'équivaut nullement à une directive aux catholiques de protéger les Juifs, surtout que la rhétorique enjambe le mot même de *juif*. Susanne Zucotti observe que « Les onze volumes [...] des *Actes et documents du Saint-Siège relatifs à la Seconde Guerre mondiale* ne contiennent pas une seule lettre ordonnant aux hommes et femmes de l'Église de sauver les Juifs [...] Si un tel document existe, il aurait sûrement été sélectionné pour publication, car il aurait énormément amélioré le dossier de Pie XII en ce qui regarde l'Holocauste. »⁶⁴ Cinquante ans après la guerre, malgré les intentions de tous ceux qui auraient cherché un tel document, l'ambiguïté persiste. D'aucuns font remarquer, cependant, que le monde du Vatican était cachottier par prudence, et que le Pape aurait pu donner un ordre oral, voire implicite, à ses évêques d'assurer l'aide envers les Juifs. Zucotti doute de l'existence d'un tel ordre oral, en offrant comme preuve non seulement le manque total de traces historiques, mais aussi l'inégalité des réponses catholiques à travers l'Europe :

Pourquoi, par exemple, le Pape aurait-il demandé aux hommes et femmes de l'Église en Italie ou en France d'ouvrir leurs portes aux Juifs, sans l'avoir fait en Pologne, en Slovaquie, en Croatie ou d'autres pays ? Bon nombre de Catholiques dans ces deux premiers pays aidèrent effectivement les Juifs, mais le dossier dans ces trois derniers est de loin plus lamentable.⁶⁵

⁶⁴ Susan Zucotti. *Under His Very Windows : The Vatican and the Holocaust in Italy*. New Haven, Yale University Press, 2000, p. 207 (notre traduction).

⁶⁵ *Ibid.*, p. 208.

Il serait erroné de dire que Pacelli n'a rien fait pour sauver les Juifs. Dans sa lettre à son vieil ami, l'Évêque Konrad von Preysing⁶⁶, le 30 avril 1943, il mentionne sa participation aux opérations de sauvetage sous forme d'aide diplomatique et financière pour les Juifs et les « non-aryens catholiques », c'est-à-dire des Juifs convertis, mariés à des Catholiques ou nés d'un parent catholique, qui émigraient par bateau.⁶⁷ En retraçant ces opérations de sauvetage menées par les catholiques, par exemple, l'hébergement des Juifs au *Castel Gandolfo*, la villégiature d'été du Pape, José M. Sánchez avance qu'un tel sauvetage de grande envergure n'aurait pas été possible sans l'approbation implicite du Pape, malgré l'absence de documentation écrite.⁶⁸ Pourtant, comme nous le verrons, pour les enfants cachés, l'approbation implicite ne compte pour rien. Les enfants menacés dépendaient d'une aide apportée par des Catholiques ordinaires, qui auraient sans doute été encouragés en plus grand nombre si leur chef religieux, leur guide spirituel, leur avait donné l'ordre d'aider les Juifs. En réalité, d'innombrables enfants juifs sont tombés entre les mains des Nazis, faute de cachette dans le monde chrétien. Susan Zucotti résume les données ainsi :

La conclusion est qu'il n'y a actuellement aucune preuve pour indiquer que le Saint-Père ait jamais ordonné à ses ouailles de sauver les Juifs. Ceux qui s'engageaient dans le sauvetage croyaient peut-être qu'ils agissaient selon sa volonté, mais il ne le leur a jamais dit que dans les termes les plus généraux. S'il en avait fait un ordre, beaucoup plus de laïcs catholiques auraient sûrement aidé leurs voisins juifs, et beaucoup plus de vies auraient été sauvées.⁶⁹

⁶⁶ Selon Michael Phayer, Preysing était le « Leader qui s'est fait le plus entendre dans la clique épiscopale anti-Nazie ». *The Catholic Church and the Holocaust, 1930-1965*. Bloomington, Indiana University Press, 2000, p. 135 (notre traduction).

⁶⁷ *Actes et documents du Saint-Siège relatifs à la Seconde Guerre mondiale 2*, doc. 105, Pie XII à Preysing, 30 avril, 1943, pp. 318-27, 324, 326.

⁶⁸ Susan Zucotti. *Under His Very Windows : The Vatican and the Holocaust in Italy*. New Haven, Yale University Press, 2000, p. 149 (notre traduction).

⁶⁹ *Ibid.*, p. 216.

À une époque où l'Europe était beaucoup plus religieuse qu'aujourd'hui, l'on peut donc postuler qu'un plus grand nombre de Catholiques auraient hébergé les enfants juifs, s'ils avaient reçu un message de la part du Pape destiné à transformer un tel acte de charité humanitaire, entrepris au niveau strictement individuel, en obligation religieuse, ou même en acte charitable volontaire mais ouvertement sanctionné ou félicité par l'Église. Plus récemment en 2011, l'historien Paul O'Shea a tiré la conclusion selon laquelle « [Pie XII] était en posture d'exercer une direction morale au moyen d'une direction sans équivoque et sans compromis envers les nonces et les évêques à travers le continent. Plus encore, Pie XII était *perçu* comme ayant la capacité de faire ou de dire quelque chose. Les auteurs du crime, les victimes, les sauveteurs et les spectateurs partageaient cette perception. »⁷⁰ Nous verrons que les enfants cachés la partagent sans équivoque.

En réfléchissant sur cette question, il est important de tenir compte des avertissements des historiens comme Yehuda Bauer qui, « familiers avec la détermination des Nazis de détruire les Juifs quels que soient les obstacles mis sur leur chemin, nous ont mis en garde contre l'exagération de la capacité pratique du pape ou de toute autre personne d'affecter les affaires de façon radicale. »⁷¹ Cependant, les récits des enfants confirment

⁷⁰ Paul O'Shea. *A Cross too Heavy : Pope Pius XII and the Jews of Europe*. New York : Palgrave Macmillan, 2011, p. 9 (notre traduction).

⁷¹ Michael Marrus. *The Holocaust in History*. Toronto, Key Porter Books, 2000, pp. 52-3 (notre traduction). Néanmoins, Yehuda Bauer donne d'exemple « incroyable mais vraie » d'Aristide Susa Mendes, Catholique croyant et pratiquant, et Consul général à Bordeaux, qui - en dépit des instructions de Lisbonne de ne distribuer aucun visa aux Juifs cherchant passer au Portugal - a ouvert les portes du consulat général portugais où, aidé par sa femme et de ses dix enfants, il a signé des milliers de visas. Selon Bauer, Susa Mendes avait conclu que « si un Catholique pouvait infliger toute cette injustice aux Juifs (et il voulait dire Hitler, qui était officiellement un Catholique), il était permisible qu'un autre

que, vu que toute vie est précieuse et sacrée, chaque personne – catholique ou autre – qui a choisi de sauver la vie d'un enfant juif a effectivement changé les affaires de façon radicale, à défaut de l'avoir fait de façon très répandue.

3. Quelles intentions peut-on déceler derrière la réticence du Pape ?

Si Pacelli a été représenté dans *le Député* de Rolf Hochhuth comme une personne froide et « incapable de compassion pour la souffrance humaine », l'histoire révèle une personne plus complexe et énigmatique, dont le caractère compatissant est évoqué par des Juifs ainsi que des Catholiques.⁷² Dino Alfieri, l'ambassadeur d'Italie auprès du Vatican, se souvient d'un homme prêt à mourir pour sa foi et ses idéaux qui, en justifiant ses télégrammes pleins de compassion au roi de Belgique, à la reine de Hollande et à la grande-duchesse du Luxembourg suite à l'invasion de leur territoire par les troupes nazies, « ne comprenait pas l'irritation du chef du gouvernement... Adviennent que pourra, - conclut-il avec une fermeté sereine – qu'ils viennent donc me prendre pour m'emmener dans un camp de concentration. Chacun devra répondre devant Dieu de ses propres actes. »⁷³

Qu'il soit froid ou compatissant, craintif ou courageux, certains historiens expliquent le silence du Pape Pie XII en partant du principe qu'il était non seulement germanophile - ayant exprimé à maintes reprises sa sincère affection pour le peuple allemand, qui se développa au cours des douze années où il était Nonce à Munich, puis à Berlin – mais

Catholique se sacrifie pour les Juifs. » Yehuda Bauer, *Jewish Reactions to the Holocaust*. Tel-Aviv, MOD books, 1989, p. 85 (notre traduction).

⁷² Michael Phayer. *The Catholic Church and the Holocaust, 1930-1965*. Bloomington, Indiana University Press, 2000, p. xii, (notre traduction).

⁷³ Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 60.

aussi pro-nazi, voire antisémite.⁷⁴ Par exemple, son attitude obligeante envers le régime Vichy suite au début des rafles et de la déportation des Juifs de France en 1942 semble confirmer que la protection des Juifs ne figurait pas parmi ses plus grandes priorités, même lorsque « Le président Laval a proposé que, lors de la déportation des familles juives de la zone non occupée, y soient inclus également les enfants juifs âgés de moins de 16 ans [et que] la question des enfants juifs restant en zone occupée ne l'intéressait pas. »⁷⁵ Selon Michael Marrus, au sein de l'Église catholique, traditionnellement antisémite et antibolcheviste, « Les Juifs ne figuraient pas parmi les grandes priorités du Saint-Siège en temps de guerre [...] Au premier plan parmi ses priorités se trouvaient la protection et la promotion des institutions, de l'intégrité et de la mission de l'Église dans un monde turbulent et dangereux. »⁷⁶ Au cours de la guerre, le Pape a mis l'emphase sur l'intégrité de l'Église en tant qu'institution sacrée menacée par des forces hors de son contrôle. Ainsi, « les priorités du Vatican s'opposaient de façon puissante à la prise de risque dans les questions considérées comme étant accessoires et subsidiaires, telles que les interventions humanitaires spécifiques, en particulier celles qui n'impliquaient pas les préoccupations principales du Saint-Siège. »⁷⁷

À partir de 1942, une fois que les Nazis avaient mis en marche leur 'Solution finale', toute tentative d'intervention humanitaire risquait d'échouer, tout en exposant les participants au grand et réel danger d'être déporté vers les camps de concentration.

⁷⁴ Voir: Cornwell, Déak, Marrus.

⁷⁵ Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 108. Rapport du *SS-Hauptsturmführer* Dannecker envoyé à l'Office central de sécurité du Reich le 6 juillet 1942.

⁷⁶ Notre traduction. Michael Marrus. *The Holocaust in History*. Toronto, Key Porter Books, 2000, p. 45 (notre traduction).

⁷⁷ *Ibid.*, p. 46.

Lorsque « les mesures prises en France contre les Juifs ont provoqué une extrême agitation dans les milieux catholiques et intellectuels du pays », provoquée en partie par la décision du Président Laval d'inclure les enfants dans le groupe ciblé pour la déportation par le *SS-Obersturmbannführer* Adolf Eichmann, le Saint-Siège a tenté d'obtenir un assouplissement par l'intermédiaire du nonce à Paris, Mgr Valerio Valeri ; cependant, ses démarches « sont restées sans résultat. »⁷⁸ Pie XII a donc continué à agir avec prudence envers le gouvernement du maréchal Pétain⁷⁹ et les Nazis, formulant toute critique dans les termes les plus diplomatiques (et d'ailleurs bureaucratiques) et apaisants, comme s'il était pieds et poings liés.

Lorsque l'on parle du Saint-Siège, l'on se réfère au gouvernement du souverain pontife, y compris ses représentants, c'est-à-dire certains membres du haut clergé qui, malgré le silence et le manque de soutien public de Pacelli, ont choisi d'affronter « le danger de représailles et de pressions, ainsi que peut-être d'autres circonstances dues à la longueur et à la psychologie de la guerre » annoncés par ce dernier dans sa lettre à Mgr von Preysing, alors de décrier ouvertement les crimes des Nazis et le fait que les Juifs ne trouvaient pas asile dans les églises catholiques.⁸⁰ Le prix de leur courage, celui d'être envoyé dans un camp de concentration, et parfois tué – comme, par exemple, le père Dillard de l'église Saint-Louis de Vichy, qui s'est lamenté du port de l'étoile jaune par les Juifs français - est apprécié dans le passage suivant tiré du témoignage de Claude Hirsch, même si cet enfant survivant n'a jamais profité directement de l'intervention du clergé

⁷⁸Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 112.
Michael Phayer. *The Catholic Church and the Holocaust, 1930-1965*. Bloomington, Indiana University Press, 2000, p. 92 (notre traduction).

⁷⁹ Pétain était catholique de formation, et le Président Laval était un catholique fervent.

⁸⁰ ADSS, 2, doc. 105, Pie XII à Preysing, 30 avril, 1943, 318-27, 324, 326. (Traduction Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 112).

catholique.⁸¹ Enfant de douze ans, survivant de Drancy, Auschwitz, Buchenwald et Nordhausen, il aurait suivi son père dans la chambre à gaz si sa mère ne l'avait pas vieilli pour qu'il puisse travailler dans une usine à l'intérieur d'Auschwitz III-Monowitz. C'est en ironisant à deux niveaux l'arrivée de deux prêtres dans la baraque à Drancy que l'auteur de ce texte déchirant insère une critique rétrospective de l'Église catholique :

Mon père et moi fûmes les hôtes de la fameuse baraque aux Juifs, qui d'ailleurs n'hébergeait pas que des Juifs [...] Plus significatif d'un point de vue historique : un jour, deux prêtres catholiques en soutane vinrent compléter nos effectifs. Ce n'est que longtemps après que je compris quel tournant s'était produit. Par leur séculaire enseignement du mépris à l'égard des Juifs (Jules Isaac), les Églises avaient une lourde part de responsabilité dans ce qui nous arrivait. Or, pour la première fois, à ma connaissance, deux prêtres étaient du même côté de la barrière que nous. Nous avons un ennemi commun, ils étaient persécutés, comme ces Juifs, ces réprouvés de toujours, ce peuple déicide.⁸²

Dans ce passage, l'auteur reconnaît explicitement le fait de raconter de la perspective du survivant adulte, qui a pu reconstituer les faits à l'aide de lectures érudites, afin de comprendre « d'un point de vue historique » ce dont l'enfant se souvient visuellement, ces « deux prêtres en soutane ».⁸³ Le tournant auquel Hirsch fait référence se réduit à l'ironie du sort : voici des prêtres persécutés par cette politique pervertie issue d'un antisémitisme ancien généré par leur église même. C'est également d'un ton ironique, voire sarcastique, que le narrateur désigne les Juifs comme « réprouvés de toujours, ce peuple déicide, » relançant ces mots vicieux dans la bouche des Chrétiens représentés par

⁸¹ Friedländer, p. 113.

⁸² Claude Hirsch. *Matricule A – 16689 : Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans mai 1944-mai 1945*. Paris, Le Manuscrit, 2005, p. 44.

⁸³ En évoquant Jules Isaac, Hirsch ajoute cette note en bas de la page pour valider sa conclusion quant à la lourde responsabilité que portait l'Église : « Agrégé d'histoire (1877-1963), co-auteur avec A. Malet de célèbres manuels scolaires d'histoire. Sa femme et sa fille ont été déportées et ont disparu dans les camps. J. Isaac a consacré le reste de sa vie à lutter contre l'antisémitisme. » André Malet était prêtre catholique et philosophe.

ces deux prêtres pitoyables qui se trouvaient « du même côté de la barrière » que l'enfant juif innocent. Par la suite, Hirsch adoucit le ton de sa critique pour rendre hommage, par la voix circonspecte mais reconnaissante du rescapé adulte, à des religieux bien connus qui ont aidé les Juifs au cours de la guerre :

Ce n'est qu'après la guerre que j'eus connaissance de l'attitude admirable de bien des prêtres et religieux de terrain, dont beaucoup payèrent de leur liberté et parfois de leur vie le courage dont ils firent preuve envers mes coreligionnaires. La haute hiérarchie fut plus lente à prendre conscience de l'enjeu. Mais il y eut des exceptions. Il convient de rendre un juste hommage à Mgr Salièges, cardinal archevêque de Toulouse, qui au plus fort de la tourmente n'hésita pas à faire lire en chaire, dans toutes les églises de son diocèse, un mandement disant que 'les Juifs étaient des hommes et des femmes comme tous les hommes et toutes les femmes, qu'ils étaient nos frères et nos soeurs et qu'à ce titre ils avaient droit au respect, à la protection si c'était nécessaire...'. N'oublions pas non plus le pasteur Boegner, Mgr Théas, évêque de Tarbes, ni même Mgr Gerlier, cardinal archevêque de Lyon et primat des Gaules, qui après une phase initiale d'hésitation, finit par prendre une mesure plus exacte de la situation.⁸⁴

En louant l'attitude de ces participants historiques sans pourtant élucider leurs actions, Hirsch lance une invitation implicite aux lecteurs : cherchez au-delà du témoignage oculaire, vérifiez vous-mêmes les faits historiques. La lecture du témoignage de la Shoah s'avère dans tous les cas très exigeante, étant donné la responsabilité que ressent le lecteur en tant que destinataire d'un message à la fois personnel et lourd de singulières implications historiques. Ce que Hirsch ne souligne pas en évoquant le mandement de Mgr Salièges, c'est le fait que le cardinal a mis les enfants en tête de sa protestation,

⁸⁴ Claude Hirsch. Matricule A – 16689 : Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans mai 1944-mai 1945. Paris, Le Manuscrit, 2005, pp. 44-5.

prononcée en août 1942, après une hésitation initiale et bien longtemps après le commencement des persécutions⁸⁵ :

Que des enfants, que des femmes, des pères et mères soient traités comme un vil troupeau, que des membres d'une même famille soient séparés les uns des autres et embarqués pour une destination inconnue, il était réservé à notre temps de voir ce triste spectacle. Pourquoi le droit d'asile de nos églises n'existe-t-il plus ? [...] Les Juifs sont des hommes, les juives sont des femmes [...]⁸⁶

Il est évident que pour Salièges, l'intégrité de la famille était d'une importance primordiale : il dénonce la séparation des membres d'une même famille, la tragédie précise qu'expriment les enfants cachés chez les Catholiques. Dans la plupart des cas, il s'agissait d'une séparation irrévocable, car la majorité de nos témoins ont perdu au moins un parent : Claude Hirsch, qui n'a jamais trouvé refuge auprès de l'Église, a perdu sa mère comme son père. Le jour même où Mgr Salièges a fait lire son mandement, Mgr Théas, l'évêque de Montauban, a fait lire dans son diocèse une autre lettre qui, elle aussi, faisait valoir la famille dans la dernière phrase : « Or, les mesures antisémites actuelles sont un mépris de la dignité humaine, une violation des droits les plus sacrés de la personne et de la famille. »⁸⁷ Lus dans un petit nombre de paroisses à l'intérieur de deux diocèses, les messages de Salièges et de Théas, malgré leur importance symbolique, ont probablement peu adouci la souffrance de ces familles séparées et décimées. Friedländer cite l'ambassadeur du Reich à Paris, Abetz, qui diminue l'effet du mandement de Salièges ainsi :

⁸⁵ La date de ce discours étaye également l'argument selon lequel le Pape était informé de la situation des Juifs bien avant d'y faire référence dans son message de Noël.

⁸⁶ Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 113

⁸⁷ *Ibid.*, p. 114.

Hier, Laval m'a fait savoir que l'archevêque de Toulouse avait donné l'ordre aux prêtres de son diocèse de protester de la façon la plus énergique, du haut de la chaire, contre les déportations des Juifs. [...]Le message de l'archevêque de Toulouse ne fut lu, la semaine dernière, que dans une partie des églises. La moitié des prêtres à peu près ne suivirent pas l'instruction donnée... mais au contraire, attirèrent l'attention des préfetures sur les menées subversives de l'archevêque.⁸⁸

En revanche, la protestation du Pasteur Marc Boegner, Président de l'Église Réformée, fut lue dans toutes les paroisses de l'Église Reformée de France en septembre 1942, dénonçant l'antisémitisme et appelant la solidarité des Chrétiens de France avec les Juifs.⁸⁹ Didier Nebot observe que « même si les Églises protestantes européennes ne se comportèrent guère mieux que l'église catholique face à la persécution des Juifs par les Nazis [et que] seules quelques rares voix s'élevèrent », Boegner confrontait dès mars 1941 l'idéal pétainiste en élevant une « vive protestation contre le statut des Juifs. »⁹⁰

Il faut noter que le Maréchal Pétain était lui-même catholique et que l'engagement de Protestants avec ce chef d'état s'opposait donc fondamentalement à celui des Catholiques. Dans ce sens, les protestants étaient mieux placés pour réfuter sa politique, tout comme le cas célèbre du Chambon-sur-Lignon, village protestante connu pour sa solidarité et son action de sauvetage, le suggère. Mais en fin de compte, la population protestante était moins importante que la population catholique en France, d'où, dans l'ensemble, son moindre potentiel de sauver les Juifs en masse. Les témoins se rappellent de façon presque unanime que dans les institutions catholiques qui ont accepté de cacher

⁸⁸ *Ibid.*, p. 111.

⁸⁹ Une vidéo produite par la Fondation pour la mémoire de la Shoah résume bien l'intervention du Pasteur Boegner: http://www.dailymotion.com/video/xu7128_1-appel-du-pasteur-boegner-en-faveur-des-juifs-en-1942_webcam

⁹⁰ Didier Nebot. *Et les enfants furent sauvés: Les jeunes juives de la Sainte-Baume*. Paris, Éditions Pascal, 2008, pp. 60, 63.

des enfants juifs, on leur apprenait la chanson « Maréchal, nous voilà », qu'ils chantaient avec fierté. Annette Muller se souvient d'avoir prié Dieu quotidiennement pour qu'il protège le Maréchal Pétain lorsqu'elle était cachée dans l'orphelinat catholique de Neuilly-sur-seine entre novembre 1942 et mai 1945 :

J'aimais prier pour le Maréchal Pétain. Durant toute la guerre, nous avons prié pour lui avec ferveur. Pétain, le vieillard dont le visage noble et paternel figurait sur les timbres-poste et les portraits de l'école libre. C'est lui qui, au goûter, avait permis qu'on se régale des quatre biscuits vitaminés et parfois d'un petit morceau de chocolat fourré d'une pâte planche et sucrée. 'Protégez le Maréchal Pétain', demandions-nous à Dieu et c'est d'une voix vibrante que nous chantions « Maréchal, nous voilà, devant toi le sauveteur de la France.⁹¹

Dans de tels passages, les auteurs mettent l'emphase sur l'ironie de la situation, que les enfants ignoraient : les justes qui les protégeaient les forçaient à faire l'éloge de l'une des autorités directement responsables de leur persécution.

Le dernier « juste » mentionné par Hirsch, le Cardinal Gerlier, le Primat de Gaules qui, comme beaucoup de ses pairs, était en premier lieu connu pour son loyalisme vis-à-vis le chef de l'état, c'est-à-dire « son enthousiasme et sa ferveur envers le maréchal Pétain », s'est lentement dirigé vers un humanisme qui a permis le sauvetage de 108 enfants et adolescents juifs du camp de Vénissieux, près de Lyon.⁹² En août 1942, avec l'aide du Pasteur Boegner et d'autres, « l'Amitié chrétienne, le CIMADE (Comité Inter-Mouvements des Évacués), le Service social des Étrangers et l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants) ont combiné leurs efforts pour arracher des enfants marqués pour la déportation de sous les nez des autorités du camp. », une opération de sauvetage

⁹¹ Annette Muller. *La petite fille du Vel d'Hiv*. Paris, Hachette, 2009, pp. 96-7.

⁹² Valérie Perthuis. *Le Sauvetage des enfants juifs de Vénissieux : le 26 août 1942*. Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1997, p. 13.

complexe que nous examinerons de plus près dans le chapitre suivant.⁹³ Les parents ont donc accepté de signer des actes de délégation de paternité en faveur de l'Amitié chrétienne présidée par Mgr Gerlier et, « une fois sortis du camp, [les enfants ont été] conduits dans l'ancien couvent situé Montée des Carmélites à la Croix-Rousse, dans le quatrième arrondissement de Lyon », puis rapidement dispersés pour être mieux cachés. Gerlier et le Pasteur Boegner ont refusé de rendre ces enfants aux autorités françaises. Lorsque le préfet Angeli a téléphoné à Gerlier le 31 août 1942 pour lui demander de livrer les enfants à la gare, afin qu'ils puissent monter dans un wagon ajouté à un transport des Juifs à livrer aux Allemands, celui-ci donne, devant l'abbé Glasberg, le père Chaillet, Jean-Marie Soutou et Georges Garel (qui a cité la conversation dans son témoignage en 1946), la réponse suivante avant de raccrocher : « Eh bien, Monsieur le préfet, si vous voulez monter à l'archevêché, montez à l'archevêché ! Mais les enfants, vous ne les aurez pas. » Puis il a dit aux participants présents dans son bureau, « Fichez-moi le camp, je ne veux plus vous voir, le préfet monte ici pour me demander de livrer les enfants, et je ne veux surtout pas savoir où ils sont. »⁹⁴ « Le père Chaillet refusa également de lui communiquer le refuge des enfants, et il opposa le même refus à Angéli lorsqu'il le reçut dans son cabinet. Le lendemain de son entrevue avec Gerlier [le 1^{er} septembre 1942], Angéli assigna à résidence le père Chaillet. »⁹⁵ Le clergé connaissait donc le danger réel, ce « danger de représailles et de pressions » auquel le pape a fait

⁹³ Sabine Zeitoun. *L'œuvre de secours aux Enfants (O.S.E.) sous l'occupation en France*. Paris, Éditions Liana Lévi, 1995, p, 271 (notre traduction).

⁹⁴ Valérie Perthuis, *Le Sauvétage des enfants juifs de Vénissieux : le 26 août 1942*. Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1997, p. 79.

⁹⁵ *Ibid*, p. 80.

allusion dans sa lettre à Preysing, en conseillant toujours « la réserve – malgré les raisons qu’il y aurait d’intervenir – afin d’éviter des maux plus grands. »⁹⁶

Au moment où les évêques prirent enfin conscience de la situation des enfants voués à la déportation et décidèrent d’intervenir par leurs actions et par leurs paroles, ils ne reçurent là non plus « aucun soutien public de la part de Rome ».⁹⁷ En considérant l’abomination à laquelle faisaient face les évêques et les autres membres du clergé loués par Hirsch, il serait difficile d’accepter l’explication souvent avancée par les défenseurs du pape, ainsi que par Pacelli lui-même, selon laquelle il se taisait afin d’éloigner le risque d’empirer la situation des victimes.⁹⁸ Sans vouloir nous attarder sur ce débat, il serait difficile de s’imaginer comment la situation d’un peuple dont les enfants étaient privés de leurs familles, chassés, déportés, emprisonnés, et massacrés *en masse* puisse être *pire*.

Bien que la plupart des enfants cachés ne soient pas devenus des historiens, ils n’ignorent pas les faits historiques lorsqu’ils commencent à rédiger leurs mémoires quarante ans après la fin de la guerre. Ceux qui ont été sauvés par les Catholiques doivent donc confronter à un moment donné la contradiction apparente entre la profonde autorité répandue du pape et le fait que ses ouailles n’ont pas forcément attendu sa directive avant d’aider les Juifs. Les survivants savent, pourtant, qu’ils ne représentent qu’une petite poignée d’enfants chanceux par rapport au nombre qui aurait pu être sauvé en théorie si Pie XII avait mobilisé ou même inspiré les croyants en masse.

⁹⁶ ADSS, 2, doc. 105, Pie XII à Preysing, 30 avril, 1943, 318-27, 324, 326 (Traduction Saul Friedländer, *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963, p. 135).

⁹⁷ Michael Phayer. *The Catholic Church and the Holocaust, 1930-1965*. Bloomington, Indiana University Press, 2000, p. 93 (notre traduction).

⁹⁸ José M. Sánchez. *Pius XII and the Holocaust : Understanding the Controversy*. Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 2002, p. 114-120 (notre traduction).

Le récit autofictionnel de Frida Scheps Weinstein, qui a passé une période entre 1942 et 1945 dans un couvent français, nous rappelle à quel point les nonnes, en particulier, faisaient appel à l'autorité du représentant de Dieu sur terre. L'auteur évoque le pape et son message de Pâques, en employant une voix narrative enfantine et naïve.⁹⁹ D'abord, elle établit un contraste ironique entre l'image de la petite fille fervente, déjà endoctrinée par les sœurs, qui tente d'éviter le péché de la vanité en s'empêchant de se regarder dans le miroir, et celle du pape, traditionnellement appelé l'humble serviteur de Dieu, qui apparaît dans un grand portrait, entouré de ses subalternes : « Je ne me regarde plus dans la glace de la sacristie – c'est la vanité, je veux être humble. J'ai résisté à la tentation ; je regarde la grande gravure du pape, c'est Pie XII entouré de cardinaux. Ils sont subordonnés au pontife notre chef. »¹⁰⁰ L'adjectif possessif « notre » dans cette dernière phrase indique que la petite Frida se compte déjà parmi les ouailles du pape. Au couvent, les sœurs ne manquent pas d'invoquer le pontife romain vénéré en inculquant les croyances et les pratiques catholiques aux fillettes juives :

À midi, sœur Marie a lu le message pascal du Pape sur la guerre. Il est question de nous faire croisés. Évidemment, celles qui se dévouent. Elles seront les soldats dans l'armée du Pape. Car les croisés de jadis étaient partis pour la guerre en Terre Sainte, afin de sauver le tombeau du Christ. Frédéric Barberousse s'était noyé en route et Richard Cœur de Lion était retourné en Angleterre. Des Anglais, il faut toujours se méfier. Maintenant les croisés sont un mouvement de jeunesse catholique ; on nous l'expliquera au catéchisme. Et nous aurons de sérieuses obligations à remplir [...] On nous a distribué le formulaire de la croisée : un carré de

⁹⁹ Étant donné que l'auteure ne donne aucune date et presque aucun indice temporel au cours de son témoignage, il est impossible de confirmer si elle parle d'un message historique réel. D'ailleurs, les messages pascals entre 1942 et 1945 ne sont pas inclus dans les *Actes et documents du Saint-Siège*. C'est le fait qu'elle fait référence à la transmission d'un tel message, ainsi que la réception de ce message par le personnage enfantin qui nous intéressent ici.

¹⁰⁰ Frida Scheps Weinstein. *J'habitais rue des Jardins Saint-Paul*. Paris, Balland, 1983, p. 45.

papier blanc imprimé, où nous devons noter le nombre de sacrifices dans la petite case appropriée à chaque jour. Ont fait l'addition pour toute la semaine. Il faut savoir distinguer entre un petit et un gros sacrifice. On les envoie à Rome, le Pape les compte. C'est bien, je pense, les sacrifices sont notés et ne se perdent pas. »¹⁰¹

En employant une technique narrative que Sue Vice appelle « la narration au présent, à la première personne, qui est plurivocale mais qui n'utilise pas le discours indirect libre », l'auteure fait émerger la voix évangélique des sœurs, porteuse des jugements politiques (Des Anglais, il faut toujours se méfier) et des mensonges conçus pour contrôler le comportement des jeunes juives dont elles ont la responsabilité physique et spirituelle (On les envoie à Rome, le Pape les compte)¹⁰². La transmission et la manipulation du message de Pâques – dépourvu de toute expression de compassion pour les Juifs persécutés selon les souvenirs de Frida – est une puissante représentation romancée de la situation historique : « L'église catholique de l'époque, me semble-t-il du moins, accordait beaucoup plus d'importance à la protection de sa mission dans le monde – le secours des âmes et la préparation pour le monde à venir – qu'elle n'en accordait au sauvetage des vies. »¹⁰³ Faute de contact avec le monde extérieur, et surtout avec la communauté juive, Frida est particulièrement sensible à l'endoctrinement catholique ; affamée d'informations, elle croit et intériorise tout ce que les adultes, même le jardinier, lui disent. Cette idée est renforcée dans un deuxième passage où la petite fille crédule, tout en narrant d'un ton sérieux, incorpore à sa compréhension de ce qu'elle voit et de ce qu'elle vit les mensonges racontés par les adultes :

¹⁰¹ *Ibid.*, pp. 151, 164.

¹⁰² Sue Vice. *Children Writing the Holocaust*. New York, Palgrave Macmillan, p. 93 (notre traduction).

¹⁰³ Michael Marrus. *The Holocaust in History*. Toronto, Key Porter Books, 2000, p. 53 (notre traduction).

Les Allemands ne sont pas venus [voir notre pièce]. Ils sont occupés à finir la guerre. Tout le monde souhaite qu'elle se termine. Notre jardinier nous l'a dit. Les Allemands de la tour ont reçu du renfort. C'est pourquoi ils étaient venus l'autre jour. Ils voulaient réquisitionner le pavillon rose et une partie de notre château. Mais notre mère supérieure et le Pape ont protesté. Car nous sommes des chrétiennes malades et le château est pour notre repos. On a toutes les poumons atteints. 'Et qu'ils aillent au diable !' a dit le jardinier. »¹⁰⁴

Bien sûr, le jeune personnage sait que la maladie des poumons fait partie de la ruse inventée pour la cacher (elle n'est pas malade) ; cependant, elle a déjà commencé à intégrer son identité catholique, jusqu'au point où la phrase « nous sommes des chrétiennes » bascule de la dissimulation à la réalité. La tension entre l'identité chrétienne et l'identité juive du personnage est aussi observée par Sue Vice, pour qui l'ouvrage de Frida Scheps Weinstein « est remarquable pour sa révélation de la façon dont une jeune enfant apprend et intériorise rapidement le rituel chrétien, sans pourtant se défaire de son passé juif. »¹⁰⁵ L'explication de Frida quant à la réquisition du château révèle également à quel point la jeune fille internalise le discours des adultes du couvent, qui s'avèrent peu fiables : l'idée que « notre mère supérieure et le pape ont protesté » n'est pas remise en question.

Le fait que ces personnages adultes canalisent les mots et l'autorité du pape vers leurs efforts prosélytes renforce pourtant l'hypothèse selon laquelle les enfants ayant réellement été cachés dans le milieu catholique risquaient d'entendre les protestations du pape. Ses paroles étaient vénérées et disséminées. En effet, Pie XII avait la possibilité de guider non seulement les bienfaiteurs qui cachaient les enfants, ainsi que les membres des

¹⁰⁴ Frida Scheps Weinstein, *J'habitais rue des Jardins Saint-Paul*. Paris, Balland, 1983, p. 160.

¹⁰⁵ Sue Vice. *Children Writing the Holocaust*. New York, Palgrave Macmillan, p. 93, (notre traduction).

congrégations suspicieux participant indirectement à la dissimulation en se taisant, mais aussi les antisémites toujours prêts à dénoncer les Juifs.¹⁰⁶

C'est en employant une forme rhétorique traditionnelle, l'apologue avec moralité, c'est-à-dire « une petite fable visant essentiellement à illustrer une leçon de morale »¹⁰⁷ que Simon Grunwald présente une critique convaincante du silence de l'Église. Cette critique se résume à la morale suivante : « Telle était la puissance de l'Église polonaise. Il aurait suffi de quelques paroles de cette Église pour arrêter la participation des Polonais au génocide des Juifs. Paroles qui n'ont jamais été prononcées. »¹⁰⁸ Mais avant de raconter le récit exemplaire par lequel il démontre cette morale, l'auteur établit la puissance de la parole catholique dans un épisode où une formule traditionnelle fixe au sein de l'Église, une simple salutation, fonctionne presque comme une formule magique lorsqu'elle est prononcée par un personnage affaibli mais rusé :

Dépouillés de tout et sans argent pour acheter à manger, nous suivions notre mère qui mendiait de village en village. Les paysans nous chassaient, parce que nous étions juifs. Un jour, en entrant chez un de ces paysans, ma mère le salua en disant : « Loué soit le Seigneur Jésus-Christ ». Il crut que nous étions polonais et nous ressortîmes de chez lui avec du pain et du lait.
Nous avons retenu la leçon.

Même dans la bouche des plus faibles, la parole catholique officielle est donc un outil, un atout par lequel on peut tromper la mort dans le contexte de la Shoah, où les non-juifs

¹⁰⁶ Susan Zucotti note qu'« il n'y a aucun doute que bon nombre d'ecclésiastiques, de nonnes et de moines, et de laïques ont aidé dans le secours des Juifs. La plupart ont aidé simplement en ne rapportant pas ce qu'ils voyaient. Ils étaient, autrement dit, des spectateurs passifs, dans le sens positif plutôt que négatif. » *Under His Very Windows : The Vatican and the Holocaust in Italy*. New Haven, Yale University Press, 2000, p. 216 (notre traduction).

¹⁰⁷ <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/apologue/4562>

¹⁰⁸ Simon Grunwald, *Trilogie de la persécution*. Paris, Éditions des écrivains, 2000, pp. 97-8.

détiennent tout le pouvoir. Par la suite, le petit Simon doit se séparer de sa mère à plusieurs reprises. À un moment où les deux se retrouvent, il lui raconte qu'il a échappé à un patron catholique et antisémite qui vient de le dénoncer : « Je lui expliquai que cet hiver mon matelas avait été installé au-dessus du four à pain. Parfois j'avais trop chaud et je me découvrais en dormant. C'est ainsi que quelqu'un avait dû remarquer que j'étais circoncis. Mon patron m'avait dénoncé, puis il était venu avec un policier ; heureusement j'avais réussi à m'enfuir. »¹⁰⁹ Comme dans le monde de la fable – qui malgré sa qualité fictionnelle et la bestialité de ses personnages, partage ses structures avec l'apologue, plus ancré dans la réalité - il s'agit donc d'une mauvaise rencontre, au hasard de la vie, où « la collision est âpre : il y en a un de trop ici et il doit disparaître. »¹¹⁰ Le patron représente le bourreau classique qui détient toute la force et pour qui l'autre, c'est-à-dire le Juif, est un ennemi qu'il faut éliminer. Inutile de défendre sa vie par les paroles, car le policier est en mesure de prononcer une sentence de condamnation (celle de la déportation), et il n'y aura pas d'appel. Il ne reste qu'à s'échapper de chez ce vaurien ivrogne et abusif, ainsi le petit Simon erre à nouveau de village en village. Un jour, en jouant au ballon avec un groupe de garçons, il rencontre Marek, représentant de l'amitié et de la charité chrétienne, qui le ramène chez lui et demande à sa mère de l'héberger. C'est ainsi que la famille de Marek, qui contourne en premier lieu le destin du garçon en l'accueillant, finit par l'emmener involontairement vers ce même bourreau et une épreuve finale qui commence avec l'obligation catholique habituelle : « Comme tous les Polonais, le dimanche suivant, Marek, ses parents, des amis et moi, nous partîmes tous en chariot à

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 90.

¹¹⁰ Olivier Leplatre. *Le pouvoir et la parole dans les Fables de La Fontaine*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002, p. 13.

cheval, pour assister à la messe. Au bout d'une heure de voyage, nous arrivâmes à l'église. Aussitôt, je réalisais que c'était celle où je venais tous les dimanches lorsque je travaillais chez le paysan ivrogne. »¹¹¹ C'est un moment de terreur que le lecteur averti partage avec le jeune personnage, car contrairement à l'auteur qui connaît la fin de l'histoire, le lecteur craint véritablement que le petit ne soit dénoncé et déporté vers Auschwitz ou un autre camp nazi en Pologne. Le conflit se produit à la sortie de l'église, où Simon, qui se cache sous le nom de Stasiék, rencontre son ancien patron. Ce dernier tente d'exercer son pouvoir présumé en criant, « Juif ! C'est un Juif ! », mais ici l'apologue suit la règle de la fable traditionnelle : « La force est sans cesse soumise à l'épreuve des autres forces (la force est à la force sa limite) et de cette rivalité permanente découle une conception non seulement relative mais encore fragmentée du temps. À chaque moment, il faut lutter et peut-être perdre son ancien prestige, ressentir l'humiliation et être détrôné. »¹¹² Le conflit atteint son apogée et arrive rapidement à sa résolution lorsqu'un paysan attrape le garçon :

Il commença à enlever mon pantalon devant tout le monde, lorsque le curé sortit de l'église, fit le signe de la croix et ordonna : « Lâchez ce garçon tout de suite ! [...] Il n'y a pas de Juif ici » [...] Il mit sa main sur ma tête et ajouta : « Non, Stasiék n'est pas Juif. » Il fit le signe de la croix à nouveau et retourna à l'église. Le paysan me lâcha aussitôt et à partir de ce moment, je n'étais plus Juif pour personne. Les Polonais, surtout à la campagne, respectaient leurs curés et confesseurs, auxquels ils obéissaient en toute chose.¹¹³

¹¹¹ Simon Grunwald, *Trilogie de la persécution*. Paris, Éditions des écrivains, 2000, p.95.

¹¹² Olivier Leplatre. *Le pouvoir et la parole dans les Fables de La Fontaine*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002, p. 137.

¹¹³ Simon Grunwald. *Trilogie de la persécution*. Paris, Éditions des écrivains, 2000, pp. 97-8.

Le prêtre arrive de façon inattendue et au moment opportun dans le rôle du *Déus ex machina* afin de dénouer la situation, et par l'autorité dont il est investi par l'Église, représente un acte dialogique de transsubstantiation, en mettant sa main sur la tête du garçon comme s'il le touchait d'une baguette magique, et en faisant le signe de la croix, un geste symbolique qui invoque la trinité : Simon devient Stasiek, et le Juif devient Chrétien. La force change de mains instantanément, et c'est maintenant le paysan qui est voué au silence ; face aux paroles puissantes du prêtre, même les proclamations les plus fortes de l'ivrogne ne valent plus rien.

Le lecteur, qui ressent une grande sympathie pour le petit Simon, finit par se demander pourquoi l'Église, n'aurait pas profité de son pouvoir pour opérer des transformations similaires. L'argument du narrateur adulte selon lequel « il aurait suffi de quelques paroles de cette Église pour arrêter la participation des Polonais au génocide des Juifs » devient plus convaincant, étant donné que le Pape Pie XII détenait infiniment plus de pouvoir que ce prêtre qui sauve une vie en ne prononçant que deux courtes phrases, mais des phrases qui portent tout le pouvoir d'une des plus grandes institutions du monde. Simplement, l'Église catholique représentait pour les Juifs un lieu de salvation ou de perdition, selon les réponses du clergé.

Tandis que peu d'enfants cachés critiquent ouvertement le silence de l'Église, d'autres tissent la critique dans leur récit de façon plus subtile, au niveau de la thématique. Ariela Palacz se remémore le silence imposé au sein de la famille catholique qui la gardait à St Amand sous les auspices de l'Assistance publique : « La soirée se déroule selon le rite imposé par mémère : une fois les volets de bois fermés, interdiction de parler. Ensuite, c'est la soupe dans le silence. Les seuls bruits que l'on entend sont ceux des couverts

contre les assiettes et de pépère qui lampe sa soupe. »¹¹⁴ Ce rite du soir contraste vivement avec la vie de famille juive sociable et vive dont la petite se trouve arrachée : « Et puis, il y avait toujours des invités lorsque j’allais me coucher. Le silence n’existait pas. »¹¹⁵ Bien que le silence imposé par mémère au foyer ne soit pas forcément une particularité catholique en soi, le mot ‘rite’ porte à la fois le sens d’« une pratique réglée, invariable [ou d’une] manière de faire habituelle » et le sens primaire de « l’ensemble des cérémonies du culte en usage dans une communauté religieuse ». ¹¹⁶

Le silence obligatoire au foyer est donc lié au silence qui englobe l’expérience entière de la fille juive, qui se trouve privée de sa voix, c’est-à-dire de la parole juive, à l’intérieur du monde catholique. Quand Ariela franchit le seuil d’une  glise pour la première fois, elle est immédiatement frappée par le silence, qu’elle interprète comme étant effrayant (au contraire de l’interprétation catholique selon laquelle le silence dans la maison de Dieu est sacré ou paisible) : « J’ai peur. Il règne un grand silence. Je marche sur la pointe des pieds. Quelqu’un a fait bouger une chaise, ce qui fait un bruit si fort qu’il me semble vouloir s’échapper par le plafond en se cognant contre les murs. »¹¹⁷ En marchant sur la pointe des pieds, la fille signale qu’elle comprend la règle de sa nouvelle vie, selon laquelle elle doit se taire et ne faire aucun bruit ; autrement dit, elle doit anéantir sa propre existence en respectant le silence soigneusement cultivé chez les Catholiques. L’image du bruit qui n’arrive pas à s’échapper par le plafond en haut, et qui

¹¹⁴ Ariela Palacz. *Je t’aime ma fille, je t’abandonne*. Jérusalem,  ditions Elkana, 2009, pp. 62.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 48.

¹¹⁶ Robert, Paul. *Le nouveau Petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Dictionnaires le Robert, 1994.

¹¹⁷ Ariela Palacz. *Je t’aime ma fille, je t’abandonne*. Jérusalem,  ditions Elkana, 2009, pp. 51-2.

se cogne inutilement contre les murs, serait une métaphore pleine de justesse pour le discours du Vatican, cet univers clos, impénétrable et plein de secrets, duquel aucun bruit abrupt pour condamner l'extermination des Juifs ne s'est élevé.

Au cours de la Shoah, les enfants juifs cachés par les Catholiques étaient avides de mots d'affection, de compréhension, de compassion, et surtout de réconfort. Ils s'intéressaient vivement aux événements de la guerre, surtout en ce qui concerne le sort des Juifs, et ils écoutaient attentivement et de façon inconditionnelle les adultes responsables de leur bien-être. Ces derniers n'étaient cependant pas en mesure de leur communiquer un véritable message de réconfort venant du souverain pontife, car en veillant ses priorités diplomatiques il ne soutenait pas publiquement les membres du clergé et les laïques qui décriaient et bouleversaient dans la mesure du possible le plan hitlérien. Tandis que le pape incitait les Catholiques à prier constamment pour les victimes de la guerre, l'histoire suggère qu'il aurait manqué de prononcer une protestation directe contre la Shoah et une directive envers les Catholiques de protéger les Juifs face à une persécution dont il était clairement averti. Ainsi, ceux qui cachaient et protégeaient les enfants luttèrent indépendamment de l'Église, ou au mieux dans les marges dangereuses, car indéfinies, de leurs obligations religieuses. Bien qu'une déclaration forte et spécifique de la part du Saint-Siège n'était pas garantie de sauver la vie des parents, grands-parents, frères et sœurs, tantes et oncles, amis et voisins assassinés, les témoignages suggèrent que l'espoir inspiré par une telle déclaration aurait peut-être adouci quelque peu l'expérience douloureuse des enfants cachés dans le milieu catholique, pour qui l'avenir était aussi effrayant qu'incertain. Elle aurait pu au moins provoquer une discussion au sein des congrégations et donc brisé un silence nocif de crainte et de complicité.

Chapitre 2

Le Thème des familles juives en voie d'assimilation face à l'antisémitisme

Tout avait si bien commencé.

– Ariela Palacz

*When young the Christians told me
how we pinned Jesus
like a lovely butterfly against the wood,
and I wept beside paintings of Calvary
at velvet wounds
and delicate twisted feet.
[...]Then let us compare mythologies.
I have learned my elaborate lie
of soaring crosses and poisoned thorns
and how my fathers nailed him
like a bat against a barn
to greet the autumn and late hungry ravens
as a hollow yellow sign.
- Leonard Cohen¹¹⁸*

Les expériences des enfants cachés au cours de la Shoah sont orientées par une compréhension antérieure de leur position familiale dans un monde européen marqué par un antisémitisme chronique pratiquement incontesté. Tout en reconnaissant que les différentes disciplines des lettres et des sciences sociales ont publié des volumes entiers sur le sujet, permettons-nous d'emprunter une définition concise du terme :

L'antisémitisme se définit le mieux comme une hostilité irrationnelle et sans provocation envers les Juifs. Comme toutes les formes de préjugés, l'individu est associé aux caractéristiques imaginaires du groupe. Pour l'antisémite, tous les Juifs sont méchants. Sa nature inconstante suggère une 'haine éternelle envers un peuple éternel', quelque chose de normal et de naturel.¹¹⁹

¹¹⁸ Albert Cohen. *For Wilf and his House*. Dans Kamm, Antony and A. Norman Jeffares (eds). *A Jewish Childhood*. London, Boxtree Limited, 1988, p. 87.

¹¹⁹ Shain, Milton. *Antisemitism*. Bowerdean Publishing Company Limited. London, 1998, p. 5 (notre traduction).

L'arrière-plan des récits se caractérise par une atmosphère anti-juive généralisée et un sentiment anti-juif omniprésent dont les petits, protégés au départ par la profonde intégration des Juifs de l'Ouest en particulier, ne prennent conscience que dès 1940, lorsque les mesures racistes officiels et l'antisémitisme plus virulent viennent directement menacer leurs familles.

La question centrale est de savoir comment les enfants représentent l'expérience de l'antisémitisme vu le degré d'assimilation de leurs familles à l'intérieur d'une société dominante principalement chrétienne. Les enfants survivants présentent avant tout des versions d'un « cas paradoxal, où une collectivité déjà assimilée, promise, semble-t-il, à se dissoudre, se trouvait définie et maintenue en vie par l'effet d'un pur jeu conceptuel », à travers lequel l'archétype du Juif est projeté sur l'Européen assimilé, ostensiblement similaire à ses compatriotes.¹²⁰ Ils ne mettent en scène que des familles assimilées ou en voie d'assimilation, détruisant dès l'incipit un autre archétype fictionnel qui avait enraciné les attitudes racistes menant à la persécution. Dans le discours antisémite, la famille juive est « un a priori du personnage [...] Le personnage juif n'étant capable de ressentir des émotions que devant l'un de ses proches, c'est par conséquent une humanité qui fonctionne en vase clos, une humanité centrifuge, autistique, incapable de s'attacher la compassion ou la sympathie du lecteur, lui-même étranger à ce lieu familial.»¹²¹ Les enfants témoins mettent à mal ce stéréotype en dépeignant des familles dont l'humanité interne est indissociable de l'humanité au sens plus large, des familles qui sont devenues des victimes, parfois sans la moindre méfiance initiale, de « l'aboutissement ultime » des

¹²⁰ Léon Poliakov. *Bréviaire de la haine (Le IIIe Reich et les Juifs)*. Paris, Calmann-Lévy, 1951, p. 356.

¹²¹ Michaël Prazan. *L'Écriture génocidaire: L'antisémitisme en style et en discours, de l'affaire Dreyfus au 11 septembre 2001*. Paris, Calmann-lévy, 2005, p. 48.

« grandes haines collectives qui entre-déchirent le monde », c'est-à-dire « l'entreprise hitlérienne [qui] était la seule tentative dans l'Histoire de condamner l'homme pour ce qu'il *est*, et non pas pour ce qu'il *fait* ; pour une entité abstraite, et non pas pour des agissements concrets. »¹²² Ainsi, Frosa Pejoska-Bouchereau décrit le génocide comme un « humanicide » : « Le génocide est 'étrange', son 'étrangeté' réside en la négation de l'humain dans l'homme : c'est un humanicide. Qui plus que les Juifs étaient arrivés à ce degré de croyance en l'homme et sa liberté. »¹²³

Ici, nous entendons par assimilation « un processus d'interpénétration et de fusion par lequel des personnes et groupes intègrent les souvenirs, sentiments et attitudes d'autres personnes ou groupes et sont engagés avec eux dans une vie culturelle commune par le partage de leur expérience et de leur histoire. »¹²⁴ Dans cette perspective, la majorité des enfants cachés par les Catholiques s'avèrent préalablement assimilés, même s'ils n'appartiennent qu'à la première ou la deuxième génération en France ou en Belgique. Selon Léon Poliakov, du point de vue historique, les Juifs d'Europe étaient en voie d'assimilation totale à la veille de la Seconde guerre mondiale.¹²⁵ Tout en confirmant qu'« il y avait dans les grands réservoirs de l'Est des milliers de Juifs entièrement

¹²² *Ibidem.*

¹²³ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*. Yod (en ligne) 19, Aharon Appelfeld, cinquante ans d'écriture, mis en ligne 16 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965>, p. 8.

¹²⁴ Christine Pielt. *Les Juifs de Paris (1808-1840) : la marche vers l'assimilation*. Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 1983, p. 16. L'auteur admet l'ambiguïté des termes "acculturation" et "assimilation", en notant que « plusieurs sociologues ont, soit confondu les deux définitions, soit vu dans l'assimilation une forme extrême de l'acculturation. » Ce dernier terme est défini comme « un processus qui comprend les phénomènes qui résultent du contact direct et continu entre des groupes d'individus de culture différente, avec des changements subséquents dans les types culturels originaux de l'un ou des deux groupes. » Elle emploie principalement le terme assimilation, couramment employé à l'époque, indifféremment avec le terme "intégration".

¹²⁵ L'assimilation des juifs de l'U.R.S.S. étant un chapitre historique à part.

assimilés et détachés du judaïsme et [qu'] il y en avait à l'Occident qui demeuraient passionnément attachés aux traditions et formes de vie de leurs ancêtres », Poliakov constate dans *Le Bréviaire de la haine* que « partout, du reste, l'évolution du destin juif, étroitement liée aux modifications structurales et à la sécularisation du monde moderne, s'orientait dans le même sens, et l'intégration complète à la société environnante semblait poindre à son terme, sans que les témoins se doutent de l'abîme subsistant sous la passerelle hâtivement jetée... »¹²⁶ Poliakov décrit les Juifs de l'Ouest comme des « branches détachées du tronc historique traditionnel » :

Les Juifs de l'Ouest, assimilés et profondément intégrés dans leurs pays respectifs, n'avaient bien souvent avec ceux de l'Est que le nom en commun. Le nom : ce concept qui, pour le cheminement confus de la pensée collective, participe intimement à la chose, et engendre des illusions et des passions lourdes de conséquences terriblement réelles... Ces Juifs s'habillaient, vivaient et pensaient de la même manière que leurs concitoyens. Ils avaient les mêmes intérêts, les mêmes occupations ; les mêmes ambitions aussi, auxquelles venait s'ajouter cette ambition suprême, à eux seuls propre : être partout reconnus et traités comme des hommes intégralement valables et égaux en droit. Dernier vestige d'un passé historique depuis longtemps révolu, leur faculté à exceller dans les métiers commerciaux ou intellectuels servait aux attaques de prétexte facile ; attaques d'autant dénuées de fondement que depuis longtemps ils ne monopolisaient ni ne dominaient dans aucun. Leur religion même n'était plus pratiquée par eux avec suffisamment de ferveur pour les singulariser sous ce rapport, maintenue qu'elle était par un obscur sentiment de fidélité à soi-même et à sa lignée plutôt que par quelque profond élan mystique.¹²⁷

Avant la Shoah, les Juifs français, en particulier, persistaient dans « cette conviction, développée au XIX^e siècle, selon laquelle une assimilation complète pouvait mettre un terme à la dualité juive. »¹²⁸ Cependant, malgré le degré auquel les Juifs s'étaient

¹²⁶ Léon Poliakov. *Bréviaire de la haine...* p. 354.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 355.

¹²⁸ Christine Piette. *Les Juifs de Paris (1808-1840) : la marche vers l'assimilation...*, p. 177.

intégrés à la société française dès leur émancipation civile et politique en 1791, l'affaire Dreyfus avait démontré que le raisonnement ethnocentrique et xénophobe restait bien en vie. Les mesures anti-juives prises par le régime de Vichy représentaient l'extension logique de cet héritage de l'exclusion a priori de l'autre :¹²⁹

[Le gouvernement de Vichy] a initié la persécution même avant que les Allemands commencent à exercer une pression sur les Français dans ce sens, et ont procédé énergiquement avec une campagne nationaliste conçue pour exploiter l'antisémitisme au profit de l'intérêt national. Le programme de Vichy, défini comme « l'Antisémitisme de l'État » devait aider à unifier le pays administrativement, empêcher la propriété juive de glisser vers les Nazis, et réduire l'influence néfaste d'une population juive *fondamentalement inassimilable*.¹³⁰

Dans ses *Réflexions sur la question juive*, publiées en 1946, Jean-Paul Sartre exprime cette ironie ainsi : « En un mot, le Juif est parfaitement assimilable par les nations modernes, mais il se définit comme celui que les nations ne veulent pas assimiler. Ce qui pèse sur lui originellement, c'est qu'il est l'assassin du Christ. A-t-on réfléchi à la situation intolérable de ces hommes condamnés à vivre au sein d'une société qui adore le Dieu qu'ils ont tué ? »¹³¹ Tandis que les historiens démentent explicitement ce préjugé

¹²⁹ Selon Piette, la situation en France au milieu du XIX^e siècle se résume ainsi : Si l'on entend par « intégration » de l'Israélite une assimilation de toutes les valeurs de la société française à l'oubli de toute appartenance ethnique, il est incontestable qu'une faible minorité, pour ne pas dire l'exception, se soit « intégrée » ; si, par contre, l'on comprend par là une adaptation sociale qui admet la conservation de certaines valeurs particulières, une grande partie des Israélites était « intégrée » en 1840 et entrevoyait dans cette solution tout l'avenir du judaïsme. *Ibid.*, p.176.

¹³⁰ Michael Marrus. *French Churches and the Persecution of Jews in France 1940-1944*. Dans *Judaism and Christianity*. Kulka, Otto Dov and Paul R. Mendes-Flohr (eds). *Judaism and Christianity Under the Impact of National Socialism*. Jerusalem, The Historical Society of Israel, 1987, p. 306 (notre traduction; l'italique est de nous).

¹³¹ Sartre, Jean-Paul. *Réflexions sur la question juive*. Paris, Gallimard, 1954, pp. 81-82. Dans les notes de bas de page, Sartre précise : « Notons tout de suite qu'il s'agit ici d'une légende créée par la propagande chrétienne de la diaspora. Il est bien évident que la croix est un supplice *romain* et que le Christ a été exécuté *par les Romains* comme agitateur

selon lequel les Juifs seraient inassimilables (habilement exploité par les fascistes partout en Europe), ce sont les enfants témoins qui font sentir le poids du mensonge en dépeignant les comportements, les attitudes et les suppositions de leurs parents, ainsi que leurs propres sentiments d'appartenance avant les premières menaces à leur sécurité.

Qu'ils viennent de France, de Belgique, ou même de Pologne, qu'ils viennent de familles entièrement ou partiellement assimilées, les enfants ont tendance à exprimer une profonde déception lorsqu'ils comprennent qu'en dépit de la volonté et de l'effort de leurs parents de s'intégrer, et en dépit de leur propre sentiment d'appartenance totale, un mot juif seul suffit à condamner un individu ou une famille entière à une discrimination menant à la déportation. Renaud Dulong observe que certains auteurs des témoignages, comme Imre Kertesz dans son œuvre *Etre sans destin*, « attirent la perspicacité du lecteur sur la difficulté de comprendre » en employant l'ironie dramatique. Dans la première partie des récits des enfants cachés, la force du texte vient du fait que les lecteurs connaissent d'avance la réalité inimaginable du processus de destruction programmé par les Nazis, tandis que les protagonistes naïfs se trouvent choqués par une persécution qui leur paraît aussi soudaine qu'inattendue.¹³² Le savoir rétrospectif du lecteur rend dramatique le fait que les familles des enfants cachés se voient comme intégrées et donc protégées. Comme l'enfant survivant Philippe Fouquey l'observe, « être intégré à un groupe implique une symétrie : l'individu ressent son appartenance et il est adopté par le groupe. Il y a d'une part le côté légal : l'acquisition des droits civiques, et d'autre part ce

politique. » Sartre identifie à plusieurs reprises dans cette œuvre la fausse hypothèse concernant les juifs 'inassimilables' (voir, par exemple, p. 17).

¹³² Renaud Dulong. *La Dimension monumentaire du témoignage historique*. Dans *Sociétés & Représentations*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2002. Vol. 1, n°. 13, p. 188.

qui se passe dans les esprits. »¹³³ Même si les familles juives se sentent accueillies et acceptées par leurs voisins, l'histoire démontre que les Français chrétiens n'ont jamais véritablement adopté les Israélites, car ils ont vite permis au gouvernement de Pétain de leur retirer leurs droits civiques. Pour Fouquey, ce moment historique constitue une *désintégration*, mot à double entente évoquant à la fois la régression politico-sociale et la destruction de l'enfant même:

Il est évident que mes deux familles étaient bien insérées socialement et économiquement ; cela aide d'être riche et a-religieux. Les huit frères marchands de biens, l'industriel de Colmar, le maire de Belfort, ont pu se considérer eux-mêmes comme intégrés. Mais était-ce vraiment le cas de la part de leurs concitoyens à leur égard ? Qui dit que ces derniers ne les considéraient pas dans leur majorité d'abord comme juifs et ensuite comme français ? Cette intégration vue par les Juifs et par les non-Juifs ne coïncide pas réellement. En tout cas, en ce qui me concerne, on pourrait dire, en somme, que j'ai été 'désintégré' par le régime Vichy.¹³⁴

Si l'affaire Dréyfus et ses échos en France avaient préalablement détruit toute illusion d'un pays européen où les Juifs seraient entièrement et inconditionnellement acceptés par leurs concitoyens, il n'en reste pas moins que les enfants juifs cachés, indépendamment de leur pays d'origine, vivaient dans des régions où un contact tolérant et affable entre les chrétiens et les Juifs permettait à leurs familles d'établir un réseau social de voisins, collègues, amis et domestiques non-juifs et souvent anti-nazis.¹³⁵ Les chances de trouver une cachette sûre pour les enfants augmentaient considérablement non seulement si la famille était en contact avec les organisations ou les membres de la Résistance, mais aussi si la famille était au moins partiellement assimilée à la société principalement

¹³³ Philippe Fouquey. Dans Bailly, Danielle (ed.). *Traqués, Cachés, Vivants : Des Enfants juifs en France (1940-1945)*. Paris, L'Harmattan, 2004, p. 275.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 276.

¹³⁵ Howard Greenfeld. *The Hidden Children*. Boston, Houghton Mifflin, 1993, p. 33 (notre traduction).

chrétienne des environs, et si la vie professionnelle des parents assurait les moyens financiers d'acheter de faux papiers et de payer le transport, la pension, et d'autres frais associés au sauvetage de l'enfant, que ces frais soient légitimes, injustifiés, ou une forme de chantage.¹³⁶

En ce qui concerne le portrait de leur vie avant les premières ruptures, c'est-à-dire avant le démembrement de leur famille, l'on trouve donc d'importantes similarités thématiques enchaînant les récits des enfants cachés, dont aucun ne manque d'évoquer la vie quotidienne antérieure - sans doute idéalisée sur le plan narratif – au sein d'une famille juive plus ou moins assimilée et le plus souvent confortable, sinon riche. Les thèmes liés à l'assimilation forment ainsi un *leitmotiv* à travers le corpus, c'est-à-dire une « idée, formule qui revient de façon constante (dans une œuvre littéraire, un discours de propagande ou de politique) avec une valeur symbolique pour exprimer une préoccupation dominante. »¹³⁷ Ces thèmes incluent, parmi d'autres, l'amitié à l'intérieur de la communauté hétérogène, les fêtes laïcisées, l'engagement politique séculaire des parents, le service militaire, et l'éducation publique. Il s'agit de l'éducation catholique dans un seul cas, le père de Chaskel Frajlick ayant inscrit son fils dans une maternelle catholique, ostensiblement parce que « l'école communale était trop éloignée. »¹³⁸ Guidé par une âme douce et généreuse, sœur Rosalie, il a appris le français et les usages qui l'ont permis de s'intégrer à l'environnement catholique une fois caché.

¹³⁶ Ruth Chemla-Perez. *Enfants juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale*. Dans Fijalkow, Jacques. *Vichy, les Juifs et les Justes : L'exemple du Tarn*. Toulouse, Éditions Privat, 2003, p. 131.

¹³⁷ <http://www.cnrtl.fr/definition/leitmotiv> (Centre national de ressources textuelles et lexicales). Consulté le 21 décembre, 2013.

¹³⁸ Frajlick, Chaskel. *À la recherche d'Ezéchiel : Copeaux de vie d'un enfant juif caché*. Ottignies, Éditions Quorum, 1995, p. 15.

Avant de passer à un examen de ces thèmes au niveau du récit, constatons d'abord que les auteurs ont tendance à situer la vie sociale et religieuse de leur famille dans le contexte socio-historique de l'époque au niveau du paratexte, sachant peut-être qu'il serait difficile de transmettre cette information de façon exhaustive et efficace en se limitant à la voix naïve, entièrement subjective et souvent confuse de l'enfant-héros.¹³⁹

Dans l'introduction à son ouvrage intitulé *Une Enfance interdite*, Evelyn Krief fait allusion au problème de l'incohérence de la voix enfantine :

Tout est vrai, mais ce n'est pas vraiment une autobiographie. Je ne veux que raconter ma guerre à moi. Dire seulement ce que j'ai appréhendé du cataclysme et qui, au début, n'est que paroles énigmatiques, éclairs, visions brèves. Je pars à la recherche d'une petite fille, état antérieur de la personne que je suis aujourd'hui et que je connais si peu. Au commencement, mes souvenirs sont nébuleux : fragments incohérents, images isolées, morceaux de phrases jetées à la volée, cris, gestes. Peu à peu, ils prennent de la consistance, de l'épaisseur [...] ¹⁴⁰

Évidemment, la mémoire fonctionne tout autrement pour les enfants que pour les adultes, et les événements de la Shoah dérangent ses processus habituels, en partie parce qu'« il voit sa vie basculer dans un ordre temporel inconnu – 'il n'y eut plus d'été ni d'hiver' – où tous les repères avaient disparu, mettant le monde sens dessus dessous. »¹⁴¹ L'enfant de la Shoah voit sa vie entière comme s'il regarde à travers un objectif abîmé par l'horreur :

L'enfant est dans l'incapacité d'assimiler toute l'horreur de cette réalité, il ne peut assimiler que la 'portion accessible' à son esprit d'enfant.

¹³⁹ Comme indiqué dans l'introduction, les garçons et les filles témoins du sauvetage auprès des Catholiques étaient très jeunes : Alain-André Bernstein et Pierre Draï sont nés pendant la guerre, tandis que les âges des autres allaient de trois à douze ans en 1939.

¹⁴⁰ Krief, Evelyne. *Une Enfance interdite, ou, La petite marrane*. Paris, L'Harmattan, 1997, p. 9.

¹⁴¹ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants...*, p. 3.

Contrairement à l'adulte, il ne peut convoquer le passé pour comparer parce que son enfance et sa jeunesse sont représentées par l'Holocauste qui était 'comme dit le poète, le lait noir qu'ils tétaièrent matin, midi et soir'. Les enfants n'ont donc pas de passé ou plus précisément, n'ont pour seul passé l'Holocauste. S'ils ont connu le bonheur auprès de leurs parents, il a été supplanté par la terreur et l'horreur : il a été effacé par le malheur. Démunis devant l'atrocité des événements, ils sont symboliquement handicapés.¹⁴²

En général, à l'intérieur du récit de la Shoah, les enfants collent ostensiblement aux perceptions développées lors de l'expérience, en les mélangeant en réalité aux interprétations adultes lors de la mise en récit. C'est donc en dehors du récit même qu'ils présentent des faits qui n'appartiennent pas à la 'portion accessible' de la mémoire infantine. Si certains auteurs tracent de façon directe et concise les origines de leurs ancêtres juifs et de leur famille nucléaire en relation à l'antisémitisme dans le monde chrétien, une telle exposition des faits se trouve normalement en dehors du récit même, par exemple dans une introduction. Elle peut également se trouver dans une préface ou un avant-propos rédigé par un autre écrivain, souvent bien connu ; par exemple, l'ouvrage *Je t'aime ma fille, je t'abandonne* d'Ariela Palacz est préfacé par le docteur Boris Cyrulnik, et *Cachée* de Marguerite Elias Quddus est préfacé par Élisabeth Lasserre et Naomi Azrieli. Les auteurs eux-mêmes ajoutent parfois un encart photographique, une biographie condensée ou un chapitre historique à part afin de combler les vides inévitablement laissés par leur narrateur principal. Par exemple, le plus jeune enfant de notre corpus, Alain-André Bernstein, né en 1940, commence son ouvrage par une

¹⁴² *Ibid*, p. 2.

biographie condensée de sa famille française très assimilée, reconstituant les faits de la façon suivante :

1939 8 mars : naissance d'Alain-André Kaploun à Blois.

Sa mère, Héliette Kaploun, est née à Paris en 1914 de parents juifs immigrés de Riga (Lettonie). Élevée à l'orphelinat Rothschild rue Lamblardie, elle y devient institutrice, de 1931 à 1939 [...] Son père, Léon Bernstein, est né à Paris en 1893, de parents juifs immigrés venus d'Ukraine. Ancien combattant aviateur mutilé de la guerre 1914-1918, après avoir été champion de France de boxe, il devient masseur-kinésithérapeute libéral et dirige le service de cette spécialité à l'hôpital Rothschild, rue Santerre (jusqu'au 18 juin 1940). Il est par ailleurs arbitre international de boxe et soigneur de l'équipe de France d'athlétisme.

18 mars 1940 : À dix jours, Alain-André est confié à Charlotte et Léon Breton à Touchemoreau [...] ¹⁴³

Dès les premières pages de l'ouvrage de Bernstein, indépendamment de son récit à la première personne, le lecteur est donc frappé par le paradoxe initial qui relie les témoignages de ce genre : voici une famille française indéniablement intégrée, un père né en France, héros de la Première guerre mondiale, athlète emblématique en France, qui doit néanmoins confier son fils *français* à des Catholiques afin que le nouveau-né ne soit pas traqué et envoyé à un camp de concentration avec ses parents.¹⁴⁴ Ainsi, dans ce corpus, le portrait familial à la base du paradoxe partagé émerge d'une combinaison de faits historiques - dates, lieux, affiliations, etc. - reconstitués au moyen de la voix narrative du survivant adulte, ou parfois de l'auteur de la préface, et de souvenirs personnels racontés à travers la voix enfantine.

Simon Grunwald retrace l'histoire de sa famille de façon plus étendue, ajoutant à la réédition de son témoignage *Trilogie de la persécution* (auparavant publié sous le titre

¹⁴³ Alain-André Berstein. *Gardez mon fils près de vous : Correspondance pour un enfant caché*. Paris, Le Manuscrit, 2008, pp. 9-10.

¹⁴⁴ Le père d'Alain-André a été arrêté lors de la rafle du XI^e arrondissement le 20 août 1941 et a survécu trois mois à Drancy, tandis que sa mère a échappé à la rafle du Vél' d'Hiv' en 1942.

Sans droit à la vie) un chapitre intitulé « Les Juifs de Pologne », dans lequel il trace brièvement la persécution des Juifs dès le siège de Jérusalem par les légions romaines vers l'an 70, en soulignant la participation de l'Église dans la persécution des Juifs au cours de l'histoire. Avant de passer à l'histoire de sa propre famille, Grunwald décrit en effet la façon dont le peuple juif est devenu un bouc émissaire en Pologne. Pour lui, l'Église, qui « les accusait d'avoir tué le Christ », porte une lourde partie de la responsabilité pour cette tournure. Grunwald ne prétend pas à l'objectivité visée par l'historien ; il adopte plutôt un ton caustique au fil de son ouvrage, s'avérant impitoyable envers l'Église en Pologne, bien que des individus catholiques finissent par sauver la vie de l'enfant.

Une fois l'arrière-plan établi, Grunwald confronte le sujet de la judaïcité de sa famille très directement, évoquant le grand décalage entre la conviction à laquelle tenait son père d'appartenir à la nation polonaise et la réalité du rejet et de la persécution des Juifs par les Polonais fascistes sous l'Occupation nazie :

Mon père, Josef Grunwald né à Varsovie, refusait de se considérer comme citoyen de passage, il prétendait qu'après huit siècles en Pologne, sa famille avait le droit d'y vivre libre, il refusait d'émigrer. Dans toutes les réunions de famille, avec sa sœur et ses frères, il maintenait cette position. Mon père était Juif non-pratiquant et se considérait comme un libre citoyen polonais, mais il ne se rendait pas compte que les Polonais fascistes anti-Juifs n'étaient pas reconnaissants des bienfaits économiques et culturels apportés depuis des siècles à la Pologne par les Juifs. La seule chose qui les intéressait c'était comment dépouiller les Juifs de leurs biens et combien ils pourraient obtenir en les livrant à la mort aux Nazis. Il n'est pas vrai que les Juifs possédaient tout. La preuve c'est qu'après avoir tout volé aux Juifs, les Polonais sont toujours dans la même misère.¹⁴⁵

Ce qui ressort de ce passage est la colère de l'auteur envers les Polonais, ceux qu'il percevait comme ayant profité volontiers des contributions des Juifs, en ne les acceptant

¹⁴⁵ Simon Grunwald. *Trilogie de la persécution*. Paris, Éditions des écrivains, 2002, p. 22.

que superficiellement le moment venu. Comme Grunwald, beaucoup de témoins mettent l'emphase sur l'ironie douloureuse de l'âpre persécution des Juifs assimilés vivant pleinement leur citoyenneté polonaise, française, belge ou autre sans vouloir déranger l'hégémonie chrétienne. Grunwald rehausse cette ironie en mettant en lumière le fait que son père repoussait les Juifs orthodoxes et adhérait à une définition plus sécularisée du judaïsme :

Mon père était par ailleurs opposé aux Juifs orthodoxes et affirmait que la barbe, les habits et le chapeau n'étaient que des artifices. Il pensait que les Juifs qui avaient le sentiment d'appartenir au peuple antique, qui croyaient en un Dieu unique, qui lisaient la Torah, qui respectaient les dix commandements et les anciennes coutumes, étaient des Juifs à part entière.¹⁴⁶

Il faut se demander si le père de Simon n'était pas devenu victime de l'un des effets typiques de l'antisémitisme sur l'identité juive, étant donné que

[...] l'antisémitisme a mené les Juifs à renoncer à l'identification avec la communauté juive et à chercher à cacher leur identité juive en la mêlant avec la culture environnante ; quand les Juifs perçoivent qu'ils sont dévalués par les non-Juifs, ils peuvent se sentir dévalués à leurs propres yeux, intériorisant en quelque sorte le préjudice contre eux et devenant la proie de la haine de soi. Les gens changent de nom, d'apparence, ou d'habitudes afin de se perdre autant que possible dans le cadre environnant pour que leur judaïcité ne soit pas immédiatement apparente.¹⁴⁷

Le récit de Frida Scheps-Weinstein intitulé *J'habitais rue des jardins Saint-Paul* fournit un autre exemple poignant de ce phénomène. La jeune fille polonaise, qui vient d'une famille réfugiée en France, exprime un sentiment de honte et d'insécurité lié à l'assimilation incomplète de sa famille. Elle fait de son mieux pour cacher sa judaïté, et regrette d'avoir un nom allemand qui entrave la dissimulation de son identité. En même

¹⁴⁶ *Ibidem.*

¹⁴⁷ Norman Solomon. *Judaism: A Very Short Introduction*. Oxford, Oxford University Press, 2000, pp.12-13 (notre traduction).

temps, elle rejette sa mère, dont « l'apparence et le comportement semblent être l'antithèse de la conduite et des valeurs françaises qu'elle rencontrait à l'école »¹⁴⁸ :

Ma mère a mis son manteau vert de tous les jours. Je la déteste. Je ne veux pas que les petites filles me voient avec elle et je ne lui donne pas la main. Elle n'a pas l'air d'une Française. D'ailleurs elle parle avec un accent étranger. Quand elle ne parle pas, ses lèvres sont ouvertes à la manière des étrangers, comme tous les réfugiés de la rue des Jardins Saint-Paul. C'est là qu'on habite, au 24. Mais au 35 en face, presque personne ne parle le français. Ils me dégoûtent. Moi je parle sans accent comme une vraie Française. Je suis née à Paris, à l'Hôtel-Dieu. Seulement j'ai un nom pas français. Quand on m'appelle en classe, je rougis. La maîtresse ne sait pas prononcer mon nom. On rit. Mais je ne suis pas une étrangère. On dit que c'est un nom allemand. Si les Allemands me questionnent, ils verront bien que j'ai l'air d'une Française.¹⁴⁹

Ainsi, Frida voit la surimposition de l'identité française au détriment de l'identité juive comme étant à la fois une source de fierté et de protection. Dans *Les Enfants de papier : Les Juifs de Pologne immigrés en France jusqu'en 1940 : l'accueil, l'intégration, les combats*, Didier Epelbaum observe qu'à l'époque, l'oubli de l'histoire familiale venait d'une sorte d'accord tacite entre les parents polonais et leurs enfants :

Ah, ces trous de mémoire ! Nos parents n'ont rien fait pour les combler, ils ont remis les compteurs de la vie à zéro sur le quai de la gare du Nord. En bons titis de faubourgs, tellement gosses de Paris et sans autre histoire, un peu confus de leur accent qui nous imposait une différence, nous les tityiddish, nous n'insistions pas. Tant de fils ignorent jusqu'au lieu de naissance des parents.¹⁵⁰

¹⁴⁸ Hogman, Flora. 'The Experience of Catholicism for Jewish Children During World War II'. *Psychoanalytic Review* 75 (4), Winter 1988, pp. 511-32, p. 513. Bien que le témoignage écrit de Frida Weinstein soit romanesque, ses souvenirs concernant sa relation conflictuelle avec sa mère sont confirmés par Flora Hogman, qui a publié un entretien avec la survivante en 1988. Frida percevait que sa mère n'avait pas la beauté des femmes françaises, mais était plutôt échevelée. Hogman observe également que Frida « a dit qu'elle détestait les juifs ». En réalité, elle est née en Pologne, même si elle « disait à ses camarades de classe qu'elle était née en France. » (notre traduction).

¹⁴⁹ Frida Scheps-Weinstein. *J'habitais Rue des Jardins Saint-Paul*. Paris, Balland, 1983. pp. 10-11.

¹⁵⁰ Didier Epelbaum. *Les Enfants de papier...*, p. 11.

Les enfants expriment moins souvent l'effet opposé de l'antisémitisme, la réaffirmation de l'identité juive, au moins avant la Libération. Le récit de Sarah Kofman représente une exception, car dès sa prime enfance, Sarah avait participé activement à la religion et la culture juives du fait que son père occupait une chaire de rabbin. Tragiquement, ce fondement naturel ne l'immunise nullement contre la haine irrationnelle de sa protectrice qu'elle projette plus tard sur sa propre mère : « À son insu ou non, mémé avait réussi ce tour de force : en présence de ma mère, me détacher d'elle. Et aussi du judaïsme. Elle avait assuré notre salut mais n'était pas dépourvue de préjugés antisémites. »¹⁵¹ Nous verrons dans le dernier chapitre de cette étude que le rejet conscient ou inconscient de l'identité juive peut avoir des répercussions au cours des générations. Danièle Menès, par exemple, qui a été baptisée en France, admet que : « Quant à mon fils, il connaît l'Histoire, en gros. Du judaïsme, je ne lui ai rien transmis, hélas. Comme je l'ai dit, j'ai été assimilée autant qu'il est possible. Pour ma mère, le mieux était d'oublier qu'on était juif. On peut comprendre cela, en 1945.»¹⁵² Sans vouloir nous attarder sur la question des effets continus dans cette section, contentons-nous d'observer que Menès emploie la voix passive dans ce passage, disant « J'ai été assimilée » ; autrement dit, son assimilation n'était pas volontaire ou autonome, mais plutôt décidée et exécutée par les adultes dans sa vie.

Le fait que les enfants ne choisissent pas nécessairement de façon consciente d'être intégrés à la société dominante n'empêche pas qu'ils jouissent des privilèges, des amitiés, et des traditions qui découlent de cette intégration. Prenons un exemple de ces thèmes dans l'ouvrage de Jean Jacques Fraenkel intitulé *L'Abus de confiance*. À l'âge de neuf

¹⁵¹ *Ibidem*.

¹⁵² Daniel Menès dans Danielle Bailly (ed.), *Traqués, cachés, vivants...*, p. 137.

ans, Jean Jacques connaît une vie idyllique au sein de sa famille française aisée, fière et profondément intégrée à Paris depuis le XIX^e siècle. Dans *l'incipit* de son récit, une description de cette vie sert à établir l'antithèse de son existence insupportable pendant la Shoah, lorsqu'il est caché dans une institution catholique pour enfants défavorisés où il est immédiatement mis en conformité et par la suite maltraité mentalement, physiquement et sexuellement. L'auteur commence son texte en refaisant vivre une soirée magnifique chez ses parents qui met en lumière les bonnes relations entre sa mère juive et sa marraine catholique qui finit par le cacher chez elle avant de le confier à l'institution Saint Nicolas de Buzenval :

Marcelle est la meilleure amie de Maman. Leur profonde amitié remonte à leur enfance, malgré leurs dissemblances. [...] Joie de vivre, confiance dans l'avenir, fidélité, courage, volonté, générosité, telles sont, entre autres, les qualités qui les rassemblent. C'est ainsi que Marraine et Gino tout naturellement sont respectivement nos parrain et marraine.¹⁵³

En nommant une marraine et un parrain catholiques pour ses enfants, cette mère juive, qui adhérerait à une organisation aux tendances catholiques, fait preuve d'une volonté de les intégrer dans la tradition française sans pourtant vouloir les baptiser au sein de l'Église catholique. Au lieu de remplir le rôle du garant de la foi catholique au cours de la vie du baptisé, la marraine et le parrain servent donc à lier l'enfant à la culture française laïque mais traditionnellement catholique. La volonté d'observer la tradition chrétienne laïcisée est également évidente dans une scène colorée où le petit et sa sœur attendent le Père Noël :

Josette et moi, très intimidés par ce mystère [du sapin], complètement éblouis par les bougies se reflétant sur les boules de toutes les couleurs, le scintillement des guirlandes et des cheveux d'ange, nous nous arrêtons net,

¹⁵³ Jean-Jacques Fraenkel. *L'Abus de confiance*. Paris, Éditions BibliEurope, 1997, pp. 14-15.

complètement figés. Nos yeux ne sont pas assez grands pour absorber ce décor. ‘Approchez, venez voir ce que le Père Noël vous a apporté’. Au pied du sapin, maman, surprise par notre mutisme, impatiente de voir éclater notre joie, commence à nous ouvrir les paquets. Papa filme la scène.¹⁵⁴

Sans doute, une version presque identique de cette scène classique du matin de Noël se jouait en même temps chez des milliers de familles chrétiennes en France comme partout en Europe. À la fin de la scène, « une odeur de cire remplit la pièce se mélangeant à celle du sapin. »¹⁵⁵ Bien sûr, le symbolisme des bougies appartient également au judaïsme; mais ici, l’odeur de cire n’est pas associée à la menorah. À Noël, l’enfant, content et à son aise au sein de cette famille assimilée, n’est nullement conscient de son identité religieuse ; il jouit simplement, naïvement, de la tradition familiale laïque.

Dans *Quand vient le souvenir...* Saul Friedländer dépeint lui aussi une famille assimilée et ironiquement « germanisée » dont le père et un oncle ont servi pendant la Première guerre mondiale comme « officiers d’artillerie dans l’armée austro-hongroise. »¹⁵⁶ En dépit du fait que la famille n’était pas totalement indifférente à ses origines, les connaissances du garçon correspondaient mieux à la vision du monde de la bourgeoisie chrétienne qu’à la tradition juive :

Nous n’observions aucune des règles de vie imposées par l’orthodoxie, nous ne célébrions aucune des fêtes, ne respections aucune des coutumes. Moi qui me rappelle avoir visité, avec Vlasta, ma gouvernante tchèque, une bonne partie des églises de Prague, je ne garde pas le moindre souvenir de l’Altneuschul, la célèbre synagogue, la plus vieille de l’Europe dit-on, pourtant très proche de chez nous, non plus que de l’hôtel de ville juif avec son horloge marquée aux lettres hébraïques et dont les aiguilles tournaient à l’envers (tout cela je l’ai lu bien plus tard), ou encore du vieux cimetière, aussi célèbre et aussi ancien que la synagogue. Bref, rien. Enfin, presque rien, car on utilisait quelques termes venus du

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 17.

¹⁵⁵ *Ibidem.*

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 14.

yiddisch, notamment *meshuge* et *nebich* : « cinglé » et « paumé ». Somme toute, nous étions des représentants typiques de la bourgeoisie juive assimilée d'Europe centrale.¹⁵⁷

Dans son ouvrage sur l'assimilation des Juifs de Paris, Christine Piette identifie « plusieurs variables susceptibles d'indiquer le degré d'assimilation d'un groupe donné [y compris] la langue et les schèmes religieux, le nombre de mariages mixtes, la participation au niveau des groupes et institutions sociales, le sentiment d'appartenance à la société d'adoption, l'adhésion aux valeurs fondamentales du groupe majoritaire et, son corollaire, l'abandon de ses propres valeurs. »¹⁵⁸ À ce groupe de variables évidentes dans les témoignages de Fraenkel, Friedländer et d'autres, vient s'ajouter le service militaire, un aspect important du paradoxe du Juif persécuté par le groupe auquel il s'est délibérément assimilé. Nous avons déjà noté que le père d'Alain-André Bernstein a été mutilé pendant la Première guerre mondiale, en tant que combattant aviateur français. Les pères de Fraenkel et Friedländer ont également lutté pour leurs pays respectifs. Bon nombre d'enfants témoins se rappellent que leurs parents partageaient la perception erronée que le service militaire volontaire, ce sacrifice pour la patrie, les protégerait contre la déportation. Ils ont sans doute surimposé cette interprétation des faits – qui serait assez complexe pour un enfant – sur leurs souvenirs de l'enfance.

Marguerite Elias Quddus fait sentir cette injustice en évoquant l'image de son père habillé de son uniforme de soldat, symbole ironique de la nation qu'il était prêt à protéger tandis qu'elle ne lui offrirait aucun abri au moment des déportations : « Il était si beau,

¹⁵⁷ Saul Friedländer. *Quand vient le souvenir*. Paris, Seuil, 1978, p. 16.

¹⁵⁸ Christine Piette. *Les Juifs de Paris (1808-1840) : la marche vers l'assimilation...* p. 17.

mon papa, dans son uniforme de soldat, avec son calot et ses boutons dorés. »¹⁵⁹ C'est avec une fierté symbolisée par leurs vêtements « du dimanche » que la petite Marguerite et sa sœur rendent visite à leur Papa dans son dortoir militaire : « Nous portions les robes roses de dimanche et des chaussettes blanches, avec nos sacs et nos souliers en vernis noir. »¹⁶⁰ Ni l'engagement militaire du père né en Russie, ni la bonne volonté de la mère de donner des preuves visibles de son appartenance à la culture dominante en habillant ses filles à la française (« Et lui de répondre fièrement : C'est ma femme qu'il faut complimenter, c'est elle qui les a habillées ! »¹⁶¹) ne viennent pourtant changer le sort de cette famille russe immigrée de Lituanie. Jusqu'en 1938 « la politique de l'immigration était régie selon une logique démographique : la France acceptait de naturaliser les jeunes célibataires ou les couples qui avaient donné naissance à des petits Français par le droit du sol. »¹⁶² Alors que la famille Quddus appartenait à cette catégorie, des agents de la police française arrivent à la maison pour arrêter le père lors d'un jour férié, afin de le déporter le 27 mars 1942 vers Drancy, où il serait tué trois semaines plus tard.¹⁶³

Au début de la scène de l'arrestation, le lecteur remarque d'abord un contraste entre les paroles impuissantes de la mère prononcées en yiddish: « Maman se lamente, mains sur la tête : « Oye vey iz mir... Oye vey iz mir... » et les paroles du père, qui tente de

¹⁵⁹ Marguerite Elias Quddus. *Cachée : Mémoires illustrés par l'auteure*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2007, p. 9.

¹⁶⁰ *Ibidem*.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 9.

¹⁶² Didier Epelbaum. *Les Enfants de papier : Les juifs de Pologne immigrés en France jusqu'en 1940 : l'accueil, l'intégration, les combats*. Paris, Bernard Grasset, 2002, p. 74.

¹⁶³ Les familles de la France de Vichy sont menacées à la fois par l'antisémitisme haineux et violent et par un antisémitisme 'banal' dans le sens voulu par Hannah Arendt dans son œuvre *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal* publié en 1963. Pas besoin de haine ou d'idéologie particulières pour expliquer le comportement de ces policiers, la soumission au régime suffit ; ils exécutaient leurs ordres. Il n'en demeure pas moins que ce genre d'antisémitisme aboutit au meurtre du père de Marguerite.

raisonner en français selon les attentes d'un immigré qui met sa foi dans les lois de la nation française, et la protection de l'armée qu'il sert : « C'est une erreur ![...] J'ai besoin de mes papiers ![...]Regardez ! Vous voyez bien ! Engagé volontaire pour la durée de la guerre ! Et voici ma déclaration en question et celle des impôts, vous voyez bien que je suis en règle. »¹⁶⁴ Cependant, ces mots raisonnés s'avèrent tout aussi impuissants que les exclamations en yiddish de la mère, face aux paroles autorisées des détenteurs du pouvoir : « Vous n'en êtes pas moins Juif ! C'est suffisant.»¹⁶⁵ L'idée que le service militaire volontaire ou le choix explicite de s'intégrer pleinement à la société française diminuerait l'intention du régime Vichy de détruire la famille juive n'était donc qu'une illusion démentie par « cette nouvelle maxime de la République : « Liberté, Égalité, Carte d'identité. »¹⁶⁶ Même en plein service, les Juifs pouvaient être menacés par de vieux préjugés, comme l'enfant survivant Philippe Fouquey l'observe : « un certificat de 'francité' [...] n'empêchait pas que [les Juifs militaires] pouvaient être ressentis par leurs collègues militaires non-juifs comme 'cosmopolites' ou traîtres. Témoin l'Affaire Dreyfus. »¹⁶⁷ En fin de compte, un engagement dans l'armée française n'assurait aucune dérogation aux lois raciales, même au Juif naturalisé.

Il est bien connu qu'au début de la guerre, « la France restait ouverte aux enfants d'immigrés dont elle voulait faire des petits Français et qu'il était relativement facile à un immigré de rester s'il avait des enfants nés en France. »¹⁶⁸ Charlotte Goldberg observe

¹⁶⁴ Marguerite Elias Quddus. *Cachée...*, p. 34.

¹⁶⁵ *Ibidem.*

¹⁶⁶ Didier Epelbaum. *Les Enfants de papier...*, p. 70. Cette maxime se popularise à partir de 1934.

¹⁶⁷ Philippe Fouquey. Dans Bailly, Danielle (ed.). *Traqués, Cachés, Vivants...*, pp. 275-6.

¹⁶⁸ Didier Epelbaum. *Les Enfants de papier...*, p. 71.

qu'en tout cas, « En 1940 [...] à Nancy comme ailleurs, pour tous ces Juifs venus nombreux de l'Est, pas encore français ou depuis si peu, l'heure de la terreur avait sonné. Les Juifs étrangers, ceux que les Israélites français méprisaient, ne se cachaient pas encore, mais se faisaient très discrets. »¹⁶⁹ Le désir national de transformer les enfants juifs « de papier » en enfants français a été vite éclipsé par l'intérêt national de livrer tous les Juifs aux Nazis ; néanmoins, les familles juives continuaient à participer à la francisation de leurs enfants, parce qu'ils les « rêvaient en *mentschn*, en 'êtres humains' à part entière, respectés' », et qu'ils croyaient les prémunir contre l'antisémitisme montant.¹⁷⁰ Au contraire des familles de Marguerite Elias Quddus et de Charlotte Goldberg, immigrées respectivement de Lituanie et de Pologne, qui cherchaient une protection à travers l'assimilation *malgré* une absence de citoyenneté française, beaucoup de familles dites israélites se croyaient préalablement protégées par leur citoyenneté même : « Les Juifs français, malgré la législation antijuive et le Statut des Juifs qu'elle instaurait, pensaient que leur nationalité française les protégerait. »¹⁷¹ En fin de compte, sous les nouvelles lois antijuives de Vichy, la judaïté même annulait tous leurs droits légitimes durement gagnés au cours des siècles.

Au sein des familles juives en voie d'assimilation à travers l'Europe, tout comme dans les familles israélites assimilées depuis des générations, les enfants se sentaient intégrés au point où ils ignoraient qu'ils étaient juifs, et ne comprenaient même pas la signification du mot « juif ». Dans *Réflexions sur la question juive*, œuvre rédigée pendant la Seconde

¹⁶⁹ Charlotte Goldberg. *La Guêpe : propos recueillis par Geneviève Créon*. Nancy, La dragonne, 2002, p. 27.

¹⁷⁰ Didier Epelbaum. *Les Enfants de papier...*, p. 12.

¹⁷¹ Ruth Chemla-Perez. *Enfants juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale...*, p. 130.

guerre mondiale, et publié peu après, Jean-Paul Sartre a observé ce phénomène de la perspective d'un non-juif, en réfléchissant sur l'antisémitisme de l'époque :

Pourtant ce petit mot de 'Juif' a fait un beau jour apparition dans [la vie du Français juif] et n'en sort plus. Certains enfants ont fait, dès l'âge de six ans, le coup de poing contre des camarades d'école qui les appelaient youpins. D'autres ont été tenus longtemps dans l'ignorance de leur race. Une jeune fille israélite, dans une famille que je connais, ignora jusqu'à quinze ans le sens même du mot de Juif. Pendant l'Occupation, un docteur juif de Fontainebleau, qui vivait enfermé dans sa maison, élevait ses petits enfants sans leur dire un mot de leur origine. Mais, de quelque façon que ce soit, il faut bien qu'ils apprennent un jour la vérité : quelquefois c'est par les sourires des gens qui les entourent, d'autres fois par une rumeur ou par des insultes. Plus tardive est la découverte, plus violente est la secousse : tout d'un coup, ils s'aperçoivent que les autres savaient sur eux quelque chose qu'ils ignoraient, qu'on leur appliquait ce qualificatif louche et inquiétant qui n'est pas employé dans leur famille. Ils se sentent séparés, retranchés de la société des enfants normaux qui courent et jouent tranquillement autour d'eux dans la sécurité, et qui n'ont pas de *nom spécial*. Ils rentrent chez eux, ils regardent leur père, ils pensent : 'Est-ce que lui aussi est un Juif ?' et le respect qu'ils lui portent est empoisonné. Comment veut-on qu'ils ne gardent pas toute leur vie la marque de cette première révélation.¹⁷²

La grande majorité des témoins de notre corpus dépeignent donc ce moment où ils confrontent leur identité juive pour la première fois. La virulence de l'antisémitisme à l'arrière-plan de ces scènes varie, mais pour tous ces enfants, la découverte de l'identité juive représente une menace à la sécurité et un fardeau plutôt qu'une connexion positive à une religion, communauté, ethnicité, culture, histoire ou tradition. C'est à l'époque où l'antisémitisme a atteint son apogée en Pologne que Simon Grunwald découvre son identité juive, lorsque son père est arrêté dans son propre appartement à Varsovie par des Nazis appartenant au *SchutzStaffel* (S.S.) qui crient « Jude ! Jude ! » Son père enlevé, le garçon se précipite vers sa mère en demandant où il est allé, et en essayant de comprendre la situation :

¹⁷² Jean-Paul Sartre. *Réflexions sur la question juive...*, p. 92.

« - Et pourquoi criaient-ils : Jude ! Jude !? Qu'est-ce que cela veut dire ? ai-je demandé.

- Juif ! a-t-elle répondu.

- Nous ne sommes pas des Juifs, n'est-ce pas, Maman ? »

Pour toute réponse, elle se mit à pleurer. Je compris alors que j'étais Juif, mais sans connaître la signification de ce mot. Tout d'un coup, je m'étais senti vulnérable et sans défense, je me suis mis à pleurer.

Pour l'enfant, un Juif est donc une personne que les nazis peuvent subitement enlever de chez lui, sans aucune justification. Revenons également à l'exemple de Jean Jacques Fraenkel qui, issu d'une famille israélite, s'avère assimilé en France de telle manière que lui aussi ignore non seulement qu'il est juif, mais le sens même du mot :

L'ambiance est devenue morose à la maison. L'on parle beaucoup de tous ces Juifs allemands réfugiés en France, « à l'accent impossible », qui ont fui le III^e Reich. Ils nous feraient du tort par leur comportement, à nous « bons Israélites français » assimilés dit-on.

C'est la première fois que j'entends parler des Juifs à la maison. Je ne savais pas qu'il y avait des différences et je n'ai pas encore conscience d'appartenir à une communauté distincte. Comme mes parents, je suis Français et très fier de l'être.

Mais Juif c'est quoi ? Je me plonge dans mon livre d'histoire, ce qui est un plaisir. Demain j'ai interrogation et je serai sûrement premier comme chaque fois, et je cherche si l'on parle quelque part de ces Juifs. Non rien ! Et dans le dictionnaire ? Juif : Israélite appartenant au peuple d'Israël il y a plusieurs siècles. Ce n'est pas clair. Voyons Israélite : appartient au peuple Juif. Retour à la case départ !

- Maman dis ! On est Juif ?

- Non on dit Israélite.

- Ah c'est quoi Israélite ?

- Nos origines sont juives, mais nous sommes Français.

- Ah bon ! Tant mieux ! Je n'ai pas compris grand-chose, mais je suis au moins sûr d'être un vrai Français.¹⁷³

Le jeune garçon exprime donc non seulement un sentiment de confusion, mais aussi une profonde frustration lorsqu'il essaie de le régler en cherchant une définition singulière des mots « juif » et « israélite ». Pour Fraenkel, il est question de situer l'identité de sa famille par rapport à ces autres Juifs de l'Est dont on parle à la maison, c'est-à-dire les

¹⁷³ Jean-Jacques Fraenkel. *L'abus de confiance...*, p. 23.

Juifs « réels », pour reprendre la terminologie de Léon Poliakov. En fin de compte, il trouve une fausse consolation dans sa citoyenneté française.

Les enfants français bien intégrés connaissent immanquablement un apprentissage brusque et dénaturé de leur identité juive. Le titre du témoignage d'Odile Grand, *Couleur citron, côté cœur*, annonce préalablement la scène de rupture où elle découvre son identité juive, c'est-à-dire le moment où elle voit pour la première fois l'étoile jaune qui la différencie inévitablement et irrévocablement de ses camarades chrétiens, et qui représente le déclenchement de toutes les horreurs de la Shoah, y compris la disparition ultime de son père à Auschwitz :

Elle était jaune, avait l'air d'une astérie hépatique et gisait, toute plate, sur la toile cirée de la salle à manger. Des approximatifs y avaient imprimé JUIF en drôles de lettres, comme des nouilles trop cuites, genre gothique accommodé [...] Si c'était la mienne d'étoile, elle comportait une faute d'orthographe. Il me la fallait au féminin. À huit ou neuf ans, on a la grammaire d'autant plus pointilleuse qu'elle est récente. Elle ne me déplaisait pas tout à fait, cette étoile, me semblait baroque. Et puis que de nouvelles en une seule matinée ! Le temps d'un petit déjeuner à l'ersatz de café, ma mère s'est mise à table pour une séance improvisée d'information. Enfin, ce qu'elle en savait, cette non-croyante non-pratiquante. M'a appris que nous étions juifs, que ce n'était pas bien vu en général, surtout par les nouveaux proprios de la France, que c'était pénalisable, qu'il y avait eu un Dieu qui avait peut-être été juif, qu'il avait cessé de l'être pour d'obscures raisons, dont elle n'avait pas été avisée, et que mes arrière-arrière-arrière grands-parents l'avaient cloué vif sur une croix pour lui apprendre à vivre sans se prendre pour un caïd ou pour un dieu, ce qui est la même chose.¹⁷⁴

C'est donc par rapport aux mythes chrétiens qui ont généré et alimenté l'antisémitisme au cours des siècles que la mère d'Odile explique le port obligatoire de cette étoile déshumanisante qui ne fait aucune distinction entre un Juif et une Juive, ni entre un Juif pratiquant et une Juive non-pratiquante comme elle. Intégrée au point où jusqu'alors

¹⁷⁴ Odile Grand. *Couleur citron, côté cœur*. Paris, Éditions Anne Carrière, 1996, pp. 25-26.

personne ne la reconnaissait comme juive, la blondine se retrouve, par cette étoile jaune cousue sur sa chemise, l'une des deux seules filles « étiquetées » parmi une centaine d'écoliers, exposées aux injures et réalités d'un antisémitisme trop profond et complexe pour qu'elles en comprennent tout à fait la signification : « Un boucher de la rue de Lévis a rigolé : 't'es l'étoile du Nord ? Peau et poil clairs indiquent le septentrion, pas de meilleure boussole, tout le monde sait ça'. »¹⁷⁵ En général, les jeunes enfants ne voient pas encore l'histoire et les intentions sinistres se cachant vaguement derrière les commentaires racistes et les blagues antisémites.

Peu avant l'exode de Paris en 1940, Léa Cohen, âgée de huit ans, ne sait même pas percevoir l'antisémitisme lorsqu'elle entend « sale juive » à l'école : « Nous n'avions reçu aucune éducation religieuse, car mon père était athée. J'étais dans une ignorance telle que lorsqu'une élève me lança dans la cour de récréation : « Sale juive ! », je lui répondis : « Juive toi-même ! » je pensais alors que c'était une insulte comme une autre qu'il était possible de renvoyer pour s'en laver. »¹⁷⁶ À l'époque, Léa n'a aucune expérience préalable ni de modèle pour guider sa réaction à l'antisémitisme, étant donné que le rejet et l'exclusion des Juifs assimilés au sein de sa communauté parisienne surgit de façon inattendue : « Les Juifs devinrent des êtres détestables et méprisables. Nous ne comprenions pas cette animosité envers nous. Nous étions désarçonnés. Hier, tout le monde parlait à tout le monde. Aujourd'hui, on chuchotait sur le passage des Juifs. »¹⁷⁷ Sa réaction à l'insulte révèle une naïveté désespérante, mais conforme à celle de ses parents « désarçonnés » ; une naïveté qui disparaît rapidement au cours de l'exode.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 29.

¹⁷⁶ Léa Cohen. *Léa et ses sœurs : Séparées par la guerre, réunies 63 ans plus tard*. Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2006, p. 34.

¹⁷⁷ *Ibidem*.

C'est à travers une série de blagues ignorantes et vicieuses qu'Evelyn Krief se remémore dans un chapitre intitulé *Apprentissage (Juin 40-Juillet 42)* que la jeune protagoniste se rend compte des implications de l'identité juive. Premièrement, en sortant de la mercerie, sa mère parle à un soldat allemand en expliquant qu'elle parle allemand parce qu'elle est juive et qu'elle parle yiddish. Lorsque le soldat lève les doigts en l'air et dit, « mais vous n'avez pas des cornes pourtant ! » la fille de huit ans se souvient de la réaction suivante : « Une peur rétrospective qui me donne chaud et froid m'a envahie en même temps qu'un étonnement immense. Il y a des gens qui croient que les Juifs ont des cornes ? À cette époque, je ne comprends encore ni l'allusif, ni l'ironique. »¹⁷⁸ Par la suite, deux françaises affichent l'antisémitisme insidieux lors d'une interaction qui est amicale en surface, en employant une insulte raciste en guise de terme affectueux :

Nous sommes aux Buttes-Chaumont. Michelle a échappé à notre garde. Elle court sur ses petites jambes arquées. Elle a environ seize mois. C'est la fin de l'été, bientôt la rentrée des classes. Je m'élançe pour rattraper ma petite gambadeuse. Deux femmes font un pont de leurs bras pour la laisser passer. Leurs bras, leurs corps inclinés, les boucles blondes de ma sœur-bébé sous le pont de leurs bras, ce pourrait être une photo-souvenir idyllique, mais l'une des femmes s'écrie : 'Oh, la petite youpine !' Le ton n'est pas hostile, simplement amusé. Il n'y a plus d'idylle. J'ai la gorge serrée et un poids sur le cœur.¹⁷⁹

Dans cette scène, la petite fille n'a pas envie de rire. Elle comprend instinctivement que l'expression amusée de la femme équivaut à un dénigrement de sa sœur et d'elle-même. Ensuite, elle entend une blague plus explicite qui joue sur le stéréotype du Juif avare, et la réponse de son père qui met en lumière la situation réelle du Juif privé de son argent par le régime Vichy :

¹⁷⁸ Evelyn Krief. *Une Enfance interdite...*, p. 28.

¹⁷⁹ *Ibidem*.

Il y a aussi cet homme qui vient une fois par mois, un agent de recouvrement. Il met un pied dans l'entrée avant qu'on l'y ait invité. Samuel soupire, il ne reste pas beaucoup d'argent dans son portefeuille. L'homme plaisante : 'Les Juifs ont toujours deux portefeuilles. Dans l'un il n'y a pas grand-chose, mais dans l'autre, il y a beaucoup d'argent.' Mon père lui répond dans le même style : 'Chez moi, dans le premier, il n'y a pas grand-chose et dans le deuxième, il n'y a rien.' Le mot 'juif' revient tout le temps. Petit à petit, grandit la sensation qu'autour de nous, l'espace rétrécit.¹⁸⁰

Le jour de son neuvième anniversaire, Evelyn lit dans *Le Matin* un avis annonçant les représailles contre son peuple, et voit pour la première fois le mot « déportés », ce qui éveille sa curiosité naturelle ; c'est ainsi qu'elle commence à chercher des indices à propos de son identité et du sort des Juifs dans les publications qui traînent dans la maison. Dans un numéro du journal *le Pilon*, elle voit donc une bande dessinée cruelle dont elle saisit lentement le sens :

Il s'agit d'une recette. Comment fabriquer un petit Juif. Première image, un chapeau haut-de-forme, deuxième image, un pot de chambre, troisième une cuillère, quatrième, un bébé assis sur le chapeau. Avec la légende, c'est encore plus clair. Quatre lignes élucident la bonne blague. Un, il faut un chapeau, deux de l'urine et des excréments, trois, bien mélanger le tout, quatre, verser dans le chapeau, et hop, le tour est joué, il y a un petit youpin de plus. Une enfant initiée à l'esprit français.¹⁸¹

Ici, le Juif n'est qu'une construction mentale, un vestige du patrimoine antisémite français dont le régime de Vichy se nourrissait à une époque où « l'antisémitisme collaborationniste ou fasciste, grâce à l'abrogation de la loi Marchandeu (qui avait interdit l'injure raciale durant l'année précédant la drôle de guerre), se gargarise d'invectives et d'appels à l'extermination. »¹⁸² Au moyen d'une blague raciste et profane que les éditeurs d'une publication collaborationniste destinée au grand public français

¹⁸⁰ *Ibidem.*

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 32.

¹⁸² Prazan, Michaël. *L'écriture génocidaire*, p.156.

considèrent comme appropriée (et bien sûr drôle), l'enfance de cette fillette de neuf ans prend fin :

Je crois bien que c'est ce jour-là que j'ai perdu mon innocence, à cette minute précise où j'ai repoussé le journal où j'ai vraiment commencé à juger les adultes et franchi cette barrière de respect qui me séparait d'eux. J'ai été saisie d'un étonnement sans borne, d'un étonnement qui n'a jamais pris fin. « Ils pensent ça de nous ? C'est possible qu'ils pensent ça ? » D'abord, je me le suis demandé très sérieusement, puis j'ai compris que c'était pour faire rire. Rire ? Qui allait rire ? Il y aurait des gens pour rire de ça ?¹⁸³

Cette scène rappelle la crise de compréhension que traverse le jeune héros du roman autobiographique *Ô vous, frères humains* d'Albert Cohen, où il rencontre la haine le jour de ses dix ans, au beau milieu de l'affaire Dreyfus :

Toi, tu es un youpin, hein ? me dit le blond camelot aux fines moustaches que j'étais allé écouter avec foi et tendresse à la sortie du lycée, tu es un sale youpin, hein ? vu que les cochons se mangent pas entre eux, tu es avare, hein ? je vois ça à ta gueule, tu bouffes les louis d'or, hein ? tu aimes mieux ça que les bonbons, hein ? tu es encore un Français à la manque, hein ? je vois ça à ta gueule, tu es un sale Juif, hein ? ton père est de la finance internationale, hein ? messieurs dames, je vous présente un copain à Dreyfus, un petit youtre pur sang [...] ¹⁸⁴

Tout comme Albert Cohen, Evelyn Krief perd son innocence le jour de son anniversaire, de façon violente et irrévocable. Tandis que cette dernière lutte pour comprendre l'humour derrière une blague virulente, le premier souhaite dévoiler une intention moins haineuse derrière les mots de camelot, en niant qu'ils puissent être sérieux :

« Oui, c'est une bonne plaisanterie mais je sais que ce n'est pas sérieux et que vous voulez rire et qu'en réalité on est de bons amis. Un espoir fou d'enfant sans défense et

¹⁸³ Evelyn Krief. *Une Enfance interdite...*, p. 32.

¹⁸⁴ Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*. Paris, Gallimard, 1972, pp. 38-39.

tout seul. Il va avoir pitié et il me dira que c'était pour rire. »¹⁸⁵ Évidemment, ce n'est pas pour rire, mais pour humilier et déchirer l'enfant à belles dents.

Paradoxalement, c'est l'humour virulent et tordu de la société dominante qui marque la fin de l'enfance d'Evelyn Krief, enfant adoptée et francisée par cette société même. Les enfants de la Shoah sont profondément secoués par leur découverte de la haine, entre autres parce que cette découverte empoisonne l'admiration de la France qui leur a été inculquée par leurs parents, par la communauté juive et par la société française, surtout à travers le système scolaire. La découverte de l'antisémitisme dérange une sorte de boucle de rétroaction positive, car les parents immigrants admirent explicitement le système scolaire français qui, à son tour, enseigne à leurs enfants l'admiration de la France (y compris ses institutions).

En fait, l'éducation au primaire en tant que moyen d'intégration est un thème central dans les témoignages des enfants issus des familles les plus récemment immigrées vers l'Ouest. Pour eux, la scolarité représente un outil d'assimilation à deux buts : l'apprentissage des mœurs de la société dominante et l'authentification culturelle des parents, qui peuvent afficher le succès académique de leurs enfants comme preuve de leur valeur et de leur appartenance au nouveau pays. Au contraire des familles immigrées en France, celle d'Arié Renous vit pleinement sa judaïcité dans un quartier de Bruxelles « typique de celui où s'arrêtaient les immigrés après un long voyage, non loin de la gare terminale de leur périple », une réalité qu'il ravive à travers l'intertextualité en se référant directement aux œuvres d'Albert Cohen :

Ceux qui composaient cette famille salonicienne avaient toutes les caractéristiques de ces méditerranéens, si bien décrits par Albert Cohen

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 41.

dans ses livres *Mangeclous* et *Belle du Seigneur* : jovialité, démesure et pittoresque, étaient les traits dominants de leur comportement, joint à une tradition et un respect des fêtes religieuses qui étaient rythmées par le calendrier hébraïque, auquel ils ne contrevenaient jamais.¹⁸⁶

Dans un épisode où l'école distribue des prix académiques, Renous révèle le deuxième but de la scolarité, celui de valider la famille immigrante au sein de la société dominante :

En première année scolaire, j'étais bon élève et ma mère était fière de moi. C'est qu'à la fin de l'année, l'école organisait au Cirque Royal, vaste salle de spectacle située au cœur de Bruxelles, une grande fête pour la distribution des prix et les élèves les plus méritants étaient cités et récompensés. Quant aux parents de ces enfants, ils recevaient les meilleures places de la salle et cette stratification des valeurs, qui se répercutait sur eux, les emplissait d'orgueil, eux ces immigrés venus de nulle part. C'était un peu leur revanche, car la méconnaissance de la langue et des usages locaux les tenait à l'écart de la vie sociale. Voilà que grâce à leurs enfants, qui montraient beaucoup d'aptitudes aux études, les parents, ces gens d'une autre culture, analphabètes pour la plupart, étaient révéérés par la société belge.¹⁸⁷

Les parents arrivés en Occident à la veille de la guerre ou après son déclenchement ne participaient pas encore à la vie politique des Juifs qui cherchaient à changer l'image du Juif, et qui connaissaient « un seul point d'accord : le Juif nouveau devait être à l'inverse du dévot pâlot à papillotes du ghetto, studieux et soumis [tout en restant] totalement juif. »¹⁸⁸ Au contraire, ces nouveaux immigrants cherchaient à propager l'image du Juif studieux et acceptaient, au moins superficiellement, que leurs enfants perdent certains éléments de leur identité.

La fierté que ressentent ces parents lorsque leurs enfants réussissent dans un système scolaire de l'Europe de l'Ouest, au prix de leur identité juive, est aussi thématifiée dans le texte d'Ariela Palacz, qui est née en 1934 à Paris de parents Juifs polonais.

¹⁸⁶ Arié Renous. *Deux Saisons en enfer : L'Enfant caché*. s.l., Arié Renous, 2004, p. 5.

¹⁸⁷ *Ibid.*, 11

¹⁸⁸ Epelbaum, 16

Je deviens, moi aussi, une bonne élève. Je vais à l'école au 32, rue de la Folie-Méricourt, dans le XIème arrondissement. [...] Mes parents ne peuvent s'empêcher, chaque fois qu'ils reçoivent des invités, de me faire monter sur la table, de me faire réciter la table de multiplication, des poèmes. Ils ne comprennent sûrement pas un mot de ce que je déclame, mais dans leurs yeux il y a tant de fierté que j'ai l'impression d'être un personnage important. À l'école, on m'appelle Paulette. Peut-être est-ce la traduction de Payele. Paulette, ça passe inaperçu. Payele fait lever les sourcils. Je prends peu à peu conscience du monde qui sépare la vie à la maison de la vie à l'extérieur. Il ne me viendrait jamais à l'esprit de parler yiddish avec mes parents dans la rue. Je parle aussi cette langue avec mes oncles et tantes, mais toujours en milieu fermé.¹⁸⁹

La langue et le nom ne figurent pas parmi les aspects de l'identité juive maintenus par les parents immigrés de Pologne : « Agnostiques, laïcs ou athées, ils n'ont pas renoncé à l'inscription indélébile de l'identité dans le corps par la circoncision. Ils nous ont saupoudrés de *yiddishkeit*, la judéité tant vantée du shtetl, chaleur particulière mêlée de responsabilité, de fidélité et d'auto-dérision.»¹⁹⁰ Au contraire, les parents contribuaient à la dissimulation de l'identité juive en choisissant des noms français et chrétiens pour leurs enfants : « Ils nous ont appelés Simone, Edmond, Henri, Michel, Anne... Parfois, ils nous ont collé un deuxième prénom, biblique, pour la transmission.»¹⁹¹ Dans son témoignage intitulé *À la recherche d'Ézéchiel*, Chaskel Frajlick démasque son identité pour la première fois, après cinquante ans, en se souvenant du moment où il est devenu Charles. Il ne s'agit pas au début d'un nom de dissimulation, mais plutôt de commodité à l'école catholique que l'enfant fréquente soi-disant parce que « l'École communale est trop éloignée. » Chaskel, qui « ne parle presque pas le français », est terrifié lorsqu'il arrive devant Sœur Rosalie

¹⁸⁹ Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille, je t'abandonne*. Jérusalem, Éditions Elkana, 2009, p.

19.

¹⁹⁰ Didier Epelbaum. *Les Enfants de papier...*, p. 12.

¹⁹¹ *Ibidem*.

pour la première fois, et qu'elle tente de prononcer son nom : « - C'est mal écrit : Chas ? Cha ? Je suppose que c'est Charles ? Papa, de bonne composition, ne sachant comment lui expliquer que je porte le nom du prophète Ézéchiel, opine du bonnet. Me voilà devenu Charles !»¹⁹² Déjà en fuite, le père de Chaskel accepte cette transformation sans hésitation, sachant sans doute qu'elle ajoute une couche de protection à son fils, qui saura bientôt s'intégrer au monde catholique. L'enfant n'arrive pas à comprendre tout à fait les intentions des adultes quant au changement de son identité avant qu'il ne soit caché. Qui sait si l'école communale est vraiment trop éloignée ou si Sœur Rosalie ne sait pas prononcer Chaskel, par exemple ; peu importe, car l'enfant est sauvé par la décision qu'a pris son père de l'immerger dans l'univers catholique qui efface son identité au fur et à mesure :

Est-ce dû à la guerre ou à son grand cœur, sœur Rosalie m'enseignera le français à grandes louches. Sa patience à mon égard ne sera jamais prise en défaut. Parfois, des élans de tendresse la poussent à me prendre sur ses genoux. Alors, elle me câline et me dit : - Tu es mon petit Jésus ! L'enfant juif de quatre ans ne comprend ni l'amour sublime, ni l'humour involontaire de cette déclaration. Simplement, il se sent accepté et choyé par cette femme étrange, à l'accent si différent. Sœur Rosalie est normande. Par elle, je ne posséderai jamais l'accent de ma région. Ma prononciation ni belge ni tout à fait française trouve là son origine, dans cette affection réciproque entre une religieuse catholique immense et un petit Juif. Sœur Rosalie m'a sauvé la vie. Quand la traque des Juifs a commencé, j'étais prêt. Mon vocabulaire dépassait largement la moyenne des enfants de mon âge. Il était temps. Et une nuit funeste, j'ai quitté le paradis tranquille et joyeux de sœur Rosalie pour plonger dans l'inconnu de l'angoisse et de l'enfermement. L'enfance était bouclée.¹⁹³

Les parents de tous ces petits confiés aux Catholiques, auraient-ils accepté (et même poursuivi) une assimilation illimitée au profit de leurs enfants si l'antisémitisme généralisé ne s'était progressivement transformé en haine sans bornes depuis l'accession

¹⁹² Chaskel Frajlick. *À la recherche d'Ezéchiel...*, pp. 15-16.

¹⁹³ *Ibid.*, pp. 16-17.

d'Hitler au pouvoir en 1933 ? La réponse reste ambiguë, car les Juifs qui envisageaient à l'époque un monde meilleur pour leurs enfants et luttèrent pour le créer, tous à leur façon, n'ont pas pu mener l'expérience jusqu'au bout. Selon Didier Epelbaum, « L'un voulait changer *le* monde et plonger l'homme dans une Humanité sans barrières, sans différences, d'où l'antisémitisme aurait disparu, mais où l'identité juive se serait diluée. L'autre renonçait à changer l'Humanité, il préférait changer *de* monde, se contentait d'en créer un, petit, aussi parfait que possible, à partir du retour à la terre et du travail manuel, de l'égalité, de la renaissance de la langue sacrée et nationale, de l'unité du peuple. »¹⁹⁴

En France surtout, certaines familles juives, ayant poursuivi ce premier but, étaient déjà intégrées au point où elles avaient presque perdu toute trace de judéité, à part la circoncision. Détachés de la religion, de la culture et de l'histoire de leurs ancêtres, les enfants juifs ignoraient complètement deux mille ans de persécution fondée sur le mythe chrétien selon lequel ils étaient déicides. Prévoir l'étoile jaune qui les différencierait de leurs camarades de classe et de leurs parrains et marraines ? Impossible. Comprendre que le mot « juif » les condamnerait à mort ? Impossible.

Même les enfants qui se savaient juifs et qui habitaient dans des communautés distinctes avant la Shoah ne comprenaient guère les implications d'appartenir à un groupe ethnique dont les non-juifs se méfiaient, au sein de cette société dominante qui, auparavant accueillante et tolérante, les rejeterait dès les premiers troubles. Par exemple, quoique son père occupe une chaire de rabbin jusqu'à la déportation, Sarah Kofman ne se sent pas moins vulnérable aux mensonges vicieux et aux préjugés flatteurs qui sortent de la bouche de sa protectrice qu'elle nomme cependant « mémé » : « Elle m'apprit que j'avais

¹⁹⁴ Didier Epelbaum. *Les enfants de papier*, pp.16-17.

un nez juif en me faisant palper la petite bosse qui en était le signe. Elle disait aussi : La nourriture juive est nocive pour la santé ; les Juifs ont crucifié Notre Seigneur Jésus-Christ ; ils sont tous avares et n'aiment pas le pognon (sic) ; ils sont très intelligents, aucun autre peuple ne possède autant de génies en musique et en philosophie. »¹⁹⁵ Sous le nez de la mère de Sarah, mémé transforme la fillette en lui changeant la coiffure et les vêtements. En même temps, elle continue à dévaluer la famille et la morale juives : « Elle ne cessait de répéter que j'avais été mal élevé : j'obéissais à des interdits religieux ridicules mais n'avais aucun principe moral. »¹⁹⁶ Dès sa prime enfance, Sarah avait participé activement à la religion et la culture juives. Tragiquement, ce fondement naturel ne l'immunise nullement contre la haine irrationnelle de mémé, qu'elle projette sur sa propre mère : « À son insu ou non, mémé avait réussi ce tour de force : en présence de ma mère, me détacher d'elle. Et aussi du judaïsme. Elle avait assuré notre salut mais n'était pas dépourvue de préjugés antisémites. »¹⁹⁷

Parmi les enfants de notre corpus, Sarah Kofman et Arié Renous se souviennent d'avoir compris, mieux que les autres, ce que *juif* voulait dire au sein de leur famille et de leur communauté. Tout comme les enfants qui ignoraient leur héritage, il leur restait cependant à apprendre ce qu'un Juif représentait pour les non-juifs qui entouraient leur communauté partiellement intégrée et pour ceux qui allaient participer à leur sauvetage, ainsi que les implications haineuses de leur appartenance au peuple élu lors de la guerre. Le choc et la confusion qu'éprouvent ces petits êtres innocents et confiants lorsqu'ils apprennent la vérité forment un thème cohésif qui relie leurs témoignages, ajoutant une

¹⁹⁵ Sarah Kofman. *Paroles suffoquées*. Paris, Galilée, 1987, p. 57.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 58.

¹⁹⁷ *Ibidem*.

dimension humaine incomparable à l'histoire des familles juives en voie d'assimilation face à l'antisémitisme de l'époque.

Chapitre 3

Sauvetages et séparations

*Autobiography*¹⁹⁸

*I was exiled
from your body's
deep dark sphere
to revolve naked and alone
seeking shelter
in strange hollow trees
and burnt forests
where wolf and wind
mock the sound
of the loneliest word*

mama mama mama

Les sauvetages et les séparations forment ensemble un thème central dans les témoignages des enfants survivants. Tous les enfants de notre corpus ont été protégés par des Catholiques qui, avec l'approbation ultime des parents juifs désillusionnés, participaient à l'effort suivant :

Sauvetage : action de tirer d'un péril et de mettre en sûreté les personnes en danger. Il s'agit alors de soustraire des enfants juifs au péril de la déportation. Qui aurait pu imaginer alors l'horreur absolue qui les attendait à l'arrivée de convois, horreur qui ne fut découverte qu'après la libération des camps ? Les actions de sauvetage furent d'abord spontanées et individuelles, puis délibérées et organisées en réseaux clandestins. Juifs ou non juifs, les sauveteurs unirent leurs efforts dans ce combat. Et les enfants eux-mêmes, par leur comportement exceptionnel, contribuèrent à leur propre salut.¹⁹⁹

¹⁹⁸ Poème du recueil *Ghost Children* de Lillian Boraks-Németz, survivante du ghetto de Varsovie. Vancouver, Rosedale Press, 2000, p. 16.

¹⁹⁹ Groupe Saint-Maurien contre l'oubli. *Les orphelins de la Varenne 1941-1944*. Paris, L'Harmattan, 2007, p. 69.

Le plus souvent, les survivants reconnaissent leur chance en considérant leur sauvetage d'un œil rétrospectif et en termes relatifs. Cependant, les jeunes héros de leurs récits ne vivent pas le moment du sauvetage comme un triomphe, mais plutôt comme un déchirement chaotique, impossible à comprendre : « Si l'adulte mesure la perte, l'enfant n'a rien qui puisse servir de mesure. Il sait une chose cependant : Il a éprouvé le bonheur dans sa prime enfance et cette sensation-là, il ne la retrouve nulle part ailleurs. Ailleurs tout est hostile, horrible, dangereux, partout règne la peur. »²⁰⁰ Le sort de la maison d'Izieu, home ouvert par Sabine Zlatin et son mari Miron au printemps 1943, pour accueillir des enfants juifs, certains sortis des camps du sud de la France, confirme que la peur des enfants était amplement justifiée, car la réussite des efforts de sauvetage n'était nullement assurée. Lors de son procès en 1987, Klaus Barbie fut notamment condamné pour le crime d'Izieu, l'arrestation et la déportation de quarante-quatre enfants juifs et leurs sept éducateurs. Seule une éducatrice, Lea Feldblum, a survécu.

Il s'agit rarement d'un seul épisode de secours bien organisé où l'enfant est transféré directement de ses parents à un protecteur ou une protectrice qui le garde jusqu'à la Libération ou après. Le plus souvent, les enfants vivent une série improvisée de sauvetages d'urgence, donc de multiples séparations, chacune plus dure que la précédente. Par exemple, lors de l'exode de Paris, certains enfants se trouvent accueillis dans un premier temps avec leurs parents dans des fermes, avant d'être placés plus tard dans des familles d'accueil ou des institutions catholiques. D'autres sont confiés à des nourrices mais récupérés périodiquement par un parent. Quelques-uns se trouvent au

²⁰⁰ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*. Yod (en ligne) 19, Aharon Appelfeld, *cinquante ans d'écriture*, mis en ligne 16 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965>, p. 8.

centre de plans contrecarrés par un garde-frontière lorsque leurs protecteurs tentent de les convoier en Suisse, par exemple. D'autres finissent par être soudainement abandonnés par un protecteur auparavant affectueux mais craignant les conséquences d'une dénonciation. Médecin à l'OSE, Didier Nebot confirme que son organisation a réussi à sortir près de mille enfants des camps d'internement tels que Rivesaltes, Gurs, Recebedou et Le Vernet, où ils avaient connu « des conditions de vie épouvantables. La plupart de ces camps étaient d'une saleté repoussante. Ils étaient infestés par les poux et les rats. Les internés dormaient sur la paille ou sur des paillasons pourris. »²⁰¹ Par rapport aux conditions dans les camps, les lieux de sauvetage semblaient sans doute paisibles au début ; cependant les enfants « ne cessaient de penser à leurs parents, bien souvent déjà tués », et ils ne connaissaient pas encore les autres tourments qui les attendaient dans ces lieux.²⁰² Dès leur arrivée dans le milieu chrétien, les enfants se sentaient vulnérables. Didier Nébot décrit la réaction des jeunes filles placées par l'OSE dans une école hôtelière catholique à Sainte-Baume :

Les différents témoignages en ma possession, en particulier ceux de quatre de ces « jeunes alsaciennes » que j'ai pu retrouver, m'ont permis de retracer leur séjour à la Sainte-Baume. Le lendemain de leur arrivée les angoisses réapparaissent. Encore toutes traumatisées par ce qu'elles ont subi depuis des mois, elles regardent avec méfiance et hostilité le Père Piprot d'Alleaume. Elles sont inquiètes et mal à l'aise. C'est la première fois de leur vie qu'elles se retrouvent dans un milieu chrétien, loin de leurs racines, de leur culture et de leurs convictions. Que va-t-il se passer ? Elles sont comme des animaux traqués qui ne peuvent pas se défendre.²⁰³

²⁰¹ Didier Nebot. *Et les enfants furent sauvés: Les jeunes juives de la Sainte-Baume*. Paris, Éditions Pascal, 2008, p. 47.

²⁰² *Ibid.*, p. 49.

²⁰³ *Ibid.*, p. 122.

Étant donné l'instabilité de leur situation, les enfants comprennent le sauvetage non pas comme un processus organisé, bien qu'hâtivement, par des agences et des individus bienveillants, mais plutôt comme un bouleversement cruel mené par des forces imprévisibles, mystérieuses et souvent menaçantes. Faute de détails historiques concrets concernant l'organisation de leur propre sauvetage, surtout dans le cas des plus jeunes, les auteurs mettent l'emphase sur trois éléments plus personnels : 1) la motivation et l'attitude de leurs protecteurs ; 2) la décision de leurs parents ; et 3) leur propre réaction à la séparation.

Avant d'aborder ces thèmes, exposons d'abord dans ses grandes lignes historiques l'effort des organismes qui luttèrent dans l'ombre afin de faire disparaître les petits.

En France, « le sauvetage commença réellement en 1942, après la rafle du Vel' d'Hiv' », c'est-à-dire l'arrestation massive entre le 16 et le 17 juillet d'environ 7 000 Juifs essentiellement étrangers ou apatrides réfugiés, qui ont été emprisonnés au Vélodrome d'hiver à Paris - et privés de nourriture - avant d'être transportés vers Drancy, en route vers Auschwitz.²⁰⁴ Jusqu'alors,

la population, accablée par la défaite et les soucis quotidiens, se désintéresse dans l'ensemble du sort infligé aux Juifs : certains ignorent l'existence des premières lois raciales ; d'autres les attribuent aux autorités allemandes, alors qu'elles relèvent de l'initiative Vichy ; d'autres encore subissent l'influence de la presse et des radios françaises dont la propagande haineuse favorise la résurgence de sentiments xénophobes et antisémites.²⁰⁵

²⁰⁴ Sylvain Brachfeld, *Ils n'ont pas eu les gosses : L'Histoire de plus de 500 enfants juifs sans parents fichés à la Gestapo et placés pendant l'occupation allemande dans les homes de l'Association des juifs de Belgique*. Jérusalem, Institut de recherche sur le Judaïsme belge, 1989, p. 82; Groupe Saint-Maurien contre l'oubli, *Les orphelins de la Varenne...*, p. 69.

²⁰⁵ Groupe Saint-Maurien contre l'oubli, *Les orphelins de la Varenne ...*, p. 70.

C'est à partir de juillet 1942 que les religieux commencent à exprimer la désapprobation et l'indignation de la population, commençant par une protestation portée au Maréchal Pétain par le Cardinal Suhard, archevêque de Paris, suivant l'assemblée annuelle des cardinaux et archevêques de la zone Nord lors de la rafle du Vel' d'Hiv. Un mois plus tard, « le pasteur Boegner adresse au maréchal une lettre véhémement dans laquelle il insiste sur le rôle et les responsabilités du gouvernement et l'adjure de ne pas procéder à la grande rafle des Juifs étrangers de la zone libre. [...] Le 23 août, Monseigneur Saliège, cardinal-archevêque de Toulouse, alerté par [le sénateur communiste du Val-de-Marne] Charles Ledermann, écrit une lettre pastorale destinée à être lue en chaire. »²⁰⁶ Dans notre premier chapitre, nous avons cité cette dernière lettre, devenue célèbre par sa singularité ainsi que la force de son message. Rappelons que d'autres protestations l'ont suivie, notamment de la part de Monseigneur Théas, évêque de Montauban et de Monseigneur Gerlier, cardinal-archevêque de Lyon. Néanmoins, le groupe Saint-Maurien contre l'oubli insiste dans *Les Orphelins de la Varenne 1941-1944* que

[c]es expressions d'émotion ou d'opposition à l'égard de la persécution des Juifs ne doivent pas faire oublier qu'il y eut aussi de l'hostilité, de l'indifférence et beaucoup de silence, surtout en zone Nord. Il est vrai que passer de l'indignation et de l'émotion à l'action suppose le franchissement d'un obstacle. Peu nombreux sont ceux qui le franchiront.²⁰⁷

Ce sont ceux-là, les individus qui prennent le risque de passer à l'action, plutôt que les organisations de sauvetage au sens plus large, que les survivants dépeignent dans les textes.

²⁰⁶ *Ibid.*, pp. 72-73.

²⁰⁷ *Ibid.*, 73.

Cependant les enfants ne peuvent pas invariablement les identifier de façon fiable. Vu les circonstances de la Shoah,

Bon nombre de ces résistants sont restés dans l'ombre après la guerre : les enfants rescapés ignoraient leur identité, comme les sauveteurs ignoraient souvent celle des enfants qu'ils avaient sauvés [car] la politique du camouflage des enfants impose aux responsables de dissimuler impérativement les fichiers d'enfants placés, les dossiers, listes, livres de paiement, lettres, etc. Toute découverte par la police d'un seul de ces éléments pouvait compromettre la vie des enfants, des familles ou des institutions d'accueil, ainsi que tous ceux qui participaient aux réseaux de sauvetage. Le risque était grand, et pourtant il fallait garder la trace de ces enfants. Vu leur nombre, comment se souvenir que tel enfant, sous tel faux nom, était placé par Mlle X, dans une famille Y, dans une localité Z... ?²⁰⁸

Dans l'après-guerre peu d'enfants survivants retiennent, récupèrent ou révèlent ces détails codifiés de façon cohérente. Souvent, ils ne connaissent leurs sauveteurs que par le nom « mémé », « mémère », ou « le frère A. », par exemple. La rédaction de nombre de témoignages suit en effet un voyage aux lieux où les enfants ont été hébergés pendant la guerre, à la recherche des liens perdus. Il s'agit d'une tentative d'auto-découverte en même temps qu'une volonté de retrouver et de remercier les Justes qui ont participé à leur sauvetage. Malheureusement, de tels efforts ont le plus souvent été entrepris trop tard pour que les enfants retrouvent leurs bienfaiteurs en vie.

Le fonctionnement général des opérations de sauvetage est relativement bien connu, grâce à la documentation historique et aux témoignages des survivants adultes, ainsi que ceux des participants. Le Docteur Gaston Lévi, médecin d'enfants à l'Œuvre de secours aux enfants (l'OSE) en France occupée et en Suisse, par exemple, a publié un témoignage

²⁰⁸ *Ibid.*, pp. 87, 90.

détaillé et érudit en 2008.²⁰⁹ Il fait comprendre que maints Catholiques, y compris des membres du clergé, ont activement participé aux efforts clandestins des organisations chrétiennes, juives et laïques pour assurer la sortie des enfants des camps, empêcher leur déportation, les conduire dans des institutions ou des familles d'accueil, ou arranger leur passage à l'étranger, souvent vers la Suisse ou l'Espagne.²¹⁰ En France, ces efforts découlent de la solidarité entre les organisations suivantes : l'UGIF, l'Union générale des israélites de France, créée en 1941 par Vichy pour contrôler l'activité des œuvres humanitaire juives ; l'OSE, l'Œuvre de secours aux enfants, créée en Russie en 1912 et installée à Paris en 1933 avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir²¹¹ ; l'Assistance publique ; le Joint, une œuvre sociale juive américaine qui fournissait des fonds nécessaires ; l'organisation protestante la Cimade ; le Comité inter-mouvements des évacués ; la Résistance chrétienne, y compris l'Amitié chrétienne fondée par le père Pierre Chaillet ; et d'autres branches de la résistance. Cette résistance s'élevait en grande partie des « milieux communistes, socialistes et libéraux [qui] puisaient leur motivation dans leur patriotisme, leur engagement contre le racisme et la dictature nazie et leur humanisme

²⁰⁹ Dr Gaston Lévy. *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée et en Suisse, 1940*. Paris, Le Manuscrit, 2008.

²¹⁰ Le sujet des *kindertransports*, c'est-à-dire du sauvetage d'environ 10,000 enfants juifs d'Allemagne, d'Autriche et de la Tchécoslovaquie conduits vers la Grande-Bretagne, se relie à cette discussion ; cependant, leurs témoignages ne font pas partie de notre corpus, étant donné qu'ils ne sont pas rédigés en français, et que l'Église catholique s'impliquait moins dans leur sauvetage. Voir Göpfert, Rebecca (ed.). *Kindertransport : History and Memory*, Shofar: An Interdisciplinary Journal of Jewish Studies, Volume 23, Number 1, Fall 2004, pp. 21-27.

²¹¹ Selon le Dr Lévy, l'OSE voulait dire « Organisation de secours aux enfants, mais en réalité : organisation de secours aux populations juives tout court. » Dr Gaston Lévy. *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE...*, p. 35.

[car] aider des résistants, des persécutés, des réfractaires au travail obligatoire ou des Juifs, cadrerait avec leur idéal. »²¹²

En Belgique, où le sauvetage en masse est entré en vigueur « en septembre 1942, quand les premières razzias battaient leur plein », les autorités occupantes allemandes ont créé une association similaire à l'UGIF, connue sous le nom d'AJB : l'Association des Juifs en Belgique, « aussi appelée *Judenrat* ou 'Conseil des Juifs', nom porté par la plupart des organisations de ce genre dans les pays occupés »²¹³. Bien que « certaines actions entreprises par l'association [...] influencèrent aussi bien les déportations que le sauvetage des Juifs de Belgique », étant donné qu'elle « n'avait en fait aucune puissance autonome », la résistance juive a pu infiltrer l'association afin de couvrir certaines actions de sauvetage. Par exemple, en organisant le ravitaillement complet pour les hommes de l'AJB, les résistants ont également pu l'assurer pour les adultes et les enfants cachés.²¹⁴ Les activités de l'AJB s'ajoutent donc à celles du CDJ, le Comité de défense des Juifs, de l'Œuvre nationale de l'enfance, et de certains membres de l'Église de Belgique et de l'Église protestante.

Collectivement, la tâche périlleuse des organisations de sauvetage était d'assurer, parmi d'autres choses, « l'entrée dans la clandestinité, partielle ou totale [...], la recherche de la famille d'accueil, puis l'acheminement des enfants [...], le camouflage, la falsification des papiers d'identité ; l'entraide et la coopération entre les œuvres ; le franchissement de la ligne de démarcation et de la frontière suisse ; la prise en charge des problèmes

²¹² Sylvain Brachfeld. *Ils n'ont pas eu les gosses...*, p. 144.

²¹³ *Ibid.*, p. 55.

²¹⁴ *Ibid.*, pp. 55-57.

financiers. »²¹⁵ Notons qu'il s'agissait souvent de trouver des institutions catholiques (couvents, orphelinats, colonies de vacances, sanatoriums, internats, etc.), pour accueillir les enfants « camouflés » ou « aryennisés », plutôt qu'une famille d'accueil. Une fois que les enfants étaient placés, les organisations devaient arranger des contingences, assurer le financement de l'hébergement, et surveiller le bien-être des enfants de façon générale. Comme pour les premières étapes du sauvetage, la facilité et la réussite de ces efforts s'avéraient aussi imprévisibles que variables.

Chaque étape du sauvetage mettait les individus et les institutions responsables en danger constant, qu'il s'agisse des prêtres prêchant contre l'abomination, des fabricants de faux papiers (par exemple des cartes d'identité et des certificats de baptême), des conductrices, des donateurs d'argent, des familles d'accueil, ou des religieux qui cachaient les enfants juifs dans des couvents et d'autres institutions. Selon Asher Cohen,

Les techniques étaient semblables partout, dans tous les réseaux de sauvetage des enfants. Les convoyeuses jouaient le rôle le plus important et, de toute évidence, le plus dangereux. Elles devaient non seulement accompagner les enfants qui, rappelons-le, étaient souvent en bas âge, mais aussi garder un contact permanent avec les familles nourricières ou l'organisme qui gardait les enfants, veiller au bien-être physique et moral des jeunes fugitifs, assurer les paiements de pension, les tickets d'alimentation et parfois de nouvelles cartes d'identité. Parmi elles, il y avait des jeunes femmes et jeunes filles chrétiennes et d'autres venant des mouvements de jeunesse juifs.²¹⁶

Tous ceux qui participaient à la tâche salvatrice couraient des risques importants. Selon le

Dr Lévy:

Le courage et le dévouement de tous ceux et celles qui collaboraient au sauvetage des populations juives menacées de déportation et de survie furent admirables. Parmi les collaborateurs directs de l'OSE, on déplore

²¹⁵ Groupe Saint-Maurien contre l'oubli, *Les orphelins de la Varenne...*, p. 74.

²¹⁶ Asher Cohen, *Persécution et sauvetages : Juifs et Français sous l'Occupation et sous Vichy*. Paris, Éditions le Cerf, 1993, p. 464.

trente-deux hommes et femmes en partie fusillés, en partie non revenus de déportation. Mais l'OSE travaillait la main dans la main avec d'autres œuvres de secours, et parmi ces collaborateurs indirects, les pertes étaient très lourdes. Le nombre de ces martyrs juifs parmi les sauveteurs dépasse largement de chiffre de trois cents. Leur action et leur mort les a tous sanctifiés.²¹⁷

Le fait que personne n'était sauf face aux courroux des Nazis, tout indirect que soit leur rôle, ressort aussi dans le journal de Françoise Siefridt, Catholique fervente et membre de la Jeunesse étudiante chrétienne féminine qui, avec une quinzaine d'autres « Amies des Juifs » a été arrêtée et déportée à Tourelles puis Drancy pour avoir porté comme acte de résistance l'étoile jaune avec l'inscription « Papou », voulant en exposer le caractère absurde, barbare et humiliant. Elle a donc connu les horreurs de Drancy au cours de trois mois. Dans la longue préface du livre de Siefridt, Jacques Duquesne revient sur le contexte historique de 1942, notant que les positions et les actions de l'épiscopat français face aux persécutions des juifs ont trop souvent mené à la mort des religieux. Par exemple, il observe que « dans son sermon de la messe dominicale, le 14 juin, le père Dillard, jésuite, invite à prier pour les prisonniers et pour 'les 80 000 Français que l'on bafoue en leur faisant porter une étoile jaune'[et que] Pierre Dillard sera, plus tard, déporté à Dachau où il mourra. »²¹⁸ De même, il constate qu'« un dominicain du couvent de la Glacière à Paris, le père Guilhaire, avait pu condamner les persécutions dans le journal clandestin Vérité française, ce qui lui avait valu d'être transféré en Allemagne et fusillé. »²¹⁹ Tout chrétien qui répondait aux appels rationnels comme ceux du père Dillard

²¹⁷ Dr Gaston Lévy. *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE...*, p. 44.

²¹⁸ Françoise Siefridt. *J'ai voulu porter l'étoile jaune: Journal de Françoise Siefridt, chrétienne et résistante*. Paris, Robert Laffont, 2010, p. 28.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 59.

et du père Guilhaire risquait la même issue fatale ; pour les Nazis et les collaborateurs, toute tentative d'aider la population juive valait la peine de mort.²²⁰

En dépit de cette menace constante, non seulement des individus mais également des communautés entières ont endossé la responsabilité humaine de sauver les enfants, dont le cas le plus célèbre est sans doute celui de Chambon-sur-Lignon, un village en Haute-Loire. Groupés autour de leur pasteur, André Trocmé, les villageois, en majorité protestants, ont accueilli et caché environ 5 000 Juifs, - dont beaucoup d'enfants – tout en organisant des centaines d'évasions. L'exemple du Chambon renforce l'observation de Sylvain Brachfeld, selon laquelle, « toutes proportions gardées, les protestants furent plus nombreux que la moyenne à témoigner leurs sentiments d'humanité et d'amour du prochain envers les personnes persécutées. Leur histoire est jalonnée de persécutions et ils savent ce que veut dire aider le prochain en détresse. »²²¹ En effet, le village entier participait au sauvetage, et leurs « actions battaient en brèche de l'intérêt personnel : en résistant une puissance de loin plus grande que la leur, ils mettaient leur petit village en danger grave de massacre, surtout pendant les deux dernières années de l'Occupation, quand les Allemands devenaient désespérés. »²²² Au lieu de rejeter les Juifs sous prétexte de protéger leur propre communauté, comme le faisaient tant d'autres, ils ouvraient leurs

²²⁰ La menace était implicite, sauf en Pologne, où la peine de mort a été introduite en 1941 par Hans Frank, Gouverneur du Gouvernement Général. La loi a été rendue publique par des affiches distribuées dans toutes les grandes villes, menaçant toute personne qui aidait des Juifs « de quelque façon que ce soit: en les hébergeant pour la nuit, en les transportant par n'importe quel véhicule que ce soit », ou qui se donnait à « nourrir des Juifs fugitifs ou leur vendre des denrées alimentaires. » Mordecai Paldiel,, *The Righteous Among the Nations : Rescuers of Jews During the Holocaust*. Jerusalem, Yad Vashem, 2007, p. 184 (notre traduction).

²²¹ Sylvain Brachfeld. *Ils n'ont pas eu les gosses...*, p. 144.

²²² Philip Hallie. *Lest Innocent Blood Be Shed : The Story of the Village of Le Chambon and how Goodness Happened There*. New York, Harper Torchbooks, 1979, p. 10.

portes « en essayant d’agir en accord avec leurs consciences au beau milieu d’une guerre sanglante et haineuse. »²²³ Bien sûr, tout individu qui cachait des Juifs dépendait de la capacité de sa communauté à garder ce secret ; dans ce sens, d’innombrables communautés ont participé au sauvetage de façon indirecte. Le Chambon se distingue grâce à la solidarité des villageois protestants dans leur acceptation inconditionnelle des Juifs et leur dévouement inébranlable envers le sauvetage des innocents.

Le Dr Gaston Lévy se souvient qu’à partir de 1942, « l’urgence nous obligeait d’ailleurs, de plus en plus, à nous effacer et à donner la haute main sur les placements aux sociétés d’aide non juives. »²²⁴ Il loue ensuite l’initiative d’un prêtre catholique, l’Abbé Bengel, qui est venu le voir, disant « J’ai entendu, Docteur que vous vouliez cacher des gosses ? [...] Je suis votre homme ; je me suis fait beaucoup d’amis dans le milieu rural et je placerai les enfants que vous me donnerez dans des familles sûres où personne ne les prendra.’ » Les honnêtes efforts courageux de ce prêtre s’élèvent comme exemple de la générosité catholique dans sa forme la plus pure :

Il a pris immédiatement un certain nombre d’enfants et les a emmenés en lieu sûr. Le lendemain, ce même abbé Bengel est revenu me voir pour que je lui écrive le Hamalakh Hagoël (« la prière du soir ») en lettres latines. Il pouvait ensuite faire la ronde de ses protégés et leur faire réciter la prière avant de dormir. Le brave abbé est resté un collaborateur fidèle jusqu’à la fin de la guerre. Pour les convoyeurs ou convoyeuses, il est devenu l’abbé « marche ou crève », car il n’admettait qu’on puisse vouloir se reposer entre deux convoyages urgents.²²⁵

En même temps, à partir d’août 1942, le Cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, a chargé son adjoint Mgr Louis Courrèges d’Ustou de diriger sous son patronage des activités de sauvetage à l’intention des enfants envoyés par le circuit Garel, un

²²³ *Ibidem.*

²²⁴ Dr Gaston Lévy. *Souvenirs d’un médecin d’enfants à l’OSE...*, p. 117.

²²⁵ *Ibid.*, p. 120.

organisme de sauvetage clandestin « parallèle mais complètement séparé de l'OSE légale » dirigé par le résistant français Georges Garel.²²⁶ La communauté religieuse participait à ces activités en toute connaissance de cause :

Par la suite, M^{gr} Courrèges organisa tout un réseau à l'intention des enfants. À l'aide de la directrice de la colonie Sainte-Germaine, M^{lle} Thèbes, les enfants furent dispersés dans diverses œuvres par M^{me} Bergon, la coordinatrice et le chef d'exécution. Certains enfants furent placés à l'Institut catholique de Figeac (Lot), d'autres à l'internat de Massip, ou dans d'autres organismes catholiques de la région toulousaine. Il est évident que toutes les personnes qui s'occupaient directement des enfants étaient bien au courant qu'il s'agissait d'enfants juifs cachés illégalement.²²⁷

Cohen observe que « pour ceux qui aidaient des persécutés, il n'y eut pas de dénominateur commun. Beaucoup d'entre eux n'avaient eu auparavant aucun contact avec des Juifs. Mgr Courrèges était l'un d'eux. »²²⁸ Cet exemple nous rappelle qu'en dépit du silence du Vatican et du manque de soutien explicite de la part du pape, certains membres du clergé ont choisi de suivre leur conscience afin d'organiser et de mettre en œuvre le sauvetage en masse des enfants juifs une fois que le sort des déportés leur avait été communiqué.²²⁹ Il reste, cependant, que les Catholiques ordinaires ont fait beaucoup plus pour aider la population juive.

L'on pourrait supposer que la motivation des Catholiques était presque semblable à celle des protestants, c'est-à-dire une volonté d'agir selon leurs consciences. Cependant, la motivation catholique est décrite par Brachfeld comme étant plus étroitement liée au

²²⁶ Asher Cohen. *Persécutations et sauvetages...*, p. 463.

²²⁷ *Ibidem.*

²²⁸ *Ibidem.*

²²⁹ Lucien Lazare résume ces efforts dans *Le Livre des Justes*, en se concentrant sur le sauvetage en France. Lucien Lazare. *Le livre des Justes : Histoire du sauvetage des Juifs par des non-juifs en France, 1940-1944*. Paris, Éditions J-C Lattès, 1993. Martin Gilbert les précise à travers l'Europe dans *The Righteous : The Unsung Heroes of the Holocaust*. Toronto, Key Porter, 2003.

salut, et du sauveteur et du sauvé : « Chez les Catholiques, et surtout dans les couvents, sauver une vie était un acte de charité chrétienne. ‘Comment est-il possible de laisser arrêter et déporter un enfant innocent ?’ Parfois il y avait une volonté dissimulée de sauver l’âme d’un enfant juif et de le convertir. »²³⁰ Notre dernier chapitre examine en détail les conséquences de ce phénomène ; contentons-nous donc de prendre des exemples de la charité chrétienne en général, telle que représentée par les survivants.

Prenons en premier lieu l’exemple inspirant d’une famille catholique française - n’ayant aucun contact avec les organisations de sauvetage - qui a choisi d’accueillir un nouveau-né en 1940, non pas dans l’intention de le garder en permanence ou de sauver son âme, mais plutôt afin d’aider ses parents temporairement et de lui sauver la vie. Dans le récit d’Alain-André Bernstein, Charlotte et Léon Breton pratiquent une charité sincère et purement désintéressée en soignant le bébé d’un couple juif qu’ils ne connaissaient pas auparavant. C’est une rencontre fortuite qui mène une femme juive enceinte, craignant le pire, à la porte d’une mère et un père catholiques que Bernstein décrit comme « une dame de fer » et « la bonté même », respectivement :

Voici donc Héliette à la recherche d’une nourrice pour le bébé à naître. Après quelques explorations infructueuses, elle demande à Orchaïse, dans l’épicerie de Mme Rayrolles, si celle-ci ne pourrait pas lui indiquer quelqu’un dans le village. Une jeune fille, jolie blonde enjouée de quinze ans, Andrée Breton, aide l’épicerie. Convaincue que ce rôle conviendrait à sa mère, qui a déjà eu l’occasion de l’exercer – peut-être aussi avec le secret espoir de pouponner - , elle recommande la route de Touchemoreau, où elle vit avec ses parents, Charlotte et Léon Breton.²³¹

Après la mort de sa mère en 1980, Alain-André Bernstein a retrouvé la correspondance qu’elle avait conservée concernant son sauvetage. L’amour ressort constamment des

²³⁰ Sylvain Brachfeld. *Ils ont survécu...*, p. 144.

²³¹ Alain-André Bernstein. *Gardez mon fils près de vous : Correspondance pour un enfant caché*. Paris, Le Manuscrit, 2008, pp. 59-61.

lettres qu'Héliette a reçues de maman Charlotte ; elle raconte les petits développements du bébé avec tendresse et fierté, écrivant par exemple, « Je l'ai assis dans la chaise, un coussin sous lui et un derrière le dos et soutenu sous le bras il ne peut glisser, il se tient très bien et paraît très heureux d'être à table. »²³² Malgré leur attachement au petit, et sans doute à cause de leur amour pour lui, la famille Breton a rendu Alain-André à ses parents de façon juste en 1946 :

Je comprends très bien que vous repreniez Alain : il est encore à l'âge où on s'acclimate et il est content d'aller à Vincennes ; il a le bonheur de retrouver ses parents malgré la tourmente, c'est beaucoup et c'est énorme ; quant à moi, si je perds mon petit ami, ne vous en faites pas de chagrin, ce sera assez d'une qui aura beaucoup de peine ; mais comme vous le dites, je le retrouverai de temps en temps et avec plaisir. Ce que je demande, c'est qu'il ne sache pas que je peux pleurer son départ. Il trouve cela naturel et c'est naturel aussi.²³³

Le témoignage de Bernstein exprime la meilleure hypothèse : l'adoption temporaire d'un bébé juif par un couple catholique altruiste qui l'aime mais qui le rend à ses parents sans histoires. Parmi les témoignages de notre corpus, sa situation est aussi l'exception à la règle.

Brachfeld précise une autre motivation plus complexe :

Parfois, le motif principal était dicté par le désir d'adopter un enfant. Maurice Heiber, responsable de la section enfance du CDJ, écrit dans son rapport que les demandes d'adoption venaient des quatre coins [de Belgique] et de tous les milieux : ouvriers, familles modestes, milieux aisés, notaires, avocats, industriels, etc. Selon lui, les motivations pour ces demandes étaient la solidarité, la charité, et surtout le vœu d'avoir un enfant à soi. Il cite une série d'exemples qui sont liés à des drames humains. Plus que tous les autres cas, les cas d'adoption furent à la base de problèmes sérieux, voire de drames, lorsqu'à la Libération, un membre de la famille venait réclamer l'enfant. On imagine la déchirure entre les

²³² *Ibid.*, 72.

²³³ *Ibid.*, p. 275.

parents adoptifs et l'enfant. Il y eut des cas où le sauveteur refusa de rendre l'enfant à sa mère.²³⁴

Dans son témoignage intitulé *La Guêpe*, Charlotte Goldberg se souvient d'une situation où une voisine qui « avait proposé un service, dans un élan de compassion, sincère au premier moment » a non seulement fait baptiser la petite (un cas que nous examinerons de près dans le dernier chapitre), mais a refusé de la rendre à sa famille après la guerre.²³⁵ Ayant convaincu les parents de Charlotte de la lui confier au lieu d'essayer de passer la ligne de démarcation avec une fille d'à peine six ans, Emma Léger soigne la « fillette agréable, joyeuse, dont la tête bouclée et les grands yeux verts rappelaient ceux d'une petite actrice américaine à succès, Shirley Temple [qui était] pour elle un cadeau du ciel de cette famille juive d'en face. »²³⁶ Bien que la petite vive dans une « atmosphère chaleureuse » chez 'mamie Léger', elle se trouve au milieu d'un drame lorsque son oncle tente de la recueillir en 1945, trois ans après la séparation de sa famille :

Pour me rendre à la famille, [Mme Léger] avait demandé à être payée. Ma tante me répéta longtemps qu' « on » avait payé pour moi. Madame Léger pensait-elle que les Juifs ne voudraient pas payer pour une enfant, qu'elle pourrait ainsi me garder ? On s'attache à une enfant de dix ans, peut-être souhaitait-elle m'aimer encore ? Je fus rendue à ma famille. Je ne revis jamais celle qui m'avait élevée pendant ces années noires, je ne sus rien de sa mort. Moi qui avec elle avais assisté de manière marquante à plusieurs enterrements, je ne fus pas présente au sien. Quitter cette famille fut pour moi un second deuil, un arrachement. De nouveau on m'enlevait, me plaçait ailleurs, avec une fois de plus un autre nom, une autre vie. Une vague chose que l'on pose ici, puis-là.²³⁷

²³⁴ Sylvain Brachfeld. *Ils ont survécu...*, p. 145.

²³⁵ Charlotte Goldberg. *La Guêpe : propos recueillis par Geneviève Créon*. Nancy, La dragonne, 2002, p. 38.

²³⁶ *Ibidem*.

²³⁷ *Ibid.*, p. 80.

Adulte, Charlotte Goldberg remet en question la motivation d'Emma Léger, suggérant qu'elle désire une belle enfant à garder : « Elle recueillait une fleur à cultiver, elle en ferait sa fille. »²³⁸ Démunie de ressources dès la mort de son mari et le déclenchement de la guerre, la veuve recevait probablement de l'argent pour elle de la part de « G.N., le délégué de l'Union Générale des Israélites de France sur Nancy. »²³⁹ Qui plus est, Charlotte se souvient que la fabricante de chemisiers et de blouses n'a rendu ni la machine à coudre de son père, qui était tailleur, ni les autres effets personnels (y compris deux plateaux à laiton prisé) que sa mère lui avait confiés en même temps que sa fille. Ses motivations étaient donc à la fois affectives et intéressées. Sans doute, le sauvetage d'une enfant juive n'était pas un acte de résistance contre les Nazis, étant donné qu'elle « admirait l'ordre allemand » et qu'elle avait choisi de louer une chambre de son appartement « à la maîtresse de A., le chef de la milice, premier adjoint de la Gestapo [qui] passait souvent, avec son grand chien, et faisait sauter [Charlotte] sur ses genoux.»

²⁴⁰ En fin de compte, bien qu'Emma Léger ne soit pas représentée comme étant purement motivée par la solidarité ou l'altruisme, elle finit par protéger la petite juive, toujours soucieuse de la découverte et de la dénonciation. Toute dénaturée que soit la situation, cette femme chrétienne entoure la petite juive clandestine d'affection en la cachant des Nazis. Les parents de Charlotte n'ont pas survécu.

Dans les familles d'accueil représentées dans les textes, l'affection risque donc de se mêler à l'antisémitisme et mener à des drames si les protecteurs voient les enfants comme une propriété, du butin de guerre. Au cours des récits, la charité chrétienne mène à des

²³⁸ *Ibid.*, p. 38.

²³⁹ *Ibid.*, p. 55.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 39.

situations où l'on traite enfant comme un fardeau ou un bon à tout faire dès le début. La charité implique un déséquilibre entre le donateur et le destinataire ; c'est ce premier qui détient tout le pouvoir, tandis que ce dernier y est soumis. C'est la nécessité qui fait la loi. Ainsi, certaines familles semblent profiter de l'incapacité de la communauté juive à choisir les conditions dans lesquelles ses enfants seront sauvés. Parfois, ces familles sont représentées comme étant « motivées par l'intérêt d'avoir du personnel de maison bon marché et soumis, pour servir à la maison comme garde-malade, comme ouvrier ou comme servante à la campagne. » Ces familles risquaient même profiter financièrement tout en exploitant les enfants, s'ils recevaient de l'argent de l'Assistance publique ou des paiements de la part de la famille ou de la communauté juive.²⁴¹

Séparée de son petit frère et de sa petite sœur, complètement affolée, Ariela Palacz se trouve recueillie à la gare par une femme qui lui paraît très vieille et qui la menace dès la première rencontre : « Je suis ta nourrice, dit-elle. Tu m'appelleras mémère. Si tu es gentille, je te garderai jusqu'à tes 14 ans, sinon tu repartiras d'où tu viens. »²⁴² En ramenant la jeune fille à sa petite maison à la campagne, mémère rencontre une voisine qui lui demande, « Vavez don reçu une petite de l'Assistance ? » et cette première répond, en signalant sa lourde obligation chrétienne, « Hella faut ben. »²⁴³ En réalité, Ariela perçoit que mémère est motivée par l'argent et « les tickets d'alimentation qui lui donnent droit à du sucre, du chocolat, des biscuits » qu'elle reçoit de l'Assistance publique et qu'elle renferme à clé dans le buffet pour en priver la petite. Selon la jeune fille, la main-d'œuvre gratuite représente également une motivation puissante pour

²⁴¹ Sylvain Brachfeld. *Ils ont survécu...*, p. 145.

²⁴² Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille, je t'abandonne*. Jérusalem. Éditions Elkana, 2009, p. 42.

²⁴³ *Ibid.*, p. 43.

mémère, puisque son mari est asthmatique et invalide ; elle met Ariela au travail sans délai :

En revenant à la maison, mémère me donne des consignes. Il n'y a pas de cabinet dans la maison. Il n'y a pas d'eau non plus. Elle m'apprendra à aller chercher l'eau à la pompe avec deux pintes qui se trouvent sous l'escalier. Ça sera mon travail du début. Ensuite, mémère m'apprendra à faire d'autres choses parce qu'on ne peut pas être nourri sans rien faire. [...] Pour me faire aimer de Mémère, je tâche de bien faire le travail qu'elle me donne en revenant de l'école, où je suis toujours bête. Maintenant, je sais laver le carrelage à genoux comme mémère, avec du savon noir et une brosse, mais je me fais secouer parce que je n'essore pas assez la serpillière. Pourtant, je serre très fort. Je fais aussi la vaisselle avec de l'eau qui doit être très chaude pour retirer le 'graillon'. Je fais briller les casseroles en frottant avec du sable. Je vais chercher l'eau à la pompe avec les deux pintes en disant à mémère que ça n'est pas lourd du tout. Quelquefois, j'aimerais que mémère me fasse un compliment, ou bien qu'elle me dise un mot gentil.²⁴⁴

Au lieu de faire des compliments à Ariela, mémère la prive complètement d'affection et la gifle régulièrement. Évidemment, elle croit que le fardeau de la charité chrétienne l'autorise à exploiter et maltraiter sa protégée. Mais il faut également reconnaître que le stress et les privations de la guerre font que « les gens ne sont plus ce qu'ils étaient. Ils ont été contraints de devenir autres, laids, physiquement et moralement, et cruels pour survivre. »²⁴⁵ Brachfeld note que dans ces cas où les sauveteurs étaient motivés par l'intérêt d'avoir de la main-d'oeuvre bon marché (ou gratuite) et soumise, « les risques étaient similaires et le résultat identique ; le clandestin était sauvé. »²⁴⁶ En effet, Ariela a survécu, tandis que sa mère et la majorité des membres de sa famille sont morts.

²⁴⁴ Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille...*, pp. 45, 56.

²⁴⁵ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*. Yod (en ligne) 19, Aharon Appelfeld, *cinquante ans d'écriture*, mis en ligne 16 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965>, p. 4.

²⁴⁶ Sylvain Brachfeld. *Ils ont survécu...*, p. 145.

Il existe, pourtant, des motivations encore plus cruelles. Suivons encore le modèle de Sylvain Brachfeld, qui postule que dans certains cas « une motivation purement négative animait les gens qui ont caché des Juifs dans le seul but de leur soutirer de l'argent. [...] On connaît aussi l'attitude répugnante de ceux qui ont profité de la détresse de leur protégé – adulte ou enfant – pour l'abuser sexuellement. »²⁴⁷ Bien que nous n'ayons pas d'exemples où des individus catholiques aient sauvé les jeunes juifs dans l'intention *explicite* de soutirer de l'argent aux Juifs ou de les abuser sexuellement, les enfants se souviennent qu'un certain nombre de prêtres dans les institutions catholiques les abusaient. Revenons à Charlotte Goldberg qui, suite à la libération de Nancy, se trouve enfermée dans un pensionnat catholique qui s'appelle le Petit Arbois :

Il y avait là également un vieux prêtre, qui me passait la main dans la culotte et dénudait son sexe devant les fillettes lorsqu'il fallait porter les vins de messe. Sans doute aurions-nous été traitées de petites vicieuses si nous en avions parlé. Écrasée par cette atmosphère d'hypocrisie et de censure, je mourais de tristesse, en butte aux réprimandes, aux règlements, aux attouchements.²⁴⁸

Jean-Jacques Fraenkel, lui aussi, se trouve dans un pensionnat catholique, l'école Notre-Dame à Pontgibault, où il décrit une atmosphère d'agressivité causée surtout par l'absence de nourriture suffisante. Un certain religieux, frère Maxime, profite de façon impardonnable de la faim du garçon :

Seul le frère Maxime, à la panse rebondie, au visage adipeux et luisant de graisse, semble avoir un comportement autre. Sous prétexte de me parler de la religion, il me fait venir dans sa chambre qui est aussi l'économat et où se trouve entreposées quelques réserves alimentaires. Là, pour me faire rire, dit-il, il me chatouille avant de glisser ses mains potelées dans ma culotte. Je n'y vois aucun mal et ne suis absolument pas conscient de ce que cela représente et de son vice. Je pense qu'il m'aime bien, tout

²⁴⁷ *Ibidem.*

²⁴⁸ Charlotte Goldberg. *La Guêpe : propos recueillis par Geneviève Créon.* Nancy, La dragonne, 2002, pp. 72-73.

simplement. Au bout d'un moment, probablement satisfait de son tripotage, il me renvoie dans la cour avec une poignée de bonbons. Cela se reproduit deux ou trois fois par semaine.²⁴⁹

Or, ces deux pédophiles ne se sont peut-être pas impliqués de façon délibérée dans le sauvetage des enfants juifs afin de les exploiter ; ils se trouvaient probablement déjà en place dans des institutions où ils avaient accès à des enfants vulnérables, et qu'ils auraient abusé de n'importe quel enfant facilement soumis. Les enfants juifs isolés de leurs familles et de leurs communautés décimées étaient particulièrement vulnérables, car à qui pouvaient-ils demander de l'aide ? Qui les croirait ? La crainte qu'ils expriment, d'être expulsés des institutions catholiques et déportés, les empêchaient de porter la moindre plainte contre un homme d'Église. Affamés, ils refusaient même de demander poliment un peu plus à manger s'il restait de la nourriture... pas question de porter une accusation d'abus sexuel. Même si les organisations de secours comme l'OSE, qui plaçaient les enfants dans ces institutions, se donnaient comme principe de surveiller leur bien-être, elles manquaient généralement de ressources financières et humaines. Il était donc incertain que ces organisations puissent surveiller adéquatement la situation de chaque enfant, afin d'empêcher et de découvrir de telles crises.

En dépit de son expérience horribile dans le pensionnat catholique, Jean-Jacques avait auparavant connu la bonté de plusieurs amis chrétiens de ses parents, qui étaient motivés par leur affection et leur solidarité envers la famille. Brachfeld observe que « d'une manière générale, l'aide accordée par les particuliers et les familles trouvait son fondement dans la motivation humaniste, patriotique et/ou religieuse [et que] nous avons

²⁴⁹ Jean-Jacques Fraenkel. *L'abus de confiance*. Paris : Éditions Biblieurope, 1997, p. 138.

des cas où le sauveteur était un ami personnel ou une relation du Juif, plaçant la motivation sur un plan personnel. »²⁵⁰ Or, les tentatives des amis de sauver un enfant juif pouvait aboutir dans l'échec, puisque le lien étroit entre ces amis et la famille juive était trop évident, trop facile à découvrir et à dénoncer.

Jean-Jacques est donc sauvé en premier temps par les amis de sa mère, qui est très active dans la résistance juive et l'OSE, avant d'être placé dans l'institution catholique où un prêtre l'abuse. Les Woog, des amis suisses, essaient à deux reprises de faire passer le garçon et sa sœur Josette à Lausanne sous prétexte d'un séjour d'été, essayant de traverser la frontière d'abord à Annemasse, puis à Vallorcine, ayant cette fois-ci découvé les étoiles jaunes des vêtements des petits. Malgré leur sincère volonté d'aider les enfants, « les Woog, comme la plupart des Suisses sont très légalistes » ; pour cette raison, Ernest Woog révèle la vraie identité des enfants quand les gardes suisses l'interrogent : « Réfugiés, non. Mais des Français de religion israélite, oui. »²⁵¹ Déçue, Tante Aymée (Mme Woog) achète des cadeaux pour les deux enfants dans la boutique à la frontière, une poupée pour Josette et une petite boîte à musique en forme de chalet pour Jean-Jacques. Plus tard, ces objets symbolisent ironiquement la déception d'un enfant rejeté par la Suisse, pays qui a longtemps refusé de protéger les enfants en danger, sous le prétexte de neutralité : « À Paris, en mangeant un chocolat délicieusement neutre, j'écoute la musique de la liberté interdite de mon petit chalet suisse. »²⁵² N'ayant pas réussi à mettre ses enfants à l'abri en Suisse, Jeanine Fraenkel décide d'entrer en zone Sud non-occupée, à Cannes puis à Nice.

²⁵⁰ Sylvain Brachfeld. *Ils ont survécu...*, p. 144.

²⁵¹ Jean-Jacques Fraenkel. *L'Abus de confiance...*, p. 87.

²⁵² *Ibid.*, p. 88.

Suite à l'invasion de Nice par les Allemands, Jeanine obtient de faux papiers au nom de Francel pour son fils, et le confie à une convoyeuse, « tante » Jacqueline, qui le ramène à Paris. Il reste caché chez sa Marraine et son Parrain jusqu'à ce qu'une accumulation de menaces, y compris « une visite du Docteur Montandon, professeur à l'école de médecine de Paris, qui s'est fait une spécialité : identificateur de Juifs » rende la situation trop dangereuse.²⁵³ Ayant obtenu une lettre de recommandation de « Don... , éminence grise du Vatican, délégué auprès de la mission catholique italienne de Paris », ce jeune couple confie le fils de leurs amis à un convoyeur, Juarès, qui conduit le petit d'institution en institution sur sa moto, au cours de la nuit²⁵⁴. Les uns après les autres, les responsables de ces institutions rejettent le petit angoissé et gelé, jusqu'à ce qu'il soit accueilli à Saint-Nicholas de Buzenval. C'est grâce à l'intelligence et au courage de leur mère, et grâce à la solidarité généreuse de leur marraine et de leur parrain, que ce jeune garçon et sa sœur ont survécu, car leurs deux parents ont disparu à Auschwitz.

Les actions des Catholiques qui ont aidé les enfants juifs passent donc par toute la gamme des motivations humaines positives et négatives. En fin de compte, comme nous l'avons déjà constaté, « les risques étaient similaires et le résultat identique ; le clandestin était sauvé. »²⁵⁵ Cependant, l'expérience et le bien-être de l'enfant dépendent en partie de la situation créée par ces motivations, qui forment donc la base des récits du sauvetage.

Tout comme l'expérience de chaque enfant sauvé, celle de chaque parent s'avère

²⁵³ *Ibid.*, p. 111. Il s'agit véritablement de sa marraine et de son parrain. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la famille Fraenkel était assimilée jusqu'au point où les parents avaient choisi pour leurs enfants une marraine et un parrain catholiques. Pendant que Jean-Jacques se cache dans la cuisine de ces derniers, le Dr Montandon examine leur fils âgé de cinq mois, Guy, « et conclut qu'effectivement ce nourrisson a quelques caractères sémitiques mais pas suffisamment pour le déclarer Juif. »

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 111.

²⁵⁵ Sylvain Brachfeld. *Ils ont survécu...*, p. 145.

entièrement individuelle. Pourtant, la décision ultime de se séparer de ses enfants forme un problème commun qui relie presque tous les récits des enfants cachés. Bien que cette décision soit influencée par une myriade de facteurs associés à la situation familiale et aux circonstances de la guerre même, le cœur de la décision s'avère identique dans tous les cas car elle contredit à cent pour cent la nature humaine. L'instinct humain de protéger ses enfants en les défendant de près, en les collant contre son propre corps, devient inutile dans le monde barbare de la Shoah, où l'on traite les êtres humains comme des bêtes. Sachant qu'ils représentent eux-mêmes la proie des Nazis, le seul choix qui se présente aux parents est de cacher leurs enfants hâtivement avant de fuir à la dernière seconde.

L'idée de cacher les enfants comme mesure préventive circulait lors des premières rumeurs concernant le traitement des Juifs arrêtés et déportés, mais il n'est pas difficile de comprendre que les parents assimilés, se croyant protégés par l'État, gardent leurs petits en niant la réalité jusqu'à ce que la famille soit menacée directement, suite à une visite de la police ou l'arrestation d'un parent, par exemple. Evelyn Krief se souvient de ces rumeurs qui provoquaient des discussions, sans pourtant mener à des décisions dans l'immédiat :

Il y avait eu des rumeurs. On ne les avait pas prises au sérieux. Des camps de travail ? Les hommes peut-être, mais des familles, des enfants, des vieillards ?... Les Allemands toujours si efficaces...Impossible. Tout de même c'était troublant. On réfléchissait, on raisonnait. La situation allait s'aggravant, non ? Il valait peut-être mieux prendre des précautions, envoyer les enfants à la campagne, chez une nourrice, dans une pension, chez des bonnes sœurs, chez des curés...Mais des enfants quand même...²⁵⁶

²⁵⁶ Evelyn Krief. *Une Enfance interdite, ou, La petite marrane*. Paris, L'Harmattan, 1997, p. 45.

Plus sérieux que les rumeurs étaient les avis et l'intervention directe des membres de la communauté non-juive qui avaient accès à des informations concernant le sort des enfants à partir de 1942. Dans les cas d'Ariela Palacz et de Saul Friedländer, le secours était organisé par un administrateur dans une école publique. La vie de cette première change immédiatement et imprévisiblement lorsque la famille reçoit une visite de la directrice de son école :

Un jour, la directrice de mon école, mademoiselle Vieillot, vient à la maison. Elle parle avec papa et maman. Maman paraît ne pas comprendre ce qu'elle dit, et moi je ne comprends pas pourquoi la directrice est chez nous, mais je suis très fière. Quand mademoiselle Vieillot quitte mes parents, elle m'embrasse, ce qui m'étonne beaucoup. Elle me dit : Sois très sage. Moi, je me demande quand je retournerai à l'école. Et puis est arrivée cette nuit-là.²⁵⁷

Respectant les conseils de la directrice, les parents d'Ariela confient leurs trois enfants à l'Assistance publique, sans hésitation. Saul Friedländer, lui aussi, est sauvé par le directeur de son école peu après la grande rafle de Paris, 16 juillet 1942, qui ciblait les Juifs étrangers :

Quelques jours plus tard, les premiers convois de déportés en provenance de la zone libre franchirent la ligne de démarcation. Les autorités de Vichy livrèrent d'abord les cinq mille Juifs étrangers déjà internés, puis en arrêtèrent sept mille de plus, au cours du mois d'août. Mes parents, affolés par l'évolution rapide de la situation, décidèrent de me cacher à tout prix. Mais que choisirent-ils dans leur désarroi ? Une maison d'enfants près de La Souterraine, en Creuse, une maison d'enfants juifs... Pascal Delaume, le directeur de l'école communale, se chargea de m'accompagner.²⁵⁸

Les parents de Saul prennent leur décision sur le champ, confiant leur garçon à un membre respecté de la communauté, bien qu'ils ne le connaissent qu'à peine :

²⁵⁷ Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille...*, p. 25.

²⁵⁸ Saul Friedländer. *Quand vient le souvenir*. Paris, Seuil, 1978, p. 70.

[...] Pascal Delaume, ce père tranquille, proche sans doute de la cinquantaine, légèrement ridicule à cause de sa rondeur, de sa perruque et de sa maladresse, en est venu à symboliser pour moi le brave homme dans la pleine acception de ce terme : ils nous connaissent à peine et, de toute manière, la prudence ne pouvait que l'inciter à la passivité. Fallait-il donc, au moment où commençaient les rafles, au moment où la police était plus zélée que de coutume, qu'il fit ce voyage, risquant à tout moment d'affronter un contrôle et, pour le moins, de graves désagréments ? Fallait-il qu'il fit un geste quand les gens devinrent si avares même du moindre regard ? Cher Pascal Delaume, à Nérès je ne dépassai pas le cours moyen, je ne fus pas dans votre classe, mais pour moi, vous resterez un exemple, et un lointain ami.²⁵⁹

Grâce à Pascal Delaume, les parents de Saul réussissent à le mettre à l'abri temporairement.

Mais avant tout, il attribue sa survie à la perspicacité de ses parents, qui avaient bien compris les risques avant de prendre la décision déchirante de se séparer de lui. Il reproduit une lettre révélatrice envoyée par sa mère à une connaissance catholique, « M^{me} M. de L. », dans son texte :

Dans mon désespoir je m'adresse à vous, car j'ai appris par mon mari que vous aviez pitié de nous et que vous compreniez ce qui nous advenait. Nous avons réussi, pour l'instant tout au moins, à sauver notre garçon... mais je ne voudrais pas le laisser là où il est car, aujourd'hui on ne peut plus avoir confiance en une institution juive. Je vous en supplie, chère Madame, acceptez de vous occuper de notre enfant et de lui assurer votre protection jusqu'à la fin de cette terrible guerre. Je ne sais pas comment il pourrait être le plus sûrement sauvegardé, mais j'ai la plus totale confiance en votre bonté et en votre compréhension. Le sort de mon mari et le mien sont désormais entre des mains de Dieu. S'il veut que nous survivions, nous verrons la fin de cette horrible période. S'il faut que nous disparaissions, nous aurons au moins le bonheur de savoir que notre enfant bien-aimé est sauvé. Le petit est très bien pourvu en habits, en linge et en chaussures et il y a aussi suffisamment d'argent pour lui. Je viendrai tout déposer chez vous si vous avez l'immense bonté de me dire oui... Légalement, nous ne pouvons plus exister.²⁶⁰

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 71.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 76.

Dans cette lettre, la mère de Saul exprime les trois facteurs les plus importants qui poussent les parents à cacher leurs enfants : le désespoir, l'amour de l'enfant, et la conviction qu'ils vont probablement mourir. Au bout du compte, les parents de Saul avaient raison ; ils n'ont pas survécu.

Le fait d'arriver à cette dernière conviction n'est pourtant pas évident, et les enfants confirment que les deux parents ne s'entendaient pas toujours sur ce point, ou qu'ils sont arrivés à la même conclusion à différents moments. Les parents d'Alain-André Bernstein, par exemple, ne partageaient pas une perspective identique concernant la menace envers leur famille :

Comme tous [ma mère] ne sait pas ce qu'il va advenir, jusqu'où elle va aller ainsi. Et pourtant il lui faut accoucher et trouver un refuge pour le bébé.

Sans pouvoir imaginer le pire, progressiste, elle a une petite idée de ce dont est capable l'Allemagne totalitaire nazie. Informée – des réfugiés Juifs allemands sont accueillis dans les institutions Rothschild – , elle a des raisons d'inquiétude, juive des motifs d'angoisse.

D'autant plus que Léon, membre de la délégation française d'athlétisme aux Jeux olympiques de Berlin en 1936, a vu personnellement dès cette époque le nazisme en action ; même si la façade avait été ravalée pour l'occasion. Le danger du régime, le fanatisme des masses ne lui ont pas échappé. Mais il minimise encore le risque politique et surtout racial et antisémite.

Et lui, l'ancien combattant patriote reste persuadé que la République et l'armée françaises sauront faire face. Il n'est pas seul à croire aux valeurs et à la force républicaines, au point de manquer de clairvoyance.²⁶¹

Certains survivants louent la perspicacité de leurs parents rétrospectivement, car il fallait sans doute avoir compris le danger de façon presque clairvoyante avant d'évaluer ou d'accepter la solution déchirante de quitter leurs enfants. Chaskel Frajlick exprime très directement son appréciation de son père :

²⁶¹ Alain-André Bernstein. *Gardez mon fils près de vous : Correspondance pour un enfant caché*. Paris, Le Manuscrit, 2008, p. 60.

Si mon père s'était laissé prendre au piège, nous aurions été embarqués avec mes grands-parents, dans le même transport parti de Malines, ce funeste 4 août 1942. Destination Auschwitz. Eux ont été gazés immédiatement à l'arrivée. Et moi, trop jeune, je les aurais accompagnés dans la respiration des effluves mortels du Zyclon B [...] Grâce à sa perspicacité, nous avons survécu au désastre. Il n'a jamais cru à la propagande des Allemands, ni à leurs pièges, même quand ils utilisaient des appâts plausibles ou des rabatteurs Juifs. C'était un homme sans alibi, un *Mensch*.²⁶²

Évidemment, le fait d'avoir prévu les conséquences de la *Solution finale* nazie et d'avoir trouvé une famille ou une institution d'accueil n'aboutissait pas inévitablement à la décision de cacher ses enfants. Les survivants se souviennent parfois que leurs parents, incapables de supporter la séparation, ont essayé de les reprendre à plusieurs reprises, avant de devoir les faire cacher à nouveau. Par exemple, lors de l'Exode de Paris en 1940²⁶³, la mère d'Alain-André Bernstein reprend son bébé, et l'emmène avec elle, espérant se sauver en fuyant l'invasion. Ayant fait à pied le trajet d'Orchaise jusqu'à Tours, où les Nazis s'installent peu avant son arrivée, la mère se trouve dans impossibilité de garder son enfant : « Elle comprend, elle sait que le refuge de son enfant se trouve à Orchaise. Bien heureuse d'en posséder un, elle m'y ramène donc, plus mort que vif. »²⁶⁴

Le désir de cette mère de reprendre son enfant semble tout à fait naturel, malgré le fait qu'elle ne sait pas le nourrir, faute de ressources ; sa décision de le ramener est sans doute née d'un désespoir total.

²⁶² Chaskel Frajlick. *À la recherche d'Ezéchiel : Copeaux de vie d'un enfant juif caché*. Ottignies, Éditions Quorum, 1995, pp. 29, 71.

²⁶³ Bernstein donne la définition suivante de l'Exode : « Le 10 mai 1940 s'ouvre la phase armée du conflit mondial. Hitler choisit de contourner les lignes de défenses françaises par le nord, envahissant des pays non belligérants (Pays-Bas, Belgique, Luxembourg) pour vaincre la France. Des millions de civils fuient les combats vers le sud, épisode qu'on appelle l'Exode ». Bernstein, Alain-André. *Gardez mon fils près de vous...*, p. 65.

²⁶⁴ *Ibidem*.

Arié Renous imagine l'angoisse de ses parents, qui devaient lutter contre l'instinct parental afin de remettre leurs enfants à des inconnus, ce qu'ont fait la plupart des parents confiant leurs enfants aux Catholiques :

Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer derrière cette porte qui claque. Mes parents devaient en parler, lorsqu'ils nous ont 'exilés'. Une presque inconnue a pris en charge deux de leurs enfants, pour une destination inconnue, afin qu'ils soient remis à des étrangers. Ils ne connaissaient pas le nom de ceux qui vont les héberger. Et si ces hôtes se transformaient en ravisseurs ? Mes parents ne connaissaient pas leur adresse. Vers où vont-ils diriger leurs recherches, si nous nous perdions ? Ils ne savent pas quel train nous prendrons, ni où nous irons, ni dans quelles conditions. Ils ne savent tout simplement pas si nous arriverons à destination, les routes, les trams, les trains sont tellement dangereux par les temps qui courent, la Gestapo opère des contrôles à tout moment et en tous lieux. Ils doivent se demander si ce n'est pas la dernière fois qu'ils nous voient. Oui tout cela a dû se passer dans la tête de mes parents, après que la porte eut claqué. Devait-il être dangereux le moment qu'ils vivaient, pour être complices de cet arrachement. Devaient-ils se savoir en danger de mort pour accepter cet enlèvement. Je ne sais si dans pareil cas, je trouverais le courage qu'ont eu mes parents pour faire à mes enfants ce qu'ils ont fait à moi, mais je ne me souhaite pas, à posteriori, me trouver un jour devant le dilemme qui fut le leur.²⁶⁵

Exilés, destination inconnue, étrangers, ravisseurs, si nous nous perdions, dangereux, complices d'arrachement, dernière fois, danger de mort, dilemme....Voilà le champ lexical qui caractérise l'enjeu psychologique sous-tendant cette décision.

Cinquante ans après la guerre, ayant élevé leurs propres enfants, les survivants ont tendance à réfléchir ouvertement sur la décision de leurs parents. Ces enfants qui se sentent si seuls au monde, tout abandonnés, se mettent en tant qu'adultes à comprendre avec compassion le choix qui a mené à leur survie, cette décision paradoxale qui les a sauvés tout en les détruisant. Charlotte Goldberg la caractérise comme étant « inhumaine » :

²⁶⁵ Arié Renous. *Deux Saisons en enfer : L'Enfant caché*. s.l., Arié Renous, 2004, p. 25.

Mes parents me confiaient à une femme qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils saluaient à peine dans la rue, car ils n'étaient pas du même milieu, pauvres parmi les pauvres. Ma mère n'était pas allée à l'école, mais elle avait beaucoup de sensibilité. Elle avait pris là une décision inhumaine, car il est inhumain de laisser ses enfants derrière soi. Je dis : ma mère, car ce sont des décisions qui appartiennent plus aux mères qu'aux pères. Le déchirement est le même pour le père, mais c'est la mère qui dit : il faut. Jamais un mari ne prendrait pareille décision. [...] Ce n'était pas un sentiment d'abandon, ils ne m'avaient pas abandonnée, les enfants cachés n'ont pas été abandonnés. Mes parents m'avaient laissée à quelqu'un, confiant leur petite, leur dernière-née. Les autres, mon frère, mes sœurs, partirent avec eux. Ils me sauvèrent ainsi, par cet acte en apparence si simple, si dense d'intuition et de courage, cet instant presque sans poids, où l'on ne se donne pas le temps de pleurer, dont on veut croire qu'il n'est qu'un passage, un accident de parcours, un arrangement provisoire.²⁶⁶

Les témoignages confirment que la responsabilité du sauvetage pesait principalement sur la mère. Cependant, il faut reconnaître que la protection de l'enfant était une extension du rôle traditionnel de la mère au foyer et que le père était souvent absent, ayant été arrêté en premier. Mais d'autres témoignages confirment qu'un père sait lui aussi prendre la décision de remettre son enfant à des inconnus afin de lui sauver la vie.

Que la décision finale de se séparer de ses enfants retombe sur la mère ou sur le père, la souffrance qui en découle reste inimaginable. Les enfants de notre corpus n'abordent guère ce sujet ; la moitié d'entre eux n'ont presque rien su de l'expérience personnelle de leurs parents, étant donné que ces derniers ont été tués par les Nazis. Saul Friedländer, qui a, tragiquement, perdu ses deux parents, souligne le courage de ces derniers face à l'agonie de la séparation :

Mes parents m'avaient mis en sécurité, mais voici que je m'étais enfui, que j'avais couru vers eux, incapable de supporter la séparation. Pouvait-on m'arracher à eux, une seconde fois ? Je me tenais aux barreaux du lit. Comment mes parents ont-ils eu le courage de me desserrer les mains sans éclater en sanglots devant moi ?

²⁶⁶ Charlotte Goldberg. *La Guêpe...*, p. 36.

Tout a été emporté par la catastrophe et par le temps. Ce que mon père et ma mère éprouvèrent à ce moment-là a disparu avec eux ; ce que je sentis a sombré dans l'oubli et, de tout ce déchirement, il ne reste qu'une vignette de mémoire, l'image d'un enfant descendant la rue de la Garde, dans le sens inverse à celui que, peu avant, il avait pris, sous une paisible lumière d'automne, entre deux religieuses vêtues de noir.²⁶⁷

Quant aux parents survivants, la panoplie de leurs réactions dans l'après-guerre s'avère presque illimitée. Certains se permettaient de se plaindre sans cesse tout en niant la souffrance de leurs enfants, tandis que d'autres refusaient d'exprimer leur propre souffrance pour éviter de la transmettre à leurs enfants. Même après la Libération, beaucoup d'enfants cachés sont restés tout à fait dans le noir quant aux expériences de leurs parents.

Dans le cas des enfants cachés par les Catholiques, le sauvetage équivaut presque toujours à la séparation, car il était moins difficile de faire disparaître un seul enfant que de cacher une famille entière. Les amis et les voisins hésitaient à cacher les adultes, qui étaient plus reconnaissables que les enfants : « 'Chut !' fait la dame, ajoutant : 'Quelqu'un pourrait vous reconnaître ! C'est pour cela que je n'ai pas pris votre maman. »²⁶⁸ Sarah Kofman représente une exception notable à cette règle, étant donné qu'elle a été cachée avec sa mère dans l'appartement de « mémé ». La veuve catholique a néanmoins réussi à séparer la fillette de sa mère sur le plan moral et émotif en dénigrant sa judaïté, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Un deuxième enfant, Roland Gaillon, a été caché chez ses grands-parents, qui étaient eux-mêmes dans le processus d'une conversion sincère au catholicisme.

²⁶⁷ Saul Friedländer. *Quand vient le souvenir...*, pp. 84-85.

²⁶⁸ Marguerite Quddus Elias. *Cachée : Mémoires illustrés par l'auteure*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2007, p. 40.

Le plus souvent, les institutions catholiques n'étaient ni en mesure d'accueillir des adultes, ni de cacher des fratries complètes au même endroit. Les couvents n'acceptaient que des fillettes et les monastères n'acceptaient que des garçons. Même si les enfants se trouvaient dans un établissement mixte - un orphelinat, par exemple - ils étaient rarement placés avec un frère ou une sœur, parce que leur identité était moins difficile à dissimuler s'ils n'avaient aucun contact avec leur famille. Le risque que Payèlè (Paulette) oublie de dire *Jacques* au lieu d'*Isaac*, par exemple, se réduit de cette façon.²⁶⁹ Bien sûr, il existe des cas où des familles catholiques ont caché des familles juives intactes ; cependant, nous n'avons pas trouvé de témoignage de survivant juif racontant cette expérience.²⁷⁰

Les enfants insistent sur le moment de la séparation, qui représente à la fois un point culminant et un décalage : paradoxalement, leur histoire commence et se termine sur le même instant. Séparés de leurs parents, ils ont la possibilité de vivre ; par contre, ils ont l'impression d'être paralysés et asphyxiés en silence, c'est à dire de mourir. Dans *Les Enfants cachés en France*, la psychologue Nathalie Zajde observe que

[I]es enfants cachés ont tous été ou failli être arrêtés. Certains ont été internés, puis miraculeusement libérés. Beaucoup ont assisté à l'arrestation de proches, d'amis, de voisins et même de leurs parents. Ils ont tous été confrontés à la police française, à la milice et aux Allemands qui avaient ordre de les faire disparaître. Ils ont souvent été dénoncés. Ils se sont cachés. Ils ont fui. Ils ont cru à maintes reprises qu'ils allaient mourir, *ils*

²⁶⁹ Ariela Palacz dévoile ce risque préalablement, au moyen d'une anecdote : « Un jour, Isaac rentre furieux à la maison : À partir de maintenant, tu ne m'appelles plus Isaac mais Jacques. Si tu te trompes, tu recevras une bonne gifle. Ça alors ! Et moi, comment tu dois m'appeler ? Toi, ça ne change pas. À l'école, dans la rue, tu restes Paulette. Pour Claude et Nicole, ça ne change pas non plus. Ce qui est bizarre, c'est que mes parents donnent raison à Isaac. Pardon, à Jacques. Je me trompe souvent mais jamais mes parents ne laisseront mon grand frère me gifler. En quoi suis-je responsable si son nom ne lui plaît plus ? Quand nous nous chamaillons, je le regarde droit dans les yeux et, pour le narguer, je lui dis : -I-S-A-A-C-, puis je cours me réfugier dans les jupons de maman. » Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille...*, p. 23.

²⁷⁰ En effet, c'est le cas de la famille Mes qui a inspiré cette thèse.

se sont littéralement vus morts et, finalement, sont restés en vie. Leur âme a sursauté. Elle leur a été « raptée ». ²⁷¹

L'un après l'autre, les enfants de la Shoah expriment des sentiments d'engourdissement, de paralysie et de mutisme au moment de la séparation. Dans *La guêpe*, la mère de Charlotte Goldberg la confie à sa voisine sans complication logistique : aucune visite de la police, aucune convoyeuse, aucun train. Mais du point de vue émotif, le gouffre créé lorsqu'elle traverse le couloir de son immeuble pour aller vivre sans ses parents, ses sœurs et son frère aîné, ne se trouve nullement diminué par la proximité du lieu de sauvetage. L'auteur exprime sa peur en ironisant l'image d'un canapé, ce meuble qui représente normalement le confort et le repos. Pour la petite fille cachée, il devient une bête menaçante, une guêpe qui plane en tête de son texte et inspira le titre de son témoignage:

Ce fut une nuit dense, pivot de ma mémoire. Mamie Léger m'avait couchée sur un canapé au dossier bombé, rayé de jaune et de noir. J'étais sur une guêpe, immense et inquiétante, fixe dans le silence nocturne. Mes grands yeux ouverts sur l'ombre contemplaient les murs de la salle à manger, très consciente de l'acte qui venait de se jouer. Une douleur de plomb engourdissait mes bras. Les enfants sont comme les animaux, ils pressentent des choses ; je savais que je ne les reverrais pas. ²⁷²

Seule sur cette immense guêpe inquiétante, Charlotte manque la capacité de s'en défaire, à cause de cette douleur de plomb. Au cours de l'épisode du sauvetage, les enfants sont explicitement réduits au silence, pour des raisons de sécurité et de convenance ; évidemment, il était dangereux et pénible de convoier ou de cacher un enfant qui ne savait pas se taire.

²⁷¹ Nathalie Zajde. *Les Enfants cachés en France*. Paris, Odile Jacob, 2012, p. 25 (nous soulignons).

²⁷² Charlotte Goldberg. *La Guêpe...*, p. 36.

Ariela Palacz se souvient de l'avertissement d'une convoyeuse : « Une dame me prend par la main et nous montons de nombreux escaliers. La personne s'adresse à moi et me dit sévèrement : ne pleure pas, ne crie pas, ne fais pas de bruit, ici il y a des enfants qui dorment. Mais je n'ai toujours pas dit un mot. »²⁷³ Indépendamment des avertissements, les enfants éprouvent une incapacité à parler ou à crier qui s'apparente à l'engourdissement. À la sensation de paralysie vient donc s'ajouter un mutisme profond. Accompagnée d'une convoyeuse de l'Assistance publique, la fille se trouve à la gare :

Nous arrivons à la gare. Comment décrire l'indescriptible ? Une pagaille, des cris, des bousculades. Des policiers français avec des soldats allemands accompagnés de leurs chiens. Les soldats et les policiers hurlent. Les chiens aboient en montrant leurs crocs. Des hommes courent dans tous les sens. Certains sont rattrapés, jetés à terre, roués de coups avec la crosse des fusils. Il y a une odeur de sang qui me donne la nausée. Il y a le bruit sourd que font les coups sur les corps. Je suis prise de panique et de tremblements. Je décide de me sauver. Je veux rentrer à la maison, chez papa et chez maman. Dans cette pagaille, personne ne s'apercevra de mon absence. Dehors je demanderai à quelqu'un de m'accompagner à mon adresse. Je suis prête à m'élancer.

Le désir de s'élancer ne domine pourtant pas la paralysie impuissante, ainsi dans le passage suivant, l'auteur répète trois fois la phrase « je ne bouge pas », écrite en lettres majuscules pour amplifier son horrible conflit :

JE NE BOUGE PAS.

J'essaie de mettre un pied devant l'autre.

JE NE BOUGE PAS.

Je suis collée au sol. Paralysée. Personne ne fait attention à moi. J'essaie encore une fois.

JE NE BOUGE PAS.

Les convoyeuses chargées de nous accompagner ont trouvé un chariot porte-bagages vide sur lequel elles font asseoir les enfants. Comme je suis la plus grande, elles me demandent de les surveiller pendant qu'elles s'occuperont des billets. Dès que les deux femmes s'éloignent, tous les petits enfants se mettent à pleurer. Je me tiens devant eux.

²⁷³ Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille...*, p. 28.

JE NE BOUGE PAS²⁷⁴

C'est à ce moment précis qu'Ariela voit son petit frère et sa petite sœur dans la gare. Elle arrive à crier leurs noms, ce qui incite les convoyeuses à leur permettre de s'asseoir ensemble dans le train, puis dans l'autocar. Aussitôt arrivés à leur destination à la campagne, ils sont à nouveau séparés. Ce moment n'est pas moins déchirant que celui où Ariela doit quitter sa maison. Sa seule et dernière question à ce moment-là avait été « Où est maman ? » Complètement bouleversée par la perte de Claude et Nicole, elle est maintenant atteinte d'un mutisme presque total qui dure le temps de sa clandestinité :

Désespérée, impuissante, je les regarde s'éloigner de moi. Je les suis du regard jusqu'à ce qu'ils deviennent un tout petit point et... il disparaissent de ma vue. Dans ma gorge monte un cri. Il gonfle, il gonfle, mais ne sort pas. Un terrible cri muet. Je ne savais pas qu'on pouvait tellement souffrir. Jamais les mots ne pourront traduire. La séparation est cruelle.²⁷⁵

En effet, la séparation est tellement cruelle qu'un enfant risque de dissimuler son identité jusqu'à ne plus savoir qui il est vraiment, au moment même où on le coupe de sa famille. Dans *À la recherche d'Ézéchiël*, l'enfant meurt symboliquement au moment de la séparation, et il se trouve remplacé par un autre qui porte un nom chrétien, Charles. Chaskel Frajlick ne démasque donc sa vraie identité que cinquante ans après la guerre, suivant une intervention psychanalytique qui ouvre les portes auparavant fermées de sa mémoire. Dans la scène suivante, le petit garçon lutte pour comprendre la situation :

-Et pourquoi je ne peux pas venir avec vous ?
-Il n'y a pas de place. Même Max est dans une autre famille. Quand la guerre sera finie, on retournera tous à la maison.
-Quand ?
-Je ne sais pas. Personne ne sait.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 40.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 42.

Au plus profond de mon être, je pressens l'imminence d'une catastrophe.

-Qui est cette dame ? C'est une cousine de Valentine ?

-Non, elle n'est pas une cousine de Valentine.

Lors de la première séparation, j'avais accepté la pilule amère, persuadé que « Ma Tante » était quasiment de la famille.

Pensez, une cousine de Valentine. Mais ici, après une heure de tramway, des rues inconnues, un sentier aboutissant nulle part, demeurer chez cette dame sans la moindre relation avec nom univers familial, c'est épouvantable, affolant. Un séisme.

-Tu vas rester ici, et je viendrai te voir.

Quand ? Demain ?

-Non, pas demain, mais bientôt.

-C'est quand bientôt ?

C'est au moment où il comprend la réalité que l'enfant perd la trace de lui-même, symbolisé par son prénom, car le vrai Ézéchiël n'accepte pas de quitter sa mère. Il est arraché de sa mère par sa propre mère :

Mon insistance l'accule. Je vois les larmes dans ses yeux. Et je comprends.

Elle ne me dit pas la vérité. Elle ne reviendra pas, ni demain, ni bientôt, ni jamais.

Le monde bascule.

Elle tente de me consoler. Rien n'y fait. La dame intervient :

-Il vaut mieux que vous partiez tout de suite.

Ma mère essuie mes larmes, m'embrasse, me serre à étouffer et s'en va en pleurs. M'arrachant Ézéchiël. C'est fini.²⁷⁶

Il faut noter qu'Ézéchiël se trouve séparé à la fois de ses parents et de son grand frère, une situation qui aggrave sa souffrance. Dans les témoignages, les enfants qui restent avec un frère ou une sœur semblent mieux supporter les ruptures que les enfants uniques et ceux qui sont cachés seuls. Arié Renous explique l'importance de la relation fraternelle lorsque lui et son frère se trouvent éloignés de leurs parents :

À partir de maintenant, Max allait compter pour beaucoup dans ma vie. Nous allions cheminer ensemble, parer au danger, être obligés de mentir, rien que lui et moi, durant de nombreux mois, jusqu'à la fin de cette

²⁷⁶ Chaskel Frajlick. *À la recherche d'Ezéchiël...*, p. 38.

séparation. Il allait devenir mon confident, mon ami, ma protection, mon tuteur auquel je me tenais pour ne pas tomber. N'était-il pas plus âgé que moi ? Mais ce n'était pas son devoir d'aïnesse qu'il exerçait là ; veiller sur moi et me protéger procédait de sa nature profonde. L'aventure était devant nous et nous étions grisés par le vent froid qui fouettait nos visages, ce matin de toutes les ruptures.²⁷⁷

Bien que « les sanglots montent et bouchent [les] oreilles » du garçon au moment où il doit quitter sa mère, Arié fait confiance à la convoyeuse, Melle Ledent, et arrive à voir son premier trajet comme une aventure :

Max et moi sommes saoulés par ce que nous voyons des paysages reposants, des arbres, des pâturages qui défilent à vive allure, des maisons, des fermes, des bâtisses couvertes de givre. Nous ne pensons plus à la maison, ni aux parents ; l'équipée que nous entreprenons nous grise, les sensations sont trop fortes pour nos âmes frêles. Nous découvrons le monde, il est à nous et nous respirons à pleins poumons. Que peut-il nous arriver puisque Melle Ledent nous protège. Le monde est à nous.²⁷⁸

L'ironie de cette dernière déclaration enfantine se révèle de façon évidente, car en réalité les Nazis menacent et dépossèdent la famille Renous de façon délibérée. Néanmoins, le fait de partir accompagné semble transformer le frisson de peur en frisson d'excitation, du moins pour le moment.

Revenons rapidement à la constatation du Groupe Saint-Maurien contre l'oubli, selon laquelle « les enfants eux-mêmes, par leur comportement exceptionnel, contribuèrent à leur propre salut. »²⁷⁹ Les enfants survivants n'étaient pas forcément des enfants exceptionnellement dociles ; au contraire, bon nombre d'entre eux soulignent des moments d'effronterie et de rébellion avant ou pendant le sauvetage. Saul Friedländer, par exemple, s'échappe d'une institution catholique dans une tentative de rejoindre ses parents. Cependant, une fois cachés, les enfants apprennent vite à se conformer, en

²⁷⁷ Arié Renous. *Deux Saisons en enfer...*, p. 25.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 26.

²⁷⁹ Groupe Saint-Maurien contre l'oubli. *Les orphelins de la Varenne...*, p. 69.

supprimant toute expression de leur souffrance. Voilà la tragédie de leur courage. Les derniers mots du père de Marcel Braitstein, qui a été caché chez une famille protestante très croyante, amplifient cette tragédie. Le petit courageux ne reverra plus jamais son papa :

‘C’est ton parrain pour jouer, tout comme le nom que tu vas maintenant porter. Tu dois oublier le vrai, et ne jamais le révéler à qui que ce soit, et surtout ne jamais dire que tu es juif. Tu peux le prendre comme un jeu, mais c’est de la plus haute importance : c’est une question de vie ou de mort. Comprends-tu ?

Je pouvais à peine parler. ‘Oui, je comprends, dis-je d’une voix étranglée. – Bravo. Tu es un garçon courageux.’ [...] Dans une dernière tentative de ne pas être séparé de lui, je lui demandai : ‘Mais pourquoi est-ce que je ne peux pas aller avec toi puisque tu seras en sécurité ? – Ce n’est pas possible, nous sommes trop, il vaut mieux pour tous que nous nous séparions. Et maintenant, montre-moi comme tu es courageux et donne-moi une grosse bise sans pleurer.’²⁸⁰

Le concept du courage doit donc se transformer au cours des années pour qu’un enfant puisse se souvenir de ses troubles plusieurs décennies plus tard. Pour ceux qui écrivent, il s’agit de trouver un courage qui se caractérise par l’ouverture des portes de sa mémoire, contraire à celui qui se définit par la répression encouragée après la guerre, période où « l’oubli était considéré comme le signe d’une guérison, une marque de courage pour ceux qui avaient souffert et qui ne se laissaient pas enfermer dans un passé morbide [et que] sur le sujet de la déportation des Juifs en général, sur celle de leurs parents en particulier, le silence a prévalu. »²⁸¹

Les textes confirment que les meilleurs efforts des sauveteurs et des parents n’ont guère atténué la souffrance des petits au moment de la séparation ; en effet, nous verrons dans notre dernier chapitre à quel point ils expriment cette souffrance qui continue au cours de

²⁸⁰ Marcel Braitstein. *Enfant traqué, enfant caché*. Paris, XYZ, 1995, pp. 70-72.

²⁸¹ Katy Hazan, *Les Orphelins de la Shoah : Les maisons d’espoir (1944-1960)*. Paris, Belles lettres, 2000, p. 363 (nous soulignons).

leur vie. Le triomphe du sauvetage reste à double tranchant, car il dépend de la tragédie des séparations, souvent des séparations définitives. Dans *Les Orphelins de la Shoah : Les maisons d'espoir (1944-1960)*, Katy Hazan constate qu'après la guerre, dans les maisons d'espoir, c'est-à-dire les environ cinquante maisons organisées par diverses associations juives afin de recueillir les quelques trois milles orphelins des déportés juifs, « tout était mis en œuvre pour [que les orphelins] oublient leurs cauchemars, leurs peines et même leurs parents, sans trop s'embarrasser d'ailleurs des questions psychologiques. Or, c'était impossible. »²⁸² Les enfants arrachés de leurs parents n'ont pas oublié, et les scènes de séparation pleines de détails saisissants deviennent très pénétrantes.

Lucien Lazare dans son *Livre des Justes*, Martin Gilbert dans *The Righteous: The Unsung Heroes of the Holocaust* et d'autres ont décrit minutieusement les opérations de sauvetage en mettant en lumière les efforts solidaires des organisations juives, chrétiennes et laïques, ainsi que les sacrifices des Justes ; cependant, l'histoire reste inachevée si les expériences de ces derniers sont nettement dissociées de celles, subjectives, des enfants sauvés.²⁸³ Depuis peu, certains auteurs présentent comme allant de pair l'histoire du sauvetage et les témoignages des survivants ; c'est le format du livre de Didier Nebot intitulé *Et les Enfants furent sauvés...Les jeunes juives de la Sainte-Baume*, par exemple.²⁸⁴ En contemplant la relation entre les témoignages et l'Histoire du

²⁸² *Ibid.*, 364

²⁸³ Lucien Lazare. *Le livre des Justes : Histoire du sauvetage des Juifs par des non-juifs en France, 1940-1944*. Paris, Éditions J-C Lattès, 1993.

Martin Gilbert. *The Righteous : The Unsung Heroes of the Holocaust*. Toronto, Key Porter, 2003.

²⁸⁴ Les témoignages personnels des Justes, qui restent malheureusement hors les paramètres de cette étude, ajouteraient à l'histoire de façon parallèle. Judith Kestenberg observe qu' « il s'est révélé difficile d'interroger des adultes qui ont soigné les enfants pendant et immédiatement après l'Holocauste. Ceux que nous avons interrogés ont

sauvetage, il faut admettre la difficulté de maintenir une distance critique envers les récits des enfants. Cette difficulté se relie au fait indéniable qu' « étudier l'Holocauste ne peut que jeter l'apprenant dans un état de désespoir spirituel. »²⁸⁵ En fin de compte, le lecteur se trouve bouleversé en lisant les scènes de séparation, vu l'affection durable que l'on développe envers ces bambins au cours des chapitres où ils dépeignent leur vie en famille, une vie qu'ils méritaient absolument. S'ils appartiennent avant tout à la littérature, parallèlement à l'histoire proprement dite, ces textes manifestent subjectivement et de façon très intime un aspect important de la tragédie de la Shoah.

démontré une réticence frappante de décrire les enfants qui leur avaient été confiés. Ceux qui pouvaient surmonter les sentiments de culpabilité et d'horreur que les ont frappés en soignant des enfants affamés, tourmentés et effrayés, ont écrit de beaux comptes rendus de leurs méthodes de les réhabiliter (Hemmendinger, 1979 ; Kichler, 1963). » Judith Kestenberg. *Child Survivors of the Holocaust – 40 years later : Reflections and Commentary*, in *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*. Baltimore, Volume 24, No. 4, July 1985, p. 411. Le Dr Gaston Lévi, par exemple, ne décrit pas les enfants de l'OSE qu'il a soignés, se concentrant plutôt sur le déroulement de l'organisation. Quant aux témoignages possibles des parents qui parleraient de l'expérience de leurs propres enfants pendant ou immédiatement après la guerre, nous n'en avons pas trouvé.

²⁸⁵ Rachel N. Baum. *The Post-Holocaust Jewish Heart*. Dans Patterson, David and John K. Roth (eds). *After-Words: Post-Holocaust Struggles with Forgiveness, Reconciliation and Justice*. Seattle: University of Washington Press, 2004, p. 230 (notre traduction).

Chapitre 4

Des Enfants juifs cachés dans l'univers catholique

J'ai mis mon chapeau, empoché mon mignon chapelet où le petit bonhomme qui semblait faire de la gymnastique avait l'air d'en baver sur la croix. Je venais d'apprendre que j'y étais pour quelque chose. Le village cinglait vers la messe, j'étais tenue d'en faire autant, pour brouiller les pistes.

- Odile Grand

Dans *Les Enfants cachés en France*, Nathalie Zajde pose la question de savoir « [ce qui s'est] passé pour ces enfants pris dans la tourmente de la persécution meurtrière antisémite », car la psychologue veut comprendre leur réaction psychologique l'«agression identitaire », c'est-à-dire la dissimulation de leur identité nécessaire pour échapper à l'anéantissement.²⁸⁶ Zajde constate que ces enfants « savaient – tous en témoignent – qu'on en voulait à leur vie parce qu'ils étaient ce qu'ils étaient : juifs. »²⁸⁷

Dans le cas des plus jeunes enfants de notre corpus, ce n'est pas forcément le cas. Cependant, à l'exception d'Alain-André Bernstein, qui a été caché au moment de sa naissance, tous les enfants ont perçu – tôt ou tard – que leur identité juive représentait une chose négative qu'il fallait cacher. Pour notre part, il s'agit de découvrir ce qui s'est passé dans le cas de ces enfants, dans le contexte spécifique de l'environnement catholique, où l'agression identitaire se voulait particulièrement prononcée. Étant donné que le pire assaut à l'identité, celui de la conversion, se limite à un nombre limité de témoins, nous examinons ce problème séparément, dans le chapitre suivant sur l'identité. Nous voudrions nous pencher ici sur l'expérience partagée de la majorité des enfants

²⁸⁶ Nathalie Zajde. *Les Enfants cachés en France*. Paris, Odile Jacob, 2012, p. 9.

²⁸⁷ *Ibidem*.

cachés dans le contexte particulier. Les témoignages publiés contribuent à combler un vide important dans l'histoire de la Shoah, car les enfants devenus adultes y dévoilent leurs expériences personnelles et collectives derrière les portes fermées des familles ou des institutions catholiques. L'on connaît l'action des réseaux de sauvetage ; c'est la réaction des enfants qui reste à découvrir. Seuls, isolés de leurs familles et du monde juif, les enfants intériorisaient des impressions singulières du monde catholique et de leur place dans ce monde inconnu, à la fois accueillant et hostile, fascinant et menaçant. Leurs expériences se situent sur une échelle oscillant imprévisiblement entre le positif et l'atroce.

D'un côté, les descriptions dramatiques de cette vie de conflit menée à la fois dans un confort relatif – par rapport à la vie concentrationnaire – et en crise constante se prêtent au genre d'analyse littéraire entreprise dans *Children Writing the Holocaust* par Sue Vice. Sans distinguer les témoignages autobiographiques des récits fictifs de l'Holocauste, Vice recherche le caractère distinctif de ce corpus amalgamé qu'elle appelle « children's-eye views » de l'Holocauste, mettant l'emphase sur la forme des textes, et surtout sur la notion de voix narrative.²⁸⁸ Bien que le fond de ces textes demande et mérite d'être apprécié, nous tenons à lire ici d'un œil plus littéral que littéraire les scènes où les enfants cachés dans l'univers catholique exposent directement certains thèmes qui se répètent et s'entrecroisent dans les vingt textes appartenant à notre corpus primaire. En 2004, la survivante Danielle Bailly écrit dans l'introduction d'un collectif intitulé *Traqués, cachés, vivants : Des Enfants juifs en France (1940-1945)*,

²⁸⁸ Sue Vice. *Children Writing the Holocaust*. New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 2.

En effet, les membres de notre groupe sont aujourd'hui âgés de soixante-deux à soixante-quatorze ans. Avant de disparaître, et parfois après une vie d'occultation, nous devons dire. Il faut que nos descendants, que la société sachent. Nul autre que nous ne pourra transmettre notre vécu de ces années. [...] Des milliers de témoignages resteraient encore à recueillir : œuvre urgente de mémoire directe.²⁸⁹

Dans l'espoir de contribuer à la diffusion sociale de ce travail mémoriel, nous examinons ici cinq aspects communs dans les récits publiés, notamment, l'espace physique de l'église, les religieux, la prière, la messe, et la vie quotidienne.

Pour l'enfant juif, formé par ses expériences antérieures dans un environnement juif religieux ou séculaire, quels particularités de l'Église ressortent dans son premier contact avec ce monde étrange et contradictoire ? L'église même, en tant qu'espace physique rempli de symboles codifiés selon une tradition inconnue, devient une métaphore pour l'étrangeté du monde catholique en général. Les survivants décrivent l'espace de l'Église en focalisant leurs impressions sensorielles de ce lieu paradoxal qui offre de la protection tout en anéantissant tout sens naturel de sécurité.²⁹⁰ Danielle Bailly souligne ce paradoxe en caractérisant l'église d'un espace bizarre, à la fois protecteur et hostile :

En tout cas mon père et moi avons dû nous réfugier dans une église ; j'y ressens un malaise. Même si ma famille est hors de toute religion, je sais

²⁸⁹ Danielle Bailly (ed.). *Traqués, Cachés, Vivants : Des Enfants juifs en France (1940-1945)*. Paris, L'Harmattan, 2004, p. 18.

²⁹⁰ Dans *The Last Witness: The Child Survivor of the Holocaust*, Judith S. Kestenberg et Ira Brenner constatent que les enfants pratiquent normalement la séparation en jouant au « coucou » et au « cache-cache » afin de développer leur sens de confiance et de sécurité. Cependant « Pendant la persécution nazie, le processus du développement progressif, qui aboutit normalement à la capacité de l'adulte de se séparer sans conflit, était interrompu et déformé. Le fait de se cacher portait un sens sinistre. Pour les enfants, il s'agissait non seulement d'une séparation du familier et d'un sens d'abandon, mais aussi d'une exclusion du courant dominant de leurs contemporains. Il interférait avec le développement de la confiance et de l'espoir. Au lieu de se cacher volontairement, comme avant, maintenant les enfants étaient cachés et confinés de force. » Ainsi, leur sens de sécurité est immédiatement dérangé et menacé lorsqu'ils sont cachés. p. 28 (notre traduction).

qu'il s'agit d'un culte qui n'est pas celui de mes origines ; en même temps je sens intuitivement que nous sommes dans ce monde bizarre pour échapper à un grave danger, il doit nous protéger : c'est une espèce d'enclave à la fois bénéfique – on peut s'y cacher dans des recoins – et hostile – lieu des curés qui ne nous aiment pas.²⁹¹

Étant donné que bon nombre d'enfants assimilés n'avaient jamais mis les pieds dans un lieu de prière – ni dans une synagogue, ni dans une église - l'espace physique de l'église leur apparaît complètement étranger. Craintifs et vigilants, les enfants éprouvent des sensations physiques négatives très aiguës dans ce lieu où les symboles religieux, si rassurants pour les catholiques, deviennent inquiétants et sinistres. Les textes des enfants confirment que,

Faute de pouvoir reconstituer le passé par la mémoire, il s'agit de recourir à la fiction, à l'expression des sensations et des sentiments, en d'autres mots à la perception, pour procéder à une 'reconstruction' [...] À la différence des adultes, pour les enfants, le corps plus que la mémoire se souvient. Les souvenirs sont imprimés dans les cellules du corps. Le corps-mémoire est cependant difficile à sonder. Chaque fibre du corps renferme des souvenirs qui émergent par fragments.²⁹²

Dans le cas d'une reconstruction de l'Église à travers les sensations, les enfants retiennent en particulier le froid, une odeur étrange, une pénombre inquiétante, et un grand silence. Ariela Palacz a tellement peur dans cet endroit inconnu qu'elle a envie de se mettre dans une position fœtale :

J'ai déjà vu des églises à Paris, mais je ne suis jamais entrée à l'intérieur. Quand je franchis le portail de l'église pour la première fois, j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou. Je suis saisie à la gorge par une odeur qui ne me plaît pas. Il fait sombre, mais la lueur des nombreuses et longues bougies allumées fait des ombres tortueuses sur les murs et au plafond, qui

²⁹¹ Danielle Bailly, *Traqués, Cachés, Vivants...*, p. 119.

²⁹² Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*. Yod (en ligne) 19, Aharon Appelfeld, *cinquante ans d'écriture*, mis en ligne 16 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965>, pp. 2, 5.

est encore plus haut que celui de Denfert-Rochereau. J'ai peur. Il règne un grand silence. Je marche sur la pointe des pieds.²⁹³

Dans ce passage, la compréhension des symboles catholiques s'inverse. Les bougies revêtent un sens sinistre, différent de leur sens accepté dans la religion même. Selon l'Église catholique de France, les cierges et les bougies

traduisent la lumière de Dieu qui éclaire l'humanité et sont, en ce sens, symbole de la vérité révélée. Cette lumière rassemble autour d'elle et rassure. Elle est signe de fête et de joie. La flamme suggère la prière qui monte vers Dieu. Déjà l'Ancien Testament rappelle que, dans le Temple de Jérusalem, considéré comme lieu de la présence de Dieu, se trouvait un candélabre à sept branches où des lampes à huile brûlaient perpétuellement. Une tradition de l'Avent utilise la symbolique des bougies au long des quatre dimanches.²⁹⁴

La valeur des cierges n'a aucun rapport avec l'expérience de l'enfant qui pénètre à l'intérieur de l'église catholique, car celle-ci manque d'illuminer adéquatement cet espace physique rempli d'objets mystérieux qui restent hors des pouvoirs d'interprétation du jeune juif. La protection physique offerte par l'église ne diminue nullement la peur psychologique qu'éprouve ce dernier lorsqu'il arrive dans ce lieu qui lui semble si étranger, sans distinction de taille :

C'est une chapelle. On viendra te chercher. Tu es sous la protection de Dieu, dit-il, et il repart avec Juarès. Une drôle d'odeur flotte dans l'air. Je ne suis jamais entré dans un site religieux catholique. Au fond de la pièce une petite lumière rouge et des cierges à la flamme vacillante établissent une faible pénombre. De grandes quantités d'escabeaux et des chaises sont bien alignés. Je m'installe sur l'une d'elles en claquant des dents de froid. Un peu partout, pendus aux murs, des objets pour moi inhabituels. Un

²⁹³ Ariela Palacz, *Je t'aime ma fille, je t'abandonne*. Jérusalem, Éditions Elkana, 2009, pp. 51-52.

²⁹⁴ <http://www.eglise.catholique.fr/ressources-annuaires/lexique/definition.html?lexiqueID=231>

homme nu, sur une croix, des statues de plâtre, des tableaux, beaucoup de dorures.²⁹⁵

Dès leur arrivée, les enfants se sentaient confus et inquiets, car la vie catholique « normale » comportait des objets, des usages, des pratiques, et des personnages inconnus qui leur semblaient aussi étranges que menaçants. Trop souvent, cette menace pressentie s'est manifestée réellement auprès des religieux. Le contact avec ces derniers n'améliore guère leur confusion, car les petits rencontraient parfois une protection et une brutalité paradoxalement inséparables.

Cachés dans l'univers catholique, les enfants entraient en contact avec des religieux, c'est-à-dire avec diverses personnes faisant profession dans la confession catholique, surtout des prêtres et des nonnes qui se trouvaient au bas de la hiérarchie ecclésiastique, et moins souvent avec des religieux supérieurs tels que des évêques ou des mères supérieures. En général, les enfants cachés ignoraient les détails concernant les positions précises de leurs protecteurs à l'intérieur de l'Église ; ils les appelaient « Père », « Mère », « Sœur » ou « Frère » avec leur prénom ou leur nom de famille, selon le cas. Que leur contact avec les religieux ait été quotidien ou sporadique, leurs relations avec ces figures qui avaient usurpé l'autorité de leurs parents, s'avéraient extrêmement complexes, en partie à cause de ce que Nathalie Zajde appelle « le paradoxe de la générosité catholique » :

Les enfants cachés ne pouvaient résister aux marques d'affection, mais ils étaient capturés par un paradoxe d'amour. Plus ils aimaient ceux qui les avaient pris en charge, plus ils trahissaient leurs parents ; plus ils s'adaptaient au nouveau cadre de vie, à leur nouvelle religion, plus ils

²⁹⁵ Jean-Jacques Fraenkel. *L'Abus de confiance*. Paris, Éditions Biblieurope, 1997..., p. 116.

étaient « bien cachés », et plus ils disparaissaient en tant que Juifs, comblant ainsi les attentes meurtrières de leurs bourreaux. »²⁹⁶

Déjà baptisée depuis deux ans, Charlotte Goldberg exprime son besoin d'affection auprès des religieuses lorsqu'elle se trouve au pensionnat le Petit Arbois, où elle est maltraitée physiquement et psychologiquement, et abusée sexuellement. Bien entendu, le manque de compréhension et d'affection dans les institutions à l'époque ne vient pas forcément du fait que l'enfant est un Juif caché dans l'environnement catholique. À l'époque, la façon dont on percevait, traitait et disciplinait les enfants en général ne ressemblait guère aux idéaux actuels ; bien entendu, la définition de la maltraitance a évolué. Par exemple, Odette Meyers, qui a été cachée par Marie Chotel, une Juste catholique à Paris, reconnaît, tout en louant sa protectrice généreuse, que « Madame Marie avait une attitude plutôt vieux jeu envers les enfants. Les grands leur disaient quoi faire ; les enfants le faisaient. Il n'y avait pas de discussions, pas de suggestions concernant les humeurs, les souhaits, les désirs. »²⁹⁷ Cependant, la plupart des enfants cachés attribuent la négligence et la maltraitance à leur situation de Juif caché, et les perçoivent comme étant inséparablement reliés à la pratique de la religion catholique :

Ce pensionnat était d'une tristesse sans fin. La discipline était rigide, les sœurs sévères. Pas le droit de bouger, le bain pour une enfant vive habituée à jouer dans les ruines. Chaque fois qu'entraît une religieuse ou un ecclésiastique, il fallait se lever, baisser la tête et réciter une prière. La supérieure, sœur Jeanne d'Arc, se montrait affectueuse à mon endroit et me serrait dans ses bras, moi qui voulais tellement être aimée. Mais je la voyais peu.²⁹⁸

²⁹⁶ Nathalie Zajde. *Les Enfants cachés en France...*, p. 60.

²⁹⁷ Odette Meyers. *Doors to Madame Marie*. Seattle, University of Washington Press, 1997, p. 15 (notre traduction).

²⁹⁸ Charlotte Goldberg. *La Guêpe*. Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 71.

Prises dans l'ensemble, sœur Jeanne d'Arc et une certaine sœur portière représentent pour Charlotte l'inaccessibilité de l'affection, même chez les sœurs les moins menaçantes. Dépossédée de tout, la petite aurait sans doute aimé avoir l'un des nounours confectionnés par la sœur portière qui les vend plutôt que de les donner aux petites filles enfermées derrière les portes dont elle détient toutes les clefs :

La sœur portière, qui déambulait dans les couloirs avec son trousseau de clefs cliquetant à la taille, confectionnait pour les vendre des nounours avec des yeux en boutons de culotte.²⁹⁹

La dynamique entre les enfants et les religieux s'avère très variable. Chaque enfant juif était un individu avec ses propres besoins et ses propres rapports aux adultes. Pareillement, chaque religieux était aussi un individu avec ses vices et ses vertus. Certains religieux s'impliquaient de plein gré dans le sauvetage des enfants juifs, tandis que d'autres se trouvaient par coïncidence dans une institution servant de cachette. Suzanne Vromen constate l'énorme variabilité de réactions parmi les enfants cachés par les nonnes belges :

Isolés de leurs parents et plongés dans des couvents, les enfants juifs sauvés devaient former des relations avec les nonnes – les parents de substitution et les nouvelles figures d'autorité qui régnaient sur leur vie. Qui étaient ces êtres habillés en larges robes austères et informes, leurs cheveux complètement couverts de ce chapeau raide qui s'appelait une cornette ? Il fallait les adresser toutes comme « Mère » ou « Sœur ». Les sentiments des jeunes envers les nonnes variaient entre deux pôles – de l'amour et l'admiration jusqu'à la haine virulente. Souvent, dans le même couvent, les enfants adoraient quelques nonnes tout en attachant à d'autres des insultes argotiques comme « chameau » [...] Que les enfants se rappellent d'une nonne comme « ange » ou « garce », ils se souviennent de son nom des décennies plus tard.³⁰⁰

²⁹⁹ *Ibidem.*

³⁰⁰ Suzanne Vromen, *Hidden Children of the Holocaust*, p. 30 (notre traduction).

Bien que les témoins adultes reconnaissent le courage des religieux, tout en remerciant ceux qui se montraient gentils envers les enfants impuissants et à leur merci, les enfants ne mesurent pas le comportement des religieux de la même façon que les historiens ou d'autres qui n'ont pas vécu la cruauté de ceux qui leur en voulaient. Louer les actions des Justes religieux qui ont participé au sauvetage en passant sous silence la tourmente qu'infligeaient beaucoup de ces « protecteurs » aux enfants reviendrait à une Histoire révisionniste. Il n'y a rien de simple dans la façon dont les témoins racontent et évaluent le comportement des religieux, d'autant que la gentillesse et la cruauté s'entrecroisaient de diverses façons. Prenons l'exemple de Saul Friedländer, qui se souvient d'un abbé « doux et affectueux » qui l'emmenait vers le vol de son identité juive (un cas que nous considérons dans plus de détails dans le chapitre suivant) :

L'abbé Bonnet, un vieux prêtre aux cheveux blancs coupés en brosse, aux énormes lunettes cachant des yeux presque aveugles, vint me chercher à Nérès. Cet homme doux et affectueux m'emmenait vers un monde entièrement nouveau, vers le catholicisme le plus strict, vers une France quasi royaliste, farouchement pétainiste, traditionnellement antisémite, vers ces dames de la Sodalité, qui allaient sauver une âme mais qui prenaient aussi de sérieux risques puisque l'âme était celle d'un enfant juif.³⁰¹

Bon nombre d'enfants sauvés par les religieux apparemment bien intentionnés expriment ce paradoxe : le prix de leur sécurité devenait leur âme même.

Odile Grand a connu une situation inverse à celle de Saul Friedländer : elle a été battue en premier lieu par un abbé emporté par la crainte qu'elle ne révèle sa vraie identité à la mauvaise personne, mais qui a risqué sa propre vie plus tard afin de veiller sur son identité juive pendant qu'elle était cachée en pension. En 1943, Odile Grand a rencontré

³⁰¹ Saul Friedländer. *Quand vient le souvenir...* Paris, Seuil, 1978, p. 77.

près d'Amiens un personnage complexe, l'abbé Charpentier. Emporté par la crainte qu'Odile ne révèle sa vraie identité à la mauvaise personne, il la frappe violemment :

Et l'autre, l'homme de Dieu que me harcelait : « Le catéchisme, ma petite fille... - Je peux pas, je suis juive... » Il y a des moments où finasser pour se disculper d'une faute non homologuée jusque-là relève d'une notion abstraite. L'abbé m'a touée jusque derrière l'autel, toujours agrippé à mon oreille. [...] Sans prévenir, il m'a allongé deux géantes torgnoles à me mettre les pommettes en coulis : « On ne t'a pas dit de ne pas le dire ? Même au pape, même au président... même à monsieur Maine... même à moi... »

Paradoxalement, l'on peut attribuer cet acte de violence, en apparence impardonnable, à une volonté sincère et passionnée de protéger la petite fille juive. Le comportement de l'abbé représente en effet *le rêve*, l'idéal en ce qui concerne le respect pour l'intégrité identitaire de l'enfant :

[...] Direction le presbytère où l'abbé m'attendait, livre de prière relié cuir noir en main, le visage fardé de dévotion. J'ai pris mon élan pour lui refaire une giclée de *Pater noster* en prime d'un *Gloria in excelsis Deo* vocalisé-perlé, mais l'abbé m'a bloqué l'envolée. A ouvert le livre. Sur la page de gauche, des caractères étranges, en forme de vermicelles. Sur celle de droite, la transcription phonétique. De justesse, il a étouffé un signe de croix en cours de route et ânonné : « Chéma Isroël, adonai, éloeinou, adonai, érod... » Pour moi, c'était de l'hébreu, pour lui aussi. C'en était d'ailleurs, de l'authentique.³⁰²

Cette semaine-là, il avait fait un long trajet à vélo, risquant sa vie afin de mettre la main sur le livre de prières juives qu'il étudie alors avec Odile. Étant donné que celle-ci n'avait jamais appris l'hébreu, elle préférait les prières catholiques, comme le « *Pater noster qui est in caeli* et *Salve Regina gratiae plena*, dont les mots coulaient dans la gorge comme du caramel mou. »³⁰³ En dépit du fait que ses propres prières demandaient

³⁰² Odile Grand, *Couleur citron, côté Coeur...*, pp. 13-14.

³⁰³ *Ibid.*, p. 71.

un « raclement bourru », l'abbé Charpentier l'encourageait à persévérer : « 'Peut-être que Dieu t'entendra quand même, vas-y, racle' ... »³⁰⁴

Ainsi, ce représentant du clergé français, foncièrement pétainiste et antisémite, tentait cependant d'atténuer l'isolement et la confusion de son ouaille en lui fournissant un sens d'appartenance et de fierté et ultimement une belle leçon d'humanité :

L'œcuménisme universel à lui seul, l'abbé Charpentier me pardonnait mon sale rôle de déicide en ces temps où il n'était pas question de ça, poussait sa clémence jusqu'à le rejeter, et me faisait célébrer le shabbat, dont je n'avais jamais entendu parler. Il m'informa que Jésus était né juif, ça faisait de moi le peuple élu, ce dont je me rengorgeai aussitôt, quoique ce privilège me semblât aussi dur à porter que la croix de l'autre juif, plus tout à fait juif mais encore un peu juif, c'était selon qui le racontait.³⁰⁵

L'auteur affiche son appréciation douce-amère de ce geste de grande dignité humaine de la part de ce prêtre qui n'hésite pas cependant à la maltraiter physiquement : « Je venais de rencontrer la compassion, la charité et la fraternité chrétiennes. Elles avaient un goût suret de fruit blet. Je ne les ai plus jamais revues. Depuis, je ne peux plus penser à l'abbé Charpentier sans suffoquer de gratitude, d'amour et de chagrin. »³⁰⁶ Saul Friedländer exprime lui aussi sa gratitude envers son protecteur, malgré un dynamique contraire. L'historien a été sauvé par l'Abbé Bonnet, un homme gentil et charitable pour qui le devoir de sauver l'âme de l'enfant l'emportait sur toute obligation de préserver sa judaïté.

Dans l'univers français décrit par les enfants cachés, les intentions et les actions des catholiques généreux qui ont sauvé de jeunes juifs compromettaient presque inévitablement leur sentiment de l'identité juive. Nous verrons dans le prochain chapitre

³⁰⁴ *Ibidem.*

³⁰⁵ Odile Grand, *Couleur citron, côté coeur...* pp. 11-14.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 15.

sur la conversion que la majorité des religieux ignoraient ou rejetaient la Torah et le Talmud, et beaucoup d'entre eux endoctrinaient les jeunes juifs uniquement selon le Nouveau Testament, dans une tentative de sauver des âmes. L'apologue exceptionnel d'Odile Grand exprime peut-être la meilleure hypothèse, compte tenu des réalités de l'époque.

Ce qui n'est pas exceptionnel dans le cas d'Odile Grand est la maltraitance physique. En effet, les enfants se souviennent que beaucoup de religieux qui cachaient les jeunes juifs les torturaient systématiquement, tout comme ils torturaient sans doute tout enfant vulnérable dans leurs institutions ; il ne s'agissait pas seulement de l'abus sexuel que nous avons vu dans le chapitre précédent, mais aussi de la maltraitance physique et mentale. Les exemples de sévices abondent ; les enfants apprenaient vite à se conformer afin d'éviter les gifles des religieux, qui n'attendaient pas toujours d'avoir un prétexte pour envoyer des coups aux enfants :

Il y avait également sœur Baptiste, une Allemande dotée d'un fort accent, qui n'aimait sans doute guère les Juifs. Elle avait toujours à la main un torchon mouillé, dont on prenait invariablement des coups sur le dos, la tête ou les mollets, morsures amères pour des motifs futiles. Peut-être étais-je une enfant rebelle, mais je n'étais ni méchante, ni agressive : c'est ainsi sans rien y comprendre que je fus malmenée et battue.³⁰⁷

Bien entendu, ce traitement n'était pas forcément réservé aux enfants juifs ; cependant, les enfants cachés le voyait comme une extension ou une manifestation de la persécution des Juifs en général par ceux qui « n'aimaient guère les Juifs ». La punition corporelle était particulièrement déroutante et cruelle lorsqu'elle se liait aux usages de la religion catholique même. Dans *Cachée* de Marguerite Elias Quddus, la petite Marguerite écoute

³⁰⁷ Charlotte Goldberg. *La Guêpe...*, pp. 71-72.

aux portes du confessionnal afin d'apprendre la façon dont sa sœur aînée se confesse afin d'être « lavée de ses péchés », c'est-à-dire en inventant des histoires comme celle d'avoir battu et mordu sa petite sœur. À son tour, Marguerite, qui n'a en réalité rien à se reprocher, et qui ne sait pas inventer une confession adéquate, hasarde, « peut-être que je suis gourmande ? » avant de révéler que sa soeur a menti. Le prêtre la punit donc pour une confession « insolente » :

- Grand Dieu, quelle enfant ! Elle ne voit pas ses propres fautes ! Ayez pitié de son âme ! Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il. Il se redresse, me fixant dans les yeux : « Notre Père qui êtes aux cieux... ». Je récite en même temps que lui, faisant mon signe de croix comme il le faut. La séance terminée, je suis prête à partir. Mais il m'attrape et agenouille par terre, comme Jésus-Christ dans son calvaire. « Pour te punir de ton insolence, tu vas me faire le tour de notre église à genoux. » Ah, si je pouvais crier que je suis juive ! Je garde cette pensée en tête pour me consoler. J'avance, lentement, sur le sol froid et dur.³⁰⁸

Ici, si l'enfant n'est pas précisément punie pour sa judéité, elle l'est pour un manque de catholicité, ne sachant pas bien mentir lors de la confession. Entièrement dépendants de leurs « protecteurs », les enfants d'origine juive se sentaient écrasés par de tels abus de pouvoir.

L'image de la petite Marguerite agenouillée par terre ressemble tragiquement à celle de la poupée écrasée dans le récit d'Evelyn Krief, ce jouet servant de métaphore pour les petites filles tourmentées par les religieuses. Evelyn dépeint une religieuse qui n'accepte pas qu'une fillette de six ans joue tranquillement avec sa poupée au lieu de balayer :

La sœur Josèphe a bondi sur l'enfant, lui a arraché la poupée qu'elle a jetée à terre. La gamine ne dit rien. Elle regarde sa poupée. On dirait qu'elle attend que quelque chose se produise. Et en effet, la Sœur Josèphe soulève à peine le devant de sa jupe bleu sombre et découvre sa chaussure

³⁰⁸ Marguerite Elias Quddus. *Cachée : Mémoires illustrés par l'auteure*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2007, p. 174.

noire au talon carré. Elle pose ce talon sur le ventre de la poupée, elle tourne ce talon plusieurs fois dans le ventre de la poupée. On entend le craquement du celluloïd écrasé. C'est comme une cérémonie ou un meurtre. La petite fille l'a regardé sans rien dire. Elle n'a pas pleuré.³⁰⁹

À quoi bon pleurer ? Les enfants cachés maltraités psychologiquement, physiquement ou sexuellement par les religieux ne connaissaient aucun recours, surtout que la plupart d'entre eux n'avaient aucun ou très peu de contact avec leurs parents.

Nathalie Zajde note qu'« on connaît mal ces vécus de maltraitance des enfants juifs cachés pendant la guerre. Ils n'ont pas raconté, par pudeur, par fierté et surtout parce qu'ils avaient survécu, alors que leurs parents, leurs grands-parents, leurs frères et sœurs, leurs cousins, leurs oncles et tantes étaient morts. Et surtout, raconter à qui ? »³¹⁰ En effet, le sujet de la maltraitance aux mains des religieux revient constamment dans les textes des enfants cachés dans l'univers catholique ; il semble que Charlotte Goldberg représente les sentiments de bon nombre de témoins lorsqu'elle dit, « Écrasée par cette atmosphère d'hypocrisie et de censure, je mourais de tristesse, en butte aux réprimandes, aux règlements, aux attouchements. »³¹¹

Or, en considérant les risques qu'ils couraient, on ne saurait nier le courage et la générosité de tous les Justes qui ont sauvé des enfants juifs, ni le fait que certains religieux se sont montrés exceptionnellement compatissants envers eux. Par exemple, au moment où Chaskel Frajlick (Charles) est dénoncé par une voisine, son instituteur regrette sincèrement de devoir relâcher le garçon : « Le Frère instituteur m'a interpellé doucement, d'une voix affectueuse. Son visage est grave, triste même. J'ai compris. Je ne

³⁰⁹ Evelyne Krief. *Une Enfance interdite, ou, La petite marrane*. Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 165-166.

³¹⁰ Nathalie Zajde. *Les Enfants cachés en France...*, p. 42.

³¹¹ Charlotte Goldberg, *La Guêpe*, p. 73.

reviendrai pas. »³¹² Tout en admettant que certains enfants n'ont peut-être connu que la gentillesse et le respect chez les religieux, il faut dire que nous avons trouvé très peu d'exemples de cette dynamique dans les récits des enfants cachés dans les institutions catholiques. Cependant, Herman Nowak garde une impression nettement positive de l'Abbé André, qui fut reconnu Juste parmi les nations en 1967 :

Je me l'étais imaginé impressionnant, grand et fort et j'avais en face de moi un homme discret, doux, presque timide. Il était maigre et arborait un visage aux joues creuses. Il me souhaita la bienvenue et me certifia que je resterais dans cette maison aussi longtemps que la situation l'exigerait, me donnait l'assurance que je m'y trouverais en totale sécurité. Ensuite, il m'interrogea sur mes goûts, mes passe-temps favoris, mes études etc.³¹³

Cet auteur fait l'exception à la règle, car le plus souvent, les témoignages laissent entendre que les religieuses et les ecclésiastiques créaient à l'intérieur de leurs institutions, une atmosphère empoisonnée dans laquelle les enfants percevaient que le prix de leur vie était la punition et la souffrance. Cachés dans l'univers catholique, les petits juifs ont bel et bien survécu, mais non sans le sentiment d'être constamment martyrisés.

Pour les enfants juifs cachés, le dogme de la Trinité ne revêt aucun sens : parmi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, seuls ces deux premiers figurent de façon remarquable dans leur expérience du catholicisme. Ils s'identifient mieux à une triade de personnages moins abstraits et plus représentatifs des familles dont ils viennent d'être retirés, c'est-à-dire Dieu le père, Jésus le fils et Marie la mère. Dieu représente le pouvoir du père, donc la protection et l'espoir, tandis que Jésus représente une sorte d'allié, un confrère juif

³¹² Chaskel Frajlick. *À La recherche d'Ezéchiel : Copeaux de vie d'un enfant juif caché*. Ottignies, Éditions Quorum, 1995, p. 76.

³¹³ Herman Nowak. *Cyrille Berger, enfant caché (1942-1944): un enfant juif et des Justes parmi les nations*. Paris, La Longue Vue, 2000.

persécuté, et Marie l'amour maternel universel et inconditionnel mais distant. Si beaucoup d'enfants cachés se trouvent facilement séduits par ces personnages mystiques, Jean-Jacques Fraenkel se sent contrarié par eux :

C'est curieux. En peu de temps j'ai hérité d'une nouvelle famille au pensionnat. Un Père, des Frères, et une Mère qui est aussi celle de Dieu, mais en plâtre. Moi, j'ai un père, le mien, une sœur, la mienne, une mère qui n'est pas en plâtre. J'ai une réaction violente de colère. Le curé a calomnié mes parents. Je prends la statue pour la jeter au sol, mais je me retiens. J'ai peur de me faire punir si l'on s'en aperçoit, et puis, on ne sait jamais, c'est peut-être aussi dans le fond un porte-bonheur, un fétiche.³¹⁴

Néanmoins, beaucoup d'enfants cachés croient profondément en ces figures qui, au contraire des parents et des frères juifs réels, tellement éloignés et inaccessibles, deviennent facilement accessibles à travers des prières catholiques inculquées par les religieux, des prières dont les survivants se souviennent par cœur, même des décennies plus tard. Le plus souvent, tout ce que les enfants demandent à Dieu se réduit au retour de leurs parents :

Une sœur du couvent m'a appris que si j'implorais le Seigneur régulièrement, papa reviendrait. C'est pourquoi je pratique en secret. Tous les matins en mangeant mon petit déjeuner, je prie en silence. Tous les soirs, lorsque personne ne peut me voir, je recommence. Sans aucun bruit, je récite Je vous salue Marie en entier, car Dieu a pitié de ceux qui le méritent !³¹⁵

Cette dernière formule, « Dieu a pitié de ceux qui le mérite », exprime un paradoxe inévitable, car selon la mythologie chrétienne antisémite, les enfants juifs appartiennent à ce peuple déicide qui ne mérite nullement la pitié de Dieu, ni de personne. Déjà effrayés, ils sont sujets aux avertissements du culte, qu'ils acceptent sans questionnement :

³¹⁴ Jean-Jacques Fraenkel, *L'abus de confiance...*, 1997, p. 123.

³¹⁵ Marguerite Elias Quddus, *Cachée...*, p. 205.

Vinrent les vacances de Pâques. J'en appris beaucoup sur la crucifixion de Jésus après qu'il eut été dénoncé aux Romains par Judas. J'entendis parler de la résurrection de la chair et de la vie éternelle, réservée à ceux qui n'avaient pas péché. Quant aux autres, ils seraient inexorablement condamnés à passer l'éternité en enfer.³¹⁶

Bien sûr, les jeunes enfants ne pensaient pas de façon critique ; ils ne disposaient d'aucune base théologique à partir de laquelle ils pouvaient peser la véracité des mythes que racontaient les adultes catholiques, par rapport à leur propre religion. Désespérés et vulnérables, ils acceptaient donc avec empressement la promesse de la religion catholique : il suffisait de prier et mériter la pitié de Dieu pour faire revenir leurs parents. Plus ils s'investissaient dans ce mensonge à travers la prière, en espérant faire revenir leurs parents, plus ils s'éloignaient en réalité de ces derniers en perdant leur connexion au judaïsme, remplissant ainsi l'objectif nazi de l'anéantir. Léa Cohen se souvient de sa passion pour la prière, et pour le Dieu catholique qui offrait la protection dont elle était privée en tant que juive persécutée et pourchassée :

Je devins une fanatique du bon Dieu. Je voulus devenir nonne pour pouvoir me marier avec Dieu. Ainsi serais-je sous sa protection toute ma vie, jusqu'au moment de le rejoindre au Ciel. Je faisais donc mes prières tous les soirs. Je lui demandais de ramener papa. Je lui demandais de veiller sur nous. Et je le remerciais de ses bienfaits, notamment de nous garder en vie. J'égrenais mon chapelet avec ferveur. Ces prières étaient l'un des rares moments de douceur. J'aimais également le dimanche, lorsque nous allions à la messe, aux Vêpres et au Salut. Il y avait tant de magnificence ! Je frissonnais chaque fois que je franchissais l'entrée. Ce n'était pas dû à la fraîcheur humide de l'endroit. C'était plutôt comme une communion avec le sacré.³¹⁷

Convaincue de se trouver dans un lieu où Dieu saura entendre ses prières pour le retour de son père, la jeune fille s'inquiète pourtant qu'elle ne se fasse pas comprendre, car au

³¹⁶ Marcel Braitstein. *Enfant traqué, enfant caché*. Paris, XYZ, 1995, p. 103.

³¹⁷ Léa Cohen. *Léa et ses sœurs : Séparées par la guerre, réunies 63 ans plus tard*. Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2006, pp. 61-62.

contraire d'une Catholique de souche, elle ne sait pas les prononcer dans la langue de l'Église :

J'étais persuadée que dans ce lieu, Dieu descendait vers nous et nous parlait. Il employait d'ailleurs une langue inconnue : le latin. J'eus quelques inquiétudes, car je ne parlais pas le latin. Et si Dieu ne comprenait pas le français ? Sœur Catherine, l'une des deux nonnes qui nous enseignaient le catéchisme, me rassura : Dieu ne comprenait qu'une seule langue : l'amour. Cette révélation me combla. Dieu entendrait mes prières et ferait revenir papa, car c'était mon cœur qui le lui demandait.³¹⁸

Soixante ans plus tard, lorsque Léa Cohen retrouve pour la première fois sa sœur, dont elle a été séparée lors de la Shoah, elle pleure la perte de son père, mort tout comme sa mère à Auschwitz, ainsi que la petite fille naïve qu'elle était : « - Je me rappelais le contrat que j'avais passé avec le Dieu catholique...J'avais demandé, en échange d'être une enfant pieuse, que papa revienne... Évoquer à haute voix ce contrat, que j'avais toujours tu, me bouleverse. Je pleure. Doucement. »³¹⁹ Le désir d'être enfant pieux rendait les enfants prêts à accepter toute sorte de sacrifice : « L'instruction religieuse a aussi initié les enfants au concept de sacrifice. En personnalisant cette notion, ils négociaient avec Dieu : peut-être qu'en échange pour leur sacrifice, Dieu épargnerait leurs parents du mal. »³²⁰

Tout comme Léa Cohen, Ariela Palacz prie pour le retour de sa famille, en particulier de son frère et de sa sœur ; c'est au fils de Dieu qu'elle s'adresse :

J'aime regarder la statue du petit enfant dans les bras de sa mère. Son nom est Jésus, sa maman, Marie. Madame Auger dit que Jésus est le fils de Dieu, qu'on peut s'adresser à lui et lui demander ce qu'on désire très fort. Moi j'ai beaucoup de choses à demander. Comme on dit : « petit Jésus »,

³¹⁸ *Ibidem.*

³¹⁹ *Ibid*, p. 275.

³²⁰ Suzanne Vromen. *Hidden Children of the Holocaust...*, p. 21 (notre traduction).

et que je suis une petite fille, il va bien me comprendre et m'aider à retrouver Claude et Nicole. Après, nous allons tous revenir à la maison.³²¹

L'endoctrinement catholique, allant du direct et de l'agressif au subtil et à l'insidieux, voulait que les jeunes juifs acceptent le Dieu catholique comme père protecteur en s'identifiant au bébé Jésus. Tout comme la promesse selon laquelle Dieu pouvait faire revenir leurs parents, cette manipulation servait à éloigner les petits de leur religion, de leur communauté et de leur famille, étant donné qu'en s'identifiant à Jésus, ils devaient se méfier de leurs ancêtres juifs qui, selon les chrétiens, avaient crucifié le fils de Dieu. Il faut se demander si la bonne Sœur Rosalie comprenait sa complicité dans cette manipulation lorsqu'elle choyait le petit Chaskel Frajlick : « Parfois, des élans de tendresse la poussent à me prendre sur ses genoux. Alors, elle me câline et me dit : - Tu es mon petit Jésus ! L'enfant juif de quatre ans ne comprend ni l'amour sublime, ni l'humour involontaire de cette déclaration. Simplement, il se sent accepté et choyé par cette femme étrange, à l'accent si différent. »³²²

À travers l'omniprésence des crucifix de l'univers catholique, les enfants sont constamment confrontés au mythe déicide. Ce bébé juif innocent qui leur ressemble, cet homme persécuté par les masses, se lève toujours devant leurs yeux, leur remémorant le crime d'être juif : « Une sœur sommeille près de mon lit, tenant son crucifix. Il y a beaucoup de crucifix, il y en a partout ! À chaque tournant, un autre vous attend. Le christ, qui est accroché au mur d'en face, semble aussi triste que moi. »³²³

³²¹ Ariela Palacz, *Je t'aime ma fille...*, p. 54.

³²² Chaskel Frajlick, *À la recherche d'Ézéchiel...*, p. 17.

³²³ Marguerite Elias Quddus. *Cachée...*, p. 112.

En s'identifiant à Jésus, les enfants forment aussi une relation particulière à sa mère, Marie. Saul Friedländer se souvient de la puissance du culte de Marie :

Mais c'est dans la dévotion de la Vierge que je puisais le plus grand réconfort. À Saint-Béranger, le culte de Marie formait l'essentiel de notre univers religieux et, en cela aussi, je devins un pensionnaire exemplaire. Auprès de la statue de plâtre au doux visage, à la longue robe blanche et ceinture bleu ciel, la tête couronnée d'étoiles en fer-blanc, je retrouvais quelque chose de la présence maternelle.³²⁴

Encore trop jeunes pour avoir conscience de leur sexualité, les filles et les garçons cherchent en Marie la figure de la mère, sans référence à sa virginité. Vénérée par le culte, elle devient une source de réconfort pour les enfants cachés dépourvus d'affection, que l'on encourage activement à prier avec elle : « Tu pourras t'adresser à elle chaque fois que tu auras de la peine. »³²⁵ Privés de leurs familles, les petits avaient souvent de la peine ; ils priaient donc avidement, sincèrement, sans cesse.

Généralement trop jeunes pour avoir appris des prières juives, les enfants mémorisaient assidûment les prières catholiques inculquées lors du catéchisme, c'est-à-dire de leur instruction chrétienne : « J'étudie le catéchisme. Oh stupeur...Je suis la meilleure élève. Madame Auger m'aime beaucoup. Elle me donne même en exemple. Je connais bien mes prières que je récite chaque soir. Sur mon chapelet, je fais des 'dizaines' et je chante 'Je suis chrétien, voilà ma gloire'. »³²⁶ L'effort que mettaient les enfants pour apprendre toutes ces prières s'avère énorme : « J'ai dû prendre une autre habitude : celle de prier. Le premier jour, ahurie par le nombre de prières à connaître, j'ai pleuré. L'Ave Maria, le Pater, le Credo, le Confiteor, les bénédictions, actions de grâce, et enfin le soir, la prière à

³²⁴ Saul Friedländer. *Quand vient le souvenir...*, p. 114.

³²⁵ Jean-Jacques Fraenkel. *L'abus de confiance...*, p. 122.

³²⁶ Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille...*, p. 54.

l'ange gardien...Mais celle-là, on la dit à genoux sur le lit, c'est presque un jeu. »³²⁷ Au début, les enfants voyaient les prières qu'ils mémorisaient en français et en latin comme une sorte de formule magique faisant partie d'un jeu pour les transformer de petits juifs en petits chrétiens aux yeux des bourreaux, surtout si leur langue maternelle était le yiddish. Arié Renous, par exemple, se souvient de la célérité avec laquelle son frère Max et lui ont appris leurs prières afin de devenir des enfants de chœur :

Avec quelle vertigineuse rapidité nous étions-nous mis en devoir de connaître toutes les prières, les Ave Maria et les notre Père, d'apprendre tout le rituel de la messe et de ses magnificences. En un temps record, nous étions devenus de parfaits petits catholiques, dociles, répondant avec ferveur aux demandes du curé. En un mot, plus rien ne nous distinguait des autres enfants.³²⁸

Le curé en question savait que les petits frères juifs ignoraient les habitudes, les cérémonies et les prières de l'Église, et que la meilleure façon de dissimuler leur identité était de leur enseigner une série de prières en les préparant à servir la messe. Mais les prières étaient plus qu'un moyen de se déguiser en jouant le rôle du petit chrétien pieux. Privés de la pratique du judaïsme, les enfants faisaient volontiers appel aux prières chrétiennes pour invoquer l'aide de Dieu, de Jésus et de Marie, en les suppliant de sauver leurs familles.

La consolation paradoxale que les enfants trouvaient dans la prière chrétienne se montre directement liée à leur expérience de la messe, avec ses rythmes prévisibles, ses rituels, et son atmosphère communale. Suzanne Vromen, qui a interviewé une série d'enfants cachés dans des couvents belges, conclut que « [I]es enfants embrassaient les rituels avec peu de difficulté et y trouvaient une consolation. Ils étaient réceptifs au puissant appel

³²⁷ Evelyne Krief. *Une enfance interdite...*, p. 170.

³²⁸ Jean-Jacques Fraenkel. *L'abus de confiance...*, p. 33.

émotif du catholicisme. Ils voulaient aussi être comme tous ceux qui les entouraient : il voulaient appartenir, être acceptés et recueillis. »³²⁹ Une fois initiés à l'espace physique de l'église, si menaçant au début, les enfants juifs en admirèrent la beauté sensorielle lors de la messe : « 'Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles...' Bon Dieu, que j'aimais la messe ! La belle église, l'orgue, les vitraux qui nous maquillaient de rouge, de bleu, de vert, selon qu'il faisait soleil ou pas et selon la vitesse de sa giration. »³³⁰ Cette admiration de la messe faisait partie de la socialisation catholique en général. Vromen constate que les enfants cachés dans les couvents belges « trouvaient leur nouvelle religion réconfortante, chaleureuse, pleine d'espoir, une oasis de spiritualité dans un monde qui était devenu fou. Ils chérissaient leurs croix, leurs chapelets, leurs livres de prière, et les images saintes. »³³¹ S'il est vrai que certains enfants se souviennent d'avoir été séduits par la pompe et la beauté de la messe et par d'autres rituels de la religion catholique, on ne saurait nier que cette nouvelle religion offrait une fausse consolation, ou au moins une consolation éphémère.

Saul Friedländer exprime l'enjeu ainsi :

J'aimais l'austère simplicité, le recueillement intense, de la première messe qu'il m'arrivait parfois de servir, non pas dans la « petite chapelle » de Saint-Béranger, mais à la « grande chapelle » de la maison mère, à quelques centaines de mètres de la rue de la Garde. Car, j'aimais aussi la pompe des fêtes. En réalité, la « grande chapelle » avait toute la laideur de l'art sulpicien, avec son fond bleu constellé de fleurs de lys dorées. Pourtant, comme elle me paraissait somptueuse à cette époque ! Je m'enivrais de l'éclat des chasubles et des ciboires, de l'odeur pénétrante de l'encens, de la douceur ou de la majesté de la musique ; j'admets n'avoir jamais ressenti depuis lors l'émotion qui m'étreignait quand,

³²⁹ Suzanne Vromen. *Hidden Children of the Holocaust...*, p. 24 (notre traduction).

³³⁰ Odile Grand. *Couleur citron, côté cœur...*, p. 69.

³³¹ Suzanne Vromen. *Hidden Children of the Holocaust...*, p. 23 (notre traduction).

agenouillé dans la « grande chapelle », j’entendais, pendant une messe solennelle, Mme Vernier entamer à l’harmonium les premiers accords d’une fugue ou même de quelque simple cantique.

Paul Friedländer avait disparu ; Paul-Henri Ferland était un autre.³³²

Le prix du réconfort que puisait le jeune garçon dans les rituels et les symboles de l’univers catholique se ramène donc à un nouvel éloignement de son identité. Faute de points de repère dans le monde juif, les enfants s’avéraient plutôt faciles à impressionner et manipuler ; les garçons étaient infiniment flattés lorsque les curés les invitaient à servir la messe. Dans le témoignage de Saul Friedländer, qui appartenait à ce groupe de garçons, un coup d’œil rétrospectif révèle une laideur réelle derrière ses impressions enfantines de la chapelle. Le plus souvent, c’est avec un ton de regret et d’amertume que les témoins se souviennent de l’attraction séductrice de la messe catholique avec toute sa fanfare.

Contrairement à la messe, à la fois une nouveauté et un antidote à la solitude et l’exclusion, les fêtes catholiques ne servaient qu’à rappeler leurs pertes aux enfants tout en amplifiant leur isolement. Dans notre chapitre sur l’assimilation, nous avons vu que la famille intégrée de Jean-Jacques Fraenkel célébrait joyeusement le Noël avant la Shoah. Une fois séparé de sa famille, le garçon se trouve incapable de jouir de la fête, malgré les efforts de sa marraine et de son parrain :

Pour Noël, mes protecteurs organisent pour leurs enfants et leur fils adoptif, c’est ainsi qu’ils m’appellent, une petite fête. Je tiens à faire l’arbre de Noël et le dédie à ma mère et à ma sœur. Chacun eut son cadeau et des friandises. Toutes ces fêtes, y compris les anniversaires, me sont très pénibles. D’abord je m’interdis d’être seulement content, heureux, c’est impensable. Ces événements risquent de m’attendrir, je ne peux me

³³² Saul Friedländer, *Quand vient le souvenir...*, p. 115.

le permettre. Puis comment puis-je un seul instant être content ne sachant pas ce que sont devenus mes parents et le reste de ma famille ?³³³

Dans un sens, le petit Jean-Jacques s'avère chanceux pendant cette période où il se trouve caché par des amis de sa mère, qui le chérissent ; il se distingue comme l'un des rares enfants à se souvenir d'avoir reçu un cadeau pendant la Shoah. En fait, Léa Cohen se sent tellement privée par la femme abusive qui la cache qu'elle se plaît ironiquement à recevoir un cadeau méchant dans le fond, puisque nuisible à l'identité de la petite : « Elle m'offrit pour Noël une image représentant le Christ. Rien ne pouvait me faire plus plaisir. »³³⁴

Suzanne Vromen a trouvé au moins un exemple d'un enfant caché qui aimait les vacances, parce qu'elles lui offraient l'occasion d'avoir de longues conversations avec un certain prêtre ; cependant, Vromen admet qu'en général « [l]es périodes de vacances faisaient que les enfants cachés attiraient des regards et mettaient l'accent sur leur marginalité [étant donné que] quand les pensionnaires rentraient, les enfants juifs restaient sur place. »³³⁵ Pour notre part, nous n'avons trouvé que des exemples où les enfants redoutaient les vacances et l'isolement qu'elles apportaient. Enfermée dans un pensionnat catholique, Evelyne Krief se souvient que sa « vie était rythmée par les fêtes religieuses », mais que ces fêtes servaient à l'aliéner des filles catholiques :

Après Pâques, arrivèrent les communions solennelles. Les pensionnaires de mon âge partirent en retraite. Pendant quelques nuits, je fus seule dans le dortoir. Le jour, j'errais librement dans les corridors de la pension. La sœur Marie-Antoinette me découvrant seule et désœuvrée au sommet d'un escalier, déposa devant moi deux seaux d'eau, une serpillière et un balai-brosse et m'enjoignit de laver le plancher. Désespoir.³³⁶

³³³ Jean-Jacques Fraenkel. *L'abus de confiance...*, p. 110.

³³⁴ Léa Cohen. *Léa et ses sœurs...*, p. 60.

³³⁵ Suzanne Vromen. *Hidden Children of the Holocaust...*, p. 43 (notre traduction).

³³⁶ Evelyne Krief. *Une enfance interdite...*, p. 176.

Ce genre de séparation et de solitude rendait les fêtes presque insupportables pour la majorité des enfants cachés dans ces institutions où, de toute évidence, ils se sentaient parfois traités comme de la main d'œuvre gratuite.

Cachée en famille, Ariela Palacz commence à détester les fêtes dans leur ensemble lors de son neuvième anniversaire. Peu avant, elle se dit prise par des fantasmes grandissants, selon lesquels elle se demande si ses parents vont lui « envoyer une petite carte ? Peut-être une grande lettre, ou même un cadeau ? »³³⁷ Ensuite, elle s'adonne à l'idée que ses parents vont venir la reprendre, sa plus grande inquiétude étant qu'ils ne se reconnaîtront pas. Elle se console donc auprès de Marie et Jésus, qui représentent l'unité de la mère et de l'enfant : « Je fais mes prières et chaque jour, je me réfugie à l'église pour retrouver l'image apaisante de Jésus dans les bras de sa mère. »³³⁸ Le jour de son anniversaire, la petite guette les gestes de mémère, cherchant toute indication que ses fantasmes vont se réaliser ; lorsqu'elle se rend compte qu'il n'y a pas de surprise, elle se met à pleurer. La réponse de mémère est cruelle : « Tu veux peut-être que je te fasse aussi un cadeau ? Je ne suis pas responsable si tes parents t'ont abandonnée et ne savent même pas ton âge. »³³⁹ À ce moment-là, la mère d'Ariela, qui n'a pas survécu, était probablement déjà décédée. C'est donc à l'âge tendre de neuf ans qu'elle rejette carrément, et pour toujours, les fêtes :

Je déteste Noël, l'église glaciale, Jésus tout nu dans sa crèche, qui doit avoir très froid, je déteste les Juifs, je déteste mon anniversaire quand février est si froid et que personne ne pense à moi ce jour-là. [...] JE DÉTESTE LES FÊTES. Ce jour-là, mémère tue un lapin. Un de mes amis

³³⁷ Ariela Palacz, *Je t'aime ma fille...*, p. 74.

³³⁸ *Ibid.*, pp. 74-75.

³³⁹ *Ibid.*, p. 76.

lapins que j'ai vu grandir et dont j'ai caressé le bout du nez à travers le grillage. C'est d'une telle cruauté que cela me donne la nausée.³⁴⁰

Encore plus tragique que cette privation vis-à-vis des fêtes catholiques pendant la Shoah est l'abîme qu'elle crée entre la petite et le judaïsme, dont la pratique est également rythmée par les fêtes. L'auteur décrit l'effet continu de la destruction des fêtes en général :

Je ne connais rien de ma religion, et je suscite de l'étonnement quand je me renseigne sur le déroulement et la signification des fêtes juives. Cela me gêne, pourtant je ne fais pas d'effort pour en savoir davantage. J'aime mon Dieu et je me dis que c'est ce que l'on a dans le cœur qui compte. Pratiquer n'est donc pas nécessaire. Ben voyons. C'est tellement plus simple.³⁴¹

La cruauté de mémère compromet donc l'identité passée d'Ariela Palacz en tant que juive ainsi que son identité future.

Les enfants peu assimilés à la veille de la Shoah se souviennent clairement des fêtes juives dont ils étaient privés dans l'univers catholique. Les fêtes chrétiennes ne venaient pas les compenser ; au contraire, elles amplifiaient la perte de tout ce que les enfants comptaient comme spécial et sacré à l'intérieur de la famille juive. En dépeignant les fêtes juives, Arié Renous focalise l'unité des voix qui se mêlaient dans une atmosphère lumineuse :

Au plus loin que remontent mes souvenirs, les fêtes religieuses, celles qu'on ne pouvait pas manquer, Yom Kippour ou Rosh Hachana, me renvoient vers une salle aux lumières vives, aux murs recouverts de beaux tapis multicolores et à une foule dense murmurant des prières, où les hommes portaient le tallith. Ils chantaient faux, mais les mélodies orientales a capella, venues des profondeurs, et vibrant dans la salle, magnétisaient l'espace. Pour nous enfants, rendus muets par cette proximité du divin, nous sentions que là et nulle part ailleurs se définissait ce qui nous rendait particuliers : le judaïsme. Sans doute ces prières en

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 84.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 210.

forme de récitatifs étaient chantées sans aucun ornement vocal ou instrumental et je n'étais donc nullement ébloui, mais la participation active de toute l'assemblée à ces chœurs doux ou énergiques, s'arrêtant ou s'entamant comme s'il n'y avait une seule voix, enrôlait dans une même entité les fidèles dont je faisais partie et j'en étais fier.³⁴²

Tout comme Arié Renous, Sarah Kofman venait d'une famille récemment immigrée, et ses « parents n'étaient guère 'assimilés' », surtout que son père occupait une chair de rabbin.³⁴³ Sa description des fêtes juives laisse présager la terreur de la Shoah, car tout comme les enfants qui jouaient naturellement à cache-cache avant que la guerre ne dénature ce jeu, les parents de Sarah font peur à leur enfant dans le cadre bénin et sacré des fêtes en famille. D'abord, son père égorge des poulets selon le rite de Rosch a Shana, ce qui laisse prévoir le massacre des Juifs déjà programmé par les Nazis :

Le jour de Roschachana, qui était aussi celui de mon anniversaire, nous écoutions mon père souffler dans le shoffar. Ma mère était très fière de lui et elle nous disait qu'il réussissait sa performance bien mieux que les autres. Il s'exerçait à la maison et je le voyais prendre et remettre le shoffar dans le tiroir d'une armoire où il était rangé à côté de son talès, de ses tvilim et du rasoir avec lequel il égorgeait les poulets selon le rite. Tous les vendredis soirs, des femmes attendaient dans notre entrée, leurs filets emplis d'un ou de deux poulets. Je jouais à la balle contre le mur et observais attentivement les allées et venues de mon père, des cabinets à la salle d'attente. Tout cela était plein de mystère et m'emplissait de frayeur. J'associais le rasoir du shoreth au couteau d'Abraham et les sons gutturaux du shoffar aux cris des poulets égorgés.³⁴⁴

Ensuite, l'auteur ajoute une description du Yom Kippour qui évoque l'unité de la communauté juive : « Le Yom Kippour, nous passions toute la journée dans la synagogue de la rue Duc où pendant le jeûne officiait mon père, et mes deux sœurs et moi jouions dans la cour avec les trois frères Adler. Mes parents étaient très liés avec cette famille qui

³⁴² Arié Renous, *Deux Saisons en enfer : L'Enfant caché*. s.l., Arié Renous, 2004. pp. 20-21.

³⁴³ Sarah Kofman. *Paroles suffoquées*. Paris, Galilée, 1987, p. 15.

³⁴⁴ *Ibid.*, pp. 20-21.

habitait rue Simart. Le père et la mère et l'une des filles moururent en déportation. »³⁴⁵ La juxtaposition de ces deux idées, celle de l'égorgement des poules et celle du meurtre des Juifs déportés, sert à perturber. De même, l'auteur se souvient de sa peur lorsque sa mère laissait entrer le prophète ou portait des masques horribles pour les fêtes, présageant l'intrusion d'inconnus dans leur vie, ainsi que les masques symboliques qu'elle-même porterait pour le reste de sa vie en tant qu'enfant cachée :

J'aimais beaucoup la fête de Pâques et ses préparatifs. Ma mère purifiait toute la vaisselle et je la revois regarder sous le lit avec une lampe électrique pour s'assurer que la moindre miette de pain n'avait pas échappé à sa vigilance. J'avais très peur quand elle ouvrait la porte qui donnait sur le palier afin de laisser entrer le prophète Élie pour lequel était réservé un couvert à la table du Séder. [...] J'aimais aussi la fête de Pourim où ma mère nous faisait peur en revêtant des masques horribles ; la fête de Simrathorah où l'on voyait mon père à la synagogue danser avec d'autres hassidim en levant bien haut les rouleaux de la Thorah que nous allions ensuite tous embrasser. Et la fête de Shoukott, où pendant plusieurs jours nous mangions sous des tentes de feuillages, construites à cet effet, dans notre entrée.³⁴⁶

Cette scène du bonheur familial est immédiatement suivie d'une description de la persécution nazie : « Après le 16 juillet 1942 les rafles s'amplifièrent : les femmes, les vieillards, les enfants, les Juifs naturalisés français comme les autres, personne ne fut plus épargné. »³⁴⁷ Encore une fois, la proximité des idées souligne la perte, car la petite Sarah aurait dû avoir le temps de surmonter la peur enfantine naturelle qu'elle ressentait pendant les fêtes, au lieu de se trouver pour de bon plongée dans le cauchemar d'un plan diabolique qui vouait les enfants juifs à la mort.

C'est aussi par la proximité de deux notions, celle du déguisement de la petite fille en ange et celle de l'abus, que Charlotte Goldberg relie les fêtes à la persécution, en

³⁴⁵ *Ibidem.*

³⁴⁶ *Ibid.*, pp. 21-22.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 23.

soulignant l'hypocrisie de l'Église. L'auteur vient de révéler la maltraitance psychologique, physique et sexuelle qu'elle a subie, et qu'elle attribue à la haine des Juifs, lorsqu'elle se rappelle de son déguisement en ange : « Je fus déguisé en ange le jour de l'Ascension. Pour la procession dans le jardin, je fus parée d'une robe de soie beige, avec des ailes en plumes d'oies et une auréole dorée ; je tenais dans les mains un grand lys blanc, dont la lourde odeur m'incommodait encore aujourd'hui. »³⁴⁸ Parmi les images déchirantes de la souffrance des enfants juifs perdus dans l'univers catholique, celle-ci reste l'une des plus puissantes, car elle évoque non seulement les enfants cachés voués à la mort, mais tous les enfants juifs assassinés.

Le placement d'un enfant juif dans une famille ou une institution catholique impliquait d'habitude un déplacement social vers la campagne, où l'éloignement « réduisait les chances de la découverte. »³⁴⁹ Même dans le cas d'un enfant juif profondément assimilé et accueilli par une famille catholique, cette nouvelle vie rurale ne ressemblait donc guère à sa vie urbaine antérieure. En ce qui concerne la vie quotidienne, l'on peut déceler des similarités parmi les expériences des enfants aux circonstances comparables de clandestinité ; par exemple, Suzanne Vromen tire des conclusions concernant certains aspects de la vie des enfants cachés dans des couvents belges, tels que l'hygiène, la discipline, la scolarité, les langues et la nourriture, tout en reconnaissant que « l'échantillon est trop limité pour expliquer beaucoup de contingences de la vie quotidienne. »³⁵⁰ La vie quotidienne des enfants de notre corpus s'avère aussi variée que les circonstances dans lesquelles ils se cachaient. Néanmoins, certaines de ses

³⁴⁸ Charlotte Goldberg. *La Guêpe...*, p. 73.

³⁴⁹ Greenfeld, Howard. *The Hidden Children*. Boston, Houghton Mifflin, 1993, p. 54 (notre traduction).

³⁵⁰ Suzanne Vromen. *Hidden Children of the Holocaust...*, p. 45 (notre traduction).

observations, basées sur ses interviews orales, se conforment à ce que nous avons trouvé dans les textes écrits. Par exemple, la déscolarisation devient une source importante de privation, beaucoup d'enfants en particulier se souvenant avoir été le premier ou la première de la classe avant la Shoah. Presque tous les enfants cachés font référence à leur appréciation de la littérature enfantine et de la musique classique, dont ils se trouvent privés dans le monde des cachettes. Fréquemment ballottés à l'intérieur de l'univers catholique, leur scolarité était interrompue, fragmentaire, et insuffisante au cours de la guerre, tandis qu'ils acquéraient le latin et parfois le français par nécessité.

En ce qui concerne leur bien-être physique, les enfants souffraient en général du froid et d'inanition, car au cours de la guerre, les bons vêtements et la nourriture manquaient partout. Mais Annette Muller se souvient de l'hypocrisie des religieuses qui paraissaient bien manger à l'orphelinat de Neuilly-sur-Seine, où à elle a été cachée (après avoir passé une période avec son frère à Beaune-la-Rolande, à Drancy, puis à l'Asile Lamarck) :

La faim nous tenaillait, mais Sœur Marie disait : « Remerciez Dieu car d'autres ne mangent rien. » Le matin, après la messe, on nous servait une soupe, le plus souvent aigre et sure, qui nous donnait la nausée. Nous mangions des rutabagas, des topinambours et des haricots pourris. Nous les triions nous-mêmes, d'un côté les noirs, de l'autre les blancs. Les noirs, nous les retrouvions dans notre assiette, les blancs étaient servis aux religieuses qui mangeaient dans une autre salle et aux sous-maîtresses attablées à part, dans notre réfectoire. On voyait les plats odorants leur arriver, même des frites ! [...] Les haricots pourris me donnaient de violents maux de ventre qui me faisaient parfois me rouler par terre de douleur.³⁵¹

Étant donné que les petits souffraient de diverses maladies, même ceux venant des familles qui avaient toujours observé les interdictions de la cacheroite devaient s'adapter à un régime alimentaire non-cachère. Sarah Kofman s'en souvient clairement :

³⁵¹ Annette Muller. *La petite fille du Vel d'Hiv*. Paris, Hachette, 2012, p. 97.

Je dus m'accoutumer à un nouveau régime alimentaire. La viande saignante m'avait toujours été interdite. Rue Ordener, dans la cuisine, ma mère laissait dégouliner des heures entières des morceaux de bœuf salé qu'elle faisait ensuite bouillir. Rue Labat, je dus me « refaire la santé » en mangeant de la viande de cheval crue, dans du bouillon. Il me fallut manger du porc et me « faire » à la cuisine au saindoux. Je vomissais fréquemment et mémé se mettait en colère [...] ³⁵²

Les enfants se sentaient coupables lorsqu'ils acceptaient de manger du porc, par exemple, mais leur faim ne permettait aucun choix. D'ailleurs, ils obéissaient presque absolument et sans exception à la volonté de leurs protecteurs, de peur d'être expulsés ou dénoncés.

Traumatisés par la séparation, ainsi que par de telles agressions identitaires, les enfants cachés recommençaient souvent à souffrir d'énurésie. Dans le cas de Charlotte Goldberg, cette humiliation se relie directement à la soif :

Boire le soir était interdit, afin d'éviter de se relever durant la nuit. Lors d'une chaude soirée d'été, tirillée par la soif, je bus l'eau contenue dans le pot en faïence préparé pour la toilette du matin. Paralysée par l'interdiction de sortir de mon lit, j'en ai mouillé mon pyjama. Ma nuit s'acheva dans la crainte des coups que sœur Baptiste ne manquerait pas de m'administrer, pour me faire passer l'envie d'enfreindre encore la règle. ³⁵³

Pour Annette Muller, le désir de faire revenir ses parents et celui d'éviter la terreur, l'indignité et la dégradation associées à l'énurésie, s'entremêlent au niveau de la prière : « Je faisais des signes de croix sur mon front, mes yeux, ma bouche, mon cœur, priant Dieu pour le retour de ma mère mais aussi pour ne pas mouiller mon lit. » ³⁵⁴ Ce jour-là, Annette a connu le mépris de ses camarades non-juifs, qui ont crié, « Hou, la pisseuse, hou, la sale juive ! ». La maîtresse ne l'a pourtant pas punie ; au contraire, elle a serré la

³⁵² Sarah Kofman, *Paroles suffoquées...*, pp. 50-51.

³⁵³ Charlotte Golberg. *La Guêpe...*, p. 72.

³⁵⁴ Annette Muller. *La Petite fille du Vel d'Hiv...*, p. 94.

petite fille dans ses bras, et l'a bercée tendrement en la rassurant. Cependant, Suzanne Vromen constate que dans l'une des institutions catholiques qu'elle a étudiées,

ceux qui faisaient pipi au lit étaient traités d'une cruauté exceptionnelle. À la sortie de la chapelle, les nonnes se mettaient en deux rangs et fouettaient les enfants incriminés sans pitié. De notre perspective contemporaine, de telles punitions viennent symboliser de façon iconique la myopie et le manque de compréhension de la part des sauveteurs de la souffrance émotive endurée par les enfants cachés.³⁵⁵

Dans l'ensemble, les scènes où les religieux et les religieuses humiliaient et battaient les enfants pour avoir fait pipi au lit suggèrent que selon toute vraisemblance, il ne s'agissait pas uniquement d'une myopie ou d'un manque de compréhension : il s'agissait de cruauté tout court. Sans doute, ce traitement n'était pas réservé aux enfants juifs, mais ces derniers perçoivent chez leurs protecteurs une forte attitude de ressentiment envers les petits Juifs qui les incommode, et ils y voient la raison pour la punition extrême.

En lisant l'une après l'autre les scènes où les adultes battaient impitoyablement les enfants juifs, on serait en droit de se demander si certains Catholiques impliqués dans le sauvetage, en particulier celles et ceux qui l'étaient involontairement, coincés par la décision d'un ecclésiastique supérieur, par exemple, ne sauvaient ces « tueurs du Christ » qu'à contrecœur. Sans doute, leur tâche n'était pas facile.

Récemment, le sociologue Émile Poulat a écrit dans son ouvrage intitulé *Les Juifs, l'Église et la Shoah*, « Certes, il est toujours possible de penser qu'on pouvait, qu'on devait faire plus, et de regretter l'insuffisance de ce qui a été fait. Toutes les recherches faites montrent qu'en toute hypothèse, on a fait plus que tout ce qui pouvait être pensé à l'époque, et Limore Yagil a pu présenter la France comme 'exemple du sauvetage des

³⁵⁵ Suzanne Vromen. *Hidden Children of the Holocaust...*, p. 38 (notre traduction).

Juifs' aussi bien par l'organisation des réseaux que par les solidarités de voisinage ».³⁵⁶

Dans le sens où la France a sauvé un pourcentage élevé de Juifs par rapport à d'autres nations européennes, il est juste de l'identifier comme 'exemple du sauvetage des Juifs'.

Selon Michael Marrus,

il ressort de maints exemples d'héroïsme et d'aide pratique que témoignent les survivants de l'Holocauste en France que de l'aide a été offerte aux Juifs, et qu'il y avait un sens de fraternité humaine. Il est également évident que cette aide n'était ni suffisante ni soutenue, qu'elle était trop lente à arriver, et trop limitée, surtout dans les cercles catholiques, comme les religieux qui s'y impliquaient directement n'étaient que trop conscients.³⁵⁷

En dépit du fait que l'Église en tant qu'institution « n'était même pas préparée – mais qui l'était ? – à envisager et à affronter [la question juive, dans les termes où elle se trouvait posée par le régime Vichy et, plus généralement, par l'entreprise hitlérienne] », et en dépit du succès limité des efforts de sauvetage, les témoignages laissent entendre que les religieux et les religieuses accueillant les enfants juifs vulnérables à l'intérieur de l'Église auraient pu et auraient dû faire plus, qu'un refus de *maltraiter les enfants* psychologiquement, physiquement et sexuellement aurait été un pas dans la bonne direction.³⁵⁸

³⁵⁶ Émile Poulat. *Les Juifs, l'Église et la Shoah*. Paris, Berg International, 2013, pp. 68-69.

³⁵⁷ Michael Marrus dans Kulka, Otto Dov et Paul R. Mendes-Flohr (eds). *Judaism and Christianity Under the Impact of National Socialism*. Jerusalem : The Historical Society of Israel, 1987, p. 326 (notre traduction).

³⁵⁸ Émile Poulat, *Les Juifs, l'Église et la Shoah...*, p. 69.

Chapitre 5

Conversion, ressentiment, réconciliation

L'église catholique est, par nature, prosélyte et convertir un enfant juif sauvé était normal pour l'essentiel de ses fidèles, clercs ou laïcs.

- Catherine Poujol

Tous étaient unanimes, ils me voulaient baptisée. J'avais lutté contre cette conversion. « Tu risques d'être arrêtée », m'avait-on dit. Je cédaï avec amertume, un goût de révolte au fond de la gorge. Ce baptême fut forcé, j'en rage encore.

- Charlotte Goldberg

Du point de vue statistique, le nombre d'enfants convertis au catholicisme au cours de la Seconde guerre mondiale est impossible à chiffrer, vu « l'attitude réservée sinon fermée des institutions catholiques, accusées de prosélytisme » à cause des conversions confirmées à l'époque, et de la proportion limitée d'archives ouvertes par le Vatican aujourd'hui.³⁵⁹ Après la guerre, la communauté juive française recherchait activement les enfants cachés dans des structures non-juives, sachant qu'ils avaient couru le risque de la conversion et craignant le refus des chrétiens de les rendre. Peu avant la libération, l'Oeuvre de secours aux enfants considère que les enfants juifs sont « 'en danger de conversion' après deux ou trois ans passés chez des chrétiens. »³⁶⁰ Ainsi, « L'OSE dénombre seulement cinquante enfants en véritable danger de conversion. »³⁶¹ Au même moment, « les institutions juives parlent de 3 000 enfants juifs cachés » menacés par la conversion, tandis qu' « une campagne d'origine américaine avance le chiffre extravagant

³⁵⁹ Katy Hazan. *Les Orphelins de la Shoah: Les maisons de l'espoir (1944-1960)*. Paris, Les belles lettres, 2000, p. 79.

³⁶⁰ Catherine Poujol. *Les Enfants cachés: L'affaire Finaly (1945-1953)*. Paris, Berg International, 2006, p. 27.

³⁶¹ *Ibidem*.

de 20 000 et le judaïsme anglais en compte 750. L'attitude réservée des institutions catholiques, en particulier, alimente le fantasme et l'accusation de prosélytisme. »³⁶² Quel que soit le nombre total d'enfants convertis, ceux qui ont relaté leur expérience jusqu'à présent laissent entendre que chaque enfant converti contre sa volonté en constituait un de trop. Chaque expérience racontée demeure singulière, mais tous leurs récits tournent autour d'une crise d'identité ayant des conséquences à long terme. Les auteurs ont tendance à souligner et analyser les effets persistants de la conversion tout en racontant l'événement même. Voici la raison pour laquelle nous traitons la conversion, le rétablissement (le processus de retrouver le judaïsme après la guerre), le ressentiment et la réconciliation globalement dans chaque cas. Près de la moitié des enfants de notre corpus racontent l'histoire d'une conversion officielle au moyen d'un baptême au sein de l'Église.

L'historien Maurice Rajsfus constate que « dans les familles où l'on était catholique par simple tradition, mais sans plus, le problème de la conversion ne s'est jamais véritablement posé, sauf demande expresse des parents. »³⁶³ Ces enfants entraient dans la clandestinité en respectant les règles de sécurité concernant leur fausse identité – il ne fallait surtout pas prononcer son vrai nom ou faire voir sa judéité – sans se mettre en porte-à-faux par rapport à leur vraie identité religieuse. Par contre, les enfants cachés dans les familles croyantes couraient un risque important de se trouver convertis, car « il faut reconnaître qu'il eût fallu une bonne dose de scepticisme, ou d'esprit libéral, à ces familles qui, ayant hébergé des enfants juifs, se seraient contentées de leur sauver la vie

³⁶² *Ibidem.*

³⁶³ Maurice Rajsfus, *N'oublie pas le petit Jésus ! L'Église catholique et les enfants juifs (1940-1945)*. Levallois-Perret, Manya, 1994, p. 121.

sans leur imposer le secours de la religion. »³⁶⁴ En effet, les convertisseurs répondaient honnêtement à leur devoir le plus élémentaire de Catholique en sollicitant et en sauvant des âmes :

De leur côté, les familles d'accueil, tout comme les sœurs des institutions religieuses, étaient tourmentées d'avoir en charge des enfants qui n'avaient pas été élevés dans le catholicisme. Pour les religieuses, il ne pouvait être question de laisser des jeunes enfants dans l'erreur ou l'ignorance. En fait, quel que soit leur ordre religieux, il y avait chez ces sœurs une attitude qui pouvait confiner à la terreur face à des êtres qui risquaient l'enfer, faute d'être baptisés. Le même destin guettant ceux ou celles qui n'auraient pas agi efficacement pour éviter cette désespérante issue.³⁶⁵

Le baptême a donc été présenté à la plupart des enfants cachés comme un impératif ; il n'y avait pas de place pour le libre arbitre.

Cependant, cet impératif n'empêche pas le développement chez l'enfant d'un désir sincère d'être baptisé. Annette Muller, par exemple, devient fanatique de la religion, jusqu'au point qu'elle vise à devenir « sœur missionnaire pour convertir les sauvages. »³⁶⁶ Il faut se demander si son désir découle d'une observation qu'elle fait vers le commencement de son texte : « Le jeudi, avec mes frères, nous fréquentions le patronage catholique [...] maman semblait être attirée par la religion chrétienne. »³⁶⁷ Séparée de sa mère – qu'elle ne retrouvera pas – Annette se sent peut-être justifiée dans son désir de mener au bout sa propre attraction à la religion. Séduite par la vie des saints et toute l'expérience sensorielle de l'église, Annette a hâte de se faire baptiser :

J'aimais l'odeur de la chapelle, les dorures, les statues aux couleurs vives, le napperon de dentelle et les fleurs de l'autel, le bruissement des robes, le tintement de la clochette du Saint-Sacrement, le contact du missel aux

³⁶⁴ *Ibidem.*

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 114.

³⁶⁶ Annette Muller. *La petite fille du Vel d'Hiv*. Paris, Hachette, 2012, p. 99.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 40.

feuilles soyeuses et jaunies. Je lisais les quatre Évangiles racontant la Passion du Christ, collectionnais les images pieuses représentant Jésus, la Vierge, les saints et les anges, le visage entouré d'une auréole dorée. Je suppliais qu'on me baptise enfin.³⁶⁸

Derrière ce souhait fervent se trouvent d'autres motivations : celle de recevoir une réponse de Dieu lors de ses prières (surtout pour le retour de sa mère), celle de diminuer son sentiment de culpabilité en se confessant, et celle d'appartenir. La conviction d'Annette se montre très profonde ; en effet, elle désire convertir son propre père lorsqu'elle le voit périodiquement : « Mais je ne pouvais supporter l'idée que mon père fût incroyant. J'avais l'impression qu'un gouffre nous séparait. Avant son départ, je le suppliai de se convertir : 'Promets-moi de te faire baptiser.' Il promit tout ce que je voulais, content de me voir apaisée. »³⁶⁹ Bon nombre d'enfants convertis expriment des sentiments de honte et de crainte, convaincus que leurs parents appartiennent au peuple déicide.

Le plus souvent, les auteurs emploient le discours direct en citant ceux qui leur ont inculqué la « vérité » chrétienne qui nécessitait une conversion réelle. Le jour de son baptême, un prêtre explique à Jean-Jacques Fraenkel que « Ce sont les Juifs qui ont trahi et tué le Fils de Dieu. C'est la raison pour laquelle les Juifs sont maudits pour l'éternité, sauf s'ils deviennent chrétiens. »³⁷⁰ Le prêtre exige le consentement du garçon, en disant, « Maintenant que je t'ai dévoilé la vérité, acceptes-tu d'être baptisé chrétien. Tu ne seras plus maudit et tu pourras aller au ciel. »³⁷¹ Au lieu d'un point d'interrogation, l'auteur ponctue la question d'un point ; en effet, il ne s'agissait pas d'un choix, mais plutôt d'une

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 100.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 110.

³⁷⁰ J.-J. Fraenkel, *L'Abus de confiance*, *op.cit.*, p. 122.

³⁷¹ *Ibidem.*

directive. Jean-Jacques refuse d'accepter entièrement la condamnation de sa famille : « Le Jean-Pierre FRANCEL est très impressionné, mais l'autre, le caché, n'accepte pas toutes ces histoires. Mes parents, ma sœur, mes grands-parents, mes amis, ne sont pas menteurs, voleurs, bourreaux, assassins. C'est lui qui ment. Il ne les connaît pas pour les calomnier ainsi. »³⁷² Cependant, la conversion étant une condition implicite de son sauvetage, il ne contredit pas le prêtre, et se laisse baptiser.

Dans ce chapitre, nous ne parlons pas uniquement de ces « vrais convertis » qui ont été baptisés - et qui parfois sont allés jusqu'à faire leur communion et leur confirmation - puisque la conversion des enfants ne dépend pas forcément du baptême. Les convertis incluent aussi ceux qui ont été endoctrinés aux valeurs et pratiques de l'Église. Nous verrons que Sarah Kofman et Ariela Palacz ont bel et bien été converties du point de vue moral sans pour autant être baptisées. Ces deux jeunes filles ne sont pas définitivement restées dans la religion catholique, mais elles sont néanmoins devenues victimes de « la déjudaïsation d'enfants, souvent jeunes, qui ont passé deux à trois ans dans des institutions catholiques » et aussi – apparemment – dans les familles catholiques.³⁷³ D'autres enfants convertis de cette manière ont choisi d'épouser la foi catholique pour le reste de leur vie, suivant une transformation spirituelle sincère. Il s'agit notamment du cas célèbre du cardinal Lustiger, de celui de Bernadette Wodowski, une des jeunes filles baptisées par le Père Piperot d'Aillaume à la Sainte-Baume, et du cas peu connu de Roland Gaillon, que nous examinerons vers la fin de cette discussion. En considérant le problème du prosélytisme, il faut également inclure les cas des « faux convertis », les enfants cachés qui ont reçu un faux certificat de baptême sans toutefois être baptisé ou

³⁷² *Ibidem.*

³⁷³ Katy Hazan. *Les orphelins de la Shoah...*, p. 79.

endoctriné à la religion. Si « la démarche des prêtres qui fournissait ces fausses preuves d'appartenance à la religion catholique était foncièrement différente de celle de leurs confrères adeptes de la conversion en bonne et due forme » les enfants ne s'avéraient pas forcément immunisés contre les effets négatifs de la conversion tels que la confusion identitaire, la honte, un sentiment de haine ou de peur mortelle envers sa famille, ou même un désir de convertir sa famille afin de la protéger et d'apaiser ces mauvais sentiments (ce qui risque de provoquer la colère des parents juifs).³⁷⁴

Le risque ultime de la conversion se montre grave dans tous les cas. Nous verrons que les enfants convertis sur le plan moral sans être baptisés ont inévitablement vécu une crise d'identité lorsqu'on les a rendus à leur famille. Les enfants réellement baptisés risquaient non moins de vivre une crise d'identité, mais qui plus est, il n'était nullement assuré qu'ils soient réunis avec leur famille après la guerre. L'histoire démontre que si les Catholiques qui cachaient les enfants juifs refusaient de les relâcher, par amour sincère ou sous guise de vouloir les protéger de leur famille dégradée et démunie³⁷⁵, l'Église s'est démontrée prête à fermer les yeux, ou, à la limite, à kidnapper les enfants baptisés. En effet, la loi canonique permettait (voire obligeait) que l'Église ne rende pas les enfants

³⁷⁴ Maurice Rajsfus, *N'oublie pas le petit Jésus !...*, p. 122.

³⁷⁵ Catherine Poujol cite un article stupéfiant du journaliste Alexis Danan, militant pour le droit d'adoption, publié en décembre 1944 dans *Libération*, journal de Résistance, et intitulé « La guerre aux enfants ». Dans l'article, « il s'adresse directement aux parents déportés et veut les convaincre de leur dégradation » : « La longue misère bestiale vous aura faits si laids, si sombres, si dramatiquement étrangers au monde des vivants ! Et vous n'avez plus de maison. Ces enfants joyeux, à qui tout est facile depuis que vous êtes sortis de leur vie, qui dessinent à grands gestes l'avenir dans les parcs des foyers où vivre est une fête, vous voudriez, sous prétexte qu'ils sont nés de votre chair, leur infliger votre désolante présence, les contraindre à partager avec vous le pain des ingrats recommencements, à coucher avec vous dans le gîte que vous assignera la sordide solidarité publique. Ils vous haïront bientôt d'être revenus. Mais on peut compter sur votre sagesse. Vous ne reviendrez pas. », p. 25.

baptisés aux familles juives. Elle invoquait ce droit depuis l'affaire Mortara, un scandale en 1858 où les autorités papales enlevèrent et gardèrent Edgardo Mortara, un enfant de six ans, de sa propre famille juive lorsqu'ils apprirent qu'il avait été baptisé en secret par une servante lors d'une maladie. En effet, le « [problème de la restitution], mêlé à celui de leur conversion au christianisme et à l'attachement de leurs parents adoptifs qui les cachent ou refusent ouvertement de les rendre, explose en 1953, dans un cas qui va jusqu'au procès tandis que la recherche des enfants cachés occupe les institutions juives depuis 1945. »³⁷⁶ Ainsi, les enfants cachés qui ont vécu une conversion ne sauraient contempler leur expérience qu'à travers le prisme de l'affaire Finaly.

En France, l'affaire Finaly a atteint le statut d'une «deuxième affaire Dreyfus » en scindant « l'opinion publique en deux camps : cléricaux contre anticléricaux, sionistes contre antisionistes, tenants du respect des lois républicaines contre partisans du droit canon. »³⁷⁷ En février 1944, Robert Finaly a trois ans, et son petit frère Gérald a deux ans. Leurs parents ont été déportés de Drancy vers Auschwitz. Ils ne reviendront pas. Jusqu'à la fin de 1945, les frères sont cachés par la directrice de la crèche municipale à Isère (près de Grenoble). Dès février 1945, leur tante essaie de récupérer les garçons. Or, selon Katy Hazan, « À la fin de la guerre, les institutions catholiques ont une position de principe : ne rendre les enfants qu'à des parents proches. Notre-Dame-de-Sion semble la plus réticente. »³⁷⁸ Mlle Brun s'oppose au départ des enfants et les fait baptiser en 1948. Cet événement déclenche un conflit juridique et une affaire publique qui dure jusqu'en 1953, car malgré les revendications du grand rabbin Kaplan, qui « exige que ce baptême,

³⁷⁶ *Ibidem.*

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 81, et préface.

³⁷⁸ Katy Hazan. *Les orphelins de la Shoah...*, p. 83.

offense à la mémoire des martyrs du judaïsme, soit annulé par une restitution pure et simple »³⁷⁹, et les ordres des cours civiles, l'Église catholique fait disparaître les enfants. Le cardinal Gerlier affirme que l'Église « n'accepte plus la doctrine selon laquelle des enfants juifs baptisés à l'insu de leurs parents ne peuvent être rendus à leur famille »³⁸⁰, tandis que le père Chaillet et Germaine Ribière travaillent ensemble pour accomplir le retour des Robert et Gérard d'Espagne, où ils sont cachés par des prêtres basques. Ce n'est qu'en 1953 que les enfants passent la frontière espagnole avec Germaine Ribière, afin d'être envoyés vers le jeune État israélien avec leur tante. L'affaire disparaît vite de l'actualité.

Quant à notre corpus, Sarah Kofman est la seule à être devenue le sujet d'un procès officiel intenté par une protectrice voulant la garder. Nous avons examiné dans le deuxième chapitre la manière dont « mémé » a privé Sarah du sentiment de son identité juive tout en inculquant des valeurs et des mœurs chrétiennes. Il n'est pas difficile de s'imaginer que si la jeune fille n'avait pas été cachée auprès de sa mère, elle aurait été baptisée par « mémé », qui a risqué sa vie pour protéger deux Juives mais qui, dans le fond, n'avait aucun respect pour les enfants d'Israël. Comment s'étonner si Sarah vit « un véritable déchirement » au moment où elle doit se séparer de mémé, « de celle que j'aimais maintenant plus que ma propre mère. »³⁸¹ La fillette vit pendant des années un drame tragique : lorsque mémé tente de la garder, sa mère doit tenter un procès « devant un tribunal F.F.I » qui décide de la confier à mémé en conséquence des coups de

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 19.

³⁸⁰ *Ibidem.*

³⁸¹ *Ibid.*, p. 69.

martinet que sa mère lui a donnés.³⁸² Désespérée, Mme Kofman récupère sa fille par la force :

Au cinquième étage de la rue Labat, ma mère, accompagnée de deux hommes, était sur le palier : ils m'arrachèrent violemment à mémé, me portèrent dans leur bras, jusqu'à la rue. Ma mère me frappait, hurlant en yiddish : « Je suis ta mère ! je suis ta mère ! je me fiche de ce qu'a décrété le tribunal, tu m'appartiens ! » Je me débattais, criais, sanglotais. Au fond, je me sentais soulagée.³⁸³

En dépit de son soulagement, Sarah continue à rechercher la protection et l'affection de mémé. Lorsque Mme Kofman se rend à Nonancourt pour récupérer ses autres enfants, elle doit confier de nouveau sa fille à mémé « malgré tout ». Les conséquences de ce va-et-vient se révèlent catastrophiques pour Sarah, qui ne réussit pas à réconcilier ses sentiments parallèles d'amour et de honte envers sa propre mère. Cette honte s'exprime clairement au moment où Sarah joue dans une petite pièce chantée à l'école : « Ma mère, toute fière, criait tout haut : 'C'est ma fille ! C'est ma fille !' J'avais honte. »³⁸⁴ Peu après, elle reçoit un prix d'excellence : « à l'appel de mon nom, ma mère répéta la même scène, tandis que moi, sur l'estrade, j'aurais bien voulu disparaître sous terre. »³⁸⁵

La mère fait de son mieux pour renouer ses enfants avec le judaïsme en les envoyant dans une maison d'enfants pour les enfants de déportés. Quoique Sarah entretienne encore une correspondance clandestine avec mémé pendant cette période, sa connexion au monde juif se restitue, du moins provisoirement : « Je réappris l'hébreu, faisais toutes les prières et respectais les trois jeûnes annuels : j'obéissais de nouveau à tous les interdits religieux

³⁸² *Ibid*, p. 71. F.F.I. est l'acronyme des Forces Françaises de l'Intérieur.

³⁸³ *Ibidem*.

³⁸⁴ *Ibid*, p. 90.

³⁸⁵ *Ibidem*.

de mon enfance. »³⁸⁶ La jeune fille retourne finalement chez sa mère où elle vit dans « des conditions matérielles épouvantables », une situation que mémé explique à son professeur à la direction de son lycée pour qu'elle puisse « tout de même achever [ses] études. »³⁸⁷ À la fin des deux années où elle obtient son bac, vivant en conflit continuels avec sa mère, Sarah se trouvera éloignée à nouveau du judaïsme : « j'avais maigri de sept kilos et avais cessé toute pratique religieuse. »³⁸⁸ Il est vrai que Sarah Kofman ne s'est jamais remise de la perte de son père, mort à Auschwitz, ni de l'agression identitaire décrite dans son témoignage. La souffrance de Sarah, qui est devenue philosophe après la guerre, a culminé avec son suicide en 1994.

Catherine Poujoul admet que la majorité des cas de refus de restitution aux familles ont été « réglés à l'amiable, c'est-à-dire par l'abandon d'une des parties sans que l'opinion publique en soit informée. »³⁸⁹ Le récit de Charlotte Goldberg, jeune fille dont le baptême a été décidé unilatéralement par sa protectrice, révèle que derrière le rideau des cas réglés à l'amiable, se jouait néanmoins une lutte trouble. En 1944, Charlotte a été baptisée sous le nom de Jacqueline Goldbert, contre son gré et sous prétexte qu'elle devait être catholique pour entrer au *Petit Arbois*, le pensionnat où elle serait envoyée pour sa protection. En réalité, Madame Léger, la voisine qui cachait la petite fille à l'époque, préparait sa conversion depuis deux ans.

La pression m'était faite depuis des mois déjà, elle emporta la résistance que j'avais jusqu'alors opposée farouchement à tout mon entourage. Depuis le premier jour, mamie Léger n'avait eu de cesse de faire de moi une parfaite petite Catholique, m'avait imposé un endoctrinement systématique. J'avais appris que le peuple juif était déicide, et avait tué le

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 94.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 97.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 99.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 35.

pauvre petit Jésus. Je ne croyais pas en ce dieu nouveau, de détestais cette religion pesante qui drapait les femmes de noir au premier veuvage, eussent-elle vingt ans, pour qu'elles ne plaisent plus aux hommes. Mamie Léger me traînait sans cesse à l'église.³⁹⁰

Charlotte se souvient que Madame Léger la faisait vivre dans « une atmosphère de bigoterie permanente » et qu'elle était ravie lorsque le baptême fut accompli. Elle cite directement sa protectrice qui conclut : « J'ai amené une âme à Dieu ! »³⁹¹ Charlotte se lamente au sujet de son baptême, se demandant pourquoi il n'aurait pas été possible de lui fournir un faux certificat : « Ne pouvait-on rédiger un faux ? Bien des prêtres avaient rempli des certificats de baptême factices. »³⁹² Cependant, l'entraînement catholique mené par Mme Léger a fini par être une arme à double tranchant, car c'est peu de temps après que Charlotte a été dénoncée, forcée d'afficher son catholicisme devant un soldat allemand, en se mettant « à genoux, les mains en prière et récitant un 'Je vous salue, Marie' et un 'Notre père'. »³⁹³ Il est évident que les actions de Mme Léger ont produit en Charlotte Goldberg des sentiments conflictuels au cours des années. D'un côté, elle laisse entendre son ressentiment envers Madame Léger de l'avoir convertie et d'avoir entravé son retour à sa famille ; de l'autre, en réfléchissant d'une perspective adulte, Charlotte semble regretter de ne l'avoir plus jamais vue après la guerre : « Je ne revis jamais celle qui m'avait élevée pendant ces années noires, je ne sus rien de sa mort. Moi qui avec elle avais assisté de manière marquante à plusieurs enterrements, je ne fus pas présente au sien. Quitter cette famille fut pour moi un second deuil, un arrachement. De nouveau on

³⁹⁰ Charlotte Goldberg, *La Guêpe*. Paris: La Dragonne, 2002, p. 58.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 60.

³⁹² *Ibid.*, p. 58.

³⁹³ *Ibid.*, p. 64.

m'enlevait, me plaçait ailleurs, avec une fois de plus un autre nom, une autre vie. »³⁹⁴ En racontant son expérience, Charlotte n'arrive pas précisément à remercier Madame Léger de l'avoir sauvée et élevée. Elle avoue à la fin de son texte n'avoir jamais su réconcilier le tourment de la Shoah, dont cette femme charitable fait partie, qu'on le veuille ou non : « Une partie de nous, les enfants rescapés, n'a pas grandi ; notre blessure saigne toujours. N'ayant jamais eu droit à la parole, notre douleur s'est enkystée. À l'heure où j'écris tout cela j'ai six ans, éternellement six ans. »³⁹⁵ Malgré sa conversion officielle, il semble que Charlotte Goldberg n'ait jamais perdu le sentiment de son identité juive.

Léa Cohen, pour sa part, intègre avidement et profondément sa nouvelle identité catholique, mais réussit à rompre sa connexion à la religion sans difficulté après la guerre. Suite à un séjour à l'orphelinat Rothschild, elle est vite baptisée sous le nom de Liliane, et enfin placée chez une veuve catholique qui la met dans une école catholique où elle devient très vite « une fanatique du bon Dieu ». Sachant que le Dieu catholique est tout-puissant, elle cherche sa protection en priant constamment et en égrenant son chapelet avec ferveur : « Je voulais devenir nonne pour pouvoir me marier avec Dieu. Ainsi serais-je sous sa protection toute ma vie, jusqu'au moment de le rejoindre au ciel. »³⁹⁶ Katy Hazan observe que « beaucoup d'enfants cachés subissent une pression plus ou moins insidieuse qui va de l'injonction de prier pour le retour des parents à la conversion pure et simple. »³⁹⁷ Le texte de Léa représente clairement cette pression. Lors du catéchisme, elle accepte naïvement les assurances manipulatrices des sœurs, qui lui promettent que Dieu exaucerait ses prières et lui ramènerait son père : « J'eus quelques

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 80.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 96.

³⁹⁶ Léa Cohen. *Léa et ses sœurs*. Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2006, p. 61.

³⁹⁷ Katy Hazan. *Les orphelins de la Shoah...*, p. 83.

inquiétudes, car je ne parlais pas le latin. Et si Dieu ne comprenait pas le français ? Sœur Catherine, l'une des deux nonnes qui nous enseignaient le catéchisme, me rassura : Dieu ne comprenait qu'une seule langue : l'amour. Cette révélation me combla. Dieu entendrait mes prières et ferait revenir papa, car c'était mon cœur qui lui demandait ! »³⁹⁸

Ainsi, elle se réjouit le jour de sa communion :

Alors que les filles de mon âge étaient revêtues de leur aube, on me prêta pour l'occasion une longue tunique blanche et l'on me mit une couronne de fleurs dans les cheveux. J'étais heureuse alors, car je chantais pour la Vierge Marie pendant la cérémonie. Je m'étais tellement répété les paroles qu'il était impossible que je les oublie : « Bonne Marie, mon cœur est si lourd ! Prends ma couronne, je te la donne. Au ciel, n'est-ce pas, tu me la rendras ! »³⁹⁹

Comme Léa, Annette Muller a fait sa communion solennelle, croyant que sa famille reviendrait si elle se donnait à la religion catholique :

J'étais persuadée que Dieu écouterait mes prières, que je retrouverais ma mère et ma maison et que tout recommencerait comme avant. [...] Au printemps 1944, Marguerite et moi, fîmes notre communion privée. Agenouillées dans l'église, une couronne de fleurs blanches sur les cheveux, les yeux fermés, le chapelet à la main, nous reçûmes l'hostie. C'était fade et pâteux, difficile à avaler ! Il ne fallait surtout pas la toucher des dents, c'était le corps et le sang de Jésus-Christ.⁴⁰⁰

Comment s'étonner si les enfants juifs impuissants, isolés et désespérés se consolait en embrassant – au moins provisoirement – le Dieu catholique ?

C'est peut-être le comportement hypocrite de sa nourrice, « la Thénardier » qui inspire en Léa une sorte de distance critique par rapport à la religion catholique, en dépit de sa passion initiale. Chez elle, la nourrice très croyante mais foncièrement haineuse traite les

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 62.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 75.

⁴⁰⁰ Annette Muller. *La petite fille du Vel d'Hiv...*, pp. 111-112.

enfants comme des esclaves, tout en les réveillant chaque matin à coups de bâton. Léa se souvient qu'« À l'église, notre nourrice était une fervente Catholique ; mais, sitôt sortie de la maison de Dieu, elle y oubliait son âme et retrouvait son comportement brutal. Elle semblait pourtant savoir aimer, mais cet amour était bourru et rustique, dirigé exclusivement vers ses petits-enfants. Selon elle, ils étaient des anges et nous les démons porteurs de tous les péchés ! »⁴⁰¹ L'attitude de cette protectrice malveillante semble avoir imprégné de doutes la foi autrement sincère de Léa, car au moment où une agente de l'OSE vient la récupérer, la jeune fille s'avère prête à renoncer à tout sans hésitation.

Elle me montra mon chapelet.

- Qu'est-ce que cela ? me demanda-t-elle.
- Un chapelet, mademoiselle, répondis-je du bout des lèvres.
- Je sais ce que c'est. Mais que faites-vous avec ça ? Ne savez-vous pas que vous êtes juive ?

Comme je ne répondais pas, elle me conseilla de me débarrasser du chapelet et d'oublier le Dieu catholique pour renouer avec ma religion. Elle me demanda si je voulais bien lui remettre le chapelet. J'acceptai sans regret. Un Dieu qui laissait tomber ses fidèles ne méritait pas que l'on crût en lui !⁴⁰²

Les promesses de l'Église commencent à perdre leur pouvoir peu après la libération dans le cas d'Annette Muller aussi, bien qu'elle tienne toujours à un artifice de sa conversion :

Ma foi en Dieu, peu à peu, vacillait. Je croyais encore en lui et le soir dans mon lit, je touchais la croix dorée que j'avais gardée avec la chaîne autour de mon cou, mais j'avais perdu confiance. Dieu ne pouvait rien faire. Je l'avais prié pendant trois ans pour que ma mère revienne et que tout recommence à la maison comme avant, mais on nous trimbalait d'orphelinat en pension. Cela n'en finissait jamais.⁴⁰³

La foi de Léa est finalement en miettes quand son père ne revient pas. En réalité, ses deux parents sont, hélas, morts à Auschwitz. Elle raconte ensuite - sur un ton analytique - le

⁴⁰¹ *Ibid.*

⁴⁰² *Ibid.*, p. 90.

⁴⁰³ Annette Muller. *La petite fille du Vel d'Hiv...*, p. 126.

clivage définitif qui se produit au moment où elle perd son dernier espoir. Ce qui frappe dans ce passage est l'absence de ressentiment ; Léa semble être arrivée à une sorte de réconciliation avec Dieu, à qui elle n'accorde plus de pouvoir sur elle ou sur son destin.

En effet, elle le diminue presque au statut d'un être humain :

L'anecdote du chapelet renforça mon éloignement de la religion catholique. Dieu m'avait permis de garder intact l'espoir du retour de mon père tout au long de ces années de calvaire. À ce jour, je n'avais plus d'espoir. Dieu ne m'était donc plus d'aucune utilité. Je le remerciai de nous avoir gardées en vie, ma sœur et moi. Et je lui dis adieu comme à un vieil ami. Dès lors, je ne priai plus jamais.⁴⁰⁴

Léa semble avoir la capacité de s'adapter à ses nouvelles circonstances sans pour autant revêtir sa nouvelle identité religieuse de façon permanente. Finalement, cette rupture définitive avec la religion catholique s'étend à la religion en général. Léa explique que tout effort de rétablir sa judéité est empêché par son manque de contact avec la religion juive dès sa prime enfance, du fait de l'athéisme de son père.

Cette femme suivait à la lettre les directives de l'Ose, qui avait confié au personnel encadrant la mission de nous inciter à recouvrer notre identité juive, afin de nous aider à nous reconstruire. Le problème était que je n'avais jamais reçu d'instruction religieuse juive ! Une fois, notre père nous emmena à la bar-mitsva d'un de nos cousins. Nous fûmes étonnés de l'entendre lire de l'hébreu. C'était la première fois que nous entendions cette langue. À la maison, il ne nous parlait jamais de la religion.⁴⁰⁵

En effet, comme nombre d'enfants de notre corpus, Léa est issue d'une famille profondément assimilée avant la guerre, et par conséquent n'a pas été recueillie par une famille ou une communauté juives. En l'absence d'un sentiment d'identité religieuse, elle réussit à trouver sa première consolation dans sa passion pour le cirque, car le cirque constitue « l'appel du sang Cohen. Il affluait dans mes veines lorsque j'étais sous un

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 90.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 90.

chapiteau. J'étais une Cohen, une arrière-petite fille d'artistes et une artiste à part entière. »⁴⁰⁶ Le cirque éveille en elle un sentiment spirituel, dès les premiers moments :

Tout l'orchestre m'entraînait hors de mon corps et je me voyais danser sur la piste dans une ronde enfantine autour des artistes. Je riais aux éclats. Mes deux sœurs, mes frères et mes parents formaient cette ronde imaginaire avec moi. Dans ces moments-là, j'oubliais qu'ils étaient tous morts, à part Judic. J'oubliais que je ne les reverrais plus jamais. J'oubliais qu'ils me manquaient.⁴⁰⁷

En 1952, Léa a l'occasion de se rendre à Ramagtan, en Israël, avec des camarades du cirque. En essayant de passer dans la partie palestinienne de Jérusalem, les soldats lui refusent l'entrée puisqu'elle est juive ; ses camarades refusent de continuer sans elle. De façon ironique, Léa continue de se voir privée des droits accordés aux autres, par le simple fait d'être juive, et malgré son rejet ultime de la religion. C'est à ce moment-là qu'elle identifie ses camarades du cirque comme une famille adoptive : « Ce jour-là, j'eus vraiment le sentiment de faire partie d'une grande famille soudée et solidaire. Ce réconfort atténua un peu l'émotion vive qui m'avait saisie lorsque les soldats palestiniens m'avaient interdit leur sol. »⁴⁰⁸ Cette anecdote met bien en valeur le fait que les enfants cachés cherchaient un sentiment d'appartenance en dehors de la religion si l'accès à la judéité restait trop lointain.

Contrairement à Léa Cohen, les enfants qui se sont réintégrés à une famille ou à une communauté juive ont généralement réussi à effacer l'identité chrétienne en revêtant leur identité juive. Ce processus s'accomplissait avec difficulté, car le sentiment de l'identité chrétienne n'était pas un simulacre, que l'enfant soit formellement converti ou non. Le

⁴⁰⁶ Léa Cohen. *Léa et ses sœurs*. Paris, Jean-Claude Gawsevitch Éditeur, 2006, p. 134.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 96.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 132.

témoignage d'Ariela Palacz – qui a été cachée sous le nom de Paulette - offre un exemple manifeste d'une conversion sans baptême qui mène au rejet tragique de l'identité juive.⁴⁰⁹ L'auteure devient – de façon consciente ou non – une sorte de porte-parole des enfants cachés en général, par la manière claire dont elle présente cette lutte. Dans la préface de son livre, Docteur Boris Cyrulnik a écrit, « Ça alors ! Je pensais lire l'autobiographie d'Ariela Palacz et je découvre avec stupéfaction que c'est la mienne qu'elle a écrite ! [...] La mémoire, ce n'est pas le retour du passé, c'est la représentation de ce passé. Alors pourquoi Ariela et moi avons-nous la même représentation ? Le bonheur fracassé, la disparition des figures aimées, la solitude, la honte... la mort ! »⁴¹⁰ Considérons donc la façon dont Ariela trace sa trajectoire de l'après-guerre. L'auteure emprunte le style employé par Saul Friedländer dans son témoignage majeur publié en 1978, *Quand vient le souvenir...*. Les deux auteurs favorisent ce que Sue Vice appelle « split narration », un style de narration souvent employé par les enfants cachés, dans lequel « le passé est le produit d'une rétrospection tandis que le présent est écrit sous forme de journal intime. »⁴¹¹ Son texte est donc chronologique, sans être linéaire, et la plus grande partie de sa réflexion sur les effets de la conversion, ainsi que sur le

⁴⁰⁹ Maurice Rajsfus observe que « Les petits Juifs, le plus souvent issus de familles incroyantes, que les institutions religieuses allaient se charger de transformer en parfaits petits catholiques, bénéficiaient souvent d'une bonne protection. En contrepartie, fréquemment, ils étaient initiés à la religion de façon insidieuse avant même d'être baptisés. Nombre de témoins, que nous avons pu rencontrer, se souviennent d'avoir servi la messe bien avant leur baptême. Certains de ces enfants de chœur d'occasion échapperont à ce précieux sacrement grâce à la fin de la guerre. » Maurice Rajsfus. *N'oublie pas le petit Jésus ! : L'Église catholique et les enfants traqués (1940-1945)*. Levallois-Perret, Manya, 1994, p. 120.

⁴¹⁰ Ariela Palacz, *Je t'aime ma fille, je t'abandonne*. Jerusalem, Éditions Elkana, 2009, pp. 7-8.

⁴¹¹ Sue Vice. *Children Writing the Holocaust*. New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 12.

rétablissement, le ressentiment et la réconciliation s'élabore dans les sections où elle raconte le passé du point de vue rétrospectif. Les ressemblances entre sa représentation du vécu de l'enfant cachée et celle des autres enfants de notre corpus s'avèrent remarquables, bien que son expérience soit absolument singulière.

Au cours de la période où Ariela se trouve cachée, « mémère » blâme les Juifs – tout comme « mémé » dans le récit de Sarah Kofman – au point où la jeune fille commence à haïr son peuple. Dans le cas d'Ariela, ce sentiment s'intègre à la crainte et l'angoisse provoquées par l'absence d'un certificat de baptême, preuve que son institutrice lui demande sans cesse :

Moi, je sais que je ne peux pas avoir de certificat de baptême. Je sais bien que je suis juive, mais il ne faut surtout pas que ça se sache. Jamais. Si mémère l'apprenait ! Mémère n'aime pas les Juifs. Elle dit que la guerre de 14 a eu lieu à cause des Juifs, la guerre actuelle, c'est aussi à cause des Juifs, les prisonniers, les tickets de rationnement, le pain noir, le rutabaga, c'est à cause des Juifs, et même si pépère a de l'asthme, c'est de la faute des Juifs parce qu'il a attrapé cette saloperie en 14, à la guerre.⁴¹²

La répétition machinale du mot « mémère » - qui continue tout au long du passage - renforce l'idée que cette femme brutale et foncièrement antisémite exerçait un contrôle mental sur Ariela : « Je crois tout ce que dit mémère parce qu'elle a toujours raison. Je dois penser comme mémère. J'aime mémère, je n'ai personne d'autre. JE HAIS LES JUIFS. »⁴¹³ Au fil de son texte, Ariela emploie des phrases en lettres majuscules pour insister sur les émotions les plus vives, dans ce cas une émotion évidemment paradoxale.

⁴¹² Ariela Palacz, *Je t'aime ma fille, je t'abandonne...* p. 71.

⁴¹³ *Ibidem.*

Tout comme le récit de Sarah Kofman, celui d'Ariela Palacz s'élève comme exemple de ce que Nathalie Zajde appelle le paradoxe de la générosité catholique⁴¹⁴ : affamée d'amour au point de s'attacher sans conditions à mémère, la jeune fille absorbe les attitudes anti-juives de cette « protectrice » qui la maltraite régulièrement. Dans un prochain passage où Ariela raconte sa première réaction à la crèche lors de la messe de Noël, c'est à nouveau la répétition qui marque l'ampleur de son sentiment paradoxal de haine envers les Juifs : « Le choc est violent. Je vois Jésus tout nu, sur de la paille, dans l'église glacée. Un bébé. Jésus qui a froid. Jésus qui ne sait pas qu'il va mourir, que les Juifs vont le tuer. La haine m'envahit. Je déteste les Juifs. Je les déteste. Je les déteste. »⁴¹⁵ Ce sentiment de haine qu'elle a « attrapé » de mémère finit par complètement, voire irrévocablement, écarter Ariela du judaïsme.

Aucun enfant caché ne termine son texte au moment de la Libération, car même si leurs parents sont revenus des camps, et qu'ils ont retrouvé leur foyer, leur vie semblait méconnaissable. Et ces enfants convertis ne ressemblaient guère aux petits Juifs que leurs parents avaient confiés dans leur désespoir au monde chrétien. Lorsque le père d'Ariela vient la chercher après la guerre, sa première réaction est « BONHEUR : amour, fierté, orgueil, sécurité, apaisement, confiance. »⁴¹⁶ La femme qui l'a prise en charge par l'intermédiaire de l'Assistance publique annonce à son père qu'Ariela (Paulette) est « une

⁴¹⁴ Selon Zajde, « Les enfants cachés ne pouvaient résister aux marques d'affection, mais ils étaient capturés par un paradoxe d'amour. Plus ils aimaient ceux qui les avaient pris en charge, plus ils trahissaient leurs parents ; plus ils s'adaptaient au nouveau cadre de vie, à leur nouvelle religion, plus ils étaient 'bien cachés', et plus ils disparaissaient en tant que Juifs, comblant ainsi les attentes meurtrières de leurs bourreaux. » Nathalie Zajde. *Les Enfants cachés en France, op. cit.*, p. 60.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 73.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 122.

bonne petite chrétienne [et qu']elle prépare sa première communion. »⁴¹⁷ Au moment où son père rejette cette possibilité en disant, « Nous sommes Juifs », Ariela a l'impression que le ciel lui tombe sur la tête, car elle a déjà été endoctrinée au point d'insister, « Je déteste les Juifs. »⁴¹⁸ Tous ses premiers sentiments positifs sont vite supplantés par la honte : « J'ai HONTE, HONTE, HONTE. Je sens la panique m'envahir. Ça n'est pas vrai. Je ne suis pas Juive. Je n'ai jamais été Juive. Que va dire mémère ? et tous ces gens qui entendent ? »⁴¹⁹ Katy Hazan observe que « le passage d'un monde à l'autre ne se fait pas sans déchirement, et le désarroi d'un père juif devant sa petite fille qui ne veut pas quitter son chapelet a pour corollaire le chagrin de la petite fille accueillie dans un milieu chaleureux et sécurisant et qui doit repartir vers l'inconnu. »⁴²⁰ Le cas d'Ariela se complique du fait qu'une femme antisémite et qui la maltraitait indéniablement formait aussi le noyau du milieu – autrement chaleureux – où elle a été accueillie. Ayant découvert son identité juive dans un environnement dénaturé, Ariela devra lutter le reste de sa vie pour retrouver un judaïsme qui la comble émotivement et pour rétablir son identité de la prime enfance.

Après la guerre, leur rejet initial du judaïsme provoquait chez les enfants cachés un nouveau sentiment de culpabilité, surtout face aux efforts des familles, des communautés et des agences juives cherchant à réinculquer leur identité. La découverte dans l'après-guerre que tout Juif révèle désormais un survivant d'un peuple assassiné va dresser de nouveaux obstacles à leur rédemption. La mort n'était plus une abstraction pour les enfants de notre corpus, vu qu'aucune famille n'est sortie indemne de la « Solution

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 123.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 54.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 123.

⁴²⁰ Katy Hazan. *Les orphelins de la Shoah...*, p. 83.

finale » ; la grande majorité d'entre eux ont perdu au moins un parent. Ariela exprime cette perte en lettres majuscules, comme si elle crie à haute voix : « Il reste un seul frère à papa. Il reste une seule sœur de maman. Tous les autres : ASSASSINÉS. ASSASSINÉS. ASSASSINÉS. [...] LA SHOAH ENTRE EN MOI. »⁴²¹ En plus de la honte, la crainte associée à cette nouvelle compréhension de l'univers contemporain endiguait souvent leur passage de la fausse identité chrétienne protectrice vers la véritable identité juive dangereuse.⁴²² Souvent, les enfants ne trouvaient pas chez leurs parents le sentiment de protection et de consolation dont ils avaient tellement besoin ; au contraire, ils se sentaient profondément éloignés des membres de leur famille revenus des camps. La souffrance de ces derniers les empêchait de répondre aux besoins émotifs de leurs enfants. Ainsi, leur souffrance mutuelle empêchait ironiquement la solidité émotive. Tout comme Sarah Kofman, Ariela exprime un désir de rentrer chez mémère – malgré l'abus qu'elle a subi entre ses mains – tant sa honte et son dépaysement chez son propre père sont grands : « Papa parle avec ses amis en yiddish. Je ne comprends plus du tout ma langue maternelle. Ça m'énerve, c'est laid, c'est juif, ça me fait honte, ça me fait peur. »⁴²³ En effet, elle continue à faire des séjours chez mémère jusqu'à la mort de cette dernière, avec le consentement de son père.

De même que Léa Cohen et bon nombre d'autres enfants cachés, Ariela cherche un sentiment d'appartenance indépendamment de la religion juive. Réinsérée dans une

⁴²¹ Ariela Palacz. *Je t'aime ma fille...*, p. 134.

⁴²² Marcel Braitstein, qui a été caché par une famille protestante très croyante (et dont les réactions s'avèrent très similaires à celles des enfants cachés par les catholiques) insiste sur ce point, disant que « ce fut un choc de [se] retrouver soudainement démunie de ce magnifique camouflage, de ce bouclier protecteur » qu'était l'identité chrétienne. Marcel Braitstein, *Enfant traqué, enfant caché*. Paris, XYZ, 1995, p. 166.

⁴²³ *Ibidem*.

communauté juive – sans pourtant y être réintégrée – Ariela rejette l'idée de se marier à un Juif, jusqu'à ce qu'elle rencontre « un Juif qui n'aime pas les Juifs » ; par la suite, elle devient communiste.⁴²⁴ Ses activités politiques lui donnent un sens d'amitié et de communauté, mais provoquent aussi un sentiment protecteur envers les Juifs, un groupe auquel elle s'identifie toujours à contrecœur : « Il m'arrive pourtant d'être profondément blessée lorsque j'entends des propos injurieux contre les Juifs par des gens qui sont du même bord que moi, alors que je suis convaincue que la gauche ne peut pas être raciste. »⁴²⁵ C'est toute la tension politique avant la Guerre de six jours en 1967 qui fait renaître en elle le sentiment croissant de son identité juive :

Alors...alors...comme quelqu'un qui a dormi trop longtemps, je me réveille brutalement. Tout, tout ce que j'ai haï, rejeté, caché, me saute en plein visage. Dans la violence, j'avais perdu mon identité, la nuit où j'ai été arrachée de ma famille, en 1942, la Shoah. C'est dans la violence que je retrouve mon identité, ce printemps de 1967, à la veille d'une guerre sans pitié contre les Juifs.

J'AI RETROUVÉ MON IDENTITÉ
JE VOUDRAIS CRIER : JE SUIS JUIVE
C'est un tremblement de terre.⁴²⁶

La ressemblance entre les textes de Léa Cohen et Ariela Palacz se fait remarquer à nouveau lorsqu'Ariela éprouve un désir de prier pour que la guerre n'éclate pas. Ce n'est pas au Dieu chrétien qu'elle s'adresse, mais à son fils, un personnage qu'elle abaisse, elle aussi, au statut de vieil ami dont elle ne dépend plus :

[...] mais je ne sais pas à quel Dieu m'adresser. Je ne peux plus me tourner vers Jésus, il n'est pas mon dieu. Je me suis trompée.
J'ai fait un long chemin avec toi, Jésus. Je t'ai aimé, avec tout le respect que je te dois, je te quitte.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 165

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 180.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 183.

Je retourne vers les miens. Je suis et je reste ce que j'étais dans le ventre de ma mère. JE SUIS JUIVE.⁴²⁷

Ariela rédige son texte à partir de la terre de ses ancêtres. Ayant émigré de France jusqu'en Israël en 1969, elle a fait l'effort d'étudier la religion, les traditions et l'histoire juives afin de rétablir graduellement son sentiment d'identité juive. Il se peut que ce rétablissement sur le plan religieux ait également entamé une certaine réconciliation émotive avec le passé, car l'auteure atténue son expression de ressentiment envers la France par des déclarations de gratitude envers les Français qui ont tenté de contrecarrer le projet diabolique des Nazis :

Tu as envoyé à la mort mes oncles, mes tantes, tu n'as pas voulu, dans ta folie meurtrière, épargner leurs jeunes enfants. Dans tes propres murs, tu as assassiné ma mère. Tu as décrété que ma douce maman, qui était pleine de gratitude envers toi, était dangereuse pour la population française. Pourtant je t'aime, France. Pas pour toi. Pour tes enfants qui t'ont désobéi. Pour tes enfants qui ont dit NON. Pour tes enfants qui, au péril de leur vie, ont caché, protégé, aidé, défendu les Juifs.⁴²⁸

Katy Hazan constate que « tous les témoignages concordent, même s'il faut être prudent et se garder de toute généralisation : malgré les contraintes, sinon les sévices, malgré les pressions qui peuvent s'apparenter dans certains cas à un viol de conscience, tous témoignent leur reconnaissance aux institutions catholiques qui leur ont sauvé la vie.»⁴²⁹

Quant aux enfants de notre corpus, dire que *tous* témoignent leur reconnaissance serait aller trop loin ; plus souvent, ils expriment leur reconnaissance envers une personne qui a participé au sauvetage, surtout si celle-ci leur a montré la tendresse qui leur manquait si cruellement. Mais en tendant la main – même aux sauveteurs animés par les meilleures intentions – les remerciements des enfants cachés ne sont pas complètement sans

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 184.

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 200.

⁴²⁹ Katy Hazan. *Les Orphelins de la Shoah...*, p. 83.

réserve. Leurs expressions d'appréciation relèvent des actes très conscients et souvent angoissés, marqués par une profonde générosité d'esprit.

La majorité des enfants réunis avec leurs parents après la Libération se sentaient rapidement écartelés et, à la longue, irrévocablement coupés de leurs protecteurs. Chaskel Frajlick, par exemple, doit sa vie à sœur Rosalie, qui lui a enseigné le français avant qu'il soit caché, tout en l'appelant « mon petit Jésus ».

Sœur Rosalie m'a sauvé la vie. Quand la traque des Juifs a commencé, j'étais prêt.[...] Après la Libération, nous avons revu sœur Rosalie. Elle a beaucoup pleuré. Mes parents aussi. Elle avait beau me cajoler, me caresser, je lui souriais, mais les années de tribulations, de chagrin et de peur nous séparaient désormais, même si je l'aimais encore. Chère sœur Rosalie, je ne vous ai jamais oubliée.⁴³⁰

Pour sa part, Ariela Palacz n'arrive pas à remercier mémère directement ; elle choisit plutôt d'exprimer sa gratitude envers les « Justes » en général et de laisser ainsi sa reconnaissance angoissée envers mémère sous-entendue : « Cela me ramène encore une fois à ces femmes, à ces hommes qui, au péril de leur vie et sans rien demander en échange, ont caché et sauvé un Juif traqué. Vous méritez la médaille des « Justes parmi les nations » que vous décerne l'État d'Israël. Mais j'ai bien peur que beaucoup de sauveteurs, par leur silence, échappent à cette reconnaissance. »⁴³¹ L'auteur ne révèle pas si mémère a jamais reçu cette distinction.

Il ne fait aucun doute que les parents des enfants cachés, eux aussi, hésitaient entre le ressentiment et la reconnaissance, tout comme ils étaient tiraillés entre le désir de garder leurs propres enfants et l'impératif de les confier aux chrétiens afin d'assurer leur survie. Certes, les familles considéraient « à tort, le faux certificat de baptême comme un gage

⁴³⁰ Chaskel Frajlick. *À la Recherche d'Ézéchiël: Copeaux de vie d'un enfant juif caché.* Ottignies, Quorum, 1995., p. 17.

⁴³¹ Ariela Palacz, *Je t'aime ma fille, je t'abandonne...*, p. 226.

absolu de protection. »⁴³² Il est impossible de savoir si, lorsqu'ils ont commencé à confier leurs enfants aux Catholiques vers 1942, les parents des enfants juifs de notre corpus se rendaient pleinement compte des vrais dangers d'un véritable baptême. Maurice Rajsfus constate que « pour les familles, en effet, le baptême n'était qu'une formalité, l'équivalent d'une fausse carte d'identité. Les faux papiers ne changeaient pas l'origine d'un individu ni sa nature, mais il en allait tout autrement du baptême, pris au premier degré par la plupart de ceux qui délivraient ce sacrement. »⁴³³ Les témoignages de notre corpus démontrent que « Si les familles n'avaient pas envisagé une véritable conversion de leurs enfants, le baptême prenait pourtant rapidement une toute autre signification pour les garçons et les filles qui le recevaient. »⁴³⁴

De même, la confusion réelle associée à l'imposition des noms chrétiens lors du baptême est omniprésente dans ces textes. Les auteurs semblent souvent s'inspirer du style de Saul Friedländer, qui résume le problème ainsi :

« Paul Henri ». Je n'arrivais pas à m'habituer à ce nom. Chez moi, j'avais été « Pavel » ou plutôt « Pavlicek », le diminutif habituel, ou encore « Gagl », sans compter une kyrielle de petits noms affectueux. Puis, de Paris à Nérès, j'étais devenu « Paul », ce qui, pour un enfant, était tout de même autre chose. Paul, je me sentais plus exactement comme « Pavlicek », mais « Paul-Henri » était bien pire encore : J'avais franchi une ligne, j'étais passé de l'autre côté. Paul aurait pu être tchèque et juif, mais Paul-Henri ne pouvait être que français et résolument catholique ; or ça, je ne l'étais pas encore de manière naturelle. D'ailleurs, je n'en finis pas là avec mes changements de noms : par la suite, je devins « Shaul », en débarquant en Israël, puis « Saul », un compromis entre le « Saül » qu'exige le français et le « Paul » que j'avais été. Bref, impossible de m'y retrouver, ce qui, somme toute, me paraît être l'expression d'une confusion réelle et profonde.⁴³⁵

⁴³² Katy Hazan. *Les orphelins de la Shoah...*, p. 83.

⁴³³ Maurice Rajsfus. *N'oublie pas le petit Jésus ! ...*, p. 117.

⁴³⁴ *Ibidem.*

⁴³⁵ Friedländer, Saul. *Quand vient le souvenir...*, p. 92.

Mais le désordre mental déclenché par la perte souvent simultanée de sa famille et son nom ne se limite pas au cas des enfants baptisés. Le titre du témoignage de Chaskel Frajlick, *À la Recherche d'Ézéchiel*, met l'accent sur un tel désarroi chez un enfant qui n'a pas été formellement baptisé ; c'est en publiant le livre que l'auteur a enfin démasqué sa vraie identité. Devenu Charles pendant la guerre, il lui a fallu vingt-huit ans pour retrouver Ézéchiel, le garçon qui a disparu à côté de sa mère :

-Maman, maman, ne me laisse pas ici, ne me laisse pas ici, reviens.
Elle se retourne et me crie en yiddish : - Chaskele, ne pleure pas. Je vais revenir, je vais revenir.
Et elle disparaît à mes yeux au sommet de la côte. Je me suis arrêté, au bout de souffle, anéanti. Chaskele, c'est le diminutif affectueux de Ézéchiel en yiddish.
Figé, au milieu du sentier, je me rendis compte que j'étais seul.
Mais Chaskele, Ézéchiel, c'est fini. Ézéchiel était parti, volatilisé dans ce matin doux et déchirant, implacable. Un grand froid me saisit et, lentement, Charles redescendit vers la maison.⁴³⁶

Les parents auraient-ils pu prévoir la crise identitaire immédiate et persistante de leurs enfants cachés derrière des noms chrétiens ? Auraient-ils pu deviner leur sentiment d'identité juive soit véritablement en péril ? Auraient-ils pu imaginer que ces « saints de sauvetage » qui avaient risqué leur vie pour sauver des enfants juifs puissent se transformer en « monstres de charité »⁴³⁷ antijuifs et antisionistes prêts, à la limite, à risquer leur liberté afin de les garder ? Il va sans dire que les parents juifs traqués par les Nazis se trouvaient devant un choix impossible, car « au cours de ces terribles années, tout était préférable à la déportation et à la mort certaine. Y compris les conversions mises en œuvre contre le gré ou avec le consentement des parents. »⁴³⁸ L'Église

⁴³⁶ Frajlick, Chaskel. *À la Recherche d'Ézéchiel...* p. 87.

⁴³⁷ Selon Catherine Poujol, ce terme a été employé dans la presse française en référence à Mlle Brun dans l'affaire Finaly. Catherine Poujol, *Les Enfants cachés...*, p. 291.

⁴³⁸ Maurice Rajsfus. *N'oublie pas le petit Jésus ! ...*, p. 162.

catholique - guidée par son prosélytisme bien réel - représentait, sans doute, un moindre mal. Ce fait se voit confirmé dans les témoignages des enfants qui ont réussi à rassembler des lettres entre leurs parents et leurs sauveteurs.

Dans son texte emblématique, Saul Friedländer cite une lettre dans laquelle son père accepte le baptême de son fils. Il faut se demander si le père désespéré se couvre posément en promettant qu'il est prêt à renoncer à tout et à accepter n'importe quoi du point de vue religieux afin d'assurer la protection de son fils, car au même moment, il part du principe que le garçon sera réuni avec sa famille après la crise, malgré sa conversion :

Je suis très heureux d'apprendre par Madame M. de L. que vous êtes disposée à accueillir chez vous mon fils unique... et à l'enlever dans la foi catholique. C'est avec gratitude que je consens et que je vous autorise formellement à le baptiser. Nous, ma femme et moi, vous promettons de continuer votre œuvre dans la voie tracée par vous, dès que la volonté de Dieu et les circonstances nous permettront de veiller nous-mêmes à son éducation.⁴³⁹

Maurice Rajsfus souligne bien que les parents menacés de déportation voyaient le baptême dans une optique pragmatique : « Décidés à sauver leurs enfants, les parents ne se souciaient guère du péril moral auquel ils les exposaient ou du danger moral qu'ils leur faisaient courir. Le baptême représentait dans leur esprit un véritable passeport, une porte d'entrée dans un monde constitué d'anonymes et où la persécution n'existait pas. »⁴⁴⁰ Cependant, l'auteur insiste sur le fait que ses parents l'ont gardé dans des *homes* juifs jusqu'à ce qu'ils deviennent trop affaiblis, et sur leurs efforts ratés de lui chercher une famille d'accueil pour éviter qu'il soit caché dans une institution catholique. Friedländer pose aussi la question de savoir si la promesse de son père fut explicitement exigée par

⁴³⁹ Saul Friedländer. *Quand vient le souvenir...* Paris, Seuil, 1978, p. 78.

⁴⁴⁰ Maurice Rajsfus. *N'oublie pas le petit Jésus...*, p. 122.

l'Église, autrement dit s'il s'agissait vraiment d'une condition pour son sauvetage. Tragiquement, ses parents ne revinrent pas d'Auschwitz. Ils n'ont jamais eu la possibilité de mettre à l'épreuve ou de commenter sur leur sincérité ou leur résolution quant à cet engagement, ni d'exercer le droit civil de revendiquer leur fils baptisé.

Après la guerre, Saul se croit destiné à la prêtrise avant de décider à l'âge de seize ans de rejoindre un groupe qui s'embarque pour Israël. Six ans avant cette résolution, c'est un prêtre – ironiquement, peut-être – « le père L., jésuite et professeur » qui partage avec Saul les implications d'Auschwitz et l'histoire de l'antisémitisme, et qui l'ouvre au sentiment de l'identité juive :

Pour la première fois, je me sentis juif – non plus malgré moi ou secrètement, mais par un mouvement d'adhésion entière. Du judaïsme, il est vrai, je ne connaissais rien et, catholique, je l'étais encore. Mais, quelque chose avait changé, un lien était rétabli, une identité émergeait, confuse certes, contradictoire peut-être, mais désormais reliée à un axe central qui ne pouvait faire de doute : d'une manière ou d'une autre, j'étais juif – quelle que fût, dans mon esprit, la signification de ce terme.⁴⁴¹

Saul loue ensuite l'attitude humaniste de ce père jésuite, qui se distingue de façon si marquée de la grande majorité des religieux anti-juifs décrits dans les témoignages :

L'attitude même du père m'influença profondément : l'entendre parler avec autant d'émotion et de respect du sort des Juifs dut être pour moi un encouragement capital. Il ne me poussait pas à choisir un chemin ou l'autre – et peut-être eût-il préféré me voir rester catholique – mais son sens de la justice (ou était-ce une charité profonde ?) me reconnaissait le droit de juger par moi-même, en m'aidant à reprendre un contact avec mon passé.⁴⁴²

Quant au rétablissement définitif du sentiment de son identité juive, la trajectoire de Saul n'est ni droite, ni rapide. En fin de compte, c'est son appartenance ultime à l'État d'Israël

⁴⁴¹ Saul Friedländer. *Quand vient le souvenir...*, p. 129.

⁴⁴² *Ibidem*.

qui le comble, mais en premier lieu, les actions et les paroles du père jésuite l'ont libéré et réveillé en lui le souvenir et le sentiment de son identité légitime.

Parmi les enfants cachés se trouvent un nombre inconnu d'adhérents sincères qui sont restés dans la religion catholique pour la vie. Catherine Poujol affirme qu'ici, « la recherche se heurte à un paradoxe : ce sont les convertis 'heureux' qui ne parlent pas. »⁴⁴³

Au sortir de la guerre, « les 'convertis heureux existent, en nombre sûrement, mais ils ne sauraient être mis en avant par le monde juif. Tout à fait logiquement, lorsque l'affaire [Finally] éclate, la presse juive ratisse l'Europe pour dénoncer le scandale des conversions décidées unilatéralement et des refus de restitution aux familles. »⁴⁴⁴ Aujourd'hui encore, les convertis heureux restent dans l'anonymat.

Dans son ouvrage historique sur les jeunes juives placées par l'OSE à la Sainte-Baume, sous la tutelle du père Piprot d'Alleaume, Didier Nebot retrace « la conversion de certaines des jeunes juives de la Sainte-Baume [qui] jeta une ombre à ce qui aurait pu être un extraordinaire acte de résistance au nazisme. »⁴⁴⁵ Ce père gentil et généreux, qui fut nommé « gardien de la vie » en 2003, n'a pourtant pas été considéré comme un Juste parmi les nations, en conséquence des conversions qu'il avait complétées, suivant des demandes sincères et insistantes des jeunes filles qu'il protégeait. Nébot a découvert des détails concernant l'élan de ces conversions lors d'une interview en 2008 avec l'une des converties, Marie Wodowski, qui parle de son désir d'appartenir au groupe :

Ça faisait bien, vis-à-vis de l'entourage d'être catholique, d'avoir une marraine comme nos copines de l'école lorsque tout allait bien avant la guerre, d'autant que nous pensions qu'ainsi les Allemands nous laisseraient tranquilles. On s'est dit « si ça ne va pas, on

⁴⁴³ Catherine Poujol. *Les enfants cachés...*, p. 34.

⁴⁴⁴ *Ibidem.*

⁴⁴⁵ Didier Nebot. *Et les enfants furent sauvés: Les jeunes juives de la Sainte-Baume.* Paris, Éditions Pascal, 2008, p. 139.

redeviendra 'juive'. [...] Parfois, lorsque je pensais à mes parents j'avais honte et j'appréhendais leur réaction. [...] Je vous le répète, [le père Piprot] ne nous a jamais forcées, ni même influencées, bien au contraire, il nous a mises en garde à plusieurs reprises : « Vous êtes sûres ! Vous avez vraiment réfléchi, disait-il, vous n'êtes pas majeures, vous allez retrouver vos parents plus tard, que vont-ils dire. » Mais nous étions décidées. Par une étrange émulation nous nous influençons mutuellement et il nous était impossible de faire marche en arrière. Le groupe nous rendait inconscientes. Il est certain que si j'avais été seule, je n'aurais pas osé sauter le pas, c'est valable pour chacune d'entre nous. De toutes façons, sur la vingtaine de filles qui étaient à la Sainte-Baume, nous ne fumes pas plus de sept à nous convertir.⁴⁴⁶

Cependant, Gaston Lévy, Germaine Ribière et toute la communauté juive perçoivent l'attitude du père Piprot d'Alleaume d'un tout autre point de vue. La réaction de colère du docteur Lévi, est citée dans l'ouvrage de Nébot :

Or, un jour, l'argent du Joint American Committee n'arriva pas à temps et Mademoiselle Scheftel se trouva devant un prêtre qui lui dit : « Si vous ne pouvez pas payer, leurs âmes m'appartiennent. » Nous avons pu savoir qu'il n'avait pas attendu le moment du « non-paiement » pour commencer ses manigances de convertisseur. Très beau, tout de blanc vêtu, il a donné, dès le début du séjour, à nos filles, le vendredi soir, la bénédiction pour remplacer les parents.⁴⁴⁷

Pour sa part, Germaine Ribière ne semble pas être convaincu par la réponse suivante du père Piprot lorsqu'elle demande une explication sur ces conversions, d'où « elle cesse, de même que l'OSE, toute relation avec lui »⁴⁴⁸ :

Quant aux baptêmes en eux-mêmes, je me permettrai une fois de plus, sachant qu'ils nous ont été reprochés, qu'ils concernent des personnes capables de prendre leurs responsabilités en toute connaissance de cause et qu'aucune pression n'a été faite sur elles, contrairement à ce qui est dit dans certains milieux juifs. [...] Je m'ingéniai même lorsque des enfants me demandaient le baptême à accumuler devant elles des difficultés, plus qu'à les encourager. Le baptême ne leur fut accordé que lorsqu'il fut évident que le désir en était vraiment personnel et profond. Le refus en eut alors été une faute de ma part vis-à-vis de leur personnalité elle-même,

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 141.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 142.

⁴⁴⁸ *Ibidem.*

personnalité qui fut également respectée en sens inverse chez les Israélites fidèles à l'observance juive, ainsi que chez les chrétiennes elles-mêmes se relâchant vis-à-vis de leur propre religion ou appartenant à d'autres confessions.⁴⁴⁹

Le baptême étant, selon le concile de Trente, la condition du salut, le père Piprot voyait sans doute la conversion comme un devoir sacré au sein de l'Église, mais il ne semble pas avoir tenu compte de l'extrême vulnérabilité des fillettes juives séparées de leur famille. Parmi les jeunes filles baptisées, Nébot a pu confirmer en 2008 que Bernadette, la sœur de Marie Wodowski, s'était convertie sincèrement, et pour la vie : « Bernadette est toujours chrétienne, en fait judéo-chrétienne, m'a-t-elle dit, à la façon du cardinal Lustiger. Elle semble heureuse. Marie, c'est différent. Elle ne se sent ni juive, ni chrétienne, elle ne sait plus de quel côté se situer. »⁴⁵⁰ Si les jeunes juives de la Sainte-Baume croyaient au début à la possibilité d'un simple retour au judaïsme, l'histoire a démontré que le trajet est incommodé par maints obstacles infranchissables.

Au contraire de sa sœur Bernadette, Marie ne s'est jamais remise de sa conversion. Elle exprime donc des regrets et un certain ressentiment : « Bien sûr c'était un acte libre de notre part, je peux le garantir et j'insiste bien sur ce point. Mais il aurait dû attendre le retour de nos parents avant de nous convertir. Oui je regrette d'avoir été baptisée. Il aurait dû attendre la fin de la guerre. »⁴⁵¹ Ce qui est pire, Marie n'arrive pas à séparer la culpabilité liée à sa conversion de sa culpabilité de survivant : « Je me sens fautive d'être vivante, alors que les autres sont morts dans les camps. En plus, je me suis fait baptiser,

⁴⁴⁹ *Ibid.* p. 143.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 147.

⁴⁵¹ *Ibidem.*

c'est lourd à porter. C'est une trahison supplémentaire... non, une trahison tout court. »⁴⁵²

Évidemment, la façon dont les enfants vivent et perçoivent leur conversion à long terme varie énormément selon leur personnalité et leur expérience individuelle durant et suivant la guerre. Comment expliquer le fait que deux sœurs, qui se sont retrouvées dans des circonstances similaires, ont eu deux réactions presque diamétralement opposées à leur conversion ? En dépit de ses entretiens avec les deux sœurs, Nébot ne se trouve pas en mesure d'offrir une réponse définitive à la question.

Nous avons également trouvé le témoignage exceptionnel de Roland Gaillon, baptisé en même temps que son frère aîné, le 10 Octobre 1941, à l'âge de quatre ans. Ce baptême a apparemment été demandé par sa mère, qui s'était elle-même fait baptiser neuf jours plus tôt. Les frères Goldenberg – qui ont désormais choisi de garder leur nom de guerre – ont été cachés en zone sud, à Annecy, chez leurs grands-parents maternels. L'auteur n'explique pas pourquoi ses grands-parents, eux aussi juifs, ne se trouvent pas chassés à Annecy. Le seul enfant de notre corpus à être resté auprès de ses grands-parents, Roland emploie un langage nettement plus positif que les autres enfants cachés pour décrire ses expériences : « Nous séjournons dans un charmant petit hôtel, près du canal où s'ébattent des cygnes blancs, comme sur le lac. Quelle merveille que ces gros oiseaux blancs majestueux [...] »⁴⁵³ Cependant, tout n'était pas idyllique et, faute de nourriture, les grands-parents ont dû placer les garçons dans un home d'enfants à plusieurs reprises. Il se souvient de son premier contact avec le monde catholique en termes manifestement

⁴⁵² *Ibid.* p. 150.

⁴⁵³ Roland Gaillon. *L'étoile et la croix: De l'enfant juif traqué à l'adulte chrétien militant*. Paris, l'Harmattan, 2010, p. 54.

élogieux : « Quelle belle vie nous avons dans ce chalet ! [...] Le souvenir le plus marquant que j'ai de Notre-Dame des Neiges à Sallanches est l'affection discrète que nous témoignait chacune des dames. Jamais une extinction des feux le soir, sans que chacun de nous n'ait reçu son petit bisou. Je n'étais pas habitué en famille à ces marques d'affection, mais comme cela faisait du bien ! »⁴⁵⁴ Les souvenirs de Roland s'avèrent très fragmentaires, mais ces fortes impressions rassurantes expliquent, au moins en partie, pourquoi le garçon n'a pas renoncé à son identité catholique.

Roland a connu le même drame que Saul Friedländer puisque ses deux parents, eux aussi, ont été tués à Auschwitz. Il rentre donc à Paris avec ses grands-parents, où il a reçu son éducation primaire, sa communion et sa confirmation dans une école catholique. À l'époque, ses grands-parents préparaient la voie pour qu'il trouve la foi chrétienne :

Mes grands-parents Léri allaient à la messe le dimanche. [...] Comment et depuis quand étaient-ils convertis ? Je ne le sais pas. Mais je n'ai jamais mis en doute la sincérité de mon grand-père, qui, cependant, dans l'église, se cachait littéralement derrière un pilier ou derrière la chaire, comme s'il était honteux de ses origines. Il m'avait d'ailleurs dit un jour qu'un Juif ne devait pas se mettre en avant dans l'Église. Il est vrai qu'il n'a pas connu le Cardinal Lustiger !⁴⁵⁵

Malgré le fait qu'il n'a pas choisi d'être baptisé ou initié au catholicisme comme enfant, Roland décrit un processus de conversion volontaire qui s'est accomplie progressivement, en toute connaissance de cause. Avant de solidifier son adhésion à la religion, il a dû se confronter à des questions difficiles concernant le rôle de l'Église pendant la Shoah :

J'avais environ vingt ans et la question de la responsabilité du pape Pie XII dans l'absence de réaction de la hiérarchie catholique au nazisme et à

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 106.

sa participation à l'antisémitisme se posait à moi avec de plus en plus de force. Pouvais-je rester dans une Église dont le responsable le plus haut placé avait eu cette attitude ? La hiérarchie catholique française – et l'évêque d'Evreux en était un exemple – n'avait pas brillé par son courage pendant la guerre, à l'exception de trois évêques. Je retrouvais encore parfois dans le clergé des relents d'antisémitisme.⁴⁵⁶

Roland a trouvé la réponse à ces questions dans la déclaration « Nostra Aetate » du Pape Paul VI, sortie en 1965, document qui « réproouve toute condamnation du judaïsme et des Juifs, comme contraire au christianisme. »⁴⁵⁷ Il voit dans l'ensemble de ce texte « une véritable 'conversion de l'Église', toujours à compléter d'ailleurs. »⁴⁵⁸ Roland Gaillon a fait de grands efforts pour se cultiver sur le plan religieux, et surtout pour réconcilier le catéchisme de son enfance avec sa formation scientifique (il est devenu médecin). Il a participé activement aux activités charitables au sein de l'Église, tout en s'interrogeant, avec l'aide d'une série de prêtres inspirés, sur sa propre spiritualité ainsi que la nature du Dieu catholique. S'il a choisi d'élever sa fille au sein de l'Église, il décrit sa propre conversion comme étant inachevée : « Mon évolution a donc été progressive et elle n'est certainement pas achevée, elle ne le sera qu'après ma mort. »⁴⁵⁹

Roland s'est également vu inspirer après la Shoah par la gentillesse paradoxale de la grande-tante de son épouse allemande, Suzy. Avant les noces, cette femme, qui était en fait « d'une gentillesse et d'une générosité remarquables » a déclaré aux futurs beaux-parents de Roland, « Vous n'allez quand même pas laisser Suzy épouser un juif ! »⁴⁶⁰

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 108. Roland Gaillon cite aussi cette partie du texte même : « L'Église croit, en effet, que le Christ, notre paix, a réconcilié les Juifs et les Gentils par sa croix et en lui-même, des deux a fait un seul. »

⁴⁵⁸ *Ibidem.*

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 169.

L'auteur fait preuve d'une compréhension et d'une patience remarquables lorsqu'il contemple l'attitude de la tante, sans vouloir la condamner : « D'où tenait-elle cet antisémitisme primaire ? Probablement de ses bonnes lectures catholiques d'avant et pendant la guerre, le journal *La Croix*, par exemple, était bien à l'époque le prototype de cette littérature. Mais, si on doit parler de conversion, c'est bien la sienne qui a été la plus profonde, car elle m'a tout à fait adopté par la suite. »⁴⁶¹ Dirigé vers la foi catholique par sa propre famille et celle de sa femme, Roland a pu l'intégrer sans souffrir dans des proportions identiques à la crise d'identité décrite par les enfants cachés revenus au monde juif, qui avaient, eux, le sentiment de profaner la mémoire de leurs ancêtres et des victimes de la Shoah en priant le Dieu catholique.

Le cas le plus célèbre d'enfant caché converti sincèrement et pour la vie reste celui d'Aaron (Jean-Marie) Lustiger, archevêque de Paris de 1981 en 2005, élu cardinal en 1983. Contrairement à Roland Gaillon qui a été baptisé pendant la petite enfance, sans se rendre compte d'un changement quelconque, M. Lustiger a activement poursuivi sa propre conversion, malgré la résistance initiale de sa famille :

Au moment de la guerre, M. Lustiger étant mobilisé, M^{me} Lustiger confie ses deux enfants (Aaron et sa jeune sœur Arlette) à une habitante d'Orléans. C'est à travers celle-ci comme à travers ses camarades de collège que l'adolescent découvre le christianisme. Il demande le baptême et y est préparé par l'évêque d'Orléans, M^{gr} Courcoux. Au terme d'une discussion très éprouvante, il obtient l'autorisation de ses parents et choisit le nom de Jean-Marie.⁴⁶²

Le cardinal n'a pas publié de témoignage de son expérience d'enfant caché. En parlant lors d'une cérémonie de remise de la médaille des Justes des Nations décernée par

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 170.

⁴⁶² <http://www.notredamedeparis.fr/spip.php?article235>

l'Institut Yad Vashem de Jérusalem, il a pourtant témoigné une foi dans l'humanité qui dépasse l'attitude exprimée dans la plupart des récits. En guise de contrepoids, nous nous permettons de reproduire ici son discours intégral :

Je suis très impressionné de devoir évoquer ces souvenirs devant ceux là même que l'on a reconnus comme Justes parmi les Nations. Très tôt, je dois le dire, j'ai eu le sentiment que, contrairement à une idée trop répandue, malgré une propagande antisémite virulente et une collaboration malheureusement très active, nombre de gens accepteraient d'aider un gamin dont le prénom, Aaron, le désignait très clairement.

Sans doute était-il moins difficile de trouver des gens prêts à la compassion que de détecter ceux qui vous repousserait ou, pire, vous dénoncerait.

Je pense à ce moment où, à la garde de Brive-de-Gaillarde, j'ai été nettement identifié lors d'un contrôle et, pourtant, on m'a laissé continuer. De même je me souviens que le Maire d'un petit village de l'Orléanais m'a fabriqué une fausse carte d'identité.

Alors en pensant à cette France, pays de Droits de l'Homme et de la dignité, que mes parents m'avaient tellement appris à aimer et à respecter, j'ai certes souffert de voir certaines de ses élites se fourvoyer mais, au-delà du conformisme de l'État, j'ai vu celles et ceux qui ont couru de vrais risques parce que telle était leur conviction. Aussi, en m'associant à l'hommage rendu aux justes par de Dictionnaire, je veux y ajouter la nébuleuse anonyme des justes inconnus qui, eux aussi, ont sauvé l'honneur de l'humanité et l'honneur du pays.⁴⁶³

En dépit de sa perspective optimiste sur les intentions des Gentils ordinaires pendant la guerre, le cardinal Lustiger a pleinement reconnu la capacité de l'homme à déshumaniser son frère : « Bref, la Shoah nous montre le fond de l'enfer que l'homme est capable de créer en déshumanisant ses semblables au mépris de tout. L'enfer aussi peut être fascinant. Il faut aider les jeunes générations à reconnaître cette logique infernale dans les comportements sociaux, non pour les rendre méfiants et suspicieux mais pour qu'ils

⁴⁶³ Lustiger, Mgr Aaron Jean-Marie. Dans *La lettre d'information du comité français pour Yad Vashem*. No. 3 – Automne 2003.

portent tous leurs forces de la vie. »⁴⁶⁴ De ses autres écrits prolifiques, il est possible de déterminer que le cardinal a toujours prêché l'importance de l'amitié judéo-chrétienne. Il a toujours affirmé son judaïsme et se présente comme un Juif chrétien. L'une de ses priorités en tant qu'haut ecclésiastique était la promulgation des relations respectueuses entre les Juifs et les Chrétiens.

Évidemment, ces deux derniers exemples sont l'exception à la règle. La vaste majorité des enfants cachés qui ont été convertis expriment des sentiments ambivalents et enfin négatifs reliés à l'expérience. Toute consolation découverte chez les Catholiques s'avère provisoire et lourde de tension. L'une des raisons pour lesquelles les auteurs ne sauraient terminer leurs textes au moment de leur réinsertion dans les familles et les communautés juives est qu'il leur a fallu des années, sinon toute une vie pour réparer le tort causé à leur identité juive. En tant qu'auteurs, les enfants cachés se sont trouvés devant un dilemme parfois impossible à résoudre : comment exprimer sa reconnaissance envers les Catholiques qui ont tout risqué pour leur sauver la vie, tout en faisant voir le véritable tourment de la conversion, ce vol d'identité qui mène presque inévitablement au ressentiment ? Dans l'ensemble, la souffrance exprimée dans les témoignages nous mène à mieux comprendre les propos des anticléricaux de l'après-guerre qui ont déclaré, « le crime moral est aussi grave que le crime sanguinaire. »⁴⁶⁵

⁴⁶⁴ Lustiger, Mgr Aaron Jean-Marie. *Enseignement de la mémoire et patrimoine culturel*. Cracovie, Conseil de l'Europe, Séminaire des Ministres européens de l'Éducation, le 4 mai 2005.

⁴⁶⁵ Catherine Poujol, *Les Enfants cachés...*, p. 81.

Conclusion

Réflexions sur le défi de prendre la plume

Malgré leur singularité indéniable, les récits de notre corpus ont tendance à converger continuellement. Une thématique commune s'élabore de sorte que ces textes, pris dans l'ensemble, opèrent dans un sens comme la « narration chorale » telle que Sue Vice la définit :

Une façon inhabituelle de narrer ce qui est arrivé à de grands groupes d'enfants [qui] consiste en des anthologies de voix d'enfants dont les expériences orales et écrites ont été réunies. Les ouvrages « choraux » ne distinguent pas les narrateurs ou les personnages de façon habituelle, puisqu'aucun détail concernant les noms, les âges – et dans certains cas – le sexe n'est donné, pour que les voix que nous lisons soient anonymes.⁴⁶⁶

Tous les enfants cachés dans l'univers catholique placent une emphase sur la souffrance personnelle et solitaire, ainsi que sur la revendication de leur identité propre. Bien sûr, ces récits ne sont pas anonymes, et présentent les enfants ainsi que les sauveteurs comme des individus tout à fait uniques et exceptionnels. Cependant, une fois que les enfants d'origine juive se trouvent menacés par les Nazis et les collaborateurs – dont le plan irrationnel nie *a priori* leur individualité - les enfants se trouvent exposés à une série de dangers plus ou moins similaires. Leurs craintes et leurs souffrances convergent donc dans l'expression d'une thématique qui se répète et s'entrecroise sans cesse. Vus dans leur ensemble, les textes fonctionnent comme un ouvrage choral dans le sens où « surtout si les enfants viennent d'un milieu similaire, ce qu'ils éprouvent et les détails dont ils se souviennent sont de même nature ; paradoxalement, cette similarité augmente au lieu de

⁴⁶⁶ Sue Vice. *Children Writing the Holocaust*. New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 29 (notre traduction).

réduire le sentiment de calamité chez le lecteur. »⁴⁶⁷ En effet, l'accumulation de thèmes tragiques – l'hypothèse erronée d'une appartenance protectrice en France, la violence de la séparation et la perte de l'innocence, les motivations ambivalentes et les attitudes anti-juives des protecteurs, la maltraitance physique et psychologique, l'endoctrinement et la conversion, la crise identitaire, la mort de la famille – devient un puissant refrain qui parvient à faire comprendre la magnitude de l'injustice. En revanche, les moments de beauté, de générosité et d'humanité ressortent de ces textes comme des pépites scintillantes d'espoir, rares et précieux.

Vers la fin de leurs textes, les enfants explorent deux autres thèmes importants : l'impératif de se taire après la guerre, et leur propre décision de briser le silence. Ils nous révèlent que l'acte d'écrire s'inspire de diverses sources : efforts de catharsis, concessions aux demandes sincères de la part de leurs enfants, tentatives de se poser comme historien, buts pédagogiques, désirs d'avertir les générations futures. Et pour certains, il s'agit aussi d'une opportunité de remercier publiquement ceux qui ont risqué leur vie pour sauver un enfant juif. Pour tous, il s'agit de s'assurer que les faits ne tombent pas dans l'oubli. Un petit nombre d'enfants de notre corpus profitent d'un style de narration similaire à celui de Saul Friedländer où le passé est le produit d'une rétrospection tandis qu'ils méditent sur leur propre motivation à écrire sous forme d'entrées de journal intime au cours du texte. Ceux qui préfèrent une narration chronologique et linéaire traitent plutôt de ces questions vers la fin de leur texte.

Voulant offrir une explication pour l'apparition tardive de leurs témoignages, les enfants évoquent la difficulté du retour à la vie « normale » suite à la Libération et le silence

⁴⁶⁷ *Ibidem.*

douloureux qui s'est enraciné lors de ce processus. Au sortir de la guerre, la situation des enfants qui avaient été cachés dans l'univers catholique ressemblait à celle des enfants juifs de la Shoah en général. André Meyer résume l'expérience ainsi :

Les retours dans les anciennes demeures débutèrent, le traumatisme était très grand. On vit arriver de toute part, les anciennes familles juives de la ville, portant sur eux le lourd fardeau des disparus de la Shoah. [...] Tous ont vu leur cadre de vie se transformer radicalement, leur avenir s'étant brusquement révélé incertain, inquiétant même. Tout avait changé : leur ville, leur vie, leur maison, ainsi que leur famille. Ils se concertèrent pour mesurer l'ampleur du désastre [...] L'existence reprit doucement son chemin, chacun essayant de panser les plaies restées béantes.⁴⁶⁸

La pression de rétablir une vie « normale » dans les circonstances de l'après-guerre créait une atmosphère familiale et communautaire peu favorable à l'expression de la souffrance, qu'on voyait surtout en termes relatifs. Vus comme « les chanceux », les enfants cachés ne savaient pas s'exprimer devant les adultes qui avaient tant perdu et qui luttèrent encore pour survivre. Le problème se montre encore plus prononcé dans les *homes* qui accueillent les orphelins des parents déportés, car « ces enfants ne comprennent pas la disparition de leurs parents et surtout attendent leur retour et ne cessent de l'attendre. Ils se trouvent donc dans l'impossibilité de faire un quelconque travail de deuil et dans l'impossibilité d'exprimer leur souffrance, même avec les éducateurs, qui sont souvent dans une situation semblable. »⁴⁶⁹ En plus, « la transmission se faisait par l'école ou les institutions, de façon 'générale ou effrayante : avec des films sur Auschwitz' ou encore par des questions culpabilisantes posées aux rescapés sur leur manque de courage et de

⁴⁶⁸ André Meyer. *Quelqu'un sait où nous allons? 1939-1945: les tribulations d'un enfant juif d'Alsace*. Paris, Thélès, 2008, pp. 168-9.

⁴⁶⁹ Katy Hazan. *Les Orphelins de la Shoah : Les maisons de l'espoir (1944-1960)*. Paris, Les Belles Lettres, 2000, p. 229.

révolte, faisant d'eux des accusés qui manquaient d'arguments pour leur défense. »⁴⁷⁰ Le plus souvent, la réponse de l'enfant – orphelin ou non - aboutit à refouler ses sentiments et de se taire ; ainsi, « tous les éducateurs interrogés parlent plutôt d'enfants renfermés, secrets, impénétrables. »⁴⁷¹ Roland Gaillon décrit la situation des enfants cachés qui se sont imposé presque par réflexe un profond silence partagé à travers la population juive :

[...] une chape de silence s'est abattue et les rares anciens déportés qui voulaient parler n'étaient pas écoutés, pas même dans leur propre famille. C'est la volonté d'oubli qui prédominait, tant au niveau individuel que collectif. Se taire, ne pas déranger, s'intégrer coûte que coûte à cette vie qui reprenait sens après la Libération : telle était la marche à suivre pour tout déporté revenu de l'enfer, pour tout Juif caché revenu à la vie « normale ». ⁴⁷²

Ensuite, il évoque un défi particulier exprimé par maints orphelins de la Shoah. Privés de leurs parents, ils devaient non seulement réprimer leur deuil, mais aussi tenter de se comporter comme des enfants « dans la norme », et « sortir de sa situation de victime 'en compensant le doute de soi-même et d'autrui'. »⁴⁷³:

J'avais six ans quand je suis rentré à Paris à la fin de l'année 1944, j'ai ressenti, de façon inconsciente sans doute, que parler de mes parents était un sujet tabou. La bienséance voulait, dans ma famille, qu'on ne parle pas de ces deux chers disparus, qu'on ne pose pas de question au sujet de leur retour, que l'on oublie qu'ils n'étaient plus là et que l'on se comporte comme tous les enfants de son âge : que l'on joue, que l'on rie, que l'on travaille à l'école, que l'on soit insouciant. Était-ce possible ?⁴⁷⁴

L'exemple de Jean-Jacques Fraenkel illustre la complexité de la réponse à cette question. En 1946, son grand-père l'inscrit dans une « association du nom 'Revivre' qui regroupe

⁴⁷⁰ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*. Yod (en ligne) 19, Aharon Appelfeld, *cinquante ans d'écriture*, mis en ligne 16 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965>, p. 5.

⁴⁷¹ *Ibidem*.

⁴⁷² Roland Gaillon. *L'Étoile et la croix: De l'enfant juif traqué à l'adulte chrétien militant*. Paris, l'Harmattan, 2010, p. 180.

⁴⁷³ Katy Hazan. *Les Orphelins de la Shoah...*, p. 229.

⁴⁷⁴ *Ibidem*.

tous les fils et filles de Résistants. Son but : faire revivre en les distrayant tous les enfants dont les parents furent déportés ou tués du fait de leur appartenance à la Résistance. »⁴⁷⁵

Bien qu'il retrouve une certaine joie lors des promenades en forêt de Fontainebleau, il caractérise ce passage de son récit, aussi court soit-il, comme « bulle de bonheur ».⁴⁷⁶

Toujours vigilant et prêt à se battre, l'enfant a l'impression que toute instance de joie risque de laisser passer l'ennemi : « Je chante aussi, puis tout à coup je m'arrête. Je me suis laissé gagner par l'ambiance et l'amour que l'encadrement nous témoigne. J'ai oublié que, si je chante, demain ou après-demain un nouveau malheur va s'abattre sur moi. »⁴⁷⁷ En effet, l'impératif de jouer, de rire – cette tâche confiée par les adultes qui essayaient d'aider et par ceux qui ne possédaient ni la force ni les ressources pour permettre aux enfants de faire face à leurs vraies émotions – annulait en quelque sorte le droit de pleurer et de dire, et approfondissait paradoxalement la douleur. Nous avons vu en particulier la détresse des enfants qui ont presque universellement dû affronter une crise d'identité religieuse dans de telles circonstances.

Tout en sachant combien l'absence de parole et la hiérarchie implicite de la souffrance restent difficiles à surmonter, on s'étonne de trouver, dans un témoignage publié plus de soixante ans après la guerre, la déclaration suivante : « Il ne m'est rien arrivé, pourtant je porte en moi une sourde souffrance. »⁴⁷⁸ *Il ne m'est rien arrivé*, écrit Olga Charlotte Auber, phrase qui porte sans doute le sens de *je ne suis pas morte comme les autres*. Nous savons grâce aux témoignages que les enfants cachés ont enduré beaucoup de

⁴⁷⁵ Jean-Jacques Fraenkel. *L'Abus de confiance*. Paris, BiliEurope, 1997, pp. 155-156.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 159.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 156.

⁴⁷⁸ Olga Charlotte Auber. *La petite Juive qui n'en savait rien*. Paris, Edilivre, 2012, p. 191.

choses. S'étant enfin permis d'exprimer leur propre souffrance, tous évoquent les membres de leur famille qui ont été tués par les Nazis. Souvent, ils commémorent les défunts au moyen d'une longue liste insérée comme une fracture ou un chiasme dans la narration de leur propre expérience. À d'autres occasions, ils abordent le sujet dans une annexe à la fin du texte. L'expression de leur gratitude d'être en vie se complique par leur souffrance inéluctable en tant qu'enfants cachés mais aussi assombrie par leur sentiment de culpabilité de survivant.

La majorité des enfants ont attendu la disparition de la génération de leurs parents avant de briser le silence, non seulement par respect pour les déportés, mais aussi parce qu'il leur fallait un lectorat prêt à participer à l'échange voulu par l'écriture testimoniale. L'idée de partager leurs sentiments avec un grand public qui n'avait pas compris ni admis le poids de la Shoah paraissait illogique, voire absurde.⁴⁷⁹ Les enfants avaient tout de suite découvert que l'antisémitisme existait toujours dans leurs communautés d'origine, et que personne à l'extérieur de la famille ou de la communauté juive ne voulait entendre parler de la souffrance des Juifs, car aux yeux de beaucoup d'Européens, ces derniers portaient encore la responsabilité de la guerre. L'antisémitisme de l'après-guerre aggravait encore le complexe d'infériorité et le sentiment de culpabilité qui s'étaient ancrés dans les esprits des enfants pendant la Shoah. Pire encore, personne n'était prêt à

⁴⁷⁹ Comme les adultes, beaucoup d'enfants ont été inspirés par le film *Shoah* de Claude Lanzmann, tourné en 1985, qui a ouvert les yeux du grand public à travers le monde. Vers les années 1990, le monde universitaire a également commencé à étudier le problème des enfants cachés. Par exemple, Raphaël Delpart a publié une étude sur les enfants juifs en France, intitulée *Les enfants cachés* en 1993. L'année suivante, Maurice Rajsfus a publié son étude moins connue des enfants cachés au sein de l'Église catholique, *N'oublie pas le petit Jésus : L'Église catholique et les enfants juifs (1940-1945)*. Chaque étude de ce genre a sans doute signalé aux enfants cachés l'existence d'un lectorat qui voulait savoir la vérité, et a validé l'importance de leur voix.

croire que les enfants avaient tant souffert, bien à l'abri qu'ils étaient dans le monde catholique. Charlotte Goldberg exprime le problème ainsi : « Mon adolescence fut vécue comme un conflit permanent. J'avais fini l'enfance dans une atmosphère constante de mépris. On me disait imbécile. On me traitait sans cesse de menteuse. Mes souvenirs étaient niés. 'Ce n'est pas vrai ! Tu ne sais rien, tu ne peux pas te souvenir ! Ne te fais pas tes yeux de boche ! Tu finiras pendue ! »⁴⁸⁰ Face à cette attitude, les auteurs se trouvent généralement préoccupés par la reconstitution des faits ; ils tentent d'armer leurs textes contre le négationnisme en reproduisant des lettres, des documents et des photos.

Le fait que les enfants doivent souvent recourir à l'expression des sensations et des sentiments, faute de mémoire fidèle ou de documentation, a sans doute contribué au rejet initial – et injuste - de leurs textes :

Les témoignages des enfants ont été rejetés par les adultes. Rejet d'autant plus fort qu'il a fallu s'opposer au négationnisme. Ce fut le cas du premier livre d'Appelfeld *Fumée*. Les éditeurs et les survivants y trouvèrent des défauts : on ne doit pas écrire de fiction sur la Shoah, il ne faut pas écrire sur la faiblesse des victimes, mais sur les actes héroïques, les héros, les révoltes. La réception, bien que favorable, classait l'œuvre 'sur les marges de la Shoah'.⁴⁸¹

En dépit de l'atmosphère dominante de répression, les survivants se sont lentement rendu compte qu'ils faisaient partie d'une véritable communauté d'enfants cachés, qui servait à réduire leur sentiment de marginalisation. L'Association des enfants cachés, qui a vu le jour en 1991 et qui a pour but de « permettre à ses adhérents de s'exprimer, de témoigner et de transmettre ce qu'ils ont vécu pendant la Shoah » a véritablement donné la parole aux enfants.

⁴⁸⁰ Charlotte Goldberg. *La Guêpe*. Nancy, La Dragonne, 2002, p. 86.

⁴⁸¹ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants...*, p. 3.

En même temps, ils ont reconnu que leurs enfants voulaient eux-mêmes comprendre leur histoire personnelle, et que cette nouvelle génération avait atteint un âge moins sensible à la transmission de leur propre traumatisme. Le tout dernier passage du livre de Charlotte Goldberg nous rappelle combien la deuxième génération est vulnérable à la douleur – même tacite - de leurs parents. À la suite d'une visite commémorative à Auschwitz, elle ne sait cacher sa détresse à son fils, enfant qu'elle appelle sa « victoire sur le nazisme » : « À mon retour d'Auschwitz, mon fils de trois ans m'a ramenée à la vie. Dans la nuit, il est sorti silencieusement de son lit pour me rejoindre : j'ai senti sa bouche de tout-petit me couvrir de baisers des pieds à la tête. »⁴⁸² Une fois devenus parents, les enfants cachés se taisent, par amour tout simplement. S'adressant directement à ses enfants et à sa descendance, Jean-Jacques Fraenkel explique l'enjeu de façon pratique :

Vous en parler, je m'y refusais. Par pudeur, j'ai trop souffert d'être différent d'autres, de ne plus avoir de parents, d'être orphelin et victime. Je ne voulais pas qu'il en soit de même pour la deuxième génération. [...] Je ne voulais non plus vous transférer mes peines. Pourquoi maintenant ce livre ? Vous avez moins besoin de moi. Vous organisez votre vie maintenant indépendamment. Moi je rentre un peu pour vous dans la catégorie des « anciens combattants ». C'est loin tout ça dit-on !⁴⁸³

Bien entendu, le passage du temps et l'oubli vont de pair... Au moment où ils se sentent prêts à écrire, les enfants, même ceux qui étaient les plus âgés au début de la guerre, doivent lutter pour retrouver leur passé. Les survivants sont accablés par la responsabilité d'authentifier le vrai, qui – une fois inscrit sur papier - leur paraît souvent bizarre, irréal ou fictionnel. L'enfant du génocide « a peur de trahir, de mentir, d'omettre un détail, de

⁴⁸² *Ibid.*, p. 96.

⁴⁸³ Jean-Jacques Fraenkel. *L'abus de confiance...*, p. 174.

sous-estimer un fait important, de commettre le moindre écart [...] »⁴⁸⁴ En fin de compte, le désir de partager ses expériences et ses perceptions avec les prochaines générations doit l'emporter sur la difficulté et la douleur de déterrer et de rassembler les fragments de leurs mémoires :

À l'enfant privé du témoignage factuel reviennent la fiction du réel et le rôle de l'écrivain qui devra trouver la forme et le mot 'juste' pour habiller leur corps-mémoire. L'enfant survivant, cependant, n'invente rien ; toutes les images sont là. L'imagination dont il va user n'est pas de l'ordre de l'invention, mais de l'agencement. Il s'agit d'ordonner, de structurer ce qui a été déstructuré, de rassembler les fragments, de relier ce qui avait été rompu. En d'autres mots, de rendre réel l'irréel et de faire être ce qui a été.⁴⁸⁵

Le dialogue inventé par les enfants cachés appartient sans doute à la nouvelle forme littéraire que Danilo Kis a nommé la « *faction-fiction* (documentaire-imaginaire) » ; cependant, si « la réalité a été *étrangérisée* » par la Shoah, il faut insister à nouveau qu'en donnant une voix à leurs parents, à leurs protecteurs, aux bourreaux, ainsi qu'à eux-mêmes, les enfants cachés n'inventent rien ; il s'agit plutôt de rendre concret l'abstrait en transformant toutes les perceptions éternellement et parfaitement inscrites dans leurs corps.⁴⁸⁶

Lutter contre l'oubli. Voilà la motivation centrale des enfants de notre corpus. Ceux qui revisitent les sites où ils ont été cachés – un pèlerinage souvent raconté en annexe ou vers la fin de leurs textes – s'étonnent de découvrir le décalage entre leur souffrance encore si aiguë et l'absence de commémoration ou le manque général de conscience de la Shoah. André Meyer termine son texte au moyen d'une anecdote qui renforce l'importance de

⁴⁸⁴ Frosa Pejoska-Bouchereau. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants...*, p. 7.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁴⁸⁶ *Ibidem.*

l'écriture testimoniale. Lorsqu'il revisite son village d'accueil, il demande à « deux fillettes d'une dizaine d'années [si elles] connaissent les habitants de [son] ancienne demeure »⁴⁸⁷ :

L'une d'elle me répondit qu'elle était la petite-fille du propriétaire, je déclinai mon identité en lui expliquant mon passé dans ce village, et sa réponse fut immédiate : elle connaissant mon histoire que son aïeul lui avait transmise. Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque sa petite copine demanda d'un air ingénu :

'Mais la guerre a-t-elle vraiment eu lieu ?'⁴⁸⁸

C'est en partie ce genre d'ignorance persistante parmi la population générale qui pousse certains auteurs à vouloir avertir leurs propres enfants et descendants contre les dangers potentiels d'un manque de vigilance. Mais une fois que la Guerre et la Shoah basculent de la conscience moderne vers l'histoire, elles risquent aussi d'échapper à la mémoire des jeunes juifs. Jean-Jacques Fraenkel n'y va pas par quatre chemins : « L'antisémitisme n'est pas seulement à l'extérieur de ces États en qui vous avez confiance mais aussi dedans. [...] Vous ne serez et resterez citoyens d'un des États qui vous abrite actuellement que tant qu'il n'aura pas à vous sacrifier à des idéologues ou à des intérêts d'un peuple auquel vous n'appartenez pas. »⁴⁸⁹

Malgré tout, et en dépit d'un fort pessimisme général qui s'insinue à travers le corpus, la plupart des enfants cachés se donnent à exprimer leur reconnaissance envers les héros qui ont risqué leurs vies pour sauver une vie juive. Bien sûr, le ton d'un survivant « humaniste » et « optimiste » comme André-Alain Bernstein – qui, bébé, fut caché dans une famille catholique chaleureuse puis rendu à ses parents sans aucun drame - s'oppose

⁴⁸⁷ André Meyer. *Quelqu'un sait-il où nous allons ? 1939-1945 : les tribulations d'un enfant juif d'Alsace*. Paris, Thélès, 2008, p. 171.

⁴⁸⁸ *Ibidem*.

⁴⁸⁹ Jean-Jacques Fraenkel. *L'Abus de confiance...*, p. 174.

nettement à celui de Jean-Jacques Fraenkel, qui a survécu à toutes les indignités possibles dans le monde catholique. Dès le début de son texte, André-Alain loue sans réserve la femme qui l'a gardé jusqu'après la Libération : « Maman Charlotte était une dame de fer. Elle fut de ces femmes, que nous allons rencontrer, qui me protégèrent avec héroïsme dans les périodes les plus noires avec amour et bonté, toujours. Attachements fondateurs, je les ai toujours aimées passionnément moi aussi. »⁴⁹⁰ Par contre, c'est avec une bonne dose d'appréhension et d'ambivalence, voire d'ironie, que Jean-Jacques attribue sa survie à la contribution des Catholiques :

C'est vrai, je dois probablement ma survie (en partie) au dévouement de l'institution Saint Nicolas-de-Buzenval et à leur charité chrétienne dont j'ai été le bénéficiaire. Ils ont sauvé mon corps et tenté de ravir mon âme. On ne sort pas indemne de cette expérience. Ma « judéité » a été préservée pour la seule raison que, n'étant pas religieux, il n'y a pu y avoir substitution de foi. Je suis toujours Juif et en vie.⁴⁹¹

Au lieu d'adopter la position du porte-parole, la majorité des enfants cachés se contentent de reconnaître, à la manière de ces deux derniers, les actions des individus qui les ont protégés. Cependant, Chaskel Frajlick – qui était très jeune lorsqu'il s'est trouvé caché dans une série de familles d'accueil plutôt chaleureuses – conclut son texte en se permettant de parler plus catégoriquement, pour tous les enfants cachés :

[..] Tous, nous portons un amour profond et nous vouons une reconnaissance infinie aux glorieux et généreux discrets, héros de l'ombre et du cœur qui ont risqué leur vie pour sauver la nôtre. Ils n'ont pas été indifférents. Ils nous ont aimés et témoigné leur immense fraternité. Nous avons beaucoup reçu. Nous n'avions que notre innocence, notre peur et un péril mortel à offrir. Quand, après cinquante années, j'ai trouvé la force d'affronter mon passé et de les revoir, ils étaient tous décédés. Ultime dérision du destin. Je

⁴⁹⁰ Alain-André Bernstein. *Gardez mon fils près de vous : Correspondance pour un enfant caché (1940-1944)*. Paris, Le Manuscrit, 2008, p. 25.

⁴⁹¹ Jean-Jacques Fraenkel. *L'Abus de confiance...*, p. 148.

désirais tellement leur dire : « Merci, je vous aime. Je ne vous ai pas oublié. Je ne vous oublierai jamais. »
Je leur dédie ce livre.⁴⁹²

Hésitant entre les pronoms, l'auteur s'adresse ici aux « Justes » et aux lecteurs simultanément. Il parle non seulement pour lui-même de façon très intime, mais pour le « nous » qui englobe tous les enfants cachés. Il donne ainsi l'impression de vouloir livrer un message universel de gratitude envers tous les Justes, y compris les anonymes, et ce de la part de tous les enfants cachés, même ceux qui n'ont jamais témoigné.

La tâche des enfants cachés qui ont pris le risque émotif de publier leurs témoignages, d'ouvrir à des lecteurs inconnus les lourdes portes de leur mémoire, malgré la possibilité croissante d'une réception positive, présentait un très grand défi. La force démontrée par tous ces témoins s'avère impressionnante. Avant tout, ces récits intimes et émouvants nous laissent découvrir un lieu privilégié où les retombées insidieuses de l'antisémitisme se font sentir universellement et éternellement : au plus profond du cœur de l'enfant. Nous espérons humblement que nos recherches montrent à sa juste valeur la puissance collective de ce corpus, qui atteste amplement la valeur des expériences des enfants cachés pour qu'elles ne tombent pas dans l'oubli. Le choix de prendre la plume pèse aussi sur l'individu qui cherche à lire et présenter les témoignages des enfants, car il s'agit d'une lourde responsabilité académique et morale. Henry F. Knight nous rappelle que :

Dans son essai bien connu aujourd'hui, 'Cloud of Smoke, Pillar of Fire : Judaism, Christianity, and Modernity after the Holocaust,' Irving Greenberg a encadré un principe qui marque la conscience de presque chaque théologien, juif ou chrétien, qui tente d'aborder la situation post-Holocauste de façon responsable : 'aucune déclaration, *théologique ou autre*, ne devrait se faire si elle n'était pas crédible dans la présence des

⁴⁹² Chaskel Frajlick. *À la recherche d'Ézéchiel : Copeaux de vie d'un enfant juif caché*. Ottignies, Quorum, 1995, p. 103.

enfants qui brûlent [...] Le critère de Greenberg concernant les enfants qui brûlent met à l'épreuve chaque syllabe que nous prononçons – à nous-mêmes, aux autres, et à l'Éternel que nous servons. Si nous ne sommes pas vigilants, elle paralyse notre discours, nous rendant muets. »⁴⁹³

En endossant une telle responsabilité, il faut accepter la possibilité d'une transformation intellectuelle et spirituelle. Si l'on envisage ce corpus comme le lieu d'un échange entre les lecteurs et les témoins, où les enfants nous livrent leur idée des événements, leur sens de la catastrophe, il faut avouer que personne n'en sort indemne.

⁴⁹³ Henry F. Knight. *The Face of Forgiveness in a Post-Holocaust world*, dans Patterson, David and John K. Roth (eds). *After-Words: Post-Holocaust Struggles with Forgiveness, Reconciliation and Justice*. Seattle: University of Washington Press, 2004, p. 29 (notre traduction, nos italiques).

Appendice A : Écriture testimoniale des enfants

Nous nous sommes concentrés sur une vingtaine de textes rédigés par des enfants cachés dans l'univers catholique en Europe, le plus souvent en France. Notre recherche n'aurait pas pu se concrétiser sans des recherches parallèles dans d'autres pays et environnements. Au cours de la Shoah, les enfants ont été cachés dans tous les coins possibles, et nombreux d'entre eux ont connu le tourment des camps de concentration. Qu'ils aient été protégés par leur propre famille dans des ghettos, réfugiés en Angleterre dans un transport d'enfants, cachés dans des familles protestantes, ou encore qu'ils aient erré partout avec un frère ou une sœur, tous les enfants ont partagé la souffrance qui provient de l'obligation de lutter pour la vie depuis leur plus jeune âge. Nous jugeons utile d'offrir au lecteur des listes bibliographiques parallèles d'enfants d'autres pays et circonstances ayant traversé les mêmes troubles.

Table des matières de l'appendice

I.	Textes rédigés en français.....	211
II.	Textes rédigés en anglais.....	214
III.	Textes rédigés en allemand.....	221
IV.	Traductions et langues variées.....	222
V.	Témoignages oraux et collectifs.....	224

I. Textes rédigés en français

- Amiel, Jo. *Un Sana très ordinaire*. Paris, Éditions du Cerf, 1993.
- Apfelbaum, Marian. *Retour sur le Ghetto de Varsovie*. Paris, Éditions Odile Jacob, 2002.
- Arnothy, Christine. *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir. Il n'est pas si facile de vivre*. Paris, Fayard, 1955.
- Auber, Olga Charlotte. *La petite Juive qui n'en savait rien*. Saint Denis, Edilivre, 2012.
- Bénichou, Juliette. *Comme la Paille dans le vent : Une jeune fille juive sous l'Occupation*. Paris, Éditions de Paris, 1997.
- Bernstein, Alain-André. *Gardez mon Fils près de vous : Correspondance pour un enfant caché*. Paris, Le Manuscrit, 2008.
- Besson, Jean-Louis. *Paris-Rutabaga : Souvenir d'enfance 1939-1945*. Paris, Éditions Bayard, 1995.
- Bitner, Nadine. *Papa va revenir*. Paris, Flammarion, 1993.
- Bigielman, Albert. *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen*. Paris, Éditions Le Manuscrit, 2005.
- Braitstein, Marcel. *Enfant traqué, enfant caché*. Paris, XYZ, 1995.
- Cain, Larissa. *Une Enfance au Ghetto de Varsovie*. Paris, L'Harmattan, 1997.
- Christophe, Francine. *Une petite Fille privilégiée : Une enfant dans le monde des camps 1942-1945*. Paris, L'Harmattan, 1996.
- Christophe, Francine. *Guy s'en va : Deux Chroniques parallèles*. Paris, L'Harmattan, 2004.
- Cling, Maurice. *Vous qui entrez ici... : Un Enfant à Auschwitz*. Paris, Graphein, 1999.

- Cohen, A. Rivka. *Mon Enfance sépharade : Mémoires judéo-espagnoles*. Paris, L'Harmattan, 1996.
- Cohen, Léa. *Léa et ses sœurs : Séparées par la guerre, réunies 63 ans plus tard*. Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2006.
- Cyrulnik, Boris. *Je me souviens...* Paris, Odile Jacob, 2010.
- Dassa, Sami. *Vivre, aimer avec Auschwitz au cœur*. Paris, L'Harmattan, 2002.
- Deichmann, Marion. *Je voudrais que son non apparaisse partout : Une enfant au cœur du génocide*. Paris, L'Harmattan, 2012.
- Drai, Pierre. *La Mémoire déverrouillée : Histoire d'un enfant caché*. Marseille, Gaussen, 2011.
- Eidelman, Jacques et Eidelman, Albert. *Deux Rescapés du génocide racontent*. Paris, Éditions Messidor, 1991.
- Eliakim, Vital. *Souvenirs de jeunesse d'un juif salonicien : Disparition d'une grande communauté*. Villeparisis, V. Eliakim, 1997.
- Erlinger, Serge. *Parcours d'un enfant caché, 1941-1945 : une enfance aux Mardelles*. Paris, Manuscrit, 2012.
- Farnel, Joseph. *La Ballade du petit Joseph* (roman). Levallois-Perret, Manya, 1993.
- Federman, Raymond. *La Voix dans le débarras* (roman). Paris, Les Impressions nouvelles, 2001.
- Flutzstejn-Gruda, Ilona. *Quand les Grands jouaient à la guerre*. Arles, Actes sud junior, 1999.
- Fraenkel, Jean-Jacques. *L'Abus de confiance*. Paris, Éditions Biblieurope, 1997.
- Frajlick, Chaskel. *À la Recherche d'Ezéchiel : Copeaux de vie d'un enfant juif caché*. Ottignies, Éditions Quorum, 1995.
- Friedländer, Saul. *Quand vient le Souvenir...* Paris, Seuil, 1978.
- Frydman, Régine. *J'avais huit ans dans le ghetto de Varsovie*. Paris, Tallandier, 2011.
- Gaillon, Roland. *L'Étoile et la croix : De l'enfant juif traqué à l'adulte chrétien militant*. Paris, L'Harmattan, 2010.
- Gilles, Elisabeth. *Un Paysage de cendres*. Paris, Seuil, 1996.
- Goldberg, Charlotte. *La Guêpe : propos recueillis par Geneviève Créon*. Nancy, La dragonne, 2002.
- Grand, Odile. *Couleur citron, côté cœur*. Paris, Éditions Anne Carrière, 1996.
- Grinspan, Ida. *J'ai pas pleuré*. Paris, Éditions Robert Laffont, 2002.
- Gronowski, Simon. *L'enfant du 20^e convoi*. Bruxelles, Editions Luc Pire, 2002.
- Grunwald, Simon. *Un Enfant juif et chrétien dans la Shoah : Manuscrit exprimant un témoignage sur la Shoah*. Paris, Grunwald, Simon, 1999.
- Grunwald, Simon. *Trilogie de la persécution*. Paris, Éditions des écrivains, 2002.
- Hirsch, Claude. *Matricule A – 16689 : Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans mai 1944-mai 1945*. Paris, Le Manuscrit, 2005.
- Hochberg, Thierry. *Paris-Auschwitz-Paris : Chronique d'une jeunesse volée*. Aix-en-Provence, Edisud, 1993.
- Ichah, Robert. *Le Judéo-maso : L'itinéraire d'un enfant né sous une étoile jaune*. Passais-la-Conception, Pluriel, 1993.
- Ichah, Robert. *Juif malgré lui : 1940-44, la guerre d'un gamin de banlieue : récit*. Paris, Romillat, 2000.

- Is, Mo. *I.B.B. : Inoubliable Bergen-Belsen : Prisonnier politique à 9 ans*. Montréal, A Emeth, 1993.
- Jacobs, Jean. *À 14 ans dans les Camps Nazis*. Bruxelles, Éditions J.M. Collet, 1988.
- Joffo, Joseph. *Simon et l'enfant*. Paris, J.C. Lattès, 1985.
- Joffo, Joseph. *Un Sac de billes*. Paris, J.C. Lattès, 1973.
- Kanovitch, Bernard. *Itinéraire d'un Juif français*. Paris, Bourin, 2009.
- Kichka, Henri. *Une Adolescence perdue dans la nuit des camps*. Bruxelles, Editions Luc Pire, 2005.
- Kofman, Sarah. *Rue Ordener, Rue Labat*. Paris, Galilée, 1994.
- Krawiec, Simone. *Il était une fois six ans : Une enfance déportée*. Nimes, Éditions Champ social, 2005.
- Kretchner, Pascal. *2^{ème} Classe Manmegnou : Matriculé : 580.01519*. Paris, Éditions La Bruyere, 2001.
- Krief, Evelyne. *Une Enfance interdite, ou, La petite marrane*. Paris, L'Harmattan, 1997.
- Lagrange, Simone. *Coupable d'être née : Adolescente à Auschwitz*. Paris, L'Harmattan, 1997.
- Laury, Dominique. *Un Hiver à voix basse : Récit*. Paris, Calmann-Lévy, 1998.
- Lecomte, François. *Jamais je n'aurai quatorze ans*. Paris, Éditions le Manuscrit, 2005.
- Lelaidier-Martou, Liliane. *À l'Ombre de l'étoile*. Nice, Éditions du Losange, 1997.
- Lewendel, Isaac. *Un Hiver en Provence*. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1996.
- Liebman, Marcel. *Né Juif : Une famille juive pendant la guerre*. Paris, Duclot, 1977.
- Manéa, Norman. *Le Thé de Proust et autres nouvelles*. Paris, Albin Michel, 1990.
- Meyer, André. *Quelqu'un sait-il où nous allons? 1939-1945 : Les tribulations d'un enfant juif d'Alsace*. Paris, Thélès, 2008.
- Michaeli, Sophie. *Enfant caché : Souvenirs de la France occupée (1940-1945)*. Paris, L'Harmattan, 2006. (poésie)
- Moscovici, Jean-Claude. *Voyage à Pitchipoï*. Paris, Médium, 1995.
- Morhange-Bégué, Claude. *Chamberet*. Marlboro, Marlboro Press, 1987.
- Moszkowicz, Abraham. *Le petit Moqué : Histoire d'un enfant juif messin sous l'Occupation*. Metz, Éditions Serpenoise, 2000.
- Mouchnino, Claude-Henri. *Survivant par hasard*. Paris, Éditions L'Harmattan, 1995.
- Moustaki, Georges. *Fils du brouillard*. Paris, Éditions Fallois, 2000.
- Muller, Annette. *La petite Fille du Vel' d'Hiv*. Paris, Hachette, 2012.
- Novak, Ana. *Les beaux Jours de ma jeunesse : Journal*. Paris, Balland, 1996.
- Nowak, Herman. *Cyrille Berger, enfant caché*. Paris, La Longue Vue, 2003.
- Odette. *Orpheline de la Shoah*. Paris : Presses de la Renaissance, 2005.
- Palacz, Ariela. *Je t'aime ma fille, je t'abandonne*. Jérusalem, Éditions Elkana, 2009.
- Quddus, Marguerite Elias. *Cachée : Mémoires illustrés par l'auteure*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2007.
- Renous, Arié. *Deux Saisons en enfer : L'Enfant caché*. s.l., Arié Renous, 2004.
- Roth-Zimmermann, Marie-Louise. *Je me souviens de Schelklingen : Une jeune Alsacienne dans un camp de rééducation nazi*. Strasbourg, Nuée bleue, 1999.
- Schaffer, Paul. *Le Soleil voilé : Auschwitz 1942-1945*. Paris, Éditions des Écrivains, 2002.
- Schapiro, Charlotte. *Il faudra que je me souviens : La déportation des enfants de l'Union Générale des Israélites de France*. Paris, L'Harmattan, 1994.

- Scheps Weinstein, Frida. *J'habitais Rue des Jardins Saint-Paul* (roman). Paris, Balland, 1983.
- Schiff, Maurice. *Histoire d'un bambin juif sous l'occupation nazie*. Paris, L'Harmattan, 1993.
- Schindler-Levine, Laure. *L'impossible Au revoir : L'enfance de l'un des derniers « maillons de la chaîne » 1933-1945*. Paris, L'Harmattan, 1999.
- Sonnenbluck, Henri. *J'avais 16 ans à Auschwitz*. Bruxelles, Cercles d'éducation populaire, 1990.
- Spitzer, Walter. *Sauvé par le Dessin : Buchenwald*. Lausanne, Éditions Favre, 2004.
- Tarcali, Olga. *Retour à Erfurt : 1935-1945 : Récit d'une jeunesse*. Paris, L'Harmattan, 2000.
- Toros-Marter, Denise. *J'avais seize ans à Pitchipoi*. Paris, Le Manuscrit, 2008.
- Verny, Françoise. *Serons-nous vivantes le 2 janvier 1950 ?* Paris, Bernard Grasset, 2005.
- Vidal-Naquet, Pierre. *Mémoires : la brisure de l'attente : Tome I*. Paris : Seuil, 1995.
- Weismann, Joseph. *Après la rafle*. Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2011.
- Wiesel, Elie. *La Nuit*. Paris, Éditions de Minuit, 1958.
- Wilkowski, Albert. *De l'Étoile jaune et du drapeau rouge*. Nice, Éditions du Losange, 1998.
- Zaidman, Annette. *Mémoire d'une enfance volée*. Paris, Éditions Ramsay, 2002.

II. Textes rédigés en anglais

- Abramowitch, Maja. *To Forgive...But Not Forget: Maja's Story*. London, Vallentine Mitchell, 2002.
- Abrams, Judy and Marks, Eva Frelsenburg. *Tenuous Threads: The Lucky Ones*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2011.
- Adachi, Agnes. *Child of the Winds*. Chicago, Adams Press, 1989.
- Ajzner, Hania. *Hania's War*. Caulfield South, Makor Jewish Community Library, 2002.
- Alpern, Joil. *No One Awaiting Me: Two Brothers Defy Death During the Holocaust. In Romania*. Calgary, The University of Calgary Press, 2001.
- Appleman-Jurman, Alicia. *Alicia: My Story*. Toronto, Bantam Books, 1988.
- Arnold Liebster, Simone. *Facing the Lion: Memories of a Young Girl in Nazi Europe*. New Orleans, Grammaton Press, 2000.
- Auerbacher, Inge. *I am a Star: Child of the Holocaust*. New York, Prentice-Hall, 1986.
- Baer, Edith. *A Frost in the Night: A Girlhood on the Eve of the Third Reich*. New York, Sunburst, 1998.
- Bakowska, Irena. *Not All Was Lost: A Young Woman's Memoir, 1939-1946*. Kingston, On., Karijan Publishing, 1998.
- Baum, Anna. *A Chance Encounter and other Stories of Polish Jewry*. Illustrated by Leah Taylor. Toronto, Childe Thursday, 1993.
- Bauman, Janina. *Winter in the Morning: A Young Girl's Life in the Warsaw Ghetto and Beyond 1939-1945*. New York, Macmillan, 1986.
- Benninga, Benno with William Hallstead. *In Hiding: Surviving an Abusive 'Protector' and the Nazi Occupation of Holland*. London, Vallentine Mitchell, 2007.

- Bialowitz, Philip. *A Promise at Sobibor: A Jewish Boy's Story of Revolt and Survival in Nazi-Occupied Poland*. Madison, University of Wisconsin Press, 2010.
- Birger, Trudy and Green Jeffrey M. *Daughter's Gift of Love: A Holocaust Memoir*. Philadelphia, Jewish Publication Society, 1992.
- Bitton-Jackson, Livia E. *Elli: Coming of Age in the Holocaust*. New York, Times Books, 1980.
- Bitton-Jackson, Livia. *I Have Lived a Thousand Years: Growing Up in the Holocaust*. New York, Simon & Schuster Books for Young Readers, 1997.
- Bitton-Jackson, Livia. *My Bridges of Hope: Searching for Life and Love After Auschwitz*. New York, Aladdin Paperbacks, 2001.
- Blend, Martha. *A Child Alone*. Portland, Vallentine Mitchell, 1995.
- Bolgar, Marianne. *A Child Facing History: Memoirs, Europe 1931-1945*. Montreal, Marianne Bolgar, 1997.
- Bradfield, Susi. *But Some Became Stars*. Jerusalem, Gefen Publishing House, 1998.
- Brent, Bern. *My Berlin Suitcase: Memories of Childhood*. Canberra, Tacitus Publishing, 2000.
- Brewster, Eva. *Progeny of Light / Vanished in Darkness*. Edmonton, NeWest, 1994.
- Breznitz, Shlomo. *Memory Fields: The Legacy of a Wartime Childhood in Czechoslovakia*. New York, Alfred A. Knopf, 1993.
- Buessem, Niels. *Memories of a German Childhood*. Philadelphia, Xlibris, 2006.
- Charney, Ann. *Dobryd*. Toronto, New Press, 1973.
- Chiger, Krystyna. *The Girl in the Green Sweater: A Life in the Holocaust's Shadow*. New York, St. Martin's Press, 2008.
- Cohen, Miriam. *A Daughter of Two Mothers: A True Story of Separation and Reunion, Loyalty and Love*. Jerusalem, Feldheim Publishers, 2007.
- Cohn, Lillian L. *A Shadow Over My Life*. Cambridge, Green Books, 1994.
- Cretzmeyer, Stacy. *Hidden Child of the Holocaust: A True Story*. New Jersey, Troll Communications, 1999.
- Dalia, Vera. *My Precious Legacy: Memoirs*. Maui, MAUMI Publications, 2000.
- Daniels, Fred. *Shadows in Twilight : A 1940-1945 Testimony*. Jerusalem, Gefen, 1991.
- David, Janina. *A Touch of Earth: A Wartime Childhood*. London, Hutchinson, 1966.
- De Lowe, Hilda. *My Kaleidoscope*. Ra'anana, DocoStory Publishers Ltd., 2001.
- Demetz, Hana. *The Journey From Prague Street: A Novel*. New York, St. Martin's Press, 1990.
- Denes, Magda. *Castles Burning: A Child's Life in War*. New York, W.W. Norton & Company, 1997.
- De Simone, Donato. *Suffer the Children: Growing up in Italy during World War II*. Philadelphia, Xlibris, 2007.
- Deutschkron, Inge. *Outcast: A Jewish Girl in Wartime Berlin*. Edwardston, International Publication, 1989.
- Domanski, Marian. *Fleeing from the Hunter*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2011.
- Drucker, Malka and Halperin, Michael. *Jacob's Rescue*. New York, Bantam Doubleday Dell Books for Young Readers, 1993.
- Drukier, Manny. *Carved in Stone: Holocaust Years – A Boy's Tale*. Toronto, University of Toronto Press, 1996.
- Dubrovsky, Gertrude. *Six From Leipzig*. London, Vallentine Mitchell, 2004.

- Edelbaum, Ben. *Growing Up in the Holocaust*. Kansas City, Edelbaum, 1980.
- Eden, Thea. *A Transported Life: Memories of Kindertransport : The Oral History of Thea Eden*. Santa Cruz, HerBooks, 1995.
- Eliach, Yaffa. *We Were Children Just Like You*. Brooklyn, Centre for Holocaust Studies, 1990.
- Eisner, Jack. *The Survivor of the Holocaust*. New York, Kensington Publishing Co., 1995.
- Elster, Aaron & Joy Erlichman Miller, Ph.D. *I Still See Her Haunting Eyes: The Holocaust & a Hidden Child Named Aaron*. Peoria, BF Press, 2007.
- Emmerich, Elsbeth. *My Childhood in Nazi Germany*. Hove, Wayland, 1991.
- Evans, Mandy R. *Lest We Forget*. Berrien Springs, Andrews University Press, 1991.
- Faber, David. *Because of Romek: A Holocaust Survivor's Memoir*. San Diego, Los Hombres Press, 1990.
- Fabian, Garry. *A Look Back Over My Shoulder*. Caulfield South, Makor Jewish Community Library, 2002.
- Fersen-Osten, Renée. *Don't They Know the World Stopped Breathing? Reminiscences of a French Child During the Holocaust Years*. New York, Shapolsky Publishers, 1991.
- Figes, Eva. *Little Eden: A Child at War*. New York, Persea Books, 1987.
- Fischler-Martinho, Janina. *Have you Seen my Little Sister?* London, Vallentine Mitchell, 1998.
- Flinker, Moshe. *Young Moshe's Diary: The Spiritual Torment of a Jewish Boy in Nazi Europe*. Jerusalem, Yad Vashem, 1971.
- Fox, Anne. *Ten Thousand Children: True Stories Told by Children who Escaped the Holocaust on the Kindertransport*. West Orange, Behrman House, 1999.
- Freund, John. *Spring's End*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2007.
- Friesel, Evyatar. *The Days and the Seasons: Memoirs*. Detroit, Wayne State Press, 1996.
- Fuchs, Emma. *My Kaleidoscope*. S.n., S.1, 1974.
- Games, Sonia. *Escape into Darkness: The True Story of a Young Woman's Extraordinary Survival During World War II*. New York, Shapolsky Publishers, 1991.
- Ganor, Helena. *Four Letters to the Witnesses of My Childhood*. Syracuse, Syracuse University Press, 2007.
- Gefen, Aba. *Hope in Darkness: The Aba Gefen Diaries*, New York, Holocaust Library, 1989.
- Goose, Fanny. *Rising from the Holocaust: The Life of Fanny Goose*. Washington, DC, Believe Books, 2007.
- Goose, Fanny. *Guns and Barbed Wire*. Chicago, Academy Chicago Publishers, 1987.
- Gissing, Vera. *Pearls of Childhood: The Poignant True Story of a Young Girl Growing up in an Adopted Land*. London, Pan Books, 1990.
- Glasberg-Gold, Ruth. *Ruth's Journey: A Survivor's Memoir*. Gainesville, University Press of Florida, 1996.
- Goldberger, Janka. *Stalin's Little Guest*. London, Janus Publishing Company, 1995.
- Goldmann, Robert B. *Wayward Threads*. Evanston, Northwestern University Press, 1997.

- Gordon, Harold. *The Last Sunrise: A True Story: Biography of a Ten-Year-Old Boy in Nazi Concentration Camps during World War Two*. Salinas, H&J Publishing, 1989.
- Gottesfeld-Heller, Fanya. *Strange & Unexpected Love: A Teenage Girl's Holocaust Memoirs*. Hoboken, KTVA Publishing House, Ltd., 1993.
- Gray, Gary. *A Spoonful of Soup and Other Stories*. Caulfield South, Makor Jewish Community Library, 2003.
- Gross, Suzanne. *Sarah dreams of Pitchipoi: A Hidden Child's Memoir of the Holocaust in France*. Margate, ComteQ, 2008.
- Grove, Andrew S. *Swimming Across: A Memoir*. New York, Warner Books, 2001.
- Gruener, Ruth. *Destined to Live: A True Story of a Child in the Holocaust*. New York, Scholastic, 2007.
- Grünwald-Massey, Margot. *Spring into Winter: A Novel*. Ann Arbor, Wyman House Publications, 1994.
- Hahn, Issy. *A Life Sentence of Memories: Konin, Auchwitz*. London, Vallentine Mitchell, 2001.
- Halivni-Weiss, David. *The Book and the Sword: A Life of Learning in the Shadow of Destruction*. New York, Farrar, Straus and Giroux, 1996.
- Halter, Roman. *Roman's Journey: A Memoir of Survival*. New York, Arcade Publishing, 2007.
- Handler, Andrew (ed). *Young People Speak: Surviving the Holocaust in Hungary*. New York, Franklin Watts, 1993.
- Harris, Sam. *Sammy: Child Survivor of the Holocaust*. Mesa, Blue Bird, 1999.
- Hautzig, Esther. *The Endless Steppe: Growing Up in Siberia*. New York, Thomas Y. Crowell, 1968.
- Headley, Hannelore Heinemann. *Blond China Doll: A Shanghai Interlude 1939-1953*. St. Catherine's, Blond China Doll Enterprises, 2004.
- Heide, Dirk van der. *My Sister and I: The Diary of a Dutch Boy Refugee*. New York, Harcourt, 1941.
- Heifetz, Julie. *Too Young to Remember*. Detroit, Wayne State University Press, 1989.
- Heilman, Anna. *Never Far Away: The Auschwitz Chronicles of Anna Heilman*. Calgary, University of Calgary Press, 2001.
- Hersh, Gizelle. *Gizelle, Save the Children*. New York, Everest House, 1980.
- Hoffman, Judy. *Joseph and Me in the Days of the Holocaust*. Amsterdam, KTAV, 1979.
- Holliday, Laurel (ed). *Children in the Holocaust and World War II: Their Secret Diaries*. New York, Simon & Schuster, 1995.
- Iakir, Petr Ionovitch. *A Childhood in Prison*. London, McMillan, 1972.
- Iglinski-Goodman, Leah. *For Love of Life*. London, Vallentine Mitchell, 2002.
- Ilan-Onderwijzer, Jehudith. *Their Images will be Forever Before My Eyes: Experiences of a Jewish Girl of the Dutch Diaspora during the Holocaust*. Jerusalem, Gefen Publishing House, 2003.
- Israeli, Jack. *The Last Time I Saw Father*. Toronto, Ginzburg Press, 1990.
- Jaegermann, Judith. *My Childhood in the Holocaust*. Jerusalem, Mazo Publishers, 2004.
- Jeruchim, Simon. *Hidden in France. A Boy's Journey Under The Nazi Occupation: A Memoir*. Santa Barbaara, Fithian Press, 2001.

- Joseph-Bleier, Inge and Gumpert, David E. *Inge: A Girl's Journey Through Nazi Europe*. Grand Rapids, William B. Eerdmans Publishing Company, 2004.
- Kadishson Scheiber, Ava. *Soundless Roar: Stories, Poems, and Drawings*. Evanston, Northwestern University Press, 2002.
- Kahn, Leora (ed). *When They Came to Take my Father: Voices of the Holocaust*. New York, Arcade Publishing, 1996.
- Kats, Elizabeth. *Child of the Holocaust*. London, Collins, 1979.
- Kaufman, Leah. *Live! Remember! Tell the World!: The Story of a Hidden Child Survivor of Transnistria*. Brooklyn, Mesorah Publications, Ltd., 2005.
- Kisliuk, Ingrid. *Unveiled Shadows: The Witness of a Child*. Newton, Nanomir Bloomsbury, 2003.
- Klajaman, Jack. *Out of the Ghetto*. London, Vallentine Mitchell, 2000.
- Kluger, Ruth. *Still Alive: A Holocaust Girlhood Remembered*. New York, The Feminist Press at the City University of New York, 2001.
- Kluger, Rugh. *Landscapes of Memory: A Holocaust Girlhood Remembered*. London, Bloomsbury, 2004.
- Kollisch, Eva. *Girl in Movement: A Memoir*. Thetford, Glad Day Books, 2000.
- Korn, Henri. *Saviours: The Story of a Jewish Altar Boy*. Caulfield South, Makor Jewish Community Library, 2004.
- Kornfeld, Regina. *Lost Worlds, New Beginnings*. Sydney, Sydney Jewish Museum, 2006.
- Kuper, Jack. *Child of the Holocaust*. London, Routledge, 1967.
- Lauer, Betty. *Hiding in Plain Sight: The Incredible True Story of a German-Jewish Teenager's Struggle to Survive in Nazi-Occupied Poland*. Hanover, Smith and Kraus Global, 2004.
- Leitner, Isabella and Irving A. Leiner. *Isabella: From Auschwitz to Freedom*. New York, Doubleday, 1994.
- Levy Martin, Josie. *Never Tell Your Name: A Child's Struggle to Keep Her Identity Hidden Near the Tumultuous End of World War II*. Bloomington, 1st Books Library, 2002.
- Liebster-Arnold, Simone. *Facing the Lion: Memories of a Young Girl in Nazi Europe*. New Orleans, Grammaton Press, 2000.
- Lobel, Anita. *No Pretty Pictures: A Child of War*. New York, Greenwillow Books, 1998.
- Loebl, Suzanne. *At the Mercy of Strangers*. Pacifica, Pacifica Press, 1997.
- Mahlendorf, Ursula. *The Same of Survival: Working Through a Nazi Childhood*. University Park, Pennsylvania State University Press, 2009.
- Marks, Eva. *A Patchwork Life*. Caulfield South, Makor Jewish Community Library, 2003.
- Marmur, Dow. *Six Lives: A Memoir*. Toronto, Key Porter Books, 2004.
- Massaquoi, Hans J. *Destined to Witness: Growing Up Black in Nazi Germany*. New York, William Morrow and Company Inc., 1999.
- Mehler Whiteley, Suzanne. *Appel is Forever: A Child's Memoir*. Detroit, Wayne State University Press, 1999.
- Meyers, Odette. *Doors to Madame Marie*. Seattle, University of Washington Press, 1997.

- Milkow, Israel. *Gedenkt mein kind, ver du binst... Remember My Child, Who you Are...* LaVergne, TN: s.n., 2009.
- Miklos, Sophie Weisz. *Memoir of a Holocaust Survivor*. Chapel Hill, Professional Press, 1998.
- Morgan, Keith with Ruth Kron Sigal. *Ruta's Closet*. Vancouver, Classic Printing, 2011.
- Moskin, Marietta D. *I Am Rosemarie*. New York, Dell Publishing, 1987.
- Muchman, Beatrice. *Never to Be Forgotten: A Young Girl's Holocaust Memoir*. Hoboken, KTAV, 1997.
- Nasser, Stephen with Sherry Rosenthal. *My Brother's Voice : How a Young Hungarian Boy Survived the Holocaust: A True Story*. Las Vegas, Stephens Press, 2003.
- Neu, Sabina de Werth. *A Long Silence: Mermories of a German Refugee Child*. Amherst, Prometheus Books, 2011.
- Neumark, Zenon. *Hiding in the Open: A Young Fugitive in Nazi-Occupied Poland*. London, Vallentine Mitchell, 2006.
- Nieuwsma, Milton J. (ed). *Kinderlager: An Oral History of Young Holocaust Survivors*. New York, Holiday House, 1998.
- Nir, Yehuda. *The Lost Childhood: A Memoir*. San Diego, Harcourt Brace Jovanovich, 1989.
- Olenki, Luba. *A Life Reclaimed: A Child Among the Partisans*. Caulfield South, Makor Jewish Community Library, 2006.
- Padowicz, Julian. *Mother and Me: Escape from Warsaw 1939*. Chicago, Academy Chicago Publishers, 2006.
- Perl, Lila and Blumenthal Lazan, Marion. *Four Perfect Pebbles: A Holocaust Story*. New York, Greenwillow, 1996.
- Pilcer. *The Holocaust Kid*. New York, Random House, 2001.
- Reiss Johanna. *The Upstairs Room*. New York, Harper & Row, 1990.
- Rich, Betty. *Little Girl Lost*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2011.
- Rips, Paul-Henri. *E/96: Fate Undecided*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2009.
- Robinson, Halina. *A Cork on the Waves: Reflections of a Turbulent Life*. Australia, Sydney Jewish Museum, 2005.
- Rosenberg, Elfie. *Serry and Me: Kindertransport and Beyond*. Caulfield South, Makor Jewish Community Library, 2001.
- Roth, Milena. *Lifesaving Letters: A Child's Flight from the Holocaust*. Seattle, University of Washington Press, 2004.
- Rotschild-Galerkin, S.Z. *Walking, Running, Hiding: Memories of a Child in Vilna During the Second World War*. New York, Ont., S.Z. Rotschild-Galerkin, 2003.
- Rubens, Stan. *A Boy a Hiding: Surviving the Nazis*. Santa Anna, Seven Locks Press, 2006.
- Rubin, Susan Goldman. *The Cat with the Yellow Star: Coming of Age in Terezin*. New York, Holiday House, 2006.
- Samson, Naomi. *Hide: A Child's View of the Holocaust*. Lincoln, University of Nebraska Press, 2000.
- Schaller, Arthur. *100 Cigarettes and a Bottle of Vodka: A Memoir*. Toronto, Malcom Lester Books, 1998.
- Scheraga, Hilda. *Childhood Memories*. Stanford, Holocaust Child Survivors of Conneticut, Inc., 1998.

- Schiff, Vera. *Theresienstadt: The Town the Nazis Gave to the Jews*. Toronto, Lugas, 1996.
- Schild, Erwin. *The Very Narrow Bridge: A Memoir of an Uncertain Passage*. Toronto, Adath Israel Congregation by Malcolm Lester, 2001.
- Schiller, Martin. *Bread, Butter and Sugar: A Boy's Journey Through the Holocaust and Postwar Europe*. Lanham, Hamilton Books, 2007.
- Schloss, Eva with Evelyn Julia Kent. *Eva's Story: A Survivor's Unforgettable Journey, By the Stepsister of Anne Frank*. New York, Berkley Books, 1990.
- Schreiber, Vera. *The Porcelain Doll*. Victoria, Australia, Makor Jewish Community Library, 2000.
- Schwarz, Zoltan. *Army-Cap Boy: The Story of a Teenage Boy's Survival in Hitler's Europe*. Melbourne, Macmillan, 1983.
- Siegal, Aranka. *Upon the Head of a Goat: A Childhood in Hungary, 1939-1944*. New York, New American Library, 1983.
- Singer, Flora M. *Flora: I Was But a Child*. New York, Yad Vashem and The Holocaust Survivors' Memoirs Project, 2007.
- Skall, Lily. *My Story*. Caulfield South, Makor Jewish Community Library, 2000.
- Sommerfeld, Edith Elefant. *Too Small to Matter*. Victoria, B.C., Trafford Publishing, 2000.
- Spanjaard, Barry. *Don't Fence Me In ! An American Teenager in the Holocaust*. Santa Clarita, B&B Publishing, 1993.
- Strick-Dribben, Judith. *A Girl Called Judith Strick*. New York, Pyriamid, 1972.
- Tannenzapf, William and Renate Krakauer. *Memories from the Abyss / But I Had a Happy Childhood*. Toronto, The Azraeli Foundation, 2012.
- Tec, Nechama. *Dry Tears: The Story of a Lost Childhood*. New York, Oxford University Press, 1984.
- Toll, Nelly S. *Behind the Secret Window: A Memoir of a Hidden Childhood During World War Two*. New York, Dial, 1993.
- Velmans, Edith. *Edith's Story*. New York, Soho Press Inc., 1998.
- Verolme, Hetty. *The Children's House of Belsen*. Fremantle, Fremantle Arts Centre Press, 2000.
- Verrall, Olga. *Missing Pieces: My Life as a Child Survivor of the Holocaust*. Calgary, University of Calgary Press, 2007.
- Wald Leveton, Eva. *Eva's Berlin: Memories of a Wartime Childhood*. Fairfax, Thumbprint Press, 2000.
- Walker, Fay and Leo Rosen, with Caren S. Neile. *Hidden: A Sister and Brother in Nazi Poland*. Wisconsin, University of Wisconsin Press, 2002.
- Walshaw, Rachela & Sam. *From out of the Firestorm: A Memoir of the Holocaust*. New York, Shapolsky Publishers, 1991.
- Watts, Irene N. *Good-bye Marianne: A Story of Growing Up in Nazi Germany*. Toronto, Tundra Books, 1998.
- Weilbach, S. *Singing in the Darktime: A Childhood Memoir in Poetry and Prose*. Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2011.
- Weiss, Jack. *Memories Dreams Nightmares: Memoirs of a Holocaust Survivor*. Calgary, University of Calgary Press, 2005.

- Weisz Milkos, Sophie. *Paper Gauze Ballerina: Memoir of a Holocaust Survivor*. Chapel Hill, Professional Press, 1998.
- Welt Trahan, Elizabeth. *Walking with Ghosts: A Jewish Childhood in Wartime Vienna*. New York, Peter Lang, 1998.
- Winter, Miriam. *Trains: A Memoir of a Hidden Childhood Before and After World War II*. Jackson, MI, Kelton Press, 1997
- Wintrob, Kitty. *I'm Not Going Back: Wartime Memoir of a Child Evacuee*. Toronto, Now and Then Books, 2009.
- Zuckerman, Abraham. *A Voice in the Chorus: Memoirs of a Teenager Saved by Schindler*. Stanford, Longmeadow Press, 1994.
- Zürndorfer, Hannele. *The Ninth of November*. London, Quarter Books, 1983.

III. Textes rédigés en allemand

- Anonyme. *Verjagt, ermordet : Zeichnungen Jüdische Schüler*. Düsseldorf, Claasen, 1988.
- Baum-Merom, Gretel. *Kinder aus Gutem Hause : Von Frankfurt am Main nach Israel und America 1913-1995*. Konstanz, Hartung Gorre, 1996.
- Behrendt, Gideon. *Mit dem Kindertransport in die Freiheit : Vom Jüchen Flüchtling zum Corporal O'Brian*. Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 2001.
- Chaimowitsch-Hirsch, Mali. *Kindheit und Jugend im Schatten der Schoáh: von Radautz durch Transnistrien nach Israel und Zurück. Jüdische Schicksale aus der Bukowina 1928-1990*. Konstanz, Hartung-Gorre, 1999.
- Davidson-Rosenblatt, Bronia. *Keine Zeit fuer Abschied: Von Polen durch den Ural nach Samarkand und Zurück bis Amsterdam, Jüdische Schicksale 1939-1956*. Konstanz: Hartung-Gorre, 2000.
- Erben, Eva. *Mich hat man vergessen*. Weinheim, Beltz & Gelberg, 1996.
- Frankenthal, Hans. *Verweigerte Rückkehr: Erfahrungen nach dem Judenmord*. Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1999.
- Genin, Salomea. *Scheindl und Salomea: Von Lemberg nach Berlin*. Frankfurt am Main: Fischer Taschenbuch Verlag, 1992.
- Guttman, David. *Schwierige Heimkehr. : Leben und Leiden in Ungarn, dann au der 'Exodus' un züruck über Bergen-Belsen : judische Schicksale 1944-1948*. Konstanz, Hartung-Gorre, 1997.
- Kirtron, Tzilla. *Wanderungen : Erinnerung an das Überleben in den Jahren 1942-1945*.
- Lindenstrauss, Jerry. *Eine unglaubliche Reise : Von Ostpreussen und Kolumbien nach New York : Jüdische Familiengeschichte 1929-1999*. Konstanz, Hartung Gorre, 1999.
- Müller-Madej, Stella. *Das Mädchen von der Schindler-Liste : Aufzeichnungen einer KZ-Überlebenden*. Ausburg, Ölbaum, 1994.
- Porat, Eitan. *Stimme der toten Kinder : Von den Karpaten durch Auschwitz, Nordhausen und Bergen-Belsen nach Israel 1928-1996*. Konstanz, Hartung-Gorre, 1996.
- Rabinovici, Schoschana. *Dank meiner Mutter*. Frankfurt am Main, Alibaba, 1994.
- Sichrovsky, Peter. *Schuldig geboren*. Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1987.

- Saunders, Harold. *Zeugnis geben: Von Bratislava durch Auschwitz-Birkenau ins Lager Gleiwitz I und zurück: Jüdische Schicksale in der Slowakei 1938-1945*. Konstanz, Hartung-Gorre, 2001.
- Stransky, Pavel. *Als Boten der Opfer. Von Prag durch Theresienstadt, Auschwitz, Schwarzheide und zurück. Tschechisch-juedische Schicksale 1939-1997*. Konstanz, Hartung-Gorre, 2001.
- Timm, Uwe. *Am Beispiel Meines Bruders*. Köln, Verlag Kiepenheuer & Witsch, 2003.
- Wildmann, Manfred und Roy Wienh, Erhard (Hg.). *Und Flehentlich gesegnet. Briefe der Familie Wildmann aus Rivesaltes und Perpignan: Jüdische Schicksale aus Philippsburg 1941-1943*. Konstanz, Hartung-Gorre, 1997.
- Zwi Kessler, Herbert. *Der Weg ins Ungewisse : Von Berlin nach Holland und Belgien : Erinnerungen eines Juedischen Flüchtlingskindes 1928-1945*. Konstanz, Hartung Gorre, 2000.

IV. Traductions et langues variées

- Akavia, Miriam. *An End to Childhood*. Translated from Hebrew by Michael P. McLeary and Jeanette Goldman. Portland, Vallentine Mitchell, 1995.
- Alland, Bronislaw. *Memoirs of a Hidden Child During the Holocaust*. Translated from Polish by George Alland. Lewiston, Edwin Mellen, 1992.
- Chagoll, Lydia. *Une Enfance dans les camps japonais : baisse la tête, petite peau blanche*. Traduit du néerlandais par Luc Leens Bruxelles, Editions Luc Pire, 2000.
- Coster, Theo. *We All Wore Stars: Memories of Anne Frank from Her Classmates*. Translated from Dutch by Marjolinjn de Jager. New York, Palgrave, 2011.
- Czarnecki, Jerzy. *My Life as an 'Aryan': From Velyki Mosty Through Zhovkva to Stralsund*. Kinstanz, Hartung-Gorre, 2007.
- Durlacher, Gerhard. *Drowning: Growing Up in the Third Reich*, Translated by Susan Massoty. London, Serpent's Tail, 1993.
- Durlacher, Gerhard. *The Search: The Birkenau Boys*, Translated by Susan Massoty. London, Serpent's Tail, 1998.
- Edvardson, Cordelia. *Burned Child Seeks the Fire: A Memoir*. Translated from Dutch by Joel Agee. Boston, Beacon Press, 1997.
- Errico Catone, Marisa. *Non avevo la stella: La testimonianza di una bambina deportata per errore*. Portogruaro, Nuovadimensione, 2011.
- Frank, Anne. *Le journal d'Anne Frank*. Traduit du néerlandais par Nicolette Oomes et Philippe Noble. Paris, Calmann-Lévy, 1992.
- Friesova, Jana Renée. *Fortress of My Youth*. Translated from Czech by Elinor Morris and Ladislav Rosendorf. Madison, The University of Wisconsin Press, 1996.
- Ginz, Petr. *Journal 1941-1942: Suivi des Écrits de Terezin (1942-1944)*. Translated from Czech by Barbora Faure. Paris, Seuil, 2010.
- Glowinski, Michal. Translated from the Polish by Marci Shore. *The Black Seasons*. Evanston, Northwestern University Press, 2005.
- Grunfeld, Benny. *A Teenager in Hitler's Death Camps*. Translated from Swedish by Ken Schubert. Stockholm, Almquist & Wiksell, 1995.
- Hoffman, Maurie. *Keep Yelling! A Survivor's Testimony*. Translated from Hebrew by Rosanna Cairo. Victoria, Spectrum Publications Pty Ltd., 1995.

- Hopfeld, Gitel. *At the Mercy of Strangers: Survival in Nazi-Occupied Poland*. Translated from Polish by Simcha Simchovitch. Oakville, Mosaic Press, 2005.
- Huppert, Hilde and Huppert, Shmuel Tommy. *Hand in Hand with Tommy, 1939-1945*. Translated from Hebrew by Yael Chaver and Reuven Morgan. Jerusalem, Gefen Publishing House, 2004.
- Jedwab-Rozenberg, Lena. *Girl with Two Landscapes: The Wartime Diary of Lena Jedwab*. Translated from Yiddish by Solon Beinfeld. New York, Holmes & Meier, 2002.
- Kertész, Imré. *Kaddish for a Child not Born*. Translated from Hungarian by Christopher C. Wilson and Katharina M. Wilson. Evanston, Hydra Books, 1997.
- Kertész, Imré. *Fateless*. Translated from the Hungarian by Christopher C. Wilson and Katharina M. Wilson. Evanston, Northwestern University Press, 1992.
- Koehn, Ilse. *Mon Enfance en Allemagne nazie*. Traduit de l'allemand par Michèle Poslaniec. Paris, L'école des loisirs, 1981.
- Kozhina, Elena. *Through the Burning Steppe: A Wartime Memoir*. Translated from Hebrew by Vadim Mahmoudov. London, Duck Editions, 2000.
- Kramer, Clara. *Clara's War: A Young Girl's True Story of Miraculous Survival Under the Nazis*. Toronto, Emblem – McLelland & Stewart, 2010.
- Lamet, Eric. *A Child at al Confino*. Avon, Adams Media, 2011.
- Loy, Rosetta. *First Words: A Childhood in Fascist Italy*. Translated from Italian by Gergory Conti. New York, Henry Holt & Company, Inc., 2000.
- Lusky, Irena. *La traversée de la nuit : récit*. Traduit de l'hébreu par Nahama Krakowski. Genève, JR Editions, 1988.
- Ligoeka, Roma et Finckenstein, Iris. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni. *La petite fille au manteau rouge*. Paris, Calmann-Levy, 2002.
- Nelken, Halina. *And Yet, I Am Here!* Translated from Polish by Halina Nelken and Alicia Nitecki. Amherst, University of Massachusetts Press, 1999.
- Novak, Ana. *J'avais 14 ans à Auschwitz*. Traduit du hongrois par Jean Pavulesco. Paris, Presses de la Renaissance, 1982.
- Oren, Ram. *Gertruda's Oath: A Child, a Promise, and a Heroic Escape during World War II*. Translated from Hebrew by Barbara Harshav. New York, Doubleday, 2009.
- Pekelis, Carla. *My Version of the Facts*. Translated from Italian by George Hochfield. Evanston, The Marlboro Press/Northwestern University Press, 2005.
- Porat, Moshe. *The Triumph of Faith: In the Mauthausen Death March*. Translated from Hebrew by Martin Friedlander. Jerusalem, Eliner Library, 1991.
- Rijsdijk, Mink Van. *The Shoes of a Foundling*. Translated from Dutch by Anneke Van Deurse-Verhave. Caulfield South, makor Jewish Community Library
- Ronikaite, Macha. *Le journal de Macha : De Vilnius à Stutthof 1941-1945*. Traduit de l'allemand par Nicole Casanova. Paris, Éditions Liana Levi, 2003.
- Rosenkranz, Moses. *Childhood: An Autobiographical Fragment*. Syracuse, Syracuse University Press, 2007.
- Rozenberg, Lena Jedwab. *Girl with Two Landscapes: The Wartime Diary of Lena Jedwab, 1941-1945*, trans. Solon Beinfeld. New York, Holmes and Meier, 2002.
- Rubinowicz, Dawid. *Journal d'un enfant juif : 20 mars, 1940- 1^{er} juin, 1942*. Traduit du polonais par Georges Lisowski. Paris, Robert Laffont, 1960.

- Ruda, Nava. *Zum ewigen Andenken : Erinnerungen eines Mädchens aus dem Ghetto Lwow : Jüdische Familiengeschichte 1899-1999*. Translated from Hebrew by Avri Salamon. Konstanz , Hartung-Gorre, 2000.
- Rudashevski, Yitskhok. *The Diary of the Vilna Ghetto*, Translated from Yiddish by Percy Matenko. Tel Aviv, Ghetto Fighter's House, 1979.
- Schneider, Helga. *Laisse-moi partir, mère*. Traduit de l'italien par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris, Robert Laffont, 2002.
- Sierakowiak, Dawid. *The Diary of Dawid: Five Notebooks From the Lodz Ghetto*, Translated from Polish by Kamil Turowski. Oxford, Oxford University Press, 1996.
- Sonnino, Piera. *C'est arrivé : Une famille italienne dans les camps*. Traduit de l'italien par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris, Armand Colin, 2007.
- Vos, Ida. *Hide and Seek*. Translated from Dutch by Terese Elelstein and Inez Smidt. Boston, Houghton Mifflin, 1991.
- Winecki, Christine. *The Girl in the Check Coat: Survival in Nazi-Occupied Poland and a New Life in Australia*. Translated from Polish by Chris Samplawski. London, Vallentine Mitchell, 2007.
- Zeidman-Dziubas, Ruth. *Light in the Darkness: A Personal Account of the Holocaust*. Translated from Hebrew by Yehudit Kirstein Keshet. Jerusalem, R. Zeidman-Dzubias, 1988.

V. Témoignages oraux et collectifs

- Bailly, Danielle (ed.). *Traqués, Cachés, Vivants : Des Enfants juifs en France (1940-1945)*. Paris. L'Harmattan, 2004.
- Brachfeld, Sylvain. *Merci de nous avoir sauvés : Témoignages d'enfants cachés en Belgique, ayant survécu aux persécutions nazies pendant la Seconde Guerre Mondiale, grâce à l'aide des 'justes' de la population belge*. Herzlia, Institut de recherche sur le judaïsme belge, 2007.
- Dini, Mugette (ed). *Six adolescents revenus des camps de la mort*. Villeurbanne, Presses de l'Atelier Jivaro : 2007.
- Dwork, Deborah. *Children With a Star : Jewish Youth in Nazi Europe*. New Haven, Yale University Press, 1991.
- Fox, Anne. *Ten Thousand Children : True Stories Told by Children who Escaped the Holocaust on the Kindertransport*. West Orange, Behrman House, Inc., 1999.
- Gershon, Karen (ed). *We Came as Children : A Collective Autobiography of Refugees*. London, Papermac, 1989 (copyright 1966).
- Geve, Thomas. *Youth in Chains*. Jerusalem : Rubin mass, 1958.
- Gilbert, Martin. *The Boys : The Story of 732 Young Concentration Camp Survivors*. New York, Henry Holt and Company, 1977.
- Gill, Alan. *Interrupted Journeys : Young Refugees from Hitler's Reich*. East Roseville: Simon & Schuster Australia, 2004.
- Guéno, Jean-Pierre (ed.). *Paroles d'étoiles : Mémoire d'enfants cachés (1939-1945)*. Paris, s.n. (EJL), 2002.

- Gutenbaum, Jakub (ed). *The Last Eyewitnesses : Children of the Holocaust Speak*.
Translated from Polish by Julian and Fay Bussgang & Simon Cygielski.
Evanston, Northwestern University Press, 2006.
- Harris, mark Jonathan (ed.) *Into the Arms of Strangers : Stories of Kindertransport*. New
York, Bloomsbury, 2000.
- Hochbert-Marianska, Maria (ed.). *The Children Accuse*. Translated from Polish by Bill
Johnston. London, Vallentine Mitchell, 1996.
- Klarsfeld, Serge. *Le mémorial des enfants juifs déportés de France*. Paris, Fayard, 1995.
- Klarsfeld, Serge. *Adieu les enfants (1942-1944)*. Paris : Mille et une nuits, 2005.
- Krizkova, Marie Rut (ed). *We are Children Just the Same : Vedem, The Secret Magazine
of the Boys of Terezin*. Translated from Czech par R. Elizabeth Novak.
Philadelphia, The Jewish Publication Society, 1995.
- Nicholas, Lynn H. *Cruel World : The Children of Europe in the Nazi Web*. New York,
Knopf, 2005.
- Wajsblat, Jo et Lambet, Gilles. *Le témoin imprévu*. Paris, Florent Massot présente, 2001.

Bibliographie

Table des matières de la bibliographie

I.	Corpus primaire.....	226
II.	Témoignages autobiographiques des adultes impliqués.....	227
III.	La résistance et le sauvetage des enfants.....	228
IV.	Perspectives historiques sur les enfants pendant la Shoah.....	229
V.	Histoire de la Shoah.....	230
VI.	Vichy et l'histoire des Juifs pendant l'occupation de France.....	231
VII.	Réflexions sur l'antisémitisme.....	232
VIII.	L'Église catholique pendant la Shoah.....	232
IX.	Évolution du statut de l'enfant en Occident.....	233
X.	Critique et théorie de la littérature de la Shoah.....	233
XI.	Psychologie et psychanalyse.....	236
XII.	Théorie littéraire.....	237
XIII.	Œuvres romanesques.....	238
XIV.	Art, film, photographie, musique, poésie.....	239
XV.	Encyclopédies, bibliographies, anthologies et atlas.....	239
XVI.	Divers.....	240

I. Corpus primaire

*Cette liste est organisée selon le sexe l'âge décroissant approximatif de l'enfant au début de la guerre. Les dates de naissance sont données si elles sont connues. Nous avons jugé que ces indications facilitent la compréhension des textes.

Ces titres se trouvent également organisés alphabétiquement dans d'appendice ci-dessus.

Filles

Auber, Olga Charlotte. *La petite Juive qui n'en savait rien*. Saint Denis, Edilivre, 2012. (30-05-1932)

Deichmann, Marion. *Je voudrais que son non apparaisse partout : Une enfant au cœur du génocide*. Paris, L'Harmattan, 2012. (18-09-1932)

Krief, Evelyne. *Une Enfance interdite, ou, La petite marrane*. Paris, L'Harmattan, 1997. (7 ans)

Grand, Odile. *Couleur citron, côté cœur*. Paris, Éditions Anne Carrière, 1996. (7 ans)

Muller, Annette. *La petite Fille du Vel' d'Hiv*. Paris, Hachette, 2012. (15-03-1933)

Kofman, Sarah. *Rue Ordener, Rue Labat*. Paris, Galilée, 1994. (14-09-1934)

Cohen, Léa. *Léa et ses sœurs : Séparées par la guerre, réunies 63 ans plus tard*. Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2006. (6 ans)

Palacz, Ariela. *Je t'aime ma fille, je t'abandonne*. Jérusalem, Éditions Elkana, 2009. (5 ans)

Goldberg, Charlotte. *La Guêpe : propos recueillis par Geneviève Créon*. Nancy, La dragonne, 2002. (3 ans)

Quddus, Marguerite Elias. *Cachée : Mémoires illustrés par l'auteure*. Toronto, The Azrieli Foundation, 2007. (presque 2 ans)
Scheps Weinstein, Frida. *J'habitais Rue des Jardins Saint-Paul* (roman). Paris, Balland, 1983.

□

Garçons

Nowak, Herman. Cyrille Berger, enfant caché. Paris, La Longue Vue, 2003. (1928)
Fraenkel, Jean-Jacques. *L'Abus de confiance*. Paris, Éditions BibliEurope, 1997. (12-05-1931)
Renous, Arié. *Deux Saisons en enfer : L'Enfant caché*. s.l., Arié Renous, 2004. (7 ans)
Frajlick, Chaskel. *À la Recherche d'Ezéchiel : Copeaux de vie d'un enfant juif caché*. Ottignies, Éditions Quorum, 1995.
Grunwald, Simon. *Un Enfant juif et chrétien dans la Shoah : Manuscrit exprimant un témoignage sur la Shoah*. Paris, Grunwald, Simon, 1999. (6 ans)
Friedländer, Saul. *Quand vient le Souvenir...* Paris, Seuil, 1978. (11-10-1932)
Meyer, André. *Quelqu'un sait-il où nous allons? 1939-1945 : Les tribulations d'un enfant juif d'Alsace*. Paris, Thélès, 2008. (3-09-1937)
Gaillon, Roland. *L'Étoile et la croix : De l'enfant juif traqué à l'adulte chrétien militant*. Paris, L'Harmattan, 2010. (1938)
Bernstein, Alain-André. *Gardez mon Fils près de vous : Correspondance pour un enfant caché*. Paris, Le Manuscrit, 2008. (né pendant la guerre)

II. Témoignages autobiographiques des adultes impliqués

Blum-Albert, Marie. *Le Récit de l'espoir : Souvenirs de guerre dans un home d'enfants juifs*. Bruxelles, Presses interuniversitaires européennes, 1997.
Bohny Reiter, Friedel. *Vorhof der Vernichtung. Tagebuch einer Schweizer Schwester im französischen Internierungslager Rivesaltes 1941-1942*. Konstanz, Hartung-Gorre, 1995.
Chenkin, Evelyn. *Gathering the Remnants*. Ra'anana, DocoStory Publishers Ltd., 1999.
Dembowski, Peter. *Des Chrétiens dans le ghetto de Varsovie: Épitaphe pour des morts oubliés*. Paris, Parole et silence, 2011.
Holstein, Denise. « *Je ne vous oublierai jamais, mes enfants d'Auschwitz* » : *Témoignage sur la déportation*. Paris, Edition '1, 1995.
Holzman, Hélène. *Cette enfant vivra : trois cahiers 1941-1944*. Arles, Actes sud, 2002.
Jacobs, Maria. *A Safe House: Holland 1940-1945*. Hamilton, Seraphim Editions, 2005.
Kraus, O.B. *The Painted Wall*. Tel Aviv, Yaron Golan Publishing, 1994.
Kuchler-Silberman, Lena. *Mes cents enfants : du ghetto à Tel-Aviv*. Paris, Ed. France-Empire, 1962.
Lanckoronska, Karolina. *Those Who Trespass Against Us: One Woman's War Against the Nazis*. London, Pimlico, 2005.
Lataillade, Alix. *Institutrice au cœur du siècle : Témoignage*. Paris, Flammarion, 1996.
Lederman, Dov B. *These Children Are Mine: A Story of Survival and Rescue*. Jerusalem, Feldheim, 2002.

- Lévy, Gaston. *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée et en Suisse, 1940-1945*. Paris, Le Manuscrit, 2008.
- Opdyke, Irene Gut. *Mémoires d'une Juste : Récit*. Paris, Éditions Ramsay, 2002.
- Perec, Solomon. *Europa, Europa*. Traduit de l'Hébreu par Lysette Hassine-Mamane. Paris, Editions Ramsay, 1990.
- Rivière, Germaine. *L'affaire Finaly : « Ce que j'ai vécu »*. Paris, Centre de Documentation Juive Contemporaine, 1998.
- Samuel, Vivette. *Sauver les enfants*. Paris, Liana Leve, 1995.
- Siefridt, Françoise. *J'ai voulu porter l'étoile jaune, Journal de Françoise Siefridt, chrétienne et résistante*. Paris, Robert Laffont, 2010.
- Torday, Ursula (Charity Blackstock). *The Children*. Boston, Little, Brown, and Company, 1966.
- Werber, Jack. *Saving the Children: Diary of a Buchenwald Survivor and Rescuer*. Translated from German by Transaction Publishers. New Brunswick, Transaction, 1996.
- Wiesel, Elie et Semprun, Jorge. *Se taire est impossible*. Paris, Éditions Mille et une nuits, 1995.
- Zlatin, Sabine. *Mémoires de la dame d'Izieu*. Paris, Gallimard, 1995.

III. La résistance et le sauvetage des enfants

- Adler, Jacques. *Face à la persécution : les organisations juives de Paris, 1940-1944*. Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1985.
- Baldran, Jacqueline et Bochorberg, Claude. « *La Mère et l'Enfant* » - 36, Rue Amelot. Paris, Éditions Montorgueil – C.D.J.C., 1994.
- Bernheim, Mark. *Father of the Orphans: The Story of Janusz Korczak*. Boston, Dutton Children's Books, 1989.
- Brachfeld, Sylvain. *Ils n'ont pas eu les gosses : L'Histoire de plus de 500 enfants juifs sans parents fichés à la Gestapo et placés pendant l'occupation allemande dans les homes de l'Association des juifs de Belgique*. Herzlia, Institut de recherche sur le judaïsme belge, 1989.
- Brachfeld, Sylvain. *Ils ont survécu : Le Sauvetage des Juifs en Belgique occupée*. Bruxelles, Éditions Racine, 2001.
- Comte, Madeleine. *Sauvetages et baptêmes : Les religieuses de Notre-Dame de Sion face à la persécution des juifs en France (1940-1944)*. Paris, L'Harmattan, 2001.
- Castille, René, ed. *Le sauvetage des enfants juifs de France*. Actes du colloque de Guéret – 29 et 30 mai 1996, 1997.
- Delpard, Raphaël. *Les enfants cachés*. Paris, J.-C. Lattès, 1993.
- DeSaix, Deborah Durland et Gray Ruelle, Karen. *Hidden on the Mountain: Stories of Children Sheltered from the Nazis in Le Chambon*. New York, Holiday House, 2007.
- Diamant, David. *La Résistance juive : entre gloire et tragédie*. Paris, L'Harmattan, 1993.
- Emanuel, Muriel and Gissing, Vera. *Nicholas Winton and the Rescued Generation: Save One Life, Save the World*. London, Vallentine Mitchell, 2001.
- Gilbert, Martin. *The Righteous: The Unsung Heroes of the Holocaust*. Toronto, Key Porter, 2003.

- Glass, James M. *Jewish Resistance during the Holocaust: Moral Uses of Violence and Will*. Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004.
- Grunfeld, Judith. *Shefford: A Story of a Jewish School Community in Evacuation 1939-1945*. Israel, Feldheim Publishers, 2004 (copyright 1980).
- Hallie, Philip. *Lest Innocent Blood Be Shed: The Story of the Village of Le Chambon and how Goodness Happened There*. New York, Harper Torchbooks, 1979.
- Huchet-Bishop, Claire. *Twenty and Ten: Twenty French Children Help to Hide and Protect Ten Jewish Refugee Children During the German Occupation – A True Story of Courage and Kindness*. New York, Puffin Books, 1978.
- Laloum, Jean. *Les Juifs dans la Résistance et la Libération*. Paris, Éditions du Scribe, 1987.
- Laloum, Jean. *La maison de Saint-Mandé, centre U.G.I.F. no. 64, 1943-1944 : des enfants juifs sous l'Occupation*. Paris, Éditions Polyglotte, 1994.
- Lazare, Lucien. *La résistance juive en France*. Paris, Stock, 1987.
- Lazare, Lucien. *Le livre des Justes : Histoire du sauvetage des Juifs par des non-juifs en France, 1940-1944*. Paris : Éditions J-C Lattès, 1993.
- Lemalet. *Au secours des enfants du siècle*. Paris, Éditions du Nil, 1993.
- Lifton, Betty Jean. *The King of Children: A Biography of Janusz Korczak*. New York, Farrar, Strauss and Giroux, 1988.
- McCann, Michelle R. *Luba, The Angel of Bergen-Belsen*. Berkeley, Tricycle Press, 2003.
- Nebot, Didier. *Et les enfants furent sauvés : Les jeunes juives de la Sainte-Baume*. Paris, Éditions Pascal, 2008.
- Paldiel, Mordecai. *The Righteous Among the Nations: Rescuers of Jews During the Holocaust*. Jerusalem, Yad Vashem, 2007.
- Papanek, Ernst. *Out of the Fire: A Poignant Account of How an Eminent Educator Helped Save Jewish Children from the Hitler Onslaught*. New York, Edward Linn, 1975.
- Perthuis, Valérie. *Le Sauvetage des enfants juifs de Vénissieux : le 26 août 1942*. Lyon, Éditions Lyonnaises d'art et d'histoire, 1997.
- Pouplain, Jean-Marie. *Les enfants cachés de la Résistance*. La Crèche, Geste, 1998.
- Sloan, James Park. *Jerzy Kosinski: A Biography*. New York, Dutton, 1996.
- Teitelbaum-Hirsch, Viviane. *Enfants cachés : les larmes sous le masque*. Bruxelles, Labor, 1994.
- Vromen, Suzanne. *Hidden Children of the Holocaust: Belgian Nuns and Their Daring Rescue of Young Jews from the Nazis*. Oxford, Oxford University Press, 2008.
- Zeitoun, Sabine. *Ces enfants qu'il fallait sauver*. Paris, Albin Michel, 1989.
- Zeitoun, Sabine. *L'œuvre de secours aux Enfants (O.S.E.) sous l'occupation en France*. Paris, Éditions Liana Lévi, 1995.

IV. Perspectives historiques sur les enfants pendant la Shoah

- Angress, Werner T. *Between Fear and Hope: Jewish Youth in the Third Reich*. Translated from German by Werner T. Angress and Christine Granger. New York : Columbia University Press, 1988.

- Butler, Hubert. *Les enfants de Drancy*. Paris, Editions Anatolia, 1994.
- Conan, Eric. *Sans oublier les enfants : Les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande : 19 juillet – 16 septembre, 1942*. Paris, Le grand livre du mois, 1991.
- Delpard, Raphaël. *Les Enfants cachés*. Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 1993.
- Eisenberg, Azriel (ed). *The Lost Generation: Children in the Holocaust*. New York, Pilgrim Press, 1982.
- Göpfert, Rebecca (ed.). *Kindertransport: History and Memory*, Shofar, An Interdisciplinary Journal of Jewish Studies, Volume 23, Number 1, Fall 2004, pp. 21-27.
- Greenfeld, Howard. *The Hidden Children*. Boston, Houghton Mifflin, 1993.
- Groupe Saint-Maurien contre l'oubli. *Les orphelins de la Varenne 1941-1944*. Paris, L'Harmattan, 2007.
- Lagnado, Lucette Matalon. *Children of the Flames*. New York, W. Morrow & Co., 1991.
- Limbächer, Katja (ed). *Das Mädchenkonzentrationslager Uckermark : Beiträge zur Geschichte und Gegenwart*. Münster, UNRAST, 2000.
- Lukas, Richard C. *Did the Children Cry? Hitler's War Against Jewish and Polish Children, 1939-1945*. New York, Hippocrene Books, 1994.
- Marks, Jane. *The Hidden Children: The Secret Survivors of the Holocaust*. New York, Fawcett Columbine, 1993.
- Poujol, Catharine. *Les enfants cachés: L'affaire Finaly (1945-1953)*. Paris, Berg International Éditeurs, 2006.
- Rajsfus, Maurice. *N'oublie pas le Petit Jésus: L'Église catholique et les enfants juifs (1940-1945)*. Levallois-Perret, Éditions Manya, 1994.
- Rouveyre, Miriam. *Enfants de Buchenwald*. Paris, Éditions Julliard, 1995.
- Schwarberg, Günther. *Ils ne voulaient pas mourir : Les enfants martyrs de Bullenhuser Damm*. Paris, Presses de la Renaissance, 1981.
- Senecal, Peggy. *Le Kindertransport : L'histoire de 10.000 enfants juifs allemands réfugiés en Angleterre pendant la seconde Guerre mondiale*. Grenoble, IEP, 1999.
- Schittly, Richard. *Izieu, l'innocence assassinée : Contribution à la mémoire des enfants juifs raflés le 6 avril 944*. Seyssel, Éditions Comp'Act, 1994.
- Sosnowski, Kyril. *The Tragedy of Children Under Nazi Rule*. Posnan, Cachodnia, 1962.

V. Histoire de la Shoah

- Arendt, Hannah. *Eichmann in Jerusalem: A Report on the Banality of Evil*. New York, Viking Press, 1963.
- Bauer, Yehuda. *Jewish Reactions to the Holocaust*. Tel-Aviv, MOD Books, 1989.
- Bensoussan, Georges. *Histoire de la Shoah*. Paris, PUF, 1996.
- Bialystok, Franklin. *Delayed Impact: The Holocaust and the Canadian Jewish Community*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 2000.
- Bridgman, Jon and Jones, Richard H. *The End of the Holocaust: The Liberation of the Camps*. Portland, Areopagitica Press, 1990.
- Burrin, Philippe. *Hitler et les Juifs : genèse d'un génocide*. Paris, Seuil, 1989.
- Chianteretto, Jean-François et Robin, Régine (eds). *Témoignage et écriture de l'histoire : décade de Cerisy 21-31 juillet 2001*. Paris, L'Harmattan, 2003.

- Decrop, Geneviève. *Des camps au génocide : la politique de l'impensable*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1995.
- Grynberg, Anne. *Les camps de la Honte*. Paris : Éditions la Découverte, 1991.
- Hilberg, Raoul. *La destruction des Juifs d'Europe*. Paris, Éditions Fayard, 1985.
- Kulka, Otto Dov and Paul R. Mendes-Flohr (eds). *Judaism and Christianity Under the Impact of National Socialism*. Jerusalem, The Historical Society of Israel, 1987.
- Marrus, Michael. *The Holocaust in History*. Toronto, Key Porter Books, 2000.
- Missika, Dominique. *Le chagrin des innocents : itinéraires d'enfants juifs de 1939 à 1947*. Paris, Grasset, 1998.
- Poliakov, Léon. *Bréviaire de la haine (Le IIIe Reich et les Juifs)*. Paris, Calmann-Lévy, 1951.
- Postone, Moishe and Santner, Eric. *Catastrophe and Meaning: The Holocaust and the Twentieth Century*. Chicago, The University of Chicago Press, 2001.
- Rose, Jonathan. *The Holocaust and the Book : Destruction and Preservation*. Amherst, University of Massachusetts Press, 2001.
- Solomon, Norman. *Judaism: A Very Short Introduction*. Oxford, Oxford University Press, 2000.
- Van Doorslaer, R., Dratwa D. et. al, (eds.) *Juifs de Belgique : de l'immigration au génocide, 1925-1945*. Bruxelles, Centre de recherches d'études historiques de la Seconde Guerre mondiale, 1994.

VI. Vichy et l'histoire des Juifs pendant l'occupation de France

- Chirac, Jacques. *Discours et messages de Jacques Chirac : Maire de Paris, Premier Ministre, Président de la République : en hommage aux Juifs de France, victimes de la collaboration de l'État française de Vichy avec l'occupant allemand*. Paris, L'association Les fils et les filles des déportés juifs de France, 1998.
- Cohen, Asher. *Persécution et sauvetages : Juifs et Français sous l'Occupation et sous Vichy*. Paris, Éditions le Cerf, 1993.
- Cohen, Roger. « France Confronts its Jews, and Itself . » *The New York Times Week in Review*, October 19, 1997, 1.
- Epelbaum, Didier. *Les Enfants de papier : Les juifs de Pologne immigrés en France jusqu'en 1940 : l'accueil, l'intégration, les combats*. Paris, Bernard Grasset, 2002.
- Fijalkow (ed.). *Vichy, les Juifs et les justes : L'exemple du Tarn*. Toulouse, Éditions Privat, 2003.
- Forges, Jean-François. *Éduquer contre Auschwitz*. Paris, ESF Éditeur, 1997.
- Hamon, Léo et Poznanski, Renée. *Avant les premiers grandes rafles : les Juifs à Paris sous l'Occupation*. Paris, Les Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (I.H.T.P.), no. 22, décembre 1992.
- Jackson, Julian. *France: The Dark Years, 1940-1944*. Oxford, Oxford University Press, 2001.
- Kaspi, André. *Les Juifs pendant l'occupation*. Paris, Seuil, 1991.
- Klarsfeld, Serge. *Vichy-Auschwitz : Le rôle de Vichy dans la Solution finale et la Question juive en France 1942 : Tome I*. Paris, Éditions Fayard, 1983.

- Klarsfeld, Serge. *Vichy-Auschwitz : Le rôle de Vichy dans la Solution finale et la Question juive en France 1942 : Tome II*. Paris : Éditions Fayard, 1985.
- Klarsfeld, Serge. *Mémorial de la déportation des Juifs de France*. Paris, Serge Klarsfeld, 1994.
- Laborie, Pierre. *L'Opinion française sous Vichy*. Paris, Seuil, 1990.
- Marrus, Michael et Paxton, Robert O. *Vichy et les Juifs*. Paris, Éditions Calmann-Levy, 1981.
- Ory, Pascal. *Les Collaborateurs 1940-1945*. Paris, Seuil, 1976.
- Paxton, Robert O. *La France de Vichy, 1940-1944*. Paris, Seuil, 1985.
- Poznanski. *Etre Juif en France pendant la Seconde Guerre mondiale*. Paris, Hachette, 1994.
- Rajsfus, Maurice. *Sois Juif et tais-toi : les Israélites français face au nazisme*. Paris, Étude et Documentation Internationale, 1981.
- Rayski. *Les Juifs en France, entre soumission et résistance*. Paris, Éditions la Découverte, 1992.
- Singer, Claude. *Vichy : L'université des Juifs*. Paris, Édition les Belles Lettres, 1992.
- Spire, Antoine. *Ces enfants qui nous manquent : Izieu, 6 avril 1944*. Paris, Maren Sell, 1990.

VII. Réflexions sur l'antisémitisme

- Fresco, Nadine. *Fabrication d'un antisémitisme*. Paris, Seuil, 1999.
- Prazan, Michaël. *L'écriture génocidaire. L'antisémitisme en style et en discours, de l'affaire Dreyfus au 11 septembre 2001*. Paris, Calmann-Lévy, 2005.
- Sartre, Jean-Paul. *Réflexions sur la question juive*. Paris, Gallimard, 1954.
- Shain, Milton. *Antisemitism*. Bowerdean Publishing Company Limited. London, 1998.

VIII. L'Église catholique pendant la Shoah

- Friedländer, Saul. *Pie XII et le IIIe Reich : Documents*. Paris, Seuil, 1963.
- Hochhuth, Rolf. *The Deputy*. New York, Grove Press, Inc., 1964.
- Cornwell, John. *Hitler's Pope : The Secret History of Pius XII*. New York, Penguin Books, 2000.
- Phayer, Michael. *The Catholic Church and the Holocaust, 1930-1965*. Bloomington, Indiana University Press, 2000.
- Rajsfus, Maurice. *N'oublie pas le petit Jésus : l'Église catholique et les enfants juifs (1940-1945)*. Paris, Éditions Manya, 1994.
- Sánchez, José M. *Pius XII and the Holocaust : Understanding the Controversy*. Washington, DC, The Catholic University of America Press, 2002.
- O'Shea, Paul. *A Cross too Heavy : Pope Pius XII and the Jews of Europe*. New York, Palgrave Macmillan, 2011.
- Duchesne, Jean (ed.). *Cardinal Jean-Marie Lustiger on Christians and Jews*. New York, Stimulus, 2010.
- Poulat, Emile. *Les Juifs, l'Église et la Shoah*. Paris, Berg International, 2013.
- Rittner, Carol and Roth, John K (eds). *Pope Pius XII and the Holocaust*. New York, Leicester Press, 2002.

Zucotti, Susan. *Under His Very Windows: The Vatican and the Holocaust in Italy*. New Haven, Yale University Press, 2000.

IX. Évolution du statut de l'enfant en Occident

Aries, Philippe. *L'Enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*. Paris, Seuil, 1973.

Crubellier, Maurice. *L'Enfance et la jeunesse dans la société française 1800-1950*. Paris, A Colin, 1979.

Laroche-Gisserot, Florence. *Les Droits de l'Enfant*. Paris, Éditions Dalloz, 1996.

X. Critique et théorie de la littérature de la Shoah

Artières, Philippe et al., *Témoignage et récit historique*. Paris, Publications de la Sorbonne, Vol. 1, n° 13, 2002.

Bosmajian, Hamida. *Sparing the Child: Grief and the Unspeakable in Youth Literature about Nazism and the Holocaust*. New York, Routledge, 2002.

Brossat, Alain. *L'épreuve du désastre*. Paris, Albin Michel, 1996.

Cahn, Theresa I. 'The Diary of an Adolescent Girl in the Ghetto : A Study of Age-Specific Relations to the Holocaust', *Psychoanalytic Review* 75(4), Winter 1988, pp. 589-617.

Douglas, Lawrence. 'Wartime Lies: Securing the Holocaust in Law and Literature'. *Yale Journal of Law & the Humanities* 7(45), pp. 45-73.

Dresden, Sem. *Persecution, Extermination, Literature* (translated by Henry G. Schogt). Toronto, University of Toronto Press, 1991.

Eaglestone, Robert. *The Holocaust and the Postmodern*. Oxford, Oxford University Press, 2004.

Eisenstein, Paul. *Traumatic Encounters: Holocaust Representation and the Hegelian Subject*. Albany, State University of New York Press, 2003.

Ezrahi, Sidra DeKoven. *By Words Alone: The Holocaust in Literature*. Chicago, University of Chicago Press, 1980.

Friedländer, Saul, ed., *Probing the Limits of Representation: Nazism and the 'Final Solution'*. Cambridge, MA, Harvard University Press, 1992.

Goldschläger, Alain et Lemaire, Jacques. *La Shoah : témoignage impossible? Dossier édité par Alain Goldschläger et Jacques Lemaire avec la collaboration de l'Institut de recherche sur la littérature de l'Holocauste de L'University of Western Ontario, Canada*. Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 1998.

Greenspan, Henry. *The Awakening of Memory : Survivor Testimony in the first years after the Holocaust*. Washington, DC, United States Holocaust Memorial Museum, Centre for Advanced Holocaust Studies, 2001.

Hartman, Geoffrey H., ed. *Holocaust Remembrance : The Shapes of Memory*. Oxford, Blackwell, 1994.

Hassound, Jacques, Nathan-Murat, Mireille, et Radzynski, Annie. *Non lieu de la mémoire : La cassure d'Auschwitz*. Paris, Bibliophne, 1990.

Horowitz, Sara R. *Voicing the Void: Muteness and Memory in Holocaust Fiction*. Albany, State University of New York Press, 1997.

Kertzer, Adrienne. *My Mother's Voice: Children, Literature and the Holocaust*.

- Peterborough, Broadview Press, 2002.
- Kluge Aukje and Benn E. Williams (eds) *Re-examining the Holocaust through Literature* Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2009
- Kokkola, Lydia. *Representing the Holocaust in Children's Literature*. New York, Routledge, 2003.
- LaCapra, Dominick. *Representing the Holocaust: History, Theory, Trauma*. Ithica, Cornell University Press, 1994.
- LaCapra, Dominick. *History and Memory after Auschwitz*. Ithica, Cornell University Press, 1998.
- Lang, Berel. *Holocaust Genres and the Turn to History*, in Leak, Andrew and Paizis, George. *The Holocaust and the Text: Speaking the Unspeakable*. New York, St. Martin's Press, 2000.
- Langer, Lawrence. *The Holocaust and the Literary Imagination*. New Haven, University of Yale Press, 1975.
- Langer, Lawrence. *Versions of Survival: the Holocaust and the Human Spirit*. Albany, State University of New York Press, 1982.
- Langer, Lawrence. 'Family Dilemmas in Holocaust Literature', *Michigan Quarterly Review*, 26(2), 1987, pp. 387-99.
- Langer, Lawrence. *Holocaust Testimonies: The Ruins of Memory*. New Haven, University of Yale Press, 1991.
- Langer, Lawrence. *Admitting the Holocaust: Collected Essays*. New York, Oxford University Press, 1996.
- Langer, Lawrence. 'Damaged Childhood in Holocaust Fact and Fiction', in Michael A. Singer, ed. *Humanity and the Limit: The Impact of the Holocaust Experience on Jews and Christians*. Bloomington, Indiana University Press, 2000, pp. 329-342.
- Lanzmann, Claude, et. al. *Au Sujet de Shoah*. Paris, Belin, 1990.
- Lathey, Gillian. *The Impossible Legacy: Identity and Purpose in Autobiographical Children's Literature Set in the Third Reich and the Second World War*. Berne, Peter Lang, 1999.
- Lévi, Primo. *Les naufragés et les rescapés*. Paris, Gallimard, 1992.
- Lévi, Primo. *Le devoir de mémoire*. Paris, Éditions Mille et une nuits, 1995.
- Levine, Michael G. *The Belated Witness : Literature, Testimony and the Question of Holocaust Survival*. Stanford, Stanford University Press, 2006.
- Miller, Nancy and Tougaw (eds). *Extremities: Trauma, Testimony and Community*. Urbana, University of Illinois Press, 2002.
- Nolden, Thomas. *In Lieu of Memory: Jewish Writing in France*. Syracuse, Syracuse University Press, 2006.
- Parrau, Alain. *Écrire les camps*. Paris, Belin, 1995.
- Patterson, David. *The shriek of Silence: a Phenomenology of the Holocaust Novel*. Lexington, University Press of Kentucky, 1992.
- Patterson, David. *Along the Edge of Annihilation: The Collapse and Recovery of Life in the Holocaust Diary*. Seattle, University of Washington Press, 1999.
- Pejoska-Bouchereau, Frosa. *Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants*. Yod (en ligne) 19, Aharon Appelfeld, cinquante ans d'écriture, mis en ligne 16 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965>.

- Pinfold, Debbie. *The Child's View of the Third Reich in German Literature: The Eye Among the Blind*. Oxford, Oxford University Press, 2001.
- Pipet, Linda. *La notion de l'indicible dans la littérature des camps de la mort*. Paris, L'Harmattan, 2000.
- Reiter, Andrea. *Narrating the Holocaust*. London, Continuum in association with the European Jewish Publication Society, 2000.
- Reitner, Andrea. 'The Holocaust as Seen through the Eyes of Children', in Leak, Andrew and Paizis, George. *The Holocaust and the Text: Speaking the Unspeakable*. New York, St. Martin's Press, 2000, pp. 83-96.
- Rosenberg, David. *Testimony: Contemporary Writers make the Holocaust Personal*. New York, Times Books, 1989.
- Rosenfeld, Alvin. *A Double Dying: Reflections on Holocaust Literature*. Bloomington, Indiana University Press, 1989.
- Rosenfeld, Alvin H. and Greenberg, Irving. *Confronting the Holocaust: the Impact of Elie Wiesel*. Bloomington, Indiana University Press, 1978.
- Rotheberg, Michael. *Traumatic Realism: The Demands of Holocaust Representation*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000.
- Ruszniewski-Dahan, Myriam. *Romanciers de la Shoah : si l'écho de leur voix faiblit*. Paris, L'Harmattan, 1999.
- Schwartz, Daniel. *Imagining the Holocaust*. New York, St. Martin's Press, 1999.
- Shapiro, Robert Moses, (ed.). *Holocaust Chronicles : Individualizing the Holocaust through Diaries and Other Contemporaneous Personal Accounts*. New York, KTAV, 1999.
- Sibelman, Simon P. *Silence in the Novels of Elie Wiesel*. New York, St. Martin's Press, 1995.
- Sicher, Efraim. *Breaking Crystal: Writing and Memory after Auschwitz*. Urbana, University of Illinois Press, 1998.
- Sicher, Efraim. *Holocaust Novelists*. Detroit, Gale, 2004.
- Sokoloff, Naomi. *Imagining the Child in Modern Jewish Fiction*. Baltimore, John Hopkins University Press, 1992.
- Sokoloff, Naomi. 'Childhood Lost: Children's Voices in Holocaust Literature', in Elizabeth Goodenough *et al.*, (eds). *Infant Tongues : The Voice of the Child in Literature*. Detroit, Wayne State University Press, 1994, pp. 259-272.
- Stone, Dan. 'Holocaust Testimony and the Challenge to the Philosophy of History' in Robert Fine and Charles Turner, (eds), *Social Theory after the Holocaust*. Liverpool, Liverpool University Press, 2000.
- Tec, Nechama. 'Diaries and Oral History: Reflections on Methodological Issues in Holocaust Research'. In Shapiro, Robert Moses (ed.). *Holocaust Chronicles: Individualizing the Holocaust through Diaries and other Contemporaneous Personal Accounts*. Hoboken, Ktav, 1999.
- Todorov, Tzvetan. *Face à l'extrême*. Paris, Seuil, 1991.
- Traverso, Enzo. *L'histoire déchirée*. Paris, Les éditions du Cerf, 1997.
- Vice, Sue. *Children Writing the Holocaust*. New York, Palgrave Macmillan, 2004.
- Vice, Sue. *Holocaust Fiction*. London, Routledge, 2000.
- Waxman, Zoel. *Writing the Holocaust: Identity, Testimony, Representation*. Oxford, Oxford University Press, 2006.

- Wernick Fridman, Lea. *Words and Witness: Narrative and Aesthetic Strategies in the Representation of the Holocaust*. Albany, State University of New York Press, 2000.
- Wieviorka, Annette. *L'ère du témoin*. Paris, Éditions Plon, 1998.
- Young, James. *Writing and Re-Writing the Holocaust: Narrative and the Consequences of Interpretation*. Bloomington, Indiana University Press, 1990.
- Zaragoza, Maria S., (ed.). *Memory and Testimony in the Child Witness*. Thousand Oaks, Sage Publications, 1995.
- Zeitlin, Froma I. The Vicarious Witness: Belated Memory and Authorial Presence in Recent Holocaust Literature. In Julia Epstein and Lori Hope Lefkowitz (eds). *Shaping Losses: Cultural Memory and the Holocaust*, Urbana, University of Illinois Press, 2001.

XI. Psychologie et psychanalyse

- Apfel, Roerta J. and Simon, Bennett, (eds). *Minefields in their Hearts: The Mental Health of Children in War and Communal Violence*. New Haven, Yale University Press, 1996.
- Bettelheim, Bruno. *Surviving, and other essays*. New York, Knopf, 1979.
- Blum, Deborah. *Love at Goon Park: Harry Harlow and the Science of Affection*. Cambridge, Perseus, 2002.
- Cyrulnik, Boris. *Autobiographie d'un Epouvantail*. Paris, Odile Jacob, 2008.
- Cyrulnik, Boris. *Un merveilleux malheur*. Paris, Odile Jacob, 1999.
- Cyrulnik, Boris. *Parler d'amour au bord du gouffre*. Paris, Odile Jacob, 2004.
- Derrida, Jacques. *Le siècle et le pardon*. Dans *Le Monde des Débats*, Décembre 1999.
- Greenspan, Henry. *On Listening to Holocaust Survivors: Beyond Testimony*. St. Paul, Paragon House, 2010.
- Feldman, Marion. *Entre trauma et protection : quel devenir pour les enfants juifs cachés en France, 1940-1944*. Raymonville Saint-Agne, Ers, 2009.
- Felman, Shoshana and Dori Laub. *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis and History*. London, Routledge, 1992.
- Hogman, Flora. 'The Experience of Catholicism for Jewish Children During World War II'. *Psychoanalytic Review* 75 (4), Winter 1988, pp. 511-32.
- Keilson, Hans. *Sequential Traumatization in Children: A clinical and statistical follow-up of the Jewish War Orphans in the Netherlands*, Translated from Dutch by Yvonne Bearne, Hilary Coleman and Deirdre Winter. Jerusalem, The Magnes Press, 1992.
- Kestenberg, Judith S. and Brenner, Ira. *The Last Witness: The Child Survivor of the Holocaust*. Washington, American Psychiatric Press, Inc., 1996.
- Kestenberg, Judith S., Flora Hogman, Milton Kestenberg and Eva Fogleman. 'Jewish-Christian Relationships as Seen Through the Eyes of Children, Before, During and After the Holocaust', in Yehuda Bauer *et al.*, (eds). *Remembering for the Future: Working Papers and Addenda. Volume 1. Jews and Christians During and After the Holocaust*. Oxford, Pergamon, 1989. pp. 622-636.
- Kestenberg, Judith S., and Charlotte Kahn, (eds). *Children Surviving Persecution: An International Study of Trauma and Healing*. Westport, Praeger, 1998.

- Krell, Robert, (ed.). *Memories and Messages: Reflections on Child Survivors of the Holocaust*. Vancouver, Memory Press, 1999.
- Krell, Robert. *Child Survivors of the Holocaust: Forty Years Later*. Journal of the American Academy of Child Psychiatry (Vol. 24 Number 4, July 1985) pp. 376-412.
- Kristeva, Julia. *Crisis of the European Subject*. New York, Other Press, 2000.
- Kristeva, Julia. *Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abjection*. Paris, Seuil, 1980.
- Luel, Steven A. and Paul Marcus, (eds). *Psychoanalytic Reflections on the Holocaust: Selected Essays*. New York, KTAV, 1984.
- Lewis, Eve. *Children and Their Religion*. New York, Sheed and Ward, 1962.
- Melvin Lewis (ed.). *Journal of the American Academy of Child Psychiatry*. Baltimore, Volume 24, No. 4, July 1985.
- Marcus, Paul and Alan Rosenberg (eds). *Healing Their Wounds: Psychotherapy with Holocaust Survivors and Their Families*. New York, Praeger, 1989.
- Mazur, Zygmunt et al., (eds). *The Legacy of the Holocaust: Children of the Holocaust*. Kraków, Jagiellonian University Press, 2002.
- Moskovitz, Sarah. *Love Despite Hate: Child Survivors of the Holocaust and their Adult Lives*. New York, Schocken, 1983.
- Motola, Gabriel. 'Children of the Holocaust', *TriQuarterly* 105, 1999. Pp. 209-32.
- Muller, Philippe. *Les "taches" de l'enfance*. Paris, Hachette, 1969.
- Robin, Régine. 'Traumatisme et transmission'. Dans *Écriture de soi et trauma*. Sous la direction de Jean-François Chiantaretto. Paris, Anthropos, 1998.
- Rousseau-Dujardin, Jacqueline. 'Mettre le trauma à l'œuvre'. Dans *Écriture de soi et trauma*. Sous la direction de Jean-François Chiantaretto. Paris, Anthropos, 1998.
- Sugar, Max, (ed). *Trauma and Adolescence*. Madison: International Universities Press, 1999.
- Tellier, Arnaud. *Expériences traumatiques et écriture*. Paris, Anthropos, 1998.
- Valent, Paul. *Child Survivors of the Holocaust*. New York, Brunner-Routledge, 1994.
- Yehuda Bauer et al., (eds). *Remembering for the Future: Working Papers and Addenda. Volume 1. Jews and Christians During and After the Holocaust*. Oxford, Pergamon, 1989.
- Zajde, Nathalie. *Les Enfants cachés en France*. Paris: Odile Jacob, 2012.

XII. Théorie littéraire

- Blanchot, Maurice. *L'écriture du désastre*. Paris, Gallimard, 1980.
- Bornand, Marie. *Témoignage et fiction: les récits des rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*. Genève, Droz, 2004.
- Jean-François Chiantaretto. *De l'Acte autobiographique: Le psychanalyste et l'écriture autobiographique*. Seyssel, Éditions Champ Vaillon, 1995,
- Dugast, Francine. *L'image de l'enfance dans la prose littéraire 1918-1930*. Lille, Presses Universitaires de Lille, 1981.
- Eco, Umberto. *Interprétation et surinterprétation*. Paris, PUF, 1996.
- Engel, Susan. *The Stories Children Tell: Making Sense of the Narratives of Childhood*. New York, W.H. Freeman, 1995.

- Hubier, Sébastien. *Littératures intimes : les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*. Paris, Armand Collin, 2003.
- Jauss, H.R. *Esthétique de la réception*. Paris, Gallimard, 1978.
- King, Nicola. *Memory, Narrative, Identity: Remembering the Self*. Edingurgh, Edingurgh University Press, 2000.
- Kaplan, E. Ann. *Trauma Culture: The Politics of Terror and Loss in Media and Literature*. New Brunswick, Rutgers University Press, 2005.
- Lejeune, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil, 1975.
- Leplatre, Olivier. *Le pouvoir et la parole dans les Fables de La Fontaine*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002.
- Peyre, Henri. *Literature and Sincerity*. New Haven, Yale University Press, 1963.
- Robin, Régine. *Le Roman mémoriel*. Montréal, Le préambule, 1985.
- Todorov, Tzvetan. *Les genres du discours*. Paris, Seuil, 1978.
- Van Gorp, Hendrik and Musarr-Schroeder, Ulla, (eds). *Genres as Repositories of Cultural Memory*. Amsterdam, Rodopi, 2000.
- Wardi, Charlotte. *Le génocide dans la fiction romanesque*. Paris, PUF, 1986.
- Wasilewska, Irena. *Suffer Little Children*. London, Maxlove Publishing, 1946.

XIII. Œuvres romanesques

- Boraks-Nemetz, Lillian. *The Old Brown Suitcase: A Teenager's Story of War and Peace*. Brentwood Bay, Ben-Simon Publications, 1994.
- Fink, Ida. *The Journey*. Translated from Polish by Joanna Wechsler and Francine Prose. Harmondsworth, Penguin, 1992.
- Gille, Elisabeth. *Shadows of a Childhood: A Novel of War and Friendship*. Translated by Linda Coverdale. New York, New Press, 1996.
- Grynberg, Henryk. *Child of the Shadows*. London, Vallentine Mitchell, 1969.
- Grynberg, Henryk. *Children of Zion*. Translated from Hebrew by Jacqueline Mitchell. Evanston, Northwestern University Press, 1997.
- Lustig, Arnost. *The Unloved: From the Diary of Perla S*. Translated by Vera Kalina-Levine. Evanston, Northwestern University Press, 1996.
- Manea, Norman. *October Eight O'Clock*. Translated by Cornelia Golna et. al. London, Quartet, 1993.
- Minco, Marga. *Bitter Herbs: The Vivid memories of a Fugitive Girl in Nazi-Occupied Holland*. Translated from Dutch by Roy Edwards. London, Penguin, 1960.
- Nyiri, Janos. *Battlefields and Playgrounds*, Translated from Hungarian by William Brandon and Janos Nyiri. London, MacMillan, 1989.
- Oberski, Jona. *Années d'enfance*. Traduit du néerlandais par Philippe Noble. Paris, Gallimard, 1993.
- Perec, Georges. *W ou le souvenir d'enfance*. Paris, Denoël, 1975.
- Roth-Hano, Renée. *Touch Wood: A Girl in Occupied France*. New York, Puffin Books, 1989.
- Sebald, W.G. *Austerlitz*, Translated by Anthea Bell. London, Hamish Hamilton, 2001.
- Vincenot, Alain. *Je veux revoir maman*. Paris, Syrtes, 2005.
- Wilkomirski, Binjamin. *Bruchstücke: aus einer Kindheit 1939-1948*. Frankfurt am Main, Jüdischer Verlag im Suhrkamp, 1995.

XIV Art, film, photographie, musique, poésie

- Berri, Claude. *Le vieil Homme et l'enfant*, 1967.
- Boraks-Nemetz, Lillian. *Ghost Children: Poems*. Vancouver, Ronsdale Press, 2000.
- Cohen, Leonard. *For Wilf and his House*. In Kamm, Antony and A. Norman Jeffares. *A Jewish Childhood*. London, Boxtree Limited, 1988.
- Hochhuth, Rolf and Arendt, Hannah. *The Deputy* (Interview, electronic resource). Kent: Creative Arts Television, c. 2006.
- Justman, Zuzana. *Voices of the Children*, 1998.
- Malle, Louis. *Au revoir les enfants*, 1987.
- Meerbaum-Eisenger, Selma. *Ich bin in Sehensucht eingehüllt : Gedichten*. Herausgegeben von Jürgen Serke. Hamburg : Hoffman & Campe, 2005.
- Stargardt, Nicholas. 'Children's Art of the Holocaust', *Past and Present*, 161, 1998, pp. 191-235.
- Vishniac, Roman. *Children of a Vanished World*. Berkeley, University of California Press, 1999.
- Volaková, Hana, (ed.). *I Never Saw Another Butterfly: Children's Drawings and Poems from Terezín Concentration Camp*. Translated by Jeanne Nemcová. Berkeley, University of California Press, 1999.

XV. Encyclopédies, bibliographies, anthologies et atlas

- Edelheit, Abraham J. *Bibliography on Holocaust Literature*. Boulder, Westview Press, 1986.
- Gutman, Israel, (ed.). *Encyclopedia of the Holocaust*. Basingstoke, Macmillan, 1990.
- Glatstein, Jacob, (ed.). *Anthology of Holocaust Literature*. New York, Antheneum, 1976.
- Kremer, Lillian S., (ed.). *Holocaust Literature: An Encyclopedia of Writers and their Work*. New York, Routledge, 2003.
- Liebermann, Michel. *Anthologie du souvenir*. Marseille, Éditions Jaysber, 1992.
- Patterson, David, Berger Alan L., and Cargas, Sarita, (eds). *Encyclopedia of Holocaust Literature*. Westport, Oryx Press, 2002.
- Peters, Ronald. *Historical Atlas of the Holocaust*. Basingstoke, Macmillan, 1996.
- Riggs, Thomas, (ed.). *Reference Guide to Holocaust Literature*. Detroit, St. James Press, 2002.
- Rosen, Philip and Apfelbaum, Nina. *Bearing Witness: A Resource Guide to Literature, Poetry, Art, Music and Videos by Holocaust Victims and Survivors*. Westport, Greenwood Press, 2002.
- Rudin, Claire, (ed.). *Children's Books about the Holocaust: A Selective Annotated Bibliography*. Bayside, N.Y., Holocaust Centre & Archives, Queensborough Community College, 1998.
- Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions. *L'enfant*. Bruxelles, Éditions de la Librairie encyclopédique, 1975-
- Stephens, Elaine C. *et. al.*, (eds). *Learning About the Holocaust, Literature and Other*

- Resources*. North Haven, Shoe String Press, 1995.
- United States Holocaust Memorial Museum. "Children" *Holocaust Encyclopedia*.
<http://www.ushmm.org/wlc/en/index.php> (accessed February 4, 2012)
- Verdet, André, (ed.). *Anthologie des poèmes de Buchenwald*. Paris, Robert Laffont, 1946.
- Wigoder, Geoffrey, (ed.). *The Encyclopedia of Jewish Life Before and During the Holocaust*. New York, New York University Press, 2001.

XVI. Divers

- Bernard, Yolande. *L'enfance fusillée*. Paris, Éditions Brepols, 1997.
- Cohen, Albert. *Ô vous, frères humains*. Paris, Gallimard, 1972.
- Cohen, Leonard. *Selected Poems, 1956-1968*. Toronto, McLellan & Stewart, 1969.
- Dubner, Stephen J. *Turbulent Souls: A Catholic Son's Return to His Jewish Family*.
 New York, Avon Books, 1998.
- Finkielkraut, Alain. *L'avenir d'une négation : réflexion sur la question du génocide*.
 Paris, Seuil, 1982.
- Jankelevitch, Vladimir. *L'imprescriptible*. Paris, Seuil, 1986.
- Majdanski, Kazimierz (Archbishop). *You Shall Be My Witnesses: Lessons Beyond Dachau*.
 Translated from Polish by Maria kelpacka-Srodon. Garden City Park,
 Square One Publishers, 2009.
- Korczak, Janusz. *Comment aimer un enfant*. Paris, Robert Laffont, 1978.
- McCarron, Carmen. « *Mais Juif c'est quoi ?* » *La première découverte de l'identité juive
 dans les témoignages des enfants cachés de la Shoah*. Dans la Revue de la Pensée
 et les hommes (à paraître).
- Patterson, David and Roth, John K. (eds). *After-Words: Post-Holocaust Struggles with
 Forgiveness, Reconciliation, Justice*. Seattle, University of Washington Press,
 1984.
- Philippe, Béatrice. *Être juif dans la société française, du Moyen-Age à nos jours*. Paris,
 Éditions Montalba, 1979.
- Piette, Christine. *Les juifs de Paris (1808-1840) : la marche vers l'assimilation*. Québec,
 Les Presses de l'Université de Laval, 1983.
- Runes, Dagobert D. *The Jew and the Cross*. New York, The Citadel Press, 1966.
- Steinberg, Maxime. *La Persécution des Juifs en Belgique (1940-1945)*. Bruxelles,
 Éditions Complexe, 2004.

Curriculum Vitae

Name: Carmen McCarron

Post-secondary Education and Degrees: University of Alberta
Edmonton, Alberta, Canada
1997 B.A. Hon., With First Class Honours

University of Calgary
Calgary, Alberta, Canada
2000 M.A.

The University of Western Ontario
London, Ontario Canada
2014 Ph.D.

Honours and Awards:

- Associate Scholar, Holocaust Literature Research Institute
- Univeristy of Ontario Univerisy Students' Council Teaching Honour Roll Award of Excellence for each year of teaching at Western, 2002-2011
- Ontario Graduate Scholarship, 2006-7
- Social Sciences & Humanities Research Council of Canada Doctoral Fellowship, 2003-6
- Western Graduate Tuition Scholarship 2003-6
- President's Scholarship, 2002
- Graduate Studies Silver Medallion, 2000
- Deans Special Master's Scholarship, 1998 & 1999
- Peter C. Craigie Memorial Scholarship, 1998
- Dean's Tuition Bursary, 1997
- French Government Book Prize, 1997
- Manoel Faucher Book Prize in French, 1997
- Heritage Canada Fellowship for Studies in French, 1995-8
- Louise McKinney Post-Secondary Scholarship, 1995
- Canwest Publishers Award, 1993
- Gulf Canada Resources Ltd. Scholarship, 1993-7

Related Work Experience: Adjunct Professor
Brescia University College
2015-

Owner/Director
Legacy Languages Inc.
2005-Present

Instructor
University of Western Ontario
2006-2011

Adjunct Professor
Huron University College
2007-2008

Teaching Assistant
University of Western Ontario
2002-2006

Instructor
Mount Royal College Languages Institute
2001-2002

Instructor
University of Calgary
1997-2000

Related Publications
and Conferences:

« *Mais Juif c'est quoi ?* » *La découverte de l'identité juive dans les témoignages des enfants cachés de la Shoah.*
To appear in the 2014 edition of the review of the Association *La Pensée et les hommes*, Brussels

Un souvenir clair dans la pénombre : la découverte de l'identité juive dans les témoignages des filles cachées.
2014, Guelph: International Women in French conference 'Women and Memory'

Finding a Voice: Child Holocaust Survivors Writing in Canada. 2008, Vancouver: Association for Canadian Jewish Studies Conference, SSHRC Congress

Return, Repetition and Rebirth in the Holocaust Child Survivor Testimonies of Francine Christophe, Sonia Games, and Lilian Boraks-Nemetz. 2008, London: UWO Annual Graduate Conference

Splintering Words: The Fragmentary Narration of Childhood Holocaust Trauma. 2008, London: Huron University College Faculty Colloquia Series

Fearful Regression: Young Holocaust Survivors' Narration of Near-Fatal Episodes. 2006, Atlanta: University of West Georgia Conference on Fear and Awe

Shattered Silence: The Narration of Canadian Jewish Child Survivors of the Shoah. 2006, Toronto: Association for Canadian Jewish Studies Conference, SSHRC Congress

L'obscurité narrative chez l'enfant de la Shoah. 2006, London: Western Graduate Conference on Dark Matters

Now Playing in Derrida's Theatre of Apology and Forgiveness: First Nations Trauma in Canadian Residential Schools. 2003, London: Western Graduate Conference on Distortion

Hector Malot's En famille and Sans famille: Gender-Coded Recipes for Success. 2003, Calgary: Presented and published in the proceedings of the U of C Gender Research Symposium

Voix et silence: Point de vue narratif dans Sans famille et En famille Calgary. 1999, Joint Meeting of the International Research Society for Children's Literature and the Children's Literature Association